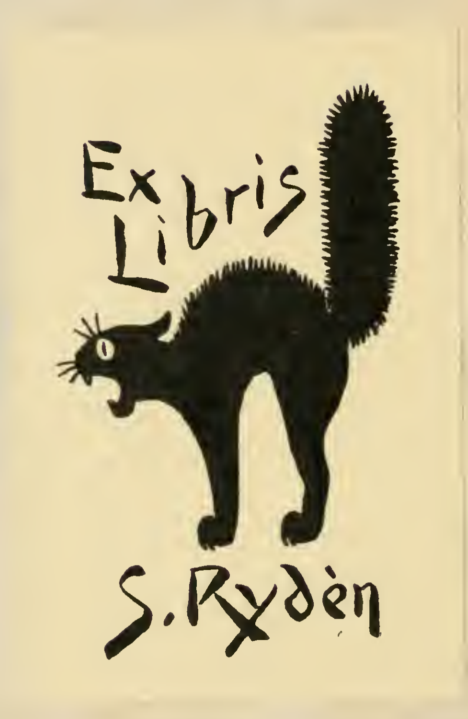


Leipzig :
Kr 30 19/1 31
[illegible] 2 Bd



MISSION SCIENTIFIQUE

G. DE CRÉQUI MONTFORT ET E. SÉNÉCHAL DE LA GRANGE

ANTIQUITÉS
DE LA RÉGION ANDINE
DE LA RÉPUBLIQUE ARGENTINE
ET DU DÉSERT D'ATACAMA

PAR

ÉRIC BOMAN

I

TOME PREMIER

NANT 2 CARTES, 32 PLANCHES ET 28 FIGURES DANS LE TEXTE



PARIS

IMPRIMERIE NATIONALE

LIBRAIRIE H. LE SOUDIER, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 174

MDCCCCVIII

Herrn Dr. Willy Foy
ergebenst überreicht vom
Verf.

ANTIQUITÉS
DE LA RÉGION ANDINE
DE LA RÉPUBLIQUE ARGENTINE
ET DU DÉSERT D'ATACAMA

PUBLICATIONS DE LA MISSION.

Rapport sur une Mission scientifique en Amérique du Sud (Bolivie, République Argentine, Chili, Pérou), par G. de Créqui Montfort et E. Sénéchal de la Grange.

Carte des régions des Hauts-Plateaux de l'Amérique du Sud (Bolivie, Argentine, Chili, Pérou), parcourues par la Mission française. Carte dressée par V. Huot, d'après les travaux des membres de la Mission, les sources originales inédites et les documents les plus récents, à l'échelle de 1/750 000.

Les lacs des Hauts-Plateaux de l'Amérique du Sud, par le Dr M. Neveu-Lemaire avec la collaboration de MM. Bavay, E.-A. Birge, E. Chevreux, E. Marsch, J. Pellegrin et J. Thoulet.

Anthropologie bolivienne, par le Dr Chervin.

Tome Ier. Ethnologie, Démographie, Photographie métrique.

Tome II. Anthropométrie.

Tome III. Craniologie.

Linguistique comparée des Hauts-Plateaux boliviens et des régions circonvoisines, par G. de Créqui Montfort et P. Rivet.

Explorations géologiques dans l'Amérique du Sud, suivi de tableaux météorologiques, par G. Courty.

Antiquités de la région andine de la République Argentine et du Désert d'Atacama, par Éric Boman.

Tome Ier. Vallées interandines de la République Argentine.

Tome II. Puna argentine, Désert d'Atacama et province de Jujuy.

Fouilles archéologiques à Tiahuanaco, par G. Courty et Adrien de Mortillet.

Faune mammalogique des Hauts-Plateaux de l'Amérique du Sud, par le Dr M. Neveu-Lemaire et G. Grandidier.

Notes physiologiques et médicales concernant les Hauts-Plateaux de l'Amérique du Sud, par le Dr M. Neveu-Lemaire.

Études paléontologiques, par M. Boule.

Géographie des Hauts-Plateaux des Andes, par V. Huot.

MISSION SCIENTIFIQUE
G. DE CRÉQUI MONTFORT ET E. SÉNÉCHAL DE LA GRANGE

ANTIQUITÉS DE LA RÉGION ANDINE DE LA RÉPUBLIQUE ARGENTINE ET DU DÉSERT D'ATACAMA

PAR

ÉRIC BOMAN

TOME PREMIER

CONTENANT 2 CARTES, 32 PLANCHES ET 28 FIGURES DANS LE TEXTE



PARIS
IMPRIMERIE NATIONALE

LIBRAIRIE H. LE SOUDIER, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 174

MDCCCCVIII

PRÉFACE.

Le présent ouvrage est surtout un exposé des recherches effectuées au cours d'un voyage que j'ai fait dans l'extrême nord-ouest de la République Argentine, en 1903, comme membre de la Mission G. de Créqui Montfort — E. Sénéchal de la Grange. Un récit sommaire de mon voyage a été publié par M. le comte de Créqui Montfort (110)[1], dans son rapport officiel sur les résultats scientifiques de la Mission.

Je me suis rendu par chemin de fer de Buenos-Aires à Salta, chef-lieu de la province argentine de ce nom, où j'arrivai le 18 mai. Après quelques jours de préparatifs, acquisition de mulets, engagement de personnel, etc., j'ai commencé, le 28 mai, mes recherches archéologiques dans la Vallée de Lerma. Du 7 au 23 juin, j'ai fait des fouilles dans la Quebrada del Toro et dans la Quebrada de las Cuevas, étroites vallées qui donnent accès au haut plateau. Après une excursion dans la partie occidentale de ce haut plateau, la Puna de Atacama, j'en ai visité la partie orientale, la Puna de Jujuy, presque tout entière; puis je suis descendu du haut pays par la Quebrada de Humahuaca qui aboutit à la ville de Jujuy, où je suis arrivé le 2 septembre.

Ce voyage est le second que j'ai effectué dans ces régions. En 1901, faisant partie de la Mission Suédoise dirigée par mon ami et compatriote M. le baron Erland Nordenskiöld,

[1] Pour les renvois bibliographiques, voir la bibliographie, à la fin du tome II.

j'avais parcouru une partie de la Puna de Jujuy et aussi l'est de cette province et le sud de la Bolivie. Auparavant, j'avais déjà voyagé dans les provinces de Catamarca et de Tucuman. Naturellement, les observations et les études de ces divers voyages ont contribué au résultat de ma dernière expédition.

Les recherches archéologiques ont été le but principal de mon voyage ; cependant à Susques, dans la Puna de Atacama, j'ai fait des études sur les Indiens actuels. Dans les anciennes sépultures, j'ai recueilli une collection de crânes et de squelettes qui ne sont pas étudiés ici ; leur description paraîtra dans l'ouvrage du Dr Arthur Chervin (99, t. III) sur la collection de crânes rapportés par la Mission. Je me borne donc ici à donner les numéros que portent dans cet ouvrage les crânes que j'ai réunis.

L'un des grands problèmes de l'archéologie dans le nord-ouest de la République Argentine était de déterminer l'étendue géographique de l'ancienne culture que l'on a pris l'habitude de dénommer « civilisation calchaquie » et les rapports entre cette culture et la civilisation ando-péruvienne en général. Mais les renseignements historiques sur ces questions sont difficiles à retrouver dans les volumineux ouvrages des historiographes de l'ancien Pérou et des chroniqueurs jésuites du Tucuman. D'autre part, les données archéologiques que l'on possède sont éparpillées dans un grand nombre de petites brochures, peu à portée de tous et écrites dans une langue peu usuelle, l'espagnol. Comme un aperçu général de ces données n'existe pas, j'ai cru rendre service aux Américanistes en commençant mon travail par une étude ethnogéographique de la région interandine de la République Argentine et par un résumé de nos

connaissances sur cette région, au point de vue de l'archéologie. J'y ai ajouté la description et les figures de quelques pièces intéressantes appartenant à la collection de la Mission Française. Vient ensuite la description d'une importante trouvaille faite à Lapaya, dans la Vallée Calchaquie.

Dans le rapport sur mes recherches personnelles effectuées lors de mon dernier voyage, j'ai choisi l'exposition par ordre géographique, en suivant mon itinéraire. Bien que cette méthode occasionne des redites, c'est celle qui cependant donne l'idée la plus nette des vestiges laissés par les habitants préhistoriques d'un pays.

Mes recherches sur le haut plateau de la Puna de Jujuy m'ont amené à la conviction que les anciens habitants de ce haut pays appartenaient à un peuple distinct des Diaguites dits « Calchaquis », des vallées interandines. D'autre part, le matériel archéologique de l'ouest de la Puna de Jujuy est identique, jusqu'aux moindres détails, aux nombreux objets exhumés par l'un des chefs de la Mission Française, M. E. Sénéchal de la Grange, dans le cimetière de Calama, qu'il fut assez heureux de découvrir au cours de ses voyages dans le Désert d'Atacama. M. Sénéchal de la Grange a bien voulu me confier la description de la collection fort importante qu'il y a recueillie. Le cimetière de Calama, ainsi que d'autres sépultures du Désert d'Atacama, comme celles de Chiuchiu, etc., proviennent sans doute des anciens Atacamas, et l'analogie parfaite du matériel ethnographique de cette région avec celui que j'ai rapporté de la Puna de Jujuy permet d'établir l'étendue géographique des Atacamas qui, par conséquent, occupaient jadis toute la vaste zone allant de la Puna de Jujuy jusqu'à l'océan Pacifique.

A l'exposé des résultats scientifiques de mon dernier voyage j'ai ajouté un aperçu sur les découvertes archéologiques faites par la Mission Suédoise dans l'est de la province de Jujuy, sur les bords du Grand Chaco.

Mon ouvrage a certainement des lacunes. Le manque de temps et les difficultés matérielles que présentent les voyages dans ces déserts en sont la cause. L'extrême réserve des Indiens du haut plateau, qui refusent obstinément de fournir au voyageur tout renseignement, n'a pas été l'une des moindres difficultés de mon voyage. Cependant je crois qu'il ne reste plus beaucoup à faire, au point de vue des recherches archéologiques, dans la Puna de Jujuy et dans la Quebrada del Toro. La carte archéologique insérée à la fin du tome II est, je crois, une carte assez complète des endroits habités à l'époque préhispanique. Pour les signes archéologiques de cette carte, j'ai pris pour base la légende internationale établie sur l'initiative du Congrès international d'archéologie et d'anthropologie préhistoriques de Stockholm, 1874, publiée par la *Revue de l'École d'anthropologie de Paris* (209), mais avec les modifications que j'ai dû y introduire en raison des différences que présentent les antiquités préhistoriques de l'Amérique et celles de l'Europe.

J'ai essayé d'éviter de longues et ennuyeuses descriptions détaillées des objets composant les collections que j'ai rapportées. Je laisse autant que possible les figures remplacer les descriptions et j'emploie la méthode descriptive seulement pour les détails que l'on ne peut voir sur les figures. Au contraire, j'ai attaché de l'importance à la comparaison de mes collections avec des objets analogues trouvés dans d'autres régions de l'Amérique, surtout avec ceux des diverses parties de la région ando-péruvienne. Sans négliger

la littérature ancienne, les « chroniqueurs », j'en ai fait un usage prudent en examinant avec soin leurs renseignements en général si obscurs et souvent contradictoires.

Une description géographique sommaire est donnée pour chacune des régions dont il est question, ainsi qu'un aperçu de ce qui peut intéresser dans la flore et dans la faune, au point de vue de l'ethnographie.

Je saisis cette occasion pour dire combien je reste obligé envers les personnes qui, d'une manière ou d'une autre, m'ont aidé à accomplir ma mission. Ce sont, dans la République Argentine, M. Domingo T. Pérez, sénateur de Jujuy au Congrès argentin, M. le Ministre du Gouvernement de Jujuy, le Dr Octavio Iturbe, actuellement député au Congrès argentin, MM. les Gouverneurs de Salta, M. Angel Zerda, et du Territoire des Andes, M. le lieutenant-colonel Nícolas Menéndez. Ces hommes, qui étaient à la tête des provinces que j'ai parcourues, m'ont donné les recommandations les plus efficaces pour leurs subordonnés, et c'est spécialement grâce à M. Menéndez que j'ai pu effectuer mon voyage assez difficile chez les Indiens de Susques. Mon ami le Dr Justiniano L. Arias, juge à Salta, s'est mis très aimablement à ma disposition, avec ses nombreuses relations, pendant mon dernier voyage aussi bien que lors de mon premier séjour dans cette ville au temps de la Mission Suédoise. A MM. Nícolas Arias Cornejo et Domingo Torino je dois une charmante hospitalité dans leurs domaines de la Vallée de Lerma et de la Quebrada del Toro. A Buenos-Aires, m'ont aidé de différentes manières MM. le Dr Francisco P. Moreno et le Dr Florentino Ameghino, directeurs du Musée de La Plata et du Musée national de Buenos-Aires; MM. le Dr R. Lehmann-Nitsche et J. B. Ambrosetti. J'exprime égale-

ment toute ma gratitude à mon ami M. Eduardo A. Holmberg fils pour le travail artistique qu'il a bien voulu faire pour l'exécution définitive de mes croquis.

Le maître des études ethnographiques en France, M. le Dr E.-T. Hamy, m'a guidé de ses conseils pendant la rédaction de mon ouvrage et m'a donné toutes les facilités nécessaires pour les études comparatives que j'ai dû entreprendre au Musée d'ethnographie du Trocadéro. Je tiens à lui en témoigner ma profonde reconnaissance. De même je remercie cordialement le nouveau conservateur du Musée du Trocadéro, M. le Dr R. Verneau, de l'aide qu'il m'a prêtée, et l'inspecteur du Musée, M. Jules Hébert, de toute l'obligeance dont il a fait preuve envers moi.

Mon regretté ami, M. le professeur Léon Lejeal, du Collège de France, est mort récemment. Je garderai toujours le meilleur souvenir de l'amabilité qu'il n'a cessé de me témoigner pendant mon séjour à Paris et de tous les services qu'il m'a rendus.

Enfin je suis fort obligé à plusieurs spécialistes pour le concours qu'ils m'ont prêté en effectuant des études et des déterminations du domaine de leurs spécialités. Ce sont MM. les professeurs du Muséum d'histoire naturelle A. Lacroix, L. Vaillant et G. Maquenne; MM. Jules Poisson et le Dr A.-T. de Rochebrune, assistants au Muséum; M. le professeur G. Pouchet, de la Faculté de médecine; mon collègue de la Mission Française, M. Georges Courty; M. le Dr Walther Lehmann, du Musée royal d'ethnographie de Berlin; M. le conseiller intime L. Wittmack et M. le Dr L. Plate, professeurs à l'École royale des hautes études d'agriculture de Berlin; M. le professeur G. V. Callegari, de Padoue; M. E. Visto, préparateur au laboratoire d'ana-

tomie comparée du Muséum d'histoire naturelle. M. Victor Huot, du service géographique de la maison Hachette, a exécuté avec beaucoup de précision et de goût les cartes et les plans qui accompagnent mon ouvrage.

Paris, Février 1908.

E. Boman.

CARTE ETHNIQUE

DE LA RÉGION ANDINE DE L'AMÉRIQUE DU SUD

ENTRE LE 22^E ET LE 33^E DEGRÉ LATITUDE SUD

AU XVIE SIÈCLE

IMPRIMERIE NATIONALE

CARTE ETHNIQUE

DE LA RÉGION ANDINE DE L'AMÉRIQUE DU SUD

ENTRE LE 22[e] ET LE 33[e] DEGRÉ LATITUDE SUD

AU XVI[e] SIÈCLE.

Les recherches contemporaines, aussi bien dans le domaine de l'archéologie que dans celui de l'anthropologie physique, démontrent nettement l'existence réelle de cette race autochtone de l'Amérique du Sud qu'on s'est habitué à nommer la race ando-péruvienne, et qui équivaut plus ou moins au rameau péruvien de la race ando-péruvienne de d'Orbigny (274, I, p. 11). Les peuplades qui, à l'époque de la conquête espagnole, habitaient le haut plateau et les vallées des Andes ont toutes, en dehors de leurs affinités somatologiques, une civilisation, des mœurs et une industrie analogues, depuis la République de l'Équateur jusqu'à la République Argentine et au Chili. Tout ce territoire forme ce que nos confrères allemands appellent un *kulturkreis* bien homogène, une zone ethnique bien distincte de celles du Nord et du Sud, et surtout de celles constituées par les peuples habitant les régions basses à l'est de la Cordillère.

La conquête espagnole s'effectua presque entièrement du côté du Pacifique. Ce n'est qu'à des dates postérieures que les Espagnols réussirent à prendre pied sur quelques points isolés, sur les bords des grandes rivières appartenant au bassin du Rio de la Plata. Dans les Andes, les conquérants trouvèrent des États solidement établis avec des systèmes de gouvernement admirables par leur organisation aussi simple qu'efficace; ces peuples, d'une civilisation ancienne assez avancée, étaient très dociles à leurs souverains, ce qui facilita l'établissement de la domination espagnole qui n'était, au début, qu'un changement de régime. Au contraire, les plaines, couvertes de forêts

vierges jusqu'au 30e degré, dénudées au sud de ce parallèle, étaient peuplées de tribus sauvages, pour la plupart nomades, qui, aidées par la nature de leur territoire, opposèrent une résistance désespérée aux invasions. Ce n'est qu'en exterminant presque complètement ces tribus que la race blanche parvint à prendre possession de leur sol, alors que depuis longtemps les Indiens de la Cordillère, habitués à un gouvernement régulier au temps de leur indépendance, bon gré ou mal gré s'étaient soumis aux Blancs, s'étaient mélangés à eux et contribuaient ainsi à la formation d'un important élément ethnique de l'Amérique espagnole. Un État comme la République Argentine, où l'organisation moderne est relativement avancée, fournit un exemple de la résistance opposée à l'invasion par les tribus des plaines. Jusqu'au milieu du XIXe siècle, les Indiens ont dominé la plus grande partie de la province de Buenos-Aires; les tribus du Grand Chaco sont encore aujourd'hui absolument indépendantes.

La partie montagneuse de la République Argentine comprend, du Nord au Sud, les provinces suivantes: Jujuy; Salta; Catamarca; une partie de Tucuman, au nord-ouest de Catamarca, sur les pentes orientales de la Sierra de Aconquija; La Rioja; l'ouest de Córdoba occupé par la Sierra de Córdoba; et enfin San Juan. Au point de vue de l'archéologie, le sud de Salta, l'ouest de Tucuman et Catamarca sont les parties les mieux connues. La Rioja et San Juan n'ont pas été explorées, elles sont presque inconnues archéologiquement. Cependant les antiquités qui y ont été trouvées démontrent une analogie parfaite avec celles de Catamarca et de Salta. La province de Mendoza ne paraît pas avoir fait partie de la civilisation andine; elle semble constituer la limite méridionale de celle-ci. Sur la Sierra de Córdoba, il n'existe que très peu de données archéologiques. Ces montagnes étaient, nous aurons à le redire, habitées, à l'époque de la conquête, par un peuple dont on ne sait presque rien, mais qui était, tout au moins linguistiquement, différent du reste de la population de la région interandine.

A l'époque de la conquête, presque toute la région était, comme nous le verrons, habitée par un peuple appelé *Diaguites,* et la concordance de la zone archéologique dont nous avons parlé avec le territoire alors occupé par ces Diaguites justifie l'attribution à ce peuple de la plupart des vestiges préhispaniques qui s'y trouvent, bien qu'il y ait aussi des débris provenant d'époques et de peuples antérieurs, que l'on n'a pas réussi jusqu'à présent à distinguer de ceux de la culture diaguite.

Sur le haut plateau et dans le Désert d'Atacama, au nord des Diaguites, nous trouvons les vestiges d'une culture inférieure à la leur, au point de vue industriel et artistique : celle des anciens Atacamas. A l'est de ceux-ci, dans l'étroite vallée nommée la Quebrada de Humahuaca et dans les montagnes environnantes, habitait une peuplade très guerrière, les Omaguacas, qui semblent différents aussi bien des Diaguites que des Atacamas.

En me basant sur les documents historiques qui nous sont restés et dont les informations ne sont malheureusement pas très explicites, j'ai essayé de délimiter géographiquement ces peuples, et dans ce but j'ai dressé la carte *fig. 1,* où sont indiquées aussi les peuplades voisines. Cette carte, qui comprend toute la région occupée par la Cordillère des Andes depuis le 22e jusqu'au 33e parallèle Sud, montre la distribution des peuples américains dans cette région au XVIe siècle, c'est-à-dire à l'époque de la conquête de ces pays par les Espagnols. J'y ai tracé des limites pour les Diaguites, les Atacamas et les Omaguacas seulement, car il serait aventureux d'essayer de le faire pour les peuplades de la plaine, les renseignements que nous en possédons étant trop vagues. Afin de faciliter la comparaison avec les cartes courantes, j'ai donné les limites des républiques et des provinces actuelles. Les chefs-lieux dont ces dernières tirent leurs noms sont marqués en gros caractères.

Plus loin sont insérées deux autres cartes à des échelles plus

grandes. La première, *fig. 10,* représente la partie la plus importante de la région des Diaguites et indique les localités intéressantes au point de vue de l'archéologie et de l'ethnographie. La deuxième de ces cartes, qui se trouve à la fin du présent ouvrage, est une carte archéologique détaillée des régions de Jujuy, de Salta et de la Puna de Atacama que j'ai parcourues. Ces deux cartes doivent être consultées pour les détails des régions qu'elles comprennent, tandis que, pour le reste du territoire, les localités que je nomme au cours de ce travail se trouvent sur la carte générale, *fig. 1.*

Sources historiques de la Carte ethnique. — Pour la délimitation géographique du territoire des anciens Diaguites et pour la localisation des peuples qui les entouraient, deux documents publiés dans les *Relaciones Geográficas de Indias* sont d'une grande importance. Ce sont la *Relacion de las provincias de Tucuman,* par Don Pedro Sotelo Narvaez (253), écrite en 1583 et la lettre du P. Alonso de Bárzana (55) au Provincial des Jésuites, datée à l'Assomption-du-Paraguay du 8 septembre 1594.

Pedro Sotelo Narvaez, habitant de la capitale de l'ancienne province espagnole de Tucuman, la ville de Santiago del Estero, y était un citoyen notable. Il fut condamné à mort par le gouverneur Don Hernando de Lerma, comme un dangereux partisan de Don Gonzalo de Abreu, prédécesseur et rival de Lerma, et acquitté ensuite par l'*Audiencia de los Charcas.* Cet épisode, raconté par le P. Lozano (220, IV, p. 351-352), est le seul renseignement biographique que je connaisse sur Narvaez. Sa relation, écrite avec précision, clarté et concision, dénote une connaissance approfondie du territoire qu'il décrit et des Indiens qui y habitaient. Cette relation correspond en général au questionnaire du Gouvernement espagnol intitulé : *Cédula, Instruccion y Memoria para la formacion de las relaciones y descripciones de los pueblos de Indias, circuladas en 1577,* questionnaire qui a suscité tant de documents importants pour la connaissance de l'Amérique préhispanique.

Alonso de Bárzana[1], « l'apôtre de Tucuman », naquit à Cordoue[2] en 1528, fut reçu dans la Compagnie de Jésus en 1565 et envoyé en Amérique en 1569. Les Jésuites avaient divisé, à cette époque, l'Amérique du Sud en deux provinces : le Brésil et le Pérou. Le Provincial de cette dernière résidait à Lima. Ce fut dans cette ville que Bárzana commença à déployer son activité. La connaissance des langues indigènes était naturellement de première importance pour la conversion des Indiens. Bárzana se fit remarquer par son exceptionnel talent de linguiste en composant des grammaires et des vocabulaires des langues péruviennes. En 1586, il passa en Tucuman avec les premiers jésuites qui y furent appelés par Don Francisco de Victoria, premier évêque du nouveau diocèse de Tucuman. Depuis cette époque, il ne cessa de visiter les sauvages; nous le trouvons tantôt à Santiago del Estero, à Córdoba, à Esteco, dans la Vallée Calchaquie, tantôt dans le Grand Chaco et au Paraguay, où il passa en 1593 comme premier commissaire de l'Inquisition. Le P. Nícolas del Techo (**341**; l. I, c. XXIV, XXVI, XXVII, XXXVIII, XLIII, XLIV; l. II, c. XI, XV, etc.; p. 18, 20, 26, 30, 31, 43, 47) nous donne beaucoup de renseignements sur les voyages de Bárzana et rend également compte de ses travaux linguistiques. On a raconté des merveilles de son endurance dans les voyages et il semble qu'il avait appris onze langues américaines.

[1] Son nom est généralement écrit *Bárzena*, quelquefois *Bárcena* ou *Bársena*. Mais, en publiant la lettre que nous avons mentionnée, M. Márcos Jiménez de la Espada emploie l'orthographe *Bárzana*, sans doute parce que le nom est écrit ainsi dans cette lettre, et Bárzana signe de même, d'après Sommervogel (**44**, I, p. 997), plusieurs documents conservés à la Bibliothèque nationale de Lima. Fray Luis-Gerónimo Ore (**275**), dont Bárzana avait été le collaborateur, et le P. Bartolomé Alcazar (**7**, II, p. 273), dans sa *Chrono-Historia de la Compañia de Jesus en la Provincia de Toledo*, ainsi que le P. Lozano (**219**) dans la *Descripcion chorographica del gran Chaco*, écrivent aussi *Bárzana*. Pour ces motifs, j'adopte cette dernière orthographe.

[2] Selon les PP. Ribadeneira et Alegambe (**309**, p. 17). Mais le P. Alcazar (**7**, II, p. 273) dit que Bárzana — d'après un catalogue conservé dans les archives du Collège impérial des Jésuites de Madrid — était enregistré comme né à Vélez (Malaga). Enfin, suivant Don Martin Ximena Jurado, dans les *Anales del obispado de Jaen*, le lieu de naissance de Bárzana serait Baeza (province de Jaen).

Bárzana mourut à Cuzco en 1598, à l'âge de 70 ans. Il y avait été apporté sur une litière, ayant été frappé d'une attaque de paralysie lors de son dernier voyage. Malheureusement pour la science, très peu de ses ouvrages linguistiques ont été conservés jusqu'à nos jours. Sa lettre, dont nous nous servons, contient une description sommaire des pays où Bárzana avait passé, très claire et très précise.

Parmi les *Relaciones Geográficas* se trouvent deux autres rapports sur l'ancienne province de Tucuman : l'un très court, de Don Diego Pacheco (282); l'autre consiste en une description de l'expédition qu'effectua le général Don Gerónimo Luis de Cabrera, depuis Santiago del Estero jusqu'à Córdoba. Une lettre du *licenciado* Juan de Matienzo (232) au roi d'Espagne contient aussi de précieuses informations géographiques et ethniques, sur le nord du territoire andin de la République Argentine. Enfin, sur le sud de la Bolivie et sur le Désert d'Atacama, une autre lettre, celle de Don Juan Lozano Machuca (222), *factor* de Potosi, au vice-roi du Pérou, donne des renseignements intéressants.

Tous ces documents, contenus dans les *Relaciones Geográficas de Indias,* doivent être considérés comme les informations les plus authentiques sur le territoire que nous étudions, car ils ont été écrits peu d'années après la conquête du Tucuman, lorsque ses habitants autochtones étaient encore dans leur état primitif. Ces documents sont tous presque contemporains entre eux et ils ont pour auteurs des Espagnols qui connaissaient personnellement le pays et décrivaient d'après ce qu'ils avaient vu et entendu, indépendamment les uns des autres, ce qui permet de contrôler la véracité de leurs récits. Ainsi on ne peut supposer que Narvaez et Bárzana se soient emprunté des renseignements, et cependant leurs rapports concordent.

Les historiographes postérieurs de l'ancienne province de Tucuman furent tous des jésuites qui ont écrit l'histoire de la province jésuite du Paraguay, séparée en 1607 de celle du Pérou et de laquelle faisaient partie le Tucuman et le Rio

de la Plata. Un Français, le P. del Techo, occupe la première place parmi ces historiens.

Nícolas del Techo, né à Lille en 1611, entra en 1630 au noviciat de la Compagnie de Jésus. Il partit en 1649 pour le Paraguay, où il fut plus tard le Provincial de l'ordre. Il mourut en 1685, à Apóstoles, dans le territoire actuellement argentin de Misiones. Son nom était *du Toict* ou *du Toit*, mais, comme antérieurement Jean du Toit[1], le franciscain apôtre du Mexique, il l'avait traduit en espagnol, et c'est sous le nom de *del Techo* qu'il est connu. Son *Historia provinciæ Paraguariæ* fut imprimée à Liège en 1673. Selon le P. Lozano, (**221**, I, prologue), Techo a pris une grande partie de ses renseignements sur le Tucuman d'une histoire manuscrite du P. Juan Pastor qui n'a jamais été imprimée. Si cette information est exacte, la valeur de l'ouvrage du P. Techo, loin d'être diminuée, en serait augmentée, car le P. Pastor avait été recteur du collège des jésuites à Santiago del Estero dans la première moitié du XVIIe siècle, et il devait connaître très bien le pays où il avait été missionnaire. Techo peut être accusé de partialité en faveur des jésuites, chose toute naturelle, mais ses renseignements sur les Indiens semblent être véridiques; sa méthode d'exposition et sa chronologie sont supérieures en précision à celles de la plupart des écrivains de son époque. L'ouvrage de Techo est, après les documents du XVIe siècle, la meilleure source d'informations que nous possédons sur l'ancien Tucuman.

Pedro Lozano naquit à Madrid en 1697, entra au noviciat de la Compagnie de Jésus en 1711 et arriva au Rio de la Plata en 1717 environ. L'année de sa mort est inconnue[2]. En Amérique, il résidait habituellement à Córdoba, étant professeur de philosophie et de théologie à l'université de cette ville. Il a fait aussi des voyages dans l'ancienne province de Tucuman,

[1] Fray Juan del Techo, arrivé à la Nouvelle-Espagne en 1532, était d'ailleurs, comme son homonyme, originaire des Flandres.

[2] Suivant M. Lamas. D'après Sommervogel (**44**, v, p. 130), Lozano serait parti de l'Espagne pour le Rio de la Plata en 1712 et mort vers 1759.

au Paraguay et dans le Rio de la Plata. M. Andrés Lamas, éditeur de l'un de ses ouvrages historiques, donne de lui, dans l'introduction de cet ouvrage (**220**), une biographie assez complète, bien que trop favorable. Lozano a beaucoup écrit. Les trois ouvrages principaux qui nous intéressent sont indiqués dans la liste bibliographique à la fin du second volume, sous les numéros 219, 220 et 221. Il est clair que Lozano tient de Techo la plus grande partie des renseignements sur les Indiens qu'il publie, et il l'avoue lui-même dans le prologue de son *Historia de la Compañía de Jesus en el Paraguay*. Cependant Lozano a ajouté quelques nouvelles informations recueillies auprès de ses collègues missionnaires. Il a aussi examiné personnellement les archives de Santiago del Estero, de Tucuman et de Salta, mais les renseignements qu'il a pu obtenir des documents conservés dans ces archives se rapportent plutôt à l'histoire des *conquistadores* espagnols qu'aux Indiens. Lozano a de grands défauts. On s'aperçoit, en le lisant, qu'il commet à chaque instant des erreurs géographiques et que ses connaissances personnelles du territoire qu'il décrit et de ses habitants autochtones étaient très limitées. Il semble moins connaître les Indiens et le territoire des provinces diaguites que les indigènes et le pays du Paraguay et du Chaco. Un autre défaut de Lozano est la confusion et le manque de clarté dans ses informations; on y trouve aussi souvent des contradictions. Malgré tout, Lozano, compilateur de documents et savant de cabinet, reste indispensable pour étudier l'histoire de la conquête de ces pays. Une histoire du Paraguay, de Buenos-Aires et du Tucuman, très connue, publiée au commencement du XIX[e] siècle par Gregorio Funes (**139**), doyen de la cathédrale de Córdoba, n'est guère qu'une reproduction servile de Lozano.

José Guevara, né à Recas, près de Toledo, en 1720, habitait Córdoba à la même époque que Lozano. Il a écrit aussi une histoire du Paraguay (**154**), mais cet ouvrage est un simple résumé de Lozano. Suivant Azara (**42**, I, p. 25), les jésuites de Córdoba avaient chargé le P. Guevara d'une revision des ouvrages

de Lozano, et il aurait profité de cette circonstance pour écrire son histoire, dont on trouva le manuscrit dans les archives des jésuites après leur expulsion en 1767, par le gouverneur Don Francisco de Paula Bucarelli y Ursua. Guevara fut alors embarqué pour l'Europe à bord de la frégate la *Vénus,* et on ne sait ce qu'il advint de lui, comme c'est aussi le cas de Lozano.

Pierre-François-Xavier de Charlevoix, jésuite français, naquit à Saint-Quentin en 1682. Il fit, de 1720 à 1722, un voyage très accidenté et très périlleux à travers le Canada et descendit le Mississipi; il s'embarqua ensuite pour Saint-Domingue, mais fit naufrage et dut retourner, en longeant à pied la côte de la Floride, à l'embouchure du Mississipi; il rentra enfin en Europe en passant par Saint-Domingue. Le P. Charlevoix consacra le reste de sa vie à écrire l'histoire du Japon, de Saint-Domingue, de la Nouvelle-France et du Paraguay. Il mourut à la Flèche en 1761. Ses ouvrages sont des recueils très complets de tout ce que l'on savait, à son époque, sur les pays dont il s'est occupé, et leurs nombreuses éditions témoignent de l'intérêt qu'ils ont suscité. L'*Histoire du Paraguay* fut imprimée en 1757, deux ans à peine après la dernière œuvre de Lozano, l'*Histoire de la Compagnie de Jésus au Paraguay.* L'ouvrage du P. Charlevoix est une récapitulation de ce qui a été écrit par les auteurs antérieurs sur cette province jésuite, et contient un bel ensemble des principaux faits historiques de la conquête espagnole de ces pays, des descriptions de sa flore, de sa faune et des Indiens, surtout de ceux du Chaco et du Paraguay. L'histoire de Charlevoix nous montre la profonde érudition de son auteur et son talent d'historiographe, mais, au rebours de son livre sur le Canada, il n'apporte pas de faits nouveaux et ne dit rien que n'aient déjà fait connaître les auteurs antérieurs, ce qui est tout naturel puisqu'il ne connaissait pas personnellement l'Amérique méridionale.

Voyons maintenant ce que nous apprennent ces auteurs, en premier lieu sur les Diaguites et les Atacamas qui nous intéressent tout spécialement, et aussi sur les peuplades voisines

qu'il nous est nécessaire de connaître afin de nous rendre compte de la limitation géographique de ces deux peuples.

Diaguites. — Ce peuple occupait, à l'époque de la conquête espagnole, toute la région montagneuse du territoire argentin actuel, depuis le Nevado de l'Acay et la Vallée de Lerma au Nord, probablement jusqu'à la province de Mendoza au Sud; il faut excepter toutefois la Sierra de Córdoba où vivaient les Comechingons, dont la culture, de même que celle des Diaguites, paraît avoir eu des affinités avec le type andin, mais qui ne parlaient pas la langue générale des Diaguites, le cacan.

Aucun document ne mentionne des Diaguites au nord de l'Acay, excepté la relation de Narvaez (**253**, p. 148), d'après laquelle les Indiens de Casabindo, sur le haut plateau de la Puna de Jujuy, « parlaient la langue des Diaguites ». Mais, nous le verrons en nous occupant des Atacamas, il résulte des découvertes archéologiques et des documents écrits qu'ils n'étaient pas des Diaguites. Quant à la Vallée de Lerma comme limite nord des Diaguites à l'époque de la conquête, Narvaez (**253**, p. 150) dit que cette vallée était habitée par des Lules, et que les Diaguites de la Vallée Calchaquie s'y rendaient seulement pour leur commerce. Le D[r] Francisco P. Moreno (**245**, p. 11), qui connaît bien ces régions, donne aussi l'Acay comme la limite des Diaguites, ou, ainsi qu'il le dit, de la « civilisation calchaquie », vers le Nord.

Narvaez (**253**, p. 147-148) rapporte « qu'il y avait dans les montagnes des Indiens qui dépendaient de Santiago (*que servían à Santiago*), habillés comme les Diaguites et parlant leur langue »; plus loin, « que les vallées, grandes et petites, depuis Santa María jusqu'au Chili, étaient habitées par des Diaguites belliqueux » et que, parmi les Indiens dépendant de Tucuman, il y avait aussi des Diaguites. Don Diego Pacheco (**282**, p. 137) confirme cette dernière information en disant que les Indiens que « *servían à Tucuman* » étaient des Diaguites et des Juris. Le P. Bárzana (**55**, p. LIV) donne la Vallée Calchaquie, la Vallée

de Catamarca, une grande partie de La Rioja et une partie de Santiago del Estero comme habitées par des Diaguites. Le même Bárzana (*ibid.*, p. LVI) affirme que les *Calchaquis étaient des Diaguites*.

Antonio de Herrera (**164**; déc. VIII, l. V, c. IX; t. IV, p. 137) mentionne, en 1600 environ, des Diaguites dans la Vallée de Quinmivil, qui fait partie du département actuel de Belen (Catamarca).

Techo (**341**) applique, dans plusieurs chapitres de son ouvrage, le nom de Diaguites aux Indiens des provinces actuelles de Salta et de Catamarca. Ainsi il dit que le lieutenant gouverneur de Salta avait des Diaguites dans le territoire qu'il commandait (l. II, c. XIX; p. 49), et qu'il en existait aussi dans la région située entre San Miguel de Tucuman et Londres : la « Vallée de Aconguinca » (Aconquija), et dans la Vallée de Yocavil (l. IV, c. VI; p. 102).

Lozano (**220**; I, p. 177) définit le territoire des Diaguites comme comprenant les *jurisdicciones* de la Ciudad del Valle (Catamarca) et de La Rioja, jusqu'à leurs limites avec le Chili, et aussi une partie de la *jurisdiccion* de la ville de San Miguel de Tucuman. Lozano mentionne d'ailleurs partout dans son ouvrage des Diaguites habitant différentes parties interandines de ce territoire. Ainsi, pour ne citer que deux exemples, il parle (*ibid.*, IV, p. 412) des « Diaguites de La Rioja »; à un autre endroit (*ibid.*, IV, p. 470), il rapporte que les Abaucans et les Hualfins des Vallées d'Abaucan et de Hualfin, dans les départements actuels de Tinogasta et de Belen (Catamarca), parlaient la langue des Diaguites, le cacan, par conséquent ils étaient des Diaguites.

La *provincia de Tucuman, provincia del Tucuman* ou *provincias de Tucuman*, comprenait les provinces argentines actuelles de Jujuy, Salta, Catamarca, Tucuman, Santiago del Estero, La Rioja et Córdoba[1]. Le gouverneur résidait à Santiago. On

[1] Ces territoires relevaient du gouvernement espagnol du Chili jusqu'en 1563, année où fut créée la province du Tucuman, par le vice-roi du Pérou, comte de Nievas. Il faut distinguer cette ancienne province du Tucuman, d'une aussi vaste étendue, de la province argentine actuelle du même nom.

voit souvent donner à cette ancienne province de Tucuman différents noms, dont l'un, celui de *gobernacion de Tucuman, Juríes y Diaguitas*, signifie « gouvernement de Tucuman, des Indiens de la plaine (Juris) et des régions montagneuses (Diaguites) ». Ce terme est fréquemment employé par Lozano et également par Herrera (**164**; dec. VIII, l. V, c. VIII; t. IV, p. 135). Lozano (**220**, IV, p. 133) dit aussi : *provincia de los Diaguitas*. En 1604, un gouverneur, Don Francisco de Barraza y de Cárdenas, s'intitule *capitan general y justicia mayor de estas provincias de Tucuman, Juríes y Diaguitas y Comechingones*, en signant deux concessions de terres d'Esteco, dont des copies ont été publiées par M. M.-R. Trelles (**352**, I, p. 111-117). Le nom « Comechingons » se rapporte aux Indiens de Córdoba.

Nous le voyons donc : tous ces renseignements des anciens historiens établissent de la manière suivante les limites du territoire occupé, à l'époque de la conquête, par les Diaguites : la partie montagneuse de la province actuelle de Salta, au sud de l'Acay et de la Vallée de Lerma; les provinces entières de Catamarca et de La Rioja; la partie montagneuse de la province de Tucuman, c'est-à-dire les pentes orientales de la Sierra de Aconquija.

Au nord des montagnes et des vallées des Diaguites s'étend le haut plateau — d'environ 3,400 mètres d'altitude moyenne au-dessus du niveau de la mer — dont la partie orientale se nomme la Puna de Jujuy, et la partie occidentale, la Puna de Atacama. Les habitants de la première de ces régions n'étaient pas des Diaguites : les documents historiques et les recherches archéologiques le démontrent. Mais, dans la Puna de Atacama, il est difficile d'établir la limite entre les Diaguites et les anciens Atacamas. Sur la carte ethnique, j'ai attribué provisoirement le sud de la Puna de Atacama, où sont situées Antofagasta de la Sierra et Antofalla, aux Diaguites, parce que la plupart des débris archéologiques du premier de ces lieux offrent une analogie remarquable avec les vestiges des vallées des Diaguites. Cependant, je le sais, ces antiquités n'ont été que

très sommairement étudiées par M. Juan B. Ambrosetti (28), qui n'a pas visité personnellement cette région et se base sur des objets d'une authenticité douteuse. Mais les communications de la Vallée Calchaquie ou de Belen, anciens domaines des Diaguites, avec Antofagasta de la Sierra sont relativement faciles, tandis que d'immenses déserts séparaient ce dernier endroit des Atacamas de la Puna de Jujuy et des environs du Salar de Atacama. Bien que les Diaguites ne se soient pas, en général, étendus sur le haut plateau, il n'est donc pas invraisemblable qu'ils aient eu des colonies à Antofagasta de la Sierra et aux environs.

En dehors des territoires où les historiens placent les Diaguites, il est une autre région dont les vestiges archéologiques ont une analogie parfaite avec ceux de la région diaguite en général : c'est la partie montagneuse de la province de San Juan. Les auteurs que nous avons cités ne s'occupent pas de San Juan, car ils étaient les historiens du « Tucuman »; or San Juan, après la conquête, appartenait à une province espagnole très différente, celle de Cuyo, placée sous la dépendance des gouverneurs du Chili. Les historiens du Chili ne nous donnent pas non plus des renseignements suffisants sur San Juan. Le P. Alonso de Ovalle (278) est presque le seul auteur que l'on puisse consulter; nous reparlerons de lui à propos des Huarpes. Il ne nomme pas les Diaguites, ce qui cependant ne doit pas nous étonner, car il est très possible que les Espagnols du Chili et ceux de Tucuman aient donné des noms différents aux mêmes Indiens. Peut-être aussi le P. Ovalle n'a-t-il pas voyagé dans les vallées de la Cordillère de San Juan, la route du Chili passant par Mendoza, c'est-à-dire plus au Sud : il ne paraît pas connaître les Indiens de ces vallées. San Juan n'a pas encore été exploré archéologiquement, mais, pour autant qu'on puisse émettre un avis sur des collections faites par des amateurs[1], ces collections et les pièces isolées que j'ai eu l'oc-

[1] L'un d'eux, M. Desiderio S. Aguiar (5 et 6), a publié deux opuscules sur sa collection. Ces publications n'ont pas de valeur scientifique, mais les figures sont inté-

casion de voir montrent une analogie parfaite avec les vestiges préhispaniques de la région des Diaguites en général : il n'y a pas une seule pièce qui puisse être considérée comme caractéristique à San Juan; on les retrouve toutes en Salta, Catamarca ou La Rioja. Les ruines préhispaniques de la Tambería de Calingasta [1], en San Juan, ressemblent aussi, d'après mes données, à celles de la région des Diaguites. D'ailleurs le Dr H. F. C. ten Kate (**343**, p. 61) a étudié un grand nombre de crânes et de squelettes provenant de sépultures préhispaniques de Jachal, de Calingasta et des environs de la ville de San Juan, et il a trouvé que la plupart de ces crânes « ressemblent tellement à certains crânes calchaquis (diaguites), qu'il y a lieu de se demander si nous n'avons pas affaire là à de véritables Calchaquis (Diaguites) ». Tout ce qui précède semble indiquer que la zone montagneuse de la province de San Juan faisait partie du territoire diaguite.

Les Diaguites constituaient une unité ethnique, non seulement au point de vue de leur culture, mais aussi linguistiquement. Ils parlaient tous une langue commune, le cacan, caca ou kakan. Le P. Bárzana (**55**, p. LIV) nous donne sur ce point des renseignements très précis : « Le cacan est parlé par tous les Diaguites, dans toute la Vallée Calchaquie, dans la Vallée de Catamarca et dans une grande partie de la Nueva Rioja. » Et plus loin (*ibid.*, p. LVIII) il ajoute que le cacan était en usage « dans La Rioja et à Famatina ». Narvaez (**253**, p. 144) rapporte que les Indiens de la province de Tucuman « parlaient une langue générale qui s'appelait le diaguite, bien qu'il y en eut quatre autres : le tonozote (tonocoté), l'indama, le sanaviron et le lule ». Le diaguite de Narvaez est évidemment le cacan des Diaguites, tandis que les quatre autres langues

ressantes, parce qu'elles établissent cette grande analogie entre la partie montagneuse de San Juan et le reste du territoire des Diaguites, au point de vue archéologique.

[1] *Tambería* vient du mot quichua *tambo*, stations ou relais qui se trouvaient le long des routes péruviennes à l'époque incasique.

concernent les peuples de la plaine que nous mentionnerons ensuite. Le P. Bárzana (*ibid.*, p. LIV) avait composé un *Arte y vocabulario* cacan. Il dit lui-même : « *Hay hecho arte y vocabulario desta lengua* », et Techo (**341**; l. I, c. XLIII; p. 30)[1] nous informe

[1] « *Itaque sesquiennali spatio Alfonsus Barsena, sexaginta quinque annorum senex, insatiabili animarum Christo lucrandarum desiderio flagrans, communicatis cum Petro Agnasco studiis, Guaranicam, Naticam, Quisoquinam, Abiponicam, Quiranguicam, linguas didicit, Vocabulariis, Rudimentis, Catechismis et Concionibus, ad earum usum compositis : cum tamen, antequam uterque e Tucumania discederent, Tonocotanam, Kakanam, Paquinam, Quirandicam, ad præcepta et lexica eo fine reduxissent, ut Sociis in partem laborum venturis facilitatem ad eas perdiscendas adferrent. Atque ut latius utilitas serperet, Petrus Agnascus pleraque, omnia ab Alfonso Barsena præsertim composita, elegantissimo caractere pluries transcripsit, transcriptaque publici juris fecit.* »

Tous les auteurs modernes rapportent qu'un ouvrage de Bárzana aurait été imprimé à Lima, ouvrage contenant des vocabulaires, des principes de grammaire, la doctrine chrétienne et le catéchisme en puquina, tonocoté, cacan, guarani et en mogosna, langue des Indiens Mogosnas habitant la partie orientale du Chaco argentin, près de Rio Paraguay, d'après ce qu'on peut voir dans les documents publiés par M. M.-R. Trelles (**352**, I, p. 353-354). Le désir de découvrir l'ouvrage de Bárzana sur le cacan m'amena à une enquête bibliographique qui m'a convaincu que cet ouvrage n'a jamais été imprimé et que ce ne serait que comme manuscrit que l'on pourrait avoir l'espoir de retrouver un jour l'étude sur le cacan.

Dans la *Bibliotheca scriptorum Societatis Jesu*, les PP. Ribadeneira et Alegambe (**309**, p. 17) donnent sur Bárzana nla otice suivante :

« *Scripsit hic Tucumanensium Apostolus (quomodo eum passim appellant) in multarum gentium utilitatem :*

« *Lexica;*

« *Præcepta grammatica;*

« *Doctrinam Christianam;*

« *Catechismum;*

« *Librum de confessionis ratione, multis additis precationibus sermonibusque quinque Indorum linguis, quarum longe lateque per Americæ Australis mediterranea usus est, Puquinica, Tenocotica, Catamareana, Guaranica, Natixana, quam etiam Mogaznanam vocant ad quas plurimæ aliæ reductuntur.* »

Dans la nouvelle édition de la même *Bibliotheca* (Rome, 1676) par le P. Southwell (**310**, p. 33), cette notice se trouve reproduite textuellement. Il y a deux erreurs d'impression : *Tenocotica* pour *Tonocotica* et *Catamareana* pour *Catamarcana*. Bien que la première édition de la *Bibliotheca* ait été imprimée trente ans avant l'ouvrage de Techo, celui-ci n'a pas emprunté aux PP. Ribadeneira et Alegambe ses renseignements sur les langues étudiées par Bárzana, car les deux notices sont bien différentes.

Antonio de Leon Pinelo (**214**), dans la première édition de son *Epitome*, en 1629, ne mentionne pas Bárzana, mais, dans la deuxième édition de cet ouvrage par A. González Barcia (**215**, II, col. 732), en 1737, nous trouvons la notice de Ribadeneira et Alegambe traduite en espagnol de la manière suivante : « *El P. Alonso de Bárcena, natural de Vélez, escribió Vocabularios, Gramática, Doctrina Christiana, Catecismo, en lengua de Tucuman, i un libro del modo de confesarse, con muchas Oraciones i Sermones, en cinco lenguas Indianas, Puquinica, Tenecótica, Catamareana, Guaránica i Natixana ó Mogana, á*

IMPRIMERIE NATIONALE.

d'ailleurs que Bárzana avait appris, en Tucuman, le tonocoté, le cacan, le paqui(?) et le quirandi(?), dont il avait composé, aidé en partie par le P. Pedro Añasco, des grammaires et des vocabulaires. Ce dernier a copié ces ouvrages en plusieurs exemplaires, mais les copies semblent être toutes perdues.

La perte de l'ouvrage du savant P. Bárzana sur le cacan nous laisse dans une obscurité complète sur les affinités ethniques des Diaguites : tout ce que l'on a écrit et tout ce que l'on pourrait écrire sur cette question n'est et ne sera que théories, jusqu'à ce que quelque américaniste soit assez heureux pour découvrir un exemplaire de ce manuscrit, égaré ou

las cuales se reducen otras de la Tierra adentro del Perú, Tucuman i otras partes, segun el P. Alcáçar, tom. 2, fol. 273, i Alegambe, fol. 17. » — Barcia semble croire que la « langue de Tucuman » est une autre langue que le *catamarcana* ou cacan, alors qu'en réalité ces trois noms ne peuvent correspondre qu'à une seule langue, celle des Diaguites. Barcia a probablement pris ses renseignements dans l'ouvrage du P. Alcazar (**7**, II, p. 273), imprimé en 1710.

Nicolas Antonio (**35**, I, p. 13), dans la *Bibliotheca Hispana nova*, 1783, reproduit la notice de la *Bibliotheca scriptorum S. J.* de la manière suivante : « *Alphonsus de Barcena..... scripsit Indiarum quinque linguis, quarum per ea loca usus est : Lexica, Præcepta grammatica, Doctrinam Christianam, Catechismum, Librum de Confessionis ratione.* »

Ainsi, les bibliographes anciens ne disent rien d'un ouvrage imprimé de Bárzana; ils se bornent à constater que celui-ci avait *écrit* des études sur diverses langues indiennes.

Mais, en 1802, M. G. Peignot (**283**, I, p. 360), bibliothécaire de la Haute-Saône et auteur d'un intéressant *Dictionnaire de bibliologie*, commence à parler d'un volume imprimé. Il dit : « Alphonse Barzena de Cordoue a publié : *Lexicon et præcepta grammatica, it. lib. confessionis et precum in quinc. indorum linguis, quarum usus per Americam australem nempe puquinicâ, tenocoticâ, catamareanâ, guaranicâ, natixanâ, s. magasnanâ, Peruviæ, 1590, in-fol.* »

Peignot a été suivi par M. J.-Ch. Brunet (**82**), dans le *Manuel du libraire et de l'amateur de livres*. Les première et deuxième éditions de ce recueil ne mentionnent pas Bárzana, mais, dans la troisième édition, de 1820, nous trouvons le titre du soi-disant volume imprimé reproduit presque au pied de la lettre, sous la forme suivante :

« *Lexica et præcepta grammatica item liber confessionis et precum in quinque Indorum linguis, quarum usus per Americam Australem, nempe Puquinica, Tenocotica, Catamareana, Guaranica, Natixana sive Mogaznana. Peruviæ, 1590. In-fol.* »

Brunet ajoute : « Livre très rare cité par Sotwel, Biblioth. Soc. Jesu, page 33, qui n'en marque ni la date ni le lieu d'impression, et par M. Peignot, Dict. bibliol., tome Ier, page 360. C'est la plus ancienne impression faite à Lima que l'on connaisse..... Le P. Alphonse Barzena, surnommé l'« apôtre du Pérou », n'a point d'article dans la Biographie universelle. » La notice de Brunet est reproduite en abrégé dans la *Biographie universelle* de Feller (**127**, I, p. 377), de 1838.

Il est de toute évidence que ce titre a

oublié peut-être dans de vieilles archives quelconques. Jusque-là nous n'aurons que les vagues renseignements des auteurs de *relaciones*, des chroniqueurs jésuites, et les données archéologiques, pour identifier ce peuple qui a occupé une partie si considérable de la région andine de l'Amérique du Sud. Je démontrerai dans un autre chapitre comment tous ces documents indiquent une affinité complète entre la civilisation des Diaguites et celle des anciens Péruviens.

Tout ce qui reste actuellement du cacan consiste en quelques noms de lieux, mais il faut remarquer que la toponymie de la région des Diaguites est, presque en totalité, du plus pur

été composé d'après la notice de Ribadeneira et Alegambe, en gardant même les erreurs d'impression des mots *Tonocotica* et *Catamarcana*. D'ailleurs le mot *Peruviæ*, employé comme nom de lieu de publication, confirme le fait que le titre a été arbitrairement composé. Il est surprenant que l'auteur de cette adaptation n'ait pas remarqué que Ribadeneira et Alegambe disent clairement *scripsit* et qu'ils indiquent au moyen d'un numérotage spécial les ouvrages imprimés, comme le fait aussi Barcia en donnant toujours pour ces ouvrages l'année et le lieu d'impression.

M. Charles Weiss, auteur de l'article « Bárzena » dans la *Biographie universelle* de Michaud (**237**) [éd. de 1842], présente, de même que Brunet, les travaux du P. Bárzana dont nous nous occupons, comme un ouvrage imprimé. Il reproduit le même titre : « *Lexica et præcepta* », etc., y compris les bévues typographiques plus haut signalées; mais il change le lieu d'impression en mettant : *En Los Reyes, apud Antonio Ricardo, 1590, in-fol.*, au lieu de *Peruviæ, 1590, in-fol.*, comme dans Peignot et Brunet. Dans la *Biographie universelle* publiée antérieurement, en 1841, par le même M. Weiss (**375**, I, p. 270), le prétendu livre de Bárzana portait encore, comme lieu d'impression, *Peruviæ, 1590*.

Les PP. de Backer (**43**, III, p. 119), dans leur *Bibliothèque des écrivains de la Compagnie de Jésus* (1854-1861), répètent le faux titre : « *Lexica et præcepta* », etc., avec la date d'impression : *Peruviæ, 1590*, donnés par Brunet. Ils ajoutent que « le P. Bárzena a encore écrit d'autres opuscules d'après l'indication de nos bibliographes », après quoi ils copient la notice de Ribadeneira et Alegambe : « *Scripsit hic Tucumanensium Apostolus* », etc. Il est étonnant que les PP. de Backer n'aient pas remarqué la singulière coïncidence entre le titre du soi-disant ouvrage imprimé et cette dernière notice.

Dans la nouvelle édition (1890-1900) de la *Bibliothèque* des PP. de Backer, l'éditeur C. Sommervogel (**44**, I, p. 997) persiste à transcrire et le titre « *Lexica et præcepta* » comme celui d'un ouvrage imprimé, et la notice de Ribadeneira et Alegambe.

Enfin le comte de la Viñaza (**371**, p. 45), dans son érudite bibliographie des langues américaines, reproduit le titre « *Lexica et præcepta... Peruviæ, 1590* », comme s'il s'agissait d'un ouvrage imprimé; mais il est évident qu'il l'a pris de Brunet, qu'il cite.

Toutes ces circonstances démontrent que le titre donné par Peignot, et reproduit par tant d'autres, est factice, et nous n'avons aucun indice que les études de

quichua et que les noms qui n'appartiennent pas à cette langue sont rares; ce sont ces derniers que l'on suppose être cacans. M. Samuel A. Lafone-Quevedo (**199**) a dressé une liste très complète de noms de lieux et de termes d'origine indienne encore en usage chez les habitants de la province de Catamarca, et il classe ceux qui ne sont pas quichuas comme « probablement cacans ». Le cacan existait encore comme langue vivante au XVII[e] siècle. Ainsi Lozano nous apprend que le jésuite Hernando de Torreblanca était, en 1657, le seul Espagnol « qui savait la langue des Calchaquis ». Le mot *cacana,* d'après l'abbé Lorenzo Hervas (**165**, I, p. 170), n'appartiendrait pas, du reste, à cette langue, mais serait dérivé du quichua *caca* = montagne.

Bárzana sur les langues énumérées dans ce titre aient jamais été imprimées. Les renseignements de Ribadeneira et Alegambe et de Techo indiquent également que Bárzana, selon toute probabilité, avait écrit un ouvrage spécial sur chaque langue, au lieu de réunir les diverses langues dans un seul ouvrage, comme le faux titre mentionné le fait croire.

M. J. G. Th. Graesse (**151**, t. I, p. 305) a été le premier à attirer l'attention sur ce livre imaginaire, mais il donne une autre indication qui semble erronée. Il dit que la « Bibliothèque impériale de Paris possède un *Vocabulario* de Bárzena, imprimé à Los Reyes en 1586 ». J'ai fait des recherches soigneuses pour trouver ce *Vocabulario* à la Bibliothèque nationale, mais il n'y existe pas. Probablement M. Graesse se réfère-t-il à un vocabulaire anonyme de quichua qu'il attribue par erreur à Bárzana. Cet ouvrage porte, à la Bibliothèque nationale, la cote *Rés. Inv. X 2143,* et son titre est le suivant : *Arte, y vocabvlario en la lengva general del Perv llamada Quichua y en la lengva Española. El mas copioso y elegante que hasta agora se ha impresso. En los Reyes por Antonio Ricardo. Año de M.D.LXXXVI.* La préface est de l'imprimeur Ricardo, qui dédie le livre au vice-roi comte del Villar. M. de la Viñaza (**371**, p. 43) donne quelques extraits des préambules de ce vocabulaire.

Pour terminer cet aperçu bibliographique sur les œuvres du P. Bárzana, M. Joseph Sabin (**319**, I, p. 441), dans son grand dictionnaire de bibliographie américaine, ne mentionne d'autre ouvrage imprimé de Bárzana qu'un *Arte y Vocabu-* pris le titre de Ludewig (**223**, p. 210), qui, *lario de la Lengua de los Indios Abipones y Quiranguis, 210 pages,* dont M. Sabin a de sa part, dit l'avoir pris de Lozano. Ce titre, sans lieu ni date d'impression, me semble très suspect, et la publication du travail sur les Abipons et Quiranguis reste pour moi extrêmement douteuse. Lozano (**219**, p. 116) dit que Bárzana avait écrit un *arte* de ces deux langues, mais sans ajouter que cet ouvrage avait été imprimé. C'est là probablement l'origine du titre.

Il semble que les seuls ouvrages linguistiques du P. Bárzana, connus aujourd'hui, sont les textes en puquina, publiés par l'évêque Ore (**275**), et peut-être l'*Arte de la lengua toba* (**56**) qu'a fait connaître M. S. A. Lafone-Quevedo, mais qui, paraît-il, ne peut être avec certitude attribué au P. Bárzana. M. Enrique Torres Salamando (**351**), qui cependant connaît bien les archives de Lima, n'apporte rien de nouveau à ce sujet.

Les Diaguites étaient divisés en de nombreuses tribus dont nous retrouvons aujourd'hui les noms désignant des localités ou des districts du territoire qu'ils ont habité. Lozano surtout donne de longues listes de ces tribus dont nous citerons quelques-unes : Tolombons, Pacciocas, Quilmes, Acalians, Huachipas, Tafis, Anfamas, Andalgalás, Mallis, Huasans, Huachaschis, Pipanacos, Hualfins, Famayfils, Abaucans, Catamarcas, Capayans, Copayampis, Paccipas, Guandacols, Famatins, etc.

Parmi les tribus des Diaguites, les Calchaquis ont attiré plus qu'aucune autre l'attention des historiens, à cause de leur résistance opiniâtre aux Espagnols, résistance qui dura plus d'un siècle après l'arrivée des premiers conquérants. Ils habitaient la partie sud de la Vallée Calchaquie, les départements actuels de San Carlos et de Cafayate, et on voit aussi désigner comme Calchaquis les Indiens de la Vallée de Yocavil, prolongation de la Vallée Calchaquie vers le Sud. Lozano nomme quelquefois, dans ses énumérations des nations indigènes, les Calchaquis de telle façon que l'on peut supposer qu'ils formaient une nation indépendante à côté des Diaguites; mais plusieurs auteurs plus anciens nous apprennent d'une manière catégorique que les Calchaquis étaient bien des Diaguites, parlant leur langue, le cacan. Bárzana (**55**, p. LVI), le premier missionnaire qui pénétra dans la Vallée Calchaquie en 1589, le déclare très nettement, et les jésuites Juan Romero et Gaspar de Monroy le confirment d'une manière qui ne laisse aucun doute. D'après Techo (**341**, l. II, c. XVI-XVIII; p. 47-48), ces jésuites continuèrent, en 1601, l'œuvre de Bárzana et ils rendent compte eux-mêmes de leurs travaux dans une lettre adressée à leur Provincial, le P. Diego de Torres[1], où ils désignent le territoire sous le nom de *Valle Calchachi*, mais en appelant toujours ses habitants des *Diaquiti*, sans employer une seule fois le mot « Calcha-

[1] Cette lettre est insérée dans une relation du P. Torres (**350**), publiée en italien et en français. Elle porte, dans l'édition originale italienne, le titre : *Lettera delli Padri Gio. Romero e Gasparo di Monroy di Tucuman.* (Édition italienne, p. 22-30; édition française, fol. 14-19.)

quis ». Ce témoignage prouve que cette dernière dénomination fut tirée, à une date postérieure, du nom de la vallée. Techo (*ibid.;* l. XIII, c. III; p. 351) dit également que les Diaguites d'Andalgalá, Belen, etc., étaient *sanguine et lingua Calchaquinis affines.*

Romero et Monroy, dans la lettre citée, mentionnent aussi des Indiens nommés Pulares qui habitaient une partie de la Vallée Calchaquie, et Lozano parle souvent de ces Indiens, qu'il localise dans la partie nord de la vallée. Bien que Lozano donne une certaine autonomie à ces Pulares en les énumérant quelquefois parmi les principales nations de l'ancienne province du Tucuman, parallèlement aux Diaguites, aux « Juris », etc., il me semble probable qu'ils n'étaient qu'une tribu des Diaguites et même qu'ils faisaient partie intégrante des Calchaquis. Ils devaient parler le cacan, car aucun auteur ne mentionne une langue qui leur fût spéciale. Lozano (**220**, v, p. 61, 160, 213) cite des Pulares près de l'Acay, à Chicuana, située entre Cachi et Molinos, et à Luracatao, dans les montagnes à l'ouest de Molinos. Ces renseignements précisent l'étendue de leur territoire.

Tous les auteurs donnent aux Diaguites les épithètes de belliqueux, guerriers, terribles, grands tireurs d'arc, etc. Techo (**341**; p. 147-148) nous a laissé quelques renseignements curieux sur leurs mœurs et leurs coutumes. Dans le XXIIe chapitre du Ve livre de son *Historia,* après avoir défini géographiquement la Vallée Calchaquie, en y comprenant aussi, semble-t-il, la Vallée de Yocavil, il décrit les habitants de cette vallée comme fort guerriers et très vaillants, toujours en rébellion contre les Espagnols, et défenseurs opiniâtres de leur liberté. Les femmes, portant des torches allumées, excitaient leurs maris au combat, et, si ceux-ci voulaient fuir, elles les obligeaient, en brandissant les torches, à retourner à la bataille. Ces femmes, lorsqu'elles voyaient la bataille perdue, se jetaient du sommet des rochers en bas, pour ne pas tomber entre les mains du vainqueur. Les jésuites eurent beaucoup de difficultés pour

convertir les Calchaquis. Enfin en 1641 furent définitivement établies les missions de San Carlos et de Santa María, fondées déjà en 1617, mais souvent détruites pendant les rébellions des Indiens et toujours restaurées avec cette ténacité caractéristique aux fils d'Ignace de Loyola. San Carlos et Santa María sont aujourd'hui des chefs-lieux de départements, appartenant l'un à la province argentine de Salta, et l'autre à celle de Catamarca.

Techo consacre le chapitre suivant, le XXIII[e] du V[e] livre, tout entier aux coutumes et aux cérémonies des Calchaquis. Le texte de ce chapitre mérite d'être reproduit :

De Calchaquinorum moribus. — *Calchaquinos ab Judæis originem ducere inde prima orta suspicio est, quod sub primum Hispanorum ingressum ab non paucis Davidis et Salomonis nomina usurpari in hâc valle repertum sit; et assererent gentis antiquissimi, majores suos olim circumcidi solere. Defunctorum fratrum semen suscitare : vestis ad terram fluxa, et ad sinum cingulo collecta, aliquod Judaici moris indicium habet. Suspicionem hanc auget quorumdam opinio apud Josephum Acostam et alios authores Americanorum originem ad Judæos referentium. Gens omnis, ut Judæi, ad insaniam superstitionibus dedita est. Arbores plumis ornatas passim adorat, adeo ut in illam jactari possit quod olim in Sinagogam, sub omni arbore frondosâ prosternebaris mulier. Solem pro primario Numine, pro secundariis Diis tonitruum et fulgur colit. Acervis lapidum, Majorum suorum monumentis (ut ex eo etiam Judæos agnoscas) suus est honor. Magos pro medicis ac sacerdotibus veterationibus insignes veneratur. Hi in semotis sacellis degunt, Dæmonem consultantes, aut abs se consultari fingentes. Hujusmodi Sacerdotum officium est, alios nefandis prosus execrationibus initiare. Apud initiatos plerumque publicas debacchationes exercent : quarum debacchationum tanta est ferocitas et turpitudo, quantam metuas ab profligatissimis mortalibus ebrietate quotidiana ac furore corruptis. Ubi vino incaluere, in mutuam præteritarum injuriarum vindictam in sese tumultuose involant, capita invicem arcubus ferientes. In his bacchanalibus præliis declinare ictum, aut manu avertere, perpetuo dedecori est : vulnera vero accepisse, sanguinem large fudisse faciem deformari, inter primaria decora computant. Calente jam debacchatione, Sacerdos multa verba deblaterans cervæ calvam sagittis hirsutam Soli consecrat, agris fertilitatem deprecans : execrandam mox calvam alteri tradit, quâ acceptata, debacchationis sequentis induperator constituitur. Sic per orbem gentis primores tesserâ acceptâ, totam vitam inter furibunda hilaria transigunt. In sacrificiis a Mago animalium sanguine expinguntur. Sed nusquam alibi insaniunt magis, quam in funeribus. Ad*

moribundi domum concurrunt consanguinei omnes ac amici, diu noctuque morbi tempore compotitaturi : ægroti hominis stratum innumeris sagitis solo infixis circumdant; ne mors scilicet, sagittarum metu, accedere audeat. Recenter mortuum quantâ possunt vocum contentione lamentantur. Circa cadaver sedi impositum, omnis generis cibos et vinum deponunt, focos excitant, thuris loco nescio quas frondes concremant. Ad commovendam commiserationem viri fœminæque supellectilem defuncti multitudini ostentant; aliis inter insanas choreas ac saltitationes ori cadaveris, quasi comesturi, cibos admoventibus, et frustra admotos pro mortuo deglutientibus. Octiduo in his et aliis insaniis transacto cadaver sepeliunt, canes, arma, equos et defuncti cæteram supellectilem, variasque vestes ab amicis oblatas, in eamdem cum eo fossam conjicientes. Subinde domum mortualem, ne scilicet mors eo iterum redeat, concremant. Anno integro in luctu posito, anniversarium iisdem cerimoniis celebrant. Pro veste lugubri corpus nigrore inficiunt. Ne quid in his omnibus peccetur, magistrum cerimoniarum adhibent. Nullum morte naturali, sed omnes violenter mori autumant ex quâ haeresi mutuis suspicionibus perpetuo livescunt aut præliantur : Dæmone, ut bella seminet, vere aut mendaciter mortium authores per Magos quandoque dilvugante. Animas suorum post mortem existimant in stellas converti, eo splendidiores, quo invitâ fuere aut gradu aut facinoribus insignores. Festis diebus plumis versicoloribus se coronant. Capillos ad cingulum usque promissos vittisque discriminatos muliebriter innodant. Brachia cubito tenus argenteâ æneave lamina ad usum sagittandi, et ad adliquod corporis ornamentum, vestiunt. Gentis primores orbe argenteo æneove diademati inferto frontem cingunt. Pueri usu veneris interdicuntur, donec ab veteratoribus nefando prorsus ritu emancipentur. Virgines pictis vestibus utuntur, quas prostato pudore in simplices vertunt. Calchaquinorum factiones continuis ferme bellis sese conficiunt. Nihil potentius fœminis ad pacem inter utramque armatorum partem inducendam, Barbarissimis mortalium sexui, a quo lac ac alimoniam sumpserunt, omnia facile concedentibus. Triginta millia Indigenarum in pagis oppido plurimis incolentium sub id tempus esse perhibebantur : quamquam de hoc numero disconvenire reperio etiam illos, qui gentem excoluere. Sed in hoc conveniunt omnes, quod Calchaquini tam facile Christianorum fidem approbent, quam postea nulla causa execrentur. Ex his, qui olim baptismum susceperant, nullus Christianorum more vivebat. Promiscue cum Ethnicis avitos ritus omnes sine discrimine usurpabant. Quare Socii communi consilio decrevere, nullum imposterum ex hac gente baptizandum, nisi in mortis articulo, aut multorum annorum experimento probatum. Infantes liberius sacris undis immergebantur. Quia igitur profligandæ prius erant Barbarorum inveteratæ consuetudines, quam Christianæ leges induci possent, Patres nulli labori parcebant. Spreto mortis periculo ubique idola disturbabant. In perversos sepeliendi ritus acri sermone invehebantur, et si quid hujusmodi erga baptizata corpora Christiani agere vellent, ne hid sieret fortiter prohibebant. Præterea magnam vim adhibebant in amovendâ plerorumque opinione,

arbitrantium se nullâ in re peccare, et proinde nullâ Exhomologesi indigere. Cum vero in regione perversâ fructus non respondebat operi, hac se Socii cogitatione solabantur quod frequentibus morientium puerorum et subinde adultorum baptismis numerum Cœlestium augerent, obstaculoque essent ne palam gens in Hispanos rebellaret, aut bella domestica exerceret. Cæterum quam Apostolica esset hæc expeditio, inde collegi potest, quod bini in singulis sedibus Socii, barbaro cibo contenti, nullo per aliquot annos Europæorum consortio, sola cœlestium rerum suavitate pascerentur. Singulis sedibus, præter annuam stipem, campanæ et ornamenta sacra, Regis Catholici beneficentia, transmissa sunt: tanto Rege Barbarorum miserrimos ad ultimos usque Orbis angulos liberaliter prosequente.

On le voit, le P. Techo commence ce chapitre en se demandant si les Calchaquis descendaient des Juifs, la théorie de la descendance israélite des Indiens en général étant très en vogue chez les auteurs qui ont écrit sur l'Amérique aux premiers temps de la conquête. Mais Acosta (2; l. I, c. XXIII; t. I, p. 70), que Techo cite comme partisan de cette théorie, est justement d'opinion contraire. A l'appui de la descendance israélite des Calchaquis, Techo nous fait connaître plusieurs particularités de ce peuple, intéressantes au point de vue ethnographique. Ainsi il nous apprend que les ancêtres des Calchaquis, d'après ce que racontaient les individus les plus âgés, pratiquaient la circoncision. Le vêtement principal des Calchaquis était une longue robe retenue par une ceinture, probablement la « chemise » péruvienne (*camiseta* des chroniqueurs) que nous décrirons plus loin, mais descendant au moins jusqu'aux genoux, comme on le voit sur la fresque de la grotte de Carahuasi, publiée par M. J. B. Ambrosetti (13), et aussi sur celle de Pucará de Rinconada, dans la Puna de Jujuy, reproduite plus loin, *fig. 147*. Un frère survivant se mariait avec la veuve de son frère défunt. Les Calchaquis adoraient des arbres ornés de plumes. Le Soleil était leur dieu principal et ils adoraient aussi le tonnerre et les éclairs, cultes dans lesquels nous constatons l'influence incasique, car les Incas introduisaient l'adoration du Soleil chez tous les peuples qu'ils annexaient à leur empire. Comme monuments funéraires, les Calchaquis

érigeaient des monceaux de pierres sur les sépultures. Ils vénéraient des médecins et des prêtres fameux qui habitaient des lieux secrets où ils consultaient les puissances surnaturelles. L'enseignement des rites religieux par les prêtres était accompagné d'orgies se terminant dans l'ivresse la plus absolue et ayant comme conséquence des rixes générales, quelquefois même de vraies batailles où les arcs et les flèches jouaient un rôle principal. On considérait comme un honneur d'y recevoir des blessures et d'en conserver des cicatrices sur la figure. Au milieu de l'orgie, le prêtre, en demandant la fertilité des champs, offrait en sacrifice au Soleil une tête de biche hérissée de flèches. Cette tête était ensuite remise à un sorcier qui, s'il l'acceptait, devait présider l'orgie prochaine. Les principaux personnages célébraient souvent de ces orgies tumultueuses. Lorsqu'un Calchaqui était atteint d'une maladie mortelle, tous ses parents et amis se rendaient chez lui, et, aussi longtemps que durait la maladie, ils buvaient jour et nuit et plantaient des flèches dans le sol autour du lit pour que la mort n'osât pas s'en approcher. Immédiatement après la mort, les personnes présentes commençaient à se lamenter à haute voix. Elles plaçaient auprès du cadavre des mets et des boissons, allumaient des feux et brûlaient comme encens certaines herbes. Pour inspirer de la compassion à la foule, des hommes et des femmes lui montraient les vêtements du défunt; d'autres dansaient et sautaient autour de celui-ci et lui offraient des mets; lorsqu'ils voyaient qu'il n'y touchait pas, il les mangeaient eux-mêmes. Ces cérémonies duraient huit jours, après quoi on enterrait dans une fosse le cadavre revêtu des vêtements donnés par ses amis; on brûlait ensuite sa maison afin d'empêcher la mort d'y revenir. Le deuil, qui durait un an, se portait avec des vêtements noirs, et à la fin on répétait les mêmes cérémonies. Les Calchaquis croyaient qu'il n'y avait pas de mort naturelle, mais que tout le monde mourait de mort violente; cette croyance avait pour résultat des soupçons, des inimitiés fréquentes entre les familles. Les sorciers contribuaient à inspirer ces soupçons et incitaient à la

discorde. Les Calchaquis croyaient aussi que les morts étaient convertis en étoiles, d'autant plus brillantes que leur situation avait été plus élevée. Les jours de fête, les Calchaquis ornaient leur tête de plumes multicolores. Ils avaient des cheveux longs jusqu'à la ceinture et réunis en tresses fixées au sommet de la tête en forme de nœud. Ils portaient à l'avant-bras des lames ou des bracelets en argent ou en cuivre, pour faciliter le maniement de l'arc ou comme parure. Les chefs entouraient leur front d'un bandeau en argent ou en cuivre. Le commerce avec les femmes était défendu aux jeunes gens jusqu'à ce qu'ils fussent déclarés pubères par les sorciers à la suite de cérémonies spéciales. Les jeunes filles portaient des vêtements multicolores qui, *prostrato pudore,* étaient échangés contre de plus simples. Les Calchaquis, toujours divisés en factions, étaient continuellement en guerre. Les femmes avaient une grande autorité pour séparer les combattants, et ceux-ci les respectaient. On évalue à trente mille les Calchaquis de la campagne et des villages, mais les différents auteurs de l'époque ne sont pas d'accord en ce qui concerne cette évaluation [1]. Ces Indiens se laissaient très facilement convertir au catholicisme, mais ils oubliaient avec une égale facilité la religion et retournaient à leurs anciennes coutumes païennes. Pour ce motif, les Pères s'étaient vus obligés de les baptiser seulement *in articulo mortis,* ou quand leur fidélité au christianisme avait été éprouvée pendant plusieurs années. Ces informations du P. Techo sont données d'une facon si simple et si sincère, que l'on est convaincu,

[1] Les évaluations des individus composant les diverses nations et tribus indiennes, faites par les auteurs anciens, sont toujours à peu près sans valeur lorsqu'elles ne sont pas basées sur les recensements réguliers que les Espagnols dressaient quelquefois des Indiens soumis au payement d'un tribut dans un certain territoire. Comme exemple, nous citerons Narvaez (**253**, p. 148) qui évalue les Indiens de la Vallée Calchaquie à 2,500, se référant sans doute aux guerriers seulement. L'évêque de Tucuman, Melchor Maldonado de Saavedra (**227**), évalue, en 1658, les mêmes Indiens à 20,000 individus, dont 6,000 guerriers. Actuellement la Vallée Calchaquie et les montagnes environnantes, c'est-à-dire les départements de La Poma, Cachi, Molinos, San Carlos et Cafayate, contiennent 22,000 habitants, d'après le recensement de la République Argentine de 1895. La Vallée de Yocavil en contient 9,000 environ.

en les lisant, qu'elles ont été obtenues des Indiens eux-mêmes ou de personnes qui les connaissaient bien. Elles sont d'autant plus précieuses que nous possédons très peu de renseignements ethnographiques sur les anciens Diaguites.

Techo termine, comme on le voit, son chapitre en rendant compte des difficultés que rencontrèrent les premiers missionnaires jésuites de la Vallée Calchaquie. Plus loin (*ibid.;* l. XII, c. XI; p. 326), il décrit les coutumes funéraires des Diaguites de la région de Londres. Ils laissaient les yeux des morts ouverts, pour que ceux-ci pussent voir leur chemin dans l'autre vie. Pour les funérailles, il y avait des pleureuses (*laudatrices*) qui avaient pour mission de proclamer les mérites du défunt et de se lamenter à haute voix auprès du cadavre, coutume encore en usage aujourd'hui chez les métis de l'ancien territoire des Diaguites. D'après Techo, les Indiens de Londres n'enterraient pas leurs morts, mais ils les gardaient dans un « sarcophage » placé à un endroit élevé au-dessus du sol. Il me semble que cette information doit être inexacte, car les données archéologiques ne fournissent pas d'indices de cette coutume, tandis que toute la région est pleine de tombes sous terre. Peut-être les cadavres étaient-ils, avant d'être enterrés, exposés pendant quelque temps dans le « sarcophage » élevé que mentionne Techo. Une autre habitude des Indiens de Londres était d'asperger les plantes naissantes avec du sang, afin d'obtenir une moisson abondante.

Lozano (**220**, I, p. 429-430) répète tout ce que dit Techo sur les coutumes des Indiens de Londres. Quant à l'habitude de placer les cadavres au-dessus de la terre, à celle de laisser leurs yeux ouverts et à celle des pleureuses, qu'il dénomme *préficas,* on ne peut douter que Lozano ait copié Techo directement. En ce qui concerne les cérémonies pour obtenir une bonne moisson, il donne des informations complémentaires. Il raconte que, pour semer, on attendait l'apparition de certaines étoiles. Lorsque les nouvelles plantes sortaient du sol, on organisait une chasse et on gardait le sang du premier hua-

naco ou du premier lièvre (agouti) tué, pour en asperger les fruits de la terre. Les premiers fruits de la terre étaient suspendus à un arbre et offerts aux dieux : cette cérémonie s'appelait *pilla-jacica*. Je parlerai plus loin des cérémonies qui ont lieu encore aujourd'hui dans la Puna à l'occasion des semailles.

Dans la lettre des PP. Romero et Monroy publiée par le P. Diego de Torres, et que nous avons déjà mentionnée, ces missionnaires donnent la description suivante des vêtements et des armes de quelques Diaguites qu'ils virent au cours de leur voyage dans la Vallée Calchaquie en 1601. Nous transcrivons cette description de l'édition française de la relation du P. Torres (**350**, fol. 16) :

Ayant achevé de dîner, vinrent pour nous visiter deux Curaques avec dix Indiens diaquites d'un autre peuple voisin dont l'aspect et l'habit est si fier et si bizarre, qu'il épouvante. Ils portent les cheveux longs et avec tresse, retroussés sur les épaules, et à l'entour de la tête un cordon de laine filée, là où ils y mettent plusieurs plumes colorées. Ils peignent leur front de noir jusqu'aux yeux, et le reste du visage ils se despeignent de mille couleurs. Ils y sont de grand corsage[1] et d'un regard terrible : depuis les cils des yeux jusqu'à la ceinture, il leur pend deux cordons de laine ou poil de chèvre (*sic*) de couleur d'escarlate. Ils se vêtent d'une chemise qui leur va jusqu'au col du pied, tant homme que femme, laquelle ils ceinturent quand ils vont à la chasse, à la guerre et en voyage. En aucun temps qui soit ils ne laissent l'arc, ni le carquois chargé de plus de cinquante flèches, et ont un grand renom d'être vaillants et adroits pour tirer de l'arc. Ils portent au bras des bandes en façon de laserans, qui sont de laine rouge reluisante, ce pendant demeurant tout le reste découvert jusqu'au coude, et ont des patins dans les pieds.

On trouve sans doute de légères contradictions dans ces passages des PP. Romero et Monroy et du P. Techo. Cependant ces relations constituent presque les seules données anciennes et authentiques des coutumes des Diaguites. Vu leur importance pour l'ethnographie préhispanique de ce peuple,

[1] *Corsage :* la taille ou le buste, depuis les hanches jusqu'aux épaules; de l'ancien français *cors* (= corps).

j'ai cru intéressant de les citer, sans toutefois entrer dans l'histoire de la conquête espagnole.

Pour cette histoire de la *conquista,* les ouvrages de Techo, de Lozano et de Guevara sont les principales sources à consulter; on peut trouver aussi des détails dans les documents inédits conservés dans les archives coloniales d'Espagne, dans celles de Buenos-Aires, de Santiago-du-Chili, de Lima, et enfin dans les archives publiques et particulières, surtout familiales, des provinces argentines. M. Lafone-Quevedo a fait des recherches soigneuses dans les archives provinciales, surtout en Catamarca, et il a mis au jour beaucoup de détails inconnus jusqu'alors. Comme histoire générale de la conquête espagnole du pays des Diaguites, l'ouvrage du chanoine Funes (**139**) est intéressant. Martin de Moussy (**230**, t. III) et Burmeister (**85**, p. 84-107) ont donné des aperçus de cette histoire.

Don Diego de Almagro fut le premier des *conquistadores* qui pénétra dans le pays des Diaguites, en 1536; mais il ne fit que passer par la Vallée Calchaquie pour se rendre au Chili. En 1540, Diego de Rojas, venu du Pérou, tenta de conquérir la région diaguite; mais il y trouva la mort. Son compagnon, Francisco de Mendoza, arriva jusqu'au Rio Paraná, où il fut assassiné par ses propres soldats. La deuxième tentative eut lieu en 1549, sous les ordres de Juan Nuñez del Prado, qui était parti du Pérou. D'autres expéditions suivirent, commandées par des Espagnols venant du Chili : Francisco Villagran, Francisco de Aguirre (1553), Juan Pérez de Zurita (1558), Gregorio Castañeda (1561). Ces généraux ne faisaient pas seulement la guerre aux Indiens, ils semblent avoir autant combattu les uns contre les autres, excités par l'ambition et la jalousie.

J'ai indiqué sur la carte *fig. 10* les dates de fondation des principales villes et de quelques « missions » des jésuites. Ces dates, à elles seules, découvrent, étape par étape, l'établissement des Espagnols dans les différentes régions. Mais les

premières villes furent presque immédiatement détruites. Ces villes disparues sont marquées sur la carte avec un point noir et des caractères spéciaux. L'emplacement de certaines autres villes changea souvent, jusqu'à ce que l'on eût rencontré un endroit où les ressources fussent suffisantes et la défense contre les Indiens possible. La première ville fut Ciudad del Barco, fondée en 1550, par Nuñez del Prado, et, d'après Techo (**341**; l. I, c. xx; p. 14), sur le Rio de Escava. Cette ville connut plusieurs emplacements. M. Lafone-Quevedo (**197**), qui a étudié son histoire, doute de la position primitive sur le Rio de Escava. La deuxième ville, fondée par le rival de Prado, Francisco de Aguirre, en 1553, fut Santiago del Estero, pendant longtemps capitale de toute l'ancienne province de Tucuman, et aujourd'hui encore chef-lieu de la province argentine de Santiago del Estero. Pérez de Zurita fonda Londres[1] en 1558. Un village du même nom existe encore à la place du premier Londres, mais l'ancienne ville fut, elle aussi, souvent déplacée. Ainsi, en 1607, la « ville de Londres », *refundada,* se trouvait près du village actuel de Belen, et, en 1633, elle était à l'endroit du Poman actuel. M. Lafone-Quevedo (**196**) a fait aussi une étude intéressante sur l'histoire de cette ville ambulante. En 1559, Zurita fonda encore les deux « villes » de Córdoba de Calchaquí et de Cañete. Grâce à Matienzo (**232**, p. XLIV), nous connaissons la position précise de la première, qui fut détruite par les Calchaquis en 1562. Quant à la seconde, Cañete, abandonnée également en 1562, il est impossible de la localiser, les divers auteurs donnant des renseignements contradictoires à cet égard et le même nom étant, paraît-il, employé pour désigner des villes différentes. M. Lafone-Quevedo (**197**) a émis des hypothèses à ce sujet. Sur la carte, j'ai placé Cañete suivant le renseignement de Matienzo (*ibid.*). Si cette position est celle du Cañete de Zurita, l'endroit coïncide presque avec le premier emplacement de San Miguel de Tucuman, fondé en 1565 et

[1] Appelée ainsi en l'honneur de Marie Tudor, reine d'Angleterre, fiancée de Philippe, infant d'Espagne, le futur roi Philippe II.

déplacé en 1685. San Miguel de Tucuman serait, dans ce cas, la continuation de Cañete. Après les villes de Zurita suivirent : San Juan en 1561, Esteco en 1566, la ville actuelle de Córdoba — souvent dite « Córdoba del Tucuman » pour la distinguer d'autres villes du même nom — en 1573, Salta en 1582, La Rioja en 1591, Jujuy en 1593, Catamarca en 1683. On voit que la conquête ne peut être considérée comme un fait acquis avant l'année 1600, la domination espagnole ayant été tout à fait précaire au XVIe siècle.

Araucans. — Vers l'Ouest, les Diaguites étaient séparés du territoire chilien actuel par la Grande Cordillère des Andes[1]. De l'autre côté de ces hautes montagnes habitaient les Araucans qui occupaient presque tout ce territoire, leur langue étant parlée « depuis Coquimbo jusqu'à Chiloë » d'après Antonio de Leon (**214**), et ils s'étendaient probablement aussi sur une partie de la Patagonie. Il n'entre pas dans le plan de cet ouvrage de discuter l'étendue géographique des Araucans à l'époque de la conquête, car ils n'appartiennent pas à la civilisation ando-péruvienne[2]. Ils se trouvaient à un degré de civilisation très inférieur à celui des Diaguites, mais leur affinité ethnique avec ceux-ci constitue toujours un problème. Des recherches somatologiques modernes, par exemple celles de Virchow (**373**,

[1] Je nomme « Grande Cordillère » la haute chaîne occidentale des Andes qui forme d'abord la limite ouest du haut plateau bolivien et ensuite la frontière entre la République Argentine et le Chili. Dans ces derniers pays, on a l'habitude de nommer cette chaîne la *Cordillera Real*, mais j'évite l'emploi de cette dénomination, car, en Bolivie, une autre chaîne, celle qui passe à l'est du lac Titicaca, porte le même nom de *Cordillera Real*, tandis que l'on nomme la chaîne occidentale *Cordillera de los Andes*.

[2] L'ouvrage classique sur les Araucans : *Los Aborígenes de Chile*, par M. José Toribio Medina (**234**), est une excellente compilation des renseignements historiques sur ce peuple. Les travaux récents du Dr R. Lenz, basés sur de longues études parmi les Araucans eux-mêmes, ont jeté beaucoup de lumière sur leur folklore, leur linguistique et leur ethnographie. Ses *Estudios Araucanos* (**213**) contiennent une riche collection de folklore araucan. Suivant M. Lenz, M. Medina, dans la préface d'un texte du P. Luis de Valdivia (**364**) a publié dernièrement une bibliographie complète de la langue araucane. Malheureusement, je n'ai pu consulter cet ouvrage.

p. 403), du Dr ten Kate (343, p. 61) et du Dr R. Verneau (368) ont signalé certaines analogies craniennes entre les Araucans et les anciens habitants du Pérou, de la Bolivie et de la région andine de la République Argentine.

Je veux seulement rappeler qu'au commencement du XIVe siècle le Chili fut conquis jusqu'au Rio Maule (35° 20′ latitude Sud, plus au Sud que Mendoza qui est situé au 32° 53′) par l'Inca Yupanqui et par son général Sinchi-Roca. Les vestiges laissés par les anciens Araucans démontrent qu'ils n'en étaient qu'à l'« âge de pierre », et il est facile de voir que les instruments en métal et la céramique perfectionnée que l'on a trouvés au Chili ne proviennent pas d'eux, mais bien de leurs conquérants péruviens. M. R. A. Philippi (286), ancien directeur du Musée national de Santiago-du-Chili, certainement expert en antiquités chiliennes, considère aussi toute la poterie de fabrication et d'ornementation supérieures trouvée au Chili comme de provenance péruvienne, ou, si elle a été faite au Chili, imitée des modèles péruviens.

Un problème intéressant serait de savoir s'il y a eu communications, commerce ou migrations à travers les Andes entre les Diaguites et les Araucans. Les cols pour traverser la Cordillère sont très rares, depuis la Puna de Atacama jusqu'à Mendoza, et d'ailleurs situés à une altitude considérable; le passage en est extrêmement difficile et périlleux. Suivant une tradition, répétée par Lozano (220, t. IV, p. 9), la tribu des Quilmes, qui habitait la Vallée de Yocavil, aurait émigré du Chili au pays des Diaguites, mais rien ne prouve la véracité de cette tradition. Probablement, ce sont les Incas qui ont établi les relations entre les Araucans du Chili et les Diaguites.

Huarpes. — Comme il a été dit déjà, on a voulu attribuer les ruines et les débris préhispaniques des vallées andines de la province de San Juan, que je considère comme provenant des Diaguites, à des Indiens nommés Huarpes.

Le P. Alonso de Ovalle (278; l. III, c. VII; t. I, p. 175 et suiv.) nous

IMPRIMERIE NATIONALE.

donne une description très précise de ces Indiens, qu'il appelle Guarpes. Ovalle a écrit en 1640 environ, quatre-vingts ans seulement après la conquête de l'ancienne province de Cuyo, comprenant les provinces argentines actuelles de Mendoza, San Juan et San Luis, conquête effectuée par les Espagnols du Chili. Ovalle fait remarquer les différences très marquées existant entre les Araucans et les Huarpes : ceux-ci avaient la peau beaucoup plus foncée que les premiers; ils étaient d'une taille beaucoup plus élevée et très minces, tandis que les Araucans étaient moins grands, mais robustes et trapus, ce qui est également le cas des Araucans de nos jours; les Huarpes parlaient une langue tellement différente de l'araucan du Chili, qu'il n'y avait pas un mot semblable dans l'une et l'autre langue. D'autre part, les Huarpes construisaient leurs maisons sans aucun soin, se contentaient de huttes misérables, et ceux qui vivaient auprès des lagunes (celles de Huanacache) habitaient, comme des troglodytes, dans des trous creusés dans la terre. Les Huarpes couraient avec une vitesse extrême et ils étaient d'une endurance extraordinaire. Ils chassaient les nandous en les poursuivant à pied pendant un jour ou deux, sans s'arrêter, jusqu'à ce que le nandou, brisé de fatigue, se laissât prendre avec les mains. Techo (**341**; l. III, c. XXIII; p. 82) donne la même description des Huarpes qu'Ovalle. Il les représente aussi vivant sur les bords des lagunes, habitant des terriers creusés dans le sol ou menant une vie errante et se nourrissant de la pêche, de la chasse, des racines de plantes aquatiques. Techo, dans ce chapitre, les nomme des *Cuyoënses,* mais dans un autre chapitre (*ibid.;* l. VII, c. XV; p. 188) il raconte que le jésuite Domingo González, missionnaire en Cuyo vers 1615 environ, savait la *lingua guarpana.*

Ces descriptions ne peuvent en aucune façon correspondre aux anciens habitants de la Tambería de Calingasta et autres villages en ruines des vallées andines de San Juan, habités par un peuple qui bâtissait des maisons en pierre, était très avancé dans l'art de la céramique et dans celui de fondre le cuivre

pour en faire des instruments, qui, en un mot, avait atteint un assez haut degré de civilisation. D'ailleurs, comme nous l'avons vu, les squelettes des anciennes sépultures de Calingasta et de Jachal, étudiés par M. ten Kate (343, p. 61), ne correspondent pas à ces Huarpes minces et de haute taille; ils sont au contraire identiques aux Diaguites des Vallées Calchaquie et de Yocavil. M. ten Kate a examiné aussi une autre catégorie d'anciens squelettes conservés au Musée de la Plata étiquetés comme provenant de San Juan; or ces derniers squelettes correspondent bien, paraît-il, aux Huarpes décrits par Ovalle.

Il résulte de tout ceci que les Huarpes étaient un peuple sauvage vivant en dehors des montagnes de San Juan, dans les plaines autour des grandes lagunes de Huanacache, probablement jusqu'aux pentes occidentales de la Sierra de Córdoba; ils n'avaient aucun rapport avec les habitants des vallées andines.

Vers le Sud, les Huarpes s'étendaient jusqu'aux parties septentrionales de San Luis et de Mendoza, où ils se trouvaient en contact avec d'autres Indiens que le P. Ovalle nomme des Pampas, nomades sans aucune espèce de domicile, construisant chaque nuit un abri rudimentaire à l'endroit même où ils se trouvaient, habillés de peaux, chassant avec la *boleadora* et mangeant des sauterelles grillées. Ces Indiens, différents aussi des Araucans, venaient quelquefois jusqu'à la ville de San Luis (« Punta de los Venados »). Les Pampas décrits par Ovalle sont probablement les Puelches.

Les Huarpes, appelés aussi « Allentiac », parlaient la langue de ce nom, dont le missionnaire jésuite, le P. Luis de Valdivia (363), a composé une grammaire et un vocabulaire. Il avait étudié cette langue en catéchisant quelques Huarpes des environs des Lagunas de Huanacache, venus au Chili où résidait Valdivia. M. Bartolomé Mitre (239) a fait une analyse de la grammaire de Valdivia, et il n'a trouvé aucune affinité entre l'allentiac,

d'un côté, et les langues de la Patagonie : araucan, puelche et tehuelche, de l'autre. En comparant l'allentiac avec le quichua et l'aymara, M. Mitre a obtenu le même résultat : il n'a rencontré dans l'allentiac que le mot *pataca* (*pachaj* « cent »), mot commun à l'aymara et au quichua, et qui doit y avoir été introduit par des relations commerciales[1]. M. Mitre (*ibid.*, p. 52) arrive à la conclusion que l'allentiac est une langue isolée, sans analogie lexique avec aucune des langues qui géographiquement l'entouraient, et complètement différente de celles-ci par son système grammatical. M. Raoul de la Grasserie (**153**) a fait une autre analyse de l'allentiac de Valdivia. Le distingué linguiste américain, M. D. Brinton (**77**, p. 323), ne paraît pas s'être beaucoup occupé des Huarpes, car il confond l'allentiac avec le millcayac, que nous mentionnerons ensuite; il donne ces deux langues comme des dialectes parlés par les Huarpes, et localise ceux-ci en Mendoza au lieu de San Juan; il cite enfin, comme source d'information au sujet de ces langues, l'*Arte de la lengua de Chile* (araucan) de Valdivia (**362**), où il n'en est pas question.

Les noms *Huarpe* et *Allentiac* ne semblent pas appartenir à la langue allentiac; ces noms paraissent avoir été donnés aux Huarpes par des étrangers : on peut dériver « Allentiac » du mot tehuelche : *allen* = homme, gens; et « Huarpe » serait aymara. La position isolée de la langue allentiac et les différents noms donnés aux Huarpes et provenant du Sud et du Nord peuvent faire supposer que ceux-ci seraient les derniers restes d'un peuple qui, à des époques antérieures, aurait habité les vastes territoires de la partie méridionale de l'Amérique du Sud. Fait intéressant à noter, les Huarpes employaient, pour naviguer dans les Lagunas de Huanacache, la même sorte de *balsas* en *totora* que les Uros du Titicaca et du Desaguadero.

L'allentiac est maintenant complètement éteint; il n'en reste rien, pas même des noms de lieux, car la toponymie de San

[1] Il y avait des mots quichuas en usage chez plusieurs nations de ces régions. D'Orbigny (**274**, I, p. 258) en trouva dans les langues des Araucans et des Puelches. M. Siemiradsky (**331**, p. 136) mentionne à tort *pataca* comme étant un mot guarani.

Juan est pour la plupart quichua, comme dans les autres provinces andines de la République Argentine.

Après avoir publié son *arte* de l'allentiac, le P. Valdivia écrivit une grammaire et un vocabulaire d'une autre langue parlée par des Indiens de Mendoza et nommée *millcayac,* qu'il ne faut pas confondre avec l'allentiac des Huarpes, ni considérer comme un dialecte de cette dernière langue. Cet ouvrage a été perdu, sans avoir jamais été imprimé. Lozano (**221**), en donnant une notice biographique de son confrère Valdivia, dit que le millcayac était la langue des Puelches de la Patagonie.

Don Antonio de Leon (**214**), *relator del Supremo i Real Consejo de las Indias,* antérieur à Valdivia et à Ovalle, confirme ce que nous avons exposé sur les rapports entre l'araucan, l'allentiac et le millcayac, et établit nettement la différence entre les Araucans, d'un côté, et les Allentiac (Huarpes) et Millcayac (Puelches?) de l'autre. Il dit de l'araucan : (*Lengua chilena*) *assi se llama la lengua general, a diferencia de la Millcayac, i de la Allentiac, que usan los pueblos de Cuyo, que aunque sujetos oy al mismo Reyno* (Chili) *estan fuera del, i son ultramontanos.*

Comechingons. — La seule partie de la région montagneuse non habitée par les Diaguites était la Sierra de Córdoba, système de montagnes d'une assez grande étendue, séparée des autres échelons des Andes par de vastes plaines semi-désertiques.

Don Pedro Sotelo Narvaez (**253**, p. 151) cite les Comechingons comme habitant les domaines de la ville de Córdoba; il les décrit comme étant d'une civilisation assez élevée, portant des vêtements de laine de lama, de longues tuniques et des mantes ornées de *chaquira*[1]. Ils possédaient aussi des bracelets,

[1] Les *chaquiras* étaient de petits disques ou boutons faits en coquille, que les Péruviens et beaucoup d'autres Indiens portaient cousus sur leurs vêtements, formant des parements et d'autres ornements. Plusieurs tribus du Chaco, et parmi elles les Matacos, emploient encore aujourd'hui ces petits disques pour orner leurs ceintures et d'autres effets d'habillement et de parure. Antonio de Herrera (**164**; dec. IV, l. IX, c. III; t. II, p. 226) définit les *chaquiras* comme étant « des perles blanches tenues en grande valeur par les Indiens ».

des aigrettes frontales et d'autres objets de cuivre. Ils parlaient deux langues : le comechingon et le sanaviron.

Le général Don Gerónimo Luis de Cabrera (**88**, p. 140), fondateur de la ville de Córdoba, décrit dans une *relacion* le voyage qu'il fit en 1572 et au cours duquel il choisit l'endroit où il allait placer cette ville. Il mentionne là des Indiens montagnards, portant des vêtements ornés de *chaquira*. Les indications géographiques qu'il donne sur sa marche sont assez vagues[1], mais on peut parfaitement se rendre compte qu'il s'agit des Indiens de la Sierra de Córdoba, c'est-à-dire des Comechingons. Cabrera donne des renseignements intéressants sur les villages et les habitations de ces Indiens. Leurs villages étaient petits, « de dix à quarante maisons », et entourés d'une clôture de cactus et d'arbres épineux. Chaque village était habité seulement par les familles alliées entre elles et qui constituaient un clan. Les « maisons » étaient très grandes, basses et creusées dans la terre jusqu'à la moitié de leur hauteur; chacune d'elles abritait quatre ou cinq Indiens mariés. Ces Indiens étaient agriculteurs et se servaient de l'irrigation artificielle, par canaux, pour leurs cultures. Selon Ruí Daíz de Guzman (**116**; l. II, c. VI; p. 77), Don Francisco de Mendoza avait déjà en 1543 traversé Córdoba, le pays des Comechingons. Díaz de Guzman mentionne aussi leurs habitations demi-souterraines. Cependant cette manière de construire les maisons ne justifie pas l'épithète de « troglodytes » qui a été appliquée aux Comechingons par plusieurs auteurs.

Le P. Bárzana (**55**, p. LIV) n'emploie le nom Comechingon ni pour les Indiens de Córdoba, ni pour leur langue. Il dit que

[1] Le général Cabrera n'était pas fort en géographie. Il dit qu'il est parti de la ville de Santiago en direction Sud et néanmoins qu'il a marché longtemps dans des montagnes limitrophes du Chili qui sont situées à l'ouest de Santiago. Mais il aboutit à l'endroit, qu'il définit très clairement, où est située la ville actuelle de Córdoba et où il n'aurait pu parvenir s'il avait suivi vraiment les montagnes de Catamarca et de La Rioja. D'ailleurs Cabrera parle aussi d'une grande plaine, propre à l'élevage du bétail européen, qui ne correspond pas aux déserts de ces provinces, mais plutôt aux plaines de Córdoba. Les montagnes parcourues par Cabrera ne peuvent donc être que celles de la Sierra de Córdoba.

ces Indiens parlaient plusieurs langues différentes; il mentionne cependant le sanaviron de Córdoba comme l'une des principales langues de l'ancienne province de Tucuman. Techo (**341**; l. II, c. XV; p. 46) ne donne pas, lui non plus, le nom de Comechingons aux Indiens de Córdoba, mais il raconte qu'en 1573, année de la fondation de la ville de ce nom, il y avait dans le territoire en dépendant 40,000 Indiens guerriers, sans compter les vieillards, les femmes et les enfants, et que les Espagnols les ayant tellement exterminés, il n'en restait que 8,000 en 1600. Cette information nous édifie sur la disparition rapide des Indiens qui ne voulaient pas se soumettre aux conquérants.

Les historiens postérieurs, Lozano et Guevara, parlent toujours des Comechingons comme habitant Córdoba. Le P. Guevara (**154**, p. 107) dit qu'ils occupaient la Sierra de Córdoba et que leur nom, en langue sanaviron, signifie « cavernes souterraines ». On voit souvent les historiens, par exemple Lozano (**220**, I, p. 176), donner au territoire de Córdoba le nom de *provincia de Comechingones*.

Je ne connais pas d'antiquités provenant de la Sierra de Córdoba et aucune publication n'a été faite sur les vestiges que doivent y avoir laissés ses habitants préhispaniques. On ne peut donc établir, par voie archéologique, les affinités ou les différences de ceux-ci avec les Diaguites ou avec d'autres peuples. Les rochers à cupules, que je mentionne page 109, situés à Capilla del Monte, se trouvent dans l'ancien domaine des Comechingons, ainsi que des fresques peintes dans des abris sous roche du département de Rio Seco, dans la partie nord de la Sierra de Córdoba. M. Leopoldo Lugones (**224**) a donné des figures de ces peintures représentant des hommes qui semblent coiffés de plumes et dont quelques-uns sont armés de flèches et de haches. Il y a aussi des figures d'animaux, dont il est impossible de déterminer les espèces. M. Lugones a vu, dans ces abris sous roche, plus de deux cents figures peintes en blanc, rouge, noir. A en juger par ses reproductions, le style

de ces peintures diffère de celui des fresques rupestres et des pétroglyphes de la région des Diaguites, et se rapproche plutôt du style des peintures sur rochers de la Patagonie; mais aucune indication ne permet de les attribuer avec certitude aux Comechingons. C'est également le cas des pierres à cupules, qui peuvent parfaitement être plus anciennes que ce peuple. Dans la ville de Córdoba, un musée provincial dirigé par l'abbé Gerónimo Lavagna, que je n'ai pas eu l'occasion de visiter, doit contenir des antiquités de la région. Elles pourraient peut-être aider à établir des comparaisons avec l'archéologie de la région diaguite. M. E. H. Giglioli (**144**, p. 244) possède, dans sa grande collection générale d'objets lithiques, sept haches de pierre à gorge, de San Marcos (département de Cruz del Eje), San Vicente, Cosquin et Punilla, tous endroits situés dans la Sierra de Córdoba. M. Giglioli croit que les Comechingons étaient apparentés aux Diaguites, mais un fait s'y oppose : les Comechingons ne parlaient pas le cacan.

Sanavirons et Indamas. — D'après Narvaez (**253**, p. 151), les Indiens de Córdoba « parlaient deux langues : le comechingon et le sanaviron », et, suivant Bárzana (**55**, p. LIV), il y avait en Córdoba deux nations : les Sanavirons et les Indamas. Narvaez (*ibid.*, p. 146) dit aussi que, parmi les Indiens au service des Espagnols de Santiago del Estero, se trouvaient des Sanavirons. Techo (**341**; l. IX, c. I; p. 235) mentionne des Sanavirons, en 1629, sur le Rio Dulce. Ce sont là tous les renseignements que nous possédons sur ces Indiens, et, suivant ces informations, il faut les placer entre Córdoba et Santiago, c'est-à-dire à l'est et au sud des Salinas Grandes de Córdoba.

Sur leurs langues nous ne savons rien, les jésuites, d'après Bárzana (*ibid.*), ne les ayant pas apprises, car les Sanavirons et les Indamas avaient appris le quichua que savaient les missionnaires. Bárzana dit que les Indiens de Córdoba parlaient beaucoup de langues différentes, mais il est difficile de comprendre si ces « Indiens de Córdoba » étaient les Come-

chingons de la Sierra ou d'autres tribus de la plaine à l'est des montagnes. Quoi qu'il en soit, il paraît que le comechingon, le sanaviron et l'indama étaient les trois langues principales de Córdoba, si toutefois le comechingon et le sanaviron ne sont pas une même langue, question qui me semble assez obscure. Lozano (**220**, I, p. 19) dit que la langue la plus parlée par les Indiens du «vaste district de Córdoba» était le sanaviron. Toutes ces langues sont maintenant éteintes.

«Juris.» — Nous trouvons souvent ce nom dans les documents et dans les chroniques des premiers siècles après la conquête. Ce n'est pas le nom d'une nation, mais bien une dénomination générale donnée à tous les Indiens plus ou moins sauvages, d'une civilisation inférieure à la culture péruvienne des Indiens des montagnes, et habitant la plaine couverte de forêts, à l'est des chaînes de l'Aconquija et d'Ancasti, c'est-à-dire la plaine formée par les provinces actuelles de Salta, Tucuman et Santiago. Les «Juris», d'après les chroniqueurs, étaient *gente desnuda* (nus), au contraire des Diaguites des montagnes qui étaient *gente vestida,* «gens vêtus». Ils sont dépeints comme des sauvages et, quant à leur aspect physique, comme étant d'une haute taille, extrêmement maigres, avec des jambes très longues et très minces, ce qui a fait dire à Gonzalo Fernández de Oviedo y Valdez (**280**; l. XLVII, c. III; t. IV, p. 264) que leur nom dérivait de *suri* «autruche» (nandou), en quichua.

D'après la *relacion* de Don Diego Pacheco (**282**, p. 137), la ville de Santiago del Estero était située «dans les Juris», voire sur le territoire des Juris, et il y avait aussi des Juris qui dépendaient de Tucuman. Le général Cabrera (**88**), qui résidait à Santiago, s'intitulait *gobernador de los Juries* ou *gobernador de las provincias de los Juries.* Cabrera (*ibid.*, p. 140) dit que le Rio Dulce, qu'il nomme «Rio del Estero», arrose la province des Juris, du Nord au Sud[1].

[1] Il ne faut pas confondre ces Juris avec les Juris du Brésil qui furent étudiés par Spix et von Martius (**333**, I, p. VIII), dans la région du Rio Yapura.

Sous la plume de Narvaez et de Bárzana on ne trouve pas le nom de Juris, sans doute parce qu'ils connaissaient les vrais noms des tribus indiennes et n'avaient pas besoin d'employer un terme qui ne désignait pas une nation déterminée, mais était la dénomination générale des Indiens de beaucoup de tribus différentes, ce qui d'ailleurs est confirmé par le fait qu'aucun auteur ne parle d'une langue jurie.

Lozano, l'explorateur d'archives de l'ancienne province de Tucuman, sans expérience pratique des populations et des choses, emploie le mot « Juris » de diverses manières, quelquefois comme nom d'une nation, d'autres fois pour désigner en général les Indiens habitant la plaine et les distinguer de ceux des montagnes. Cependant, dans un passage de son ouvrage, Lozano (**220**, I, p. 177, 178) définit nettement ce qu'il considère comme la « province des Juris » : il dit qu'elle était traversée par deux rivières, le Rio Dulce et le Rio Salado, et à la page suivante que « la province des Juris est le territoire de Santiago del Estero ». Lozano oppose cette « province des Juris » à la « province des Diaguites » qui comprenait les territoires de Catamarca, de la Rioja et la partie montagneuse de celui de San Miguel de Tucuman.

Suivant Oviedo y Valdez, dans le chapitre cité, Almagro rencontra dans la « province de Xibixuy » (Jujuy) des Juris très guerriers qui entravèrent fort sa marche. Ces Juris, nomades comme les Arabes, avaient dévasté et pillé tout, depuis Jujuy jusqu'à la « province de Chicoana » (probablement la Vallée Calchaquie, comme nous le démontrerons plus loin).

Les Juris de Santiago del Estero devaient être les Tonocotés qui habitaient cette province à l'époque de la conquête. Les Tonocotés de Tucuman et de Salta sont peut-être aussi des Juris dans quelques auteurs, mais on appliquait plus encore ce nom, paraît-il, aux Lules nomades qui, avant la conquête espagnole, avaient envahi ces régions. Les Juris de Jujuy dont parle Oviedo y Valdez pourraient être des Omaguacas,

et ceux qui avaient désolé le territoire entre Jujuy et « Chicoana », des Lules.

En résumé, le nom « Juris » était plus ou moins employé comme le mot *Chunchos* dont on se sert au Pérou et dans le nord de la Bolivie pour désigner toutes les tribus sauvages habitant les forêts au pied de la Cordillère, sans distinction de race ou de langue, comme les Tacanas, les Panos, les Campas, les Guarayos, les Araunas, les Cavinas, etc.

Tonocotés. — Les noms « Tonocoté » et « Lule » ont été confondus aussi bien par les auteurs anciens que par les modernes. Le premier de ces deux noms est cependant bien défini. Narvaez (**253**, p. 146, 148-149) nous dit qu'à la fin du XVIe siècle les Tonocotés *servían* à Santiago, à Tucuman et à Esteco, c'est-à-dire qu'ils dépendaient de ces villes et habitaient des territoires de leur ressort. D'après Bárzana (**55**, p. LIV), contemporain de Narvaez, la langue tonocoté était parlée par « toutes les nations dépendant de Tucuman et d'Esteco, par presque toutes celles du Rio Salado[1] et par cinq ou six nations du Rio del Estero (Rio Dulce) ». Techo (**341**; l. I, c. XXIV, XXV, XXXI; p. 18-19, 23) confirme les renseignements de Narvaez et de Bárzana. Ce dernier, dit-il, catéchisait les Indiens d'Esteco en langue tonocoté en 1586. Le tonocoté était également la langue des Indiens des environs de la ville de Santiago del Estero et des Indiens habitant les rives du Rio Salado. Ainsi les Tonocotés occupaient, à la fin du XVIe siècle, toute la plaine formée par les provinces actuelles de Salta, Tucuman et Santiago, excepté l'extrémité

[1] Il faut distinguer ce Rio Salado de tant d'autres rivières du même nom. Ce fleuve commence sur les pentes méridionales du Nevado del Acay, suit la Vallée Calchaquie du Nord au Sud, reçoit près de Cafayate le Rio Santa María venant de la Vallée de Yocavil, se dirige ensuite vers le Nord par la Quebrada de las Conchas ou de Guachipas, entre dans la Vallée de Lerma, tourne vers l'Est, traverse la chaîne qui sépare cette vallée de la plaine et va enfin se jeter dans le Rio Paraná, à proximité de la ville de Santa Fé, après avoir traversé une partie de Salta et les provinces de Santiago del Estero et Santa Fé. En sortant de la Vallée de Lerma, la rivière prend d'abord le nom de Rio Pasage et ensuite celui de Rio Juramento. Le nom de Rio Salado lui est donné dès qu'elle entre dans la province de Santiago.

sud de cette dernière où vivaient, comme nous l'avons vu, les Sanavirons. C'est le même territoire dont les habitants ont reçu d'auteurs contemporains de Narvaez et de Bárzana le nom ou plutôt le sobriquet de Juris dont nous venons de parler. Les Tonocotés s'étendaient jusque dans le voisinage immédiat des montagnes, car Narvaez dit qu'ils « eurent beaucoup à souffrir des attaques des Diaguites de guerre, de Calchaqui ».

Suivant le P. Antonio Machoni (**226**, p. 32), les Tonocotés des environs d'Esteco abandonnèrent cette région lors du tremblement de terre qui, en 1692, détruisit la ville. Cette nation[1] se composait alors, toujours d'après Machoni, de cinq tribus : les Lules, les Isistinés, les Toquistinés, les Oristinés et les Tonocotés. Les quatre premières avaient habité près d'Esteco et le long du Rio Salado; la cinquième, près de la ville de Concepcion[2], dans le Chaco, d'où elle s'était retirée vers le Nord, sur les rives du Rio Pilcomayo et du Rio Yabibiri, pour échapper aux mauvais traitements que faisaient subir à ces Indiens les *encomenderos* espagnols de Concepcion. Ce peuple était si nombreux qu'à Esteco seulement 30,000 individus payaient tribut, et cela sans compter les femmes et les enfants. Les quatre tribus

[1] Machoni n'emploie pas le nom « Tonocoté » pour la nation en général, et ne lui donne pas non plus d'autre nom général.

[2] Cette ville de Concepcion de Buena Esperanza, qui a disparu sans laisser aucune trace, fut fondée, d'après Techo (**341**; l. I, c. XLI; p. 28), en 1570, par Don Alonso de Vera y Aragon, et, suivant Lozano (**219**, p. 92, 107) détruite par les Indiens soixante ans après sa fondation. Selon Techo, Concepcion était située près d'un lac de 8 lieues de circonférence, sur les rives du Rio Bermejo, à 30 lieues (sans doute des lieues coloniales de 8 kilomètres chacune) de son embouchure avec le Rio Paraguay. J'ai remonté le Bermejo jusqu'à cette hauteur sans avoir vu aucun lac qui puisse correspondre à celui que mentionne Techo, et je n'ai pas entendu parler non plus d'un lac de cette étendue. Sur la carte de d'Anville (**36**), Concepcion est située beaucoup plus à l'intérieur, au confluent du Rio Bermejo et d'une autre rivière qui ne peut être que le Rio Teuco.

Il est remarquable que les Espagnols de cette époque aient pu maintenir la communication ouverte entre le Tucuman et le Paraguay en passant par Concepcion, alors qu'aujourd'hui ce voyage, presque impossible, ne pourrait être effectué que sous forme d'expédition armée. Une expédition de ce genre occasionnerait des frais élevés et n'empêcherait pas les voyageurs de risquer leur vie par suite de la présence d'Indiens hostiles et à cause de la sécheresse.

qui avaient fui Esteco auraient erré dans le Chaco jusqu'en 1710, époque à laquelle elles revinrent — sauf les Oristinés qui s'étaient « perdus dans les forêts » — vers les régions se trouvant sous la domination des Espagnols, et se soumirent au gouverneur de Tucuman, Don Esteban de Urizar y Arespacochaga, qui chargea les jésuites de les prendre sous leur tutelle. On fonda alors dans ce but les missions de Miraflores et de Valbuena sur le Rio Salado[1], près de l'emplacement où avait été situé Esteco. Les Indiens qui s'étaient soumis se groupèrent autour de ces missions, et celle de Miraflores, dont le P. Machoni était chargé, reçut la tribu nommée « les Lules ». C'est ainsi que Machoni (**226**) fut amené à écrire une grammaire et un vocabulaire de la langue parlée par cette tribu. L'ouvrage porte ce titre : *Arte y vocabulario de la lengua Lule y Tonocote,* et a été imprimé en 1732. Machoni applique à cette langue, ainsi qu'on le voit, deux noms synonymes: lule et tonocoté, et il dit qu'elle était commune aux cinq tribus citées.

Machoni était recteur du *Colegio Máximo* des jésuites, à Córdoba, où Lozano était professeur. La *Descripcion chorographica del gran Chaco,* de ce dernier, parut en 1733, presque en même temps que l'*Arte* lule-tonocoté de Machoni, et celui-ci en a écrit la préface. Lozano (**219**, p. 51, 54, 94 et suiv.) y confirme ce que rapporte Machoni sur l'émigration des Tonocotés-Lules dans les forêts du Chaco, et il dit avoir eu cette information d'une bonne source : une *relacion* conservée dans les archives des jésuites de Córdoba, laquelle contenait des déclarations d'In-

[1] Les missions des jésuites sur le Rio Salado sont désignées sur la carte *fig. 1*. Ces missions, d'après l'abbé Hervas (**165**, I, p. 192), étaient les suivantes :

San Estéban de Miraflores (Indiens Lules), fondée en 1711, puis abandonnée et rétablie en 1752;

San Juan Bautista de Valbuena (Isistinés, Toquistinés), fondée en 1751, déplacée en 1765;

Nuestra Señora del Buen Consejo de Ortega (Omoampas : tribu de Vilelas), fondée en 1763;

Macapillo *ou* Nuestra Señora de la Columna (Pasains : tribu de Vilelas), fondée en 1763;

San José de Petacas (Vilelas), fondée en 1735, déplacée en 1761;

Dans la Vallée de San Francisco (Jujuy), les jésuites avaient aussi une mission :

San Ignacio de Ledesma (Tobas et Mataguayos), fondée en 1756.

diens Guaycurus aux jésuites du Paraguay et d'autres dépositions faites au Pérou par des Espagnols qui avaient voyagé dans le Chaco. Lozano consacre tout le paragraphe XVI (p. 94 et suiv.) aux « Lules ou Tonocotés » qu'il divise en deux catégories : les « Grands Lules » et les « Petits Lules », les premiers correspondant à la tribu des Lules de Machoni, les derniers aux trois tribus des Isistinés, Toquistinés et Oristinés. Lozano emploie le nom « Tonocotés » comme nom général de la nation composée par toutes ces tribus.

Le P. Bárzana avait déjà, comme nous l'avons signalé, écrit une grammaire et un vocabulaire tonocotés, résultat de ses études chez les Tonocotés d'Esteco et de Santiago, au cours de sa première tournée dans le Tucuman, lorsqu'il y arriva venant du Pérou, en 1586. Cet ouvrage a malheureusement été perdu, comme celui qu'il avait fait sur le cacan. Machoni affirme que son « lule et tonocoté » serait la même langue que le tonocoté de Bárzana.

Or, en 1784-1800, l'abbé Lorenzo Hervas (**165**; I, p. 165-171)[1], dans son grand ouvrage de linguistique universelle, soutient que les renseignements donnés par Machoni, dans la préface de son *Arte*, sur les Lules parlant son lule-tonocoté, ne correspondent pas à ce que rapportent Techo, Lozano et Charlevoix (**96**) sur les Lules, et il nie par conséquent que la langue étudiée par Machoni soit le tonocoté de Bárzana. Hervas avait demandé des renseignements à ce sujet au P. José Ferragut qui avait été à la tête de la mission de Miraflores après 1752, cette mission ayant été abandonnée pendant quelque temps et rétablie à cette époque. Les arguments de Hervas sont les suivants : l'existence des Tonocotés du Rio Pilcomayo et du Rio Yabibiri est une simple supposition de Machoni; les Espagnols de Guadalcázar[2], qui auraient dû connaître les Tonocotés de

[1] Hervas écrit *Toconoté*, au lieu de *Tonocoté;* mais, comme l'éminent linguiste Bárzana et le grand connaisseur du pays Narvaez adoptent cette dernière forme, il faut supposer qu'il s'agit d'une simple métathèse.

[2] La ville de Santiago de Guadalcázar, dans le Chaco, fut fondée en 1628 par le

ces fleuves, les ignoraient. Les Lules, dont la langue a été étudiée par Machoni à Miraflores, ne seraient pas, comme celui-ci le suppose, une tribu des Tonocotés qui s'était enfuie d'Esteco, car d'anciens missionnaires des Lules auraient dit à Hervas n'avoir jamais entendu les Lules parler de leur parenté avec ces Tonocotés, ni avec les Matarás qui seraient les vrais Tonocotés dont la langue a été étudiée par Bárzana. Les Matarás auraient habité d'abord les environs de Concepcion (sur le Bermejo), et de là ils se seraient transportés dans la région du Salado, à cause des continuelles attaques des Abipons, Mocovís et Tobas, auxquelles ils étaient exposés dans le Chaco[1].

Après Hervas, les linguistes, aussi bien les anciens, par exemple Adelung (**4**, t. III, 2e part., p. 506 et suiv.), que les modernes comme Brinton (**77**, p. 311) et Lafone-Quevedo, se sont beaucoup occupés de cette question.

M. Lafone-Quevedo (**194**) a publié un vocabulaire lule-espagnol basé sur celui de Machoni et précédé d'une étude grammaticale. Dans un autre travail (**193**), le même auteur essaie, d'une manière très ingénieuse, de prouver que le tonocoté de Bárzana n'est autre que le mataco actuel. M. Lafone-Quevedo

gouverneur de Tucuman, Don Martin de Ledesma Valderrama. Elle fut bientôt détruite et n'a pas laissé de trace. Suivant un renseignement de Don Filiberto de Mena, publié par M. M.-R. Trelles (**352**, III, p. 25), cette ville était située sur les rives du Rio Bermejo, à l'est de Zenta. Ce renseignement est confirmé par la carte de d'Anville (**36**), sur laquelle Guadalcázar est placé au nord-est de Jujuy, au confluent de deux rivières, qui paraissent être le Rio Bermejo et le Rio San Francisco. Guadalcázar était donc probablement situé au sud-est de l'actuel bourg d'Oran.

[1] Les Matarás avaient été convertis par le P. Bárzana en 1587. En 1641, le P. Juan Pastor partit de Santiago del Estero pour faire chez eux une nouvelle mission. D'après Techo (**341**; l. I, c. XLII; l. XIII, c. IV et V; p. 19 et 353), ces deux missionnaires se faisaient comprendre des Matarás en employant la langue tonocoté. En quittant les Matarás, Pastor continua son voyage jusque chez les Abipones, qui étaient à 60 lieues des premiers. Cette distance permet de localiser les Matarás à cette époque sur le Rio Salado, et, en fait, deux départements de la province de Santiago del Estero sur la rive gauche du Salado portent encore aujourd'hui les noms de Matará I et Matará II. Cependant, sur les cartes de Lozano (**219**) et de d'Anville (**36**), les Matarás figurent à l'est de la Sierra Santa Bárbara, c'est-à-dire au nord de ces departements.

raisonne ainsi : Le tonocoté de Bárzana ne pouvait être le lule-tonocoté de Machoni, car celui-ci ne connaissait pas les Tonocotés qu'il suppose avoir habité sur le Rio Pilcomayo, c'est-à-dire loin de sa mission de Miraflores. Une nation aussi nombreuse à la fin du XVIe siècle que celle des Tonocotés n'a pu disparaître totalement, et pourtant aucune langue, aucune tribu de ce nom ne sont connues, pas plus aujourd'hui qu'au XVIIIe siècle, car les voyageurs de cette époque, comme le colonel Matorras (1774) (**233**) et le colonel Fernández Cornejo (1780) (**128**), en donnant des listes des tribus du Chaco, ne nomment pas les Tonocotés. Au contraire, les Matacos constituent, de nos jours encore, une nation très nombreuse, peuplant de grandes étendues dans le Chaco, et cependant Techo et Lozano ne mentionnent pas la langue mataco, tandis qu'ils parlent beaucoup de la langue tonocoté. Ni Hervas, ni Adelung, ni Azara, ajoute M. Lafone (*ibid.*, p. 202), ne citent aucune langue du groupe mataco-mataguayo, bien que les langues de ce groupe soient parlées aujourd'hui par un plus grand nombre d'Indiens que celles d'aucun autre groupe linguistique du Chaco. La langue mataco a dû pourtant exister déjà au XVIe siècle et aurait été alors le tonocoté. De plus, la langue des Matarás était, d'après Techo, le tonocoté étudié par Bárzana, et les Matarás étaient, suivant M. Lafone, des Matacos. Si donc le tonocoté de Bárzana est le mataco moderne, ce tonocoté ne peut être le lule-tonocoté de Machoni, car cette dernière langue n'a rien de commun avec le mataco : le système grammatical de l'une et de l'autre est bien différent. Le mot « lule » signifierait en mataco « indigène », « fils du pays », et ce seraient les Tonocotés qui auraient donné ce nom aux Lules lorsqu'ils sont arrivés dans leur pays. M. Lafone propose, d'autre part, une étymologie mataco du nom « Tonocoté », pour le cas où la manière de Hervas d'écrire ce mot (To*cono*té) serait la véritable forme. Le mot signifierait alors en mataco « Notenes rouges », les Notenes ou Noctenes étant une tribu de Matacos qui habite actuellement les rives du Pilcomayo.

L'identification des Tonocotés et des Matacos est acceptée par M. Ehrenreich (**122**, p. 60).

Contre l'argumentation de M. Lafone-Quevedo, je me permettrai les objections suivantes. Je veux bien croire que les Matarás appartenaient aux Tonocotés, car Techo (**341**; l. I, c. XLII; p. 19) dit clairement qu'ils avaient tous été convertis *tonocotanæ linguæ beneficio,* d'où l'on peut conclure qu'ils parlaient tous le tonocoté (de Bárzana) qui doit avoir été leur propre langue. Mais je ne sais sur quoi se fonde M. Lafone pour dire que les Matarás sont des Matacos. Quant aux étymologies des mots « Lule » et « Tonocoté », dérivées de la langue mataco, la première me semble un peu recherchée et la deuxième est basée sur la forme *Toconoté* de Hervas qui, comme je l'ai déjà dit, ne peut prévaloir contre l'autre forme, employée par Bárzana, Narvaez, Techo et Machoni.

D'autre part, il est inexact que la langue mataco n'ait point été mentionnée par Techo, Lozano, Hervas et Adelung. En effet, nous trouvons une *lengua de los Mataguayos* citée dans la relation du P. Gaspar Osorio[1], missionnaire dans le Chaco, de 1630 environ, relation transcrite littéralement par Lozano (**219**, p. 172-175), et il faut remarquer qu'Osorio distingue parfaitement les Mataguayos (Matacos) des Tonocotés. Hervas (**165**; I, p. 164) nomme aussi la *lengua mataguaya* en énumérant les tribus qui la parlaient, entre autres les Matacos et les Palomos. Il cite également (*ibid.*, p. 192) la mission de Mataguayos, de San Ignacio de Ledesma, fondée en 1756, et il indique enfin la grammaire et le vocabulaire matacos écrits par le P. Joseph Araoz, ancien missionnaire des Mataguayos, que Hervas avait consultés. Bien que celui-ci ait dû avoir des informations très précises du P. Araoz et des autres jésuites, au sujet de ces Mataguayos, il n'a pas le moins du monde l'idée d'identifier ces derniers aux Tonocotés. Si une tradition quelconque de Mataguayos avait qualifié les Tonocotés de leurs ancètres,

[1] *Relacion del nuevo descubrimiento de la Provincia del Gran Chaco Gualamba, por el Padre Gaspar Ossorio* (adressée au Général des jésuites, le P. Muzio Vitteleschi).

IMPRIMERIE NATIONALE.

Hervas l'aurait su, et il l'aurait mentionnée dans son ouvrage où il s'occupe tout spécialement des Tonocotés et de leur langue. A tout ceci nous devons ajouter que Techo (**341**; l. III, c. XXVIII; et l. VIII, c. XV; p. 87 et 216) et Lozano (**219**, p. 51, 53, 119) distinguent toujours les Tonocotés des Mataguayos ou Matacos; le premier de ces auteurs donne à ceux-ci le nom de Mataguœ.

Le P. Jolis (**182**, p. 392), missionnaire des Vilelas à Ortega en 1763, en énumérant les principales nations du Chaco, distingue aussi nettement les Matacos et les Mataguayos des Matarás.

Enfin une autre raison milite encore contre l'identification des Tonocotés et des Matacos : les premiers sont décrits comme de bons travailleurs, intelligents et faciles à gouverner, tandis que les Matacos sont au contraire, comme j'ai eu l'occasion de m'en convaincre personnellement, très peu aptes aux travaux agricoles, paresseux, sales, faux, vagabonds et se trouvent, au point de vue moral, à l'un des derniers degrés de l'échelle humaine. Ce n'est pas à tort que Hervas dit qu'ils sont *la nacion la más vil de todas*. En outre, les Matacos ont un caractère physique qui leur est tout à fait propre et que mentionne Lozano (**219**, p. 73) : ils n'ont presque pas de mollets, ce qui attire immédiatement l'attention et permet de les distinguer d'autres Indiens. J'ai moi-même toujours présente l'impression curieuse que m'ont faite ces Matacos, petits, mais d'un squelette très fort, lorsque j'ai vu leurs jambes décharnées, presque dépourvues de muscles, supportant un corps aussi trapu et aussi robuste. Si les Tonocotés avaient été des Matacos, cette particularité physique aurait certainement été relevée par les auteurs qui ont parlé d'eux. Lozano (**219**, p. 95) dit au contraire que les Tonocotés étaient de grande taille et avaient le corps bien développé.

Je ne comprends pas d'ailleurs que l'on aille chercher les descendants des Tonocotés aussi loin que chez les Matacos. Il faut rappeler que ces Tonocotés problématiques, qui s'étaient enfuis jusqu'aux rives du Pilcomayo, n'étaient qu'une partie de la nation tonocotée : celle qui avait été attachée au service

des Espagnols d'Esteco. Que fait-on de tous les Tonocotés de Tucuman et de Santiago, appartenant à la même nation et parlant la même langue, selon Bárzana et Narvaez? La population de ces provinces se compose actuellement de métis ayant une proportion insignifiante de sang blanc et qui descendent certainement des Indiens habitant le pays au temps de la conquête, Indiens au service des Espagnols, *encomendados*[1] de ceux-ci, et, par conséquent, protégés par eux contre les attaques des tribus sauvages du Chaco. Il n'existe aucun indice d'une émigration en masse ou d'une extermination de ces Tonocotés du XVIe siècle, que tous les auteurs dépeignent comme des Indiens dociles et parfaitement assimilés au nouveau genre de vie et aux travaux que leur imposaient leurs maîtres européens. Ces Tonocotés se sont, sans aucun doute, perpétués dans la population actuelle de ces provinces, et il doit en avoir été de même pour ceux d'entre eux qui portaient le nom de Matarás. Leur nom et leur langue ont disparu comme tant d'autres noms de peuples et de langues indigènes. C'est précisément le cas des Diaguites : leur nom n'est conservé que par les chroniqueurs, et leur langue avait été étudiée par Bárzana, mais son ouvrage a été perdu. Nous avons une longue liste de ces langues éteintes, par exemple : l'allentiac, le comechingon, le sanaviron, le cacau, pour n'en citer que quelques-unes.

Le tonocoté de Bárzana était-il la même langue que le lule-tonocoté de Machoni? Et, dans le cas contraire, comment doit-on considérer cette dernière langue? Ce qui est absolument

[1] *Encomenderos :* ainsi s'appelaient, comme on le sait, les personnes qui, par un acte royal, avaient la protection d'un certain nombre d'Indiens, avec la charge de veiller sur leurs intérêts et de leur enseigner le catéchisme. Cette charge, avec les privilèges qui y appartenaient, portait le nom d'*encomienda* et les Indiens celui d'*encomendados*. L'*encomendero* avait le droit d'exiger un tribut de ses *encomendados*. Les *encomiendas*, au contraire de ce qu'elles auraient dû être, n'étaient en réalité qu'une sorte de glèbe ou d'esclavage, les *encomenderos* cherchant à tirer de leurs Indiens tout le profit qu'ils pouvaient. Charlevoix traduit en français *encomendero* par *commandataire*.

certain, c'est que les Lules de la mission de Miraflores, les Isistinés et les Toquistinés de celle de Valbuena, parlaient cette langue, et ce sont eux qui ont déclaré au P. Machoni qu'ils appartenaient à cette nombreuse nation des Tonocotés ayant habité à une époque antérieure les environs d'Esteco, les rives du Rio Salado et les territoires de Tucuman et de Santiago. Il est difficile d'admettre que cette information est inexacte, car Machoni vivant parmi ces Indiens devait pouvoir contrôler la véracité de leurs affirmations. Jolis (**182**, p. 392) considère les Lules (de Miraflores), les Isistinés, les Toquistinés et les Tonocotés non comme des « nations », mais comme des tribus d'une même nation qu'il dénomme les « Lules ». Adelung (**4**, t. III, 2[e] part., p. 508) émet aussi l'opinion qu'ils devaient faire partie d'une nation composée de tribus parlant toutes la langue de Machoni. *En effet, aucun argument sérieux ne s'oppose à l'hypothèse que ces trois tribus n'appartenaient pas à la grande nation tonocoté nommée par Bárzana, Narvaez, Techo, et dont les Matarás étaient aussi une tribu.* En somme, c'est surtout le nom « Lule », porté au temps de Machoni par l'une de ces tribus, qui est la cause de ces incertitudes, et nous verrons ensuite que ce nom a été appliqué par différents auteurs à des nations et des tribus très différentes. On invoque, du reste, un autre argument pour nier l'identité du lule-tonocoté et du tonocoté de Bárzana : c'est l'information négative donnée par le P. Ferragut à Hervas sur l'existence des Tonocotés du Rio Pilcomayo et confirmée par Jolis (**182**, p. 390). Mais la question de l'existence de cette tribu ne peut pas fournir de preuves pour la solution du problème, à savoir si la langue primitive des autres tribus a été ou non le tonocoté de Bárzana.

Que si, cependant, les Lules de Machoni n'étaient pas des Tonocotés, on peut en ce qui les concerne formuler trois hypothèses : 1° Ils seraient l'une des nombreuses tribus de Lules nomades qui sont mentionnées, comme nous le verrons, par Narvaez et Bárzana, mais assimilée à la nation des Tonocotés et ayant adopté leur langue; 2° Comme dans la première hypothèse, les Lules de Machoni seraient une tribu de Lules

nomades, mais n'auraient pas adopté la langue tonocoté (de Bárzana). Leur « lule-tonocoté » serait alors l'un des dialectes des Lules nomades dont parle Bárzana dans sa lettre. Les renseignements nécessaires manquent pour vérifier ces deux hypothèses; 3° On pourrait, à cause du nom, être tenté de voir dans le lule-tonocoté de Machoni une relation avec les Lules de l'Aconquija décrits par Techo, mais ces derniers sont différents des Lules de Machoni, ainsi que nous le démontrerons ensuite. Il est probable que les Lules montagnards de Techo étaient une tribu diaguite parlant le cacan, et, dans ce cas, le lule-tonocoté de Machoni serait le cacan, ce qui est impossible, car la première de ces langues n'a aucune de ces inflexions gutturales que tous les auteurs attribuent à la dernière.

Si nous cherchons des affinités du lule-tonocoté de Machoni dans les autres langues indiennes, nous voyons qu'elles en diffèrent toutes, excepté celles de deux tribus du Chaco, les Vilelas et les Chunupis (Chulupis ou Sinipis). Lozano (**219**, p. 85 et suiv.) parle en 1733 des Vilelas et des Chunupis, « deux tribus différentes, mais appartenant à la même nation », habitant dans le Chaco, sur le Rio Bermejo, et, d'après Hervas (**165**, I, p. 174), il y en avait en 1767 dans les missions de Petacas, d'Ortega et de Macapillo, en dehors de ceux errants dans le Chaco. Ils ont été étudiés dernièrement par M. Giovanni Pelleschi, qui a fait un vocabulaire de leur langue. Ce vocabulaire, ainsi qu'un autre de M. Ambrosetti (**11**) et les données plus anciennes de Hervas et d'Adelung ont servi de matériaux à M. Lafone-Quevedo (**195**) pour un travail contenant des observations historiques, des notes grammaticales et un vocabulaire du vilela et du chunupi, qui paraissent presque identiques. M. Pelleschi avait observé des Vilelas sur le Bermejo et des Chunupis sur le Pilcomayo. Hervas (**165**, I, p. 175) avait déjà signalé la grande affinité existant entre le vilela et le lule-tonocoté de Machoni. L'abbé Gilij (**146**, III, p. 363 et suiv.) publie des vocabulaires comparés de ces deux langues. Adelung (**4**, t. III, 2ᵉ part., p. 507) déclare

qu'elles ont une grande analogie. Brinton (**77**, p. 313) croit que le vilela est une « représentation moderne du lule-tonocoté, mais très corrompue par des emprunts ». Lafone-Quevedo (**195**, p. 40) estime que « le vilela a une affinité assez grande avec le lule de Machoni, mais cependant avec certaines différences marquées »[1]. Les Vilelas et les Chunupis devaient être sans doute des tribus du Chaco appartenant, au moins au point de vue linguistique, au même groupe que les Lules de Machoni, c'est-à-dire au groupe des Tonocotés, si l'on admet que ces Lules en faisaient partie.

En conclusion, il est parfaitement établi que la plaine des provinces argentines actuelles de Salta, Tucuman et Santiago del Estero était, à l'époque de la conquête espagnole, peuplée par une nombreuse nation, les Tonocotés, qui avaient une langue commune, le tonocoté, aujourd'hui éteinte, sur laquelle Bárzana a écrit l'ouvrage linguistique qui est maintenant perdu, et leurs descendants sont les métis actuels de ces provinces.

Quant aux Lules de Miraflores et à la langue lule-toconoté de Machoni, la longue discussion commencée par Hervas en 1800 et continuée jusqu'à nos jours n'a pas prouvé à l'évidence que cette langue n'est pas le tonocoté de Bárzana, mais elle n'a pas non plus prouvé le contraire. La seule chose mise

[1] Suivant le Dr Francisco Xarque (**381**), cité par Lozano (**219**, p. 86), les Vilelas et les Chunupis du XVIIe siècle conservaient une tradition d'après laquelle ils auraient habité la région andine, d'où ils se seraient enfuis dans le Chaco pour se soustraire aux rudes travaux que les Espagnols leur imposaient. Cette tradition, à laquelle M. Lafone-Quevedo paraît attacher une certaine importance, est d'après moi sans aucune valeur réelle, comme tant d'autres traditions des tribus indiennes sur leur origine, par exemple celle relative à la provenance chilienne des Quilmes dont parle Lozano (**220**, IV, p. 9). J'ai eu l'occasion de me convaincre qu'il ne faut attacher aucune importance à ces traditions, en entendant un vieux Mataco, qui était présent lorsque je fouillai un cimetière ancien dans le Chaco, me raconter que ses aïeux étaient enterrés dans des urnes sur le haut plateau (Puna de Jujuy), ce qui est impossible parce que les Matacos ont habité le Chaco depuis la conquête espagnole, parce qu'ils n'enterrent jamais leurs morts dans des urnes, et enfin parce qu'il n'existe pas de sépultures dans des urnes dans la Puna de Jujuy.

Francisco Xarque avait appartenu à la Compagnie de Jésus et voyagé en Jujuy en 1639, d'après le P. Lozano (**219**, p. 181).

en évidence par cette discussion, c'est que les Lules montagnards décrits par Techo n'étaient pas les ancêtres des Lules de Miraflores. Si la langue de ceux-ci n'est pas le tonocoté de Bárzana, elle ne peut être que l'un des dialectes des Lules nomades, dont nous allons nous occuper.

Lules. — Plusieurs auteurs décrivent sous ce nom unique des peuplades qui sont évidemment différentes. Narvaez et Bárzana parlent de Lules nomades et sauvages habitant la plaine; Techo nomme d'autres Lules sédentaires des montagnes, et, comme nous l'avons vu, Machoni nous présente une troisième sorte de Lules, ceux de la mission de Miraflores, qui, d'après lui, seraient une tribu des Tonocotés.

Lules nomades. — Selon Narvaez (**253**, p. 148-149), des Lules habitaient les domaines d'Esteco et de Tucuman, c'est-à-dire le territoire occupé par les Tonocotés, ceux-ci pacifiques et bons serviteurs des Espagnols, tandis que les Lules étaient au contraire des nomades, se nourrissant de la chasse et de la pêche, et pas du tout pacifiques : *no están del todo de paz*, dit le texte. Bárzana (**55**, p. liv) confirme cette information et ajoute que les Lules étaient des *Alárabes* et n'avaient ni domicile, ni propriété, mais étaient très nombreux, grands guerriers, et qu'ils auraient exterminé les Tonocotés, si la conquête espagnole n'était pas survenue. Ces Lules, bien qu'ils appartinssent tous à la même nation, parlaient différentes langues (dialectes) qu'il fut impossible aux jésuites d'étudier pour en faire des grammaires et des vocabulaires. Les Lules connaissaient en général le tonocoté, qui paraît avoir été la *lengua general* dans cette région, comme le guarani au Brésil, le quichua dans les pays andins et le nahuatl au Mexique. En se servant du tonocoté, les missionnaires catéchisèrent et convertirent beaucoup de Lules. Narvaez (*ibid.*, p. 150) place aussi des Lules dans la Vallée de Lerma, dont les habitants sont appelés des Juris par Oviedo y Valdez, ainsi qu'il a été vu.

Lules de l'Aconquija. — Techo (**341**; l. i, c. xxxix; p. 27; et l. ii,

c. XX, p. 49) rend compte de la conversion au catholicisme d'une peuplade qu'il nomme des Lules, mais ceux-ci ne paraissent pas devoir être confondus avec les Lules nomades de Bárzana et de Narvaez, car Techo les dépeint comme étant sédentaires et habitant des villages (*oppida*) dans les montagnes. En parlant du voyage de Bárzana, qui fut le premier à pénétrer dans les domaines de ces Lules, en 1589, Techo fait une longue description des montagnes escarpées, des profondes vallées et des torrents impétueux qui y entravèrent sa route. L'habitat de ces Lules devait être situé près de la ville de Tucuman[1], puisque cette ville fut toujours exposée à leurs attaques et qu'ils tentèrent même de l'incendier. La Sierra de Aconquija étant la seule région montagneuse aux environs de Tucuman, ce sont sans doute ces montagnes qu'habitaient les Lules nommés par Techo[2]. Douze ans après Bárzana, les jésuites Fernando Monroy et Juan Viana visitèrent ces Lules qui avaient déjà presque abandonné la religion chrétienne, et les convertirent de nouveau. Les missionnaires pouvaient se faire comprendre de la plupart d'entre eux au moyen du quichua et du tonocoté, mais ils devaient employer des interprètes auprès de ceux qui ne savaient que le cacan. Il paraît donc que les Lules de l'Aconquija parlaient, à cette époque, le quichua parce qu'ils avaient été sujets des Incas, le tonocoté parce qu'ils avaient des relations commerciales avec les Tonocotés, et

[1] San Miguel de Tucuman, comme nous l'avons dit, ne se trouvait pas, à l'origine, à l'endroit où est situé actuellement Tucuman. La ville fut fondée en 1565 par Don Diego de Villaroel, près du Rio Monteros; mais, en 1685, le gouverneur Don Fernando de Mendoza Mate de Luna la transporta là où elle se trouve maintenant, c'est-à-dire beaucoup plus au Nord que son premier emplacement.

[2] Près de la ville actuelle de Tucuman est un village Lules *ou* Los Lules, ainsi nommé sans doute en mémoire d'un fait quelconque se rapportant aux Lules. Il serait cependant aventureux de tirer du nom de ce village la conséquence que des Lules y auraient habité à une certaine époque. Le Dr Adan Quiroga (**299**, p. 339) a publié la figure d'une très intéressante « idole » en terre cuite, trouvée dans cette localité, mais il n'y a aucune raison pour attribuer cette idole aux anciens Lules, comme le fait le Dr P. Ehrenreich (**122**, p. 60), probablement par suite d'une erreur d'impression dans la publication de Quiroga : *Idolo de los Lules*, au lieu de *Idolo de Los Lules*.

le cacan, probablement parce que c'était leur propre langue; dans ce cas, ces Lules de Techo ne seraient qu'une tribu des Diaguites, ce qui me paraît assez vraisemblable [1]. M. Lafone-Quevedo (**193**, p. 198) partage cette opinion, qu'il appuie de bons arguments. Toutefois remarquons que Techo distingue les Lules des Diaguites en énumérant *Tonocotani, Diaguitæ et Lulli,* et ajoutons que son récit sur la mission de Bárzana chez les Lules sédentaires des montagnes ne concorde pas avec la description donnée par ce dernier, dans sa lettre, des peuplades qu'il appelle Lules.

Lules (Tonocotés?). — Nous avons déjà longuement discuté sur la troisième catégorie de Lules, ceux dont la langue a été étudiée par Machoni dans la mission de Miraflores; mais reste toujours à savoir s'ils formaient une des tribus des Lules nomades de Narvaez et de Bárzana, ou bien une tribu des Tonocotés. Ce qui est certain, c'est qu'ils ne sont pas les descendants des Lules de Techo (de l'Aconquija). Hervas (**165**, I, p. 170), le premier, l'a démontré. Il nomme les Lules de Techo « anciens Lules » et ceux de Machoni « Lules modernes ». Lozano les confond toujours : il cite (**219**, p. 106), en parlant des derniers, la description que fait Techo des premiers, ceux-ci montagnards belliqueux et indomptables, ceux-là, les Lules de Machoni, Indiens de la plaine, dociles et soumis. Si l'on admet que les Lules de Techo composaient une peuplade diaguite, la différence entre les uns et les autres devient plus nette encore, car la langue des Lules de Machoni ne peut pas être le cacan, on le sait déjà.

Sur la carte ethnique *fig. 1,* les *Lules* (*de Techo*) [2] sont placés dans les limites des Diaguites, et je désigne, avec le mot *Lules*,

[1] Lozano (**221**; l. III, c. XVIII; t. I, p. 436), en reproduisant la narration de Techo sur la mission des PP. Monroy et Viana, dit que les Lules parlaient le quichua, le tonocoté et le *lule,* au lieu du quichua, du tonocoté et du *cacan,* mais il faut plutôt croire Techo qui écrivit cent ans avant Lozano et qui est l'informateur de celui-ci. Lozano semble avoir remplacé le mot « cacan » par celui de « lule », simplement parce qu'il aura cru que les Lules devaient parler le « lule ».

[2] Lules de l'Aconquija.

en dehors de ces limites, les Lules nomades de Narvaez et de Bárzana. Les Lules de Machoni n'ont pu, naturellement, être localisés.

Atacamas. — Le haut plateau de la Puna de Jujuy, au nord des Diaguites, a été habité par un peuple jusqu'à présent sans nom dans l'ethnographie, mais qui a laissé des ruines et des sépultures en bon état de conservation. L'étude de ces vestiges a été le but principal de mon dernier voyage, et une grande partie de cet ouvrage est destinée à rendre compte des recherches que j'ai effectuées à ce sujet. En même temps, l'un des chefs de notre mission, M. E. Sénéchal de la Grange, faisait, dans le Désert d'Atacama, des découvertes archéologiques, que je décris aussi dans le présent ouvrage. Il résulte de mes recherches et de celles de M. Sénéchal de la Grange, ainsi que l'on peut s'en convaincre en lisant les chapitres correspondant à nos explorations respectives, que les vestiges laissés par les anciens habitants de la Puna de Jujuy et par ceux du Désert d'Atacama sont identiques : un même peuple aurait donc habité la vaste zone comprise entre la Puna argentine et le Pacifique.

Les vestiges du Désert d'Atacama ne peuvent être attribués qu'aux anciens Atacamas qui, d'après les données historiques, à l'époque de la conquête espagnole, occupaient le désert depuis plusieurs siècles. Par conséquence, à ces Atacamas appartenaient aussi les anciens habitants de la Puna de Jujuy : Santa Catalina, Rinconada, Cochinoca et Casabindo.

Les documents écrits ne parlent pas beaucoup des Atacamas du Désert d'Atacama, encore moins de ceux de la Puna de Jujuy. Le *factor* de Potosi, Don Juan Lozano-Machuca (**222**, p. xxv), dans une lettre adressée en 1581 au vice-roi du Pérou, donne aux Indiens habitant « la Vallée d'Atacama », c'est-à-dire le bassin du Salar d'Atacama, le nom d'Atacamas; ils étaient au nombre de 2,000 et avaient été concédés en *encomienda* à Don Juan Velásquez Altamirano, de La Plata (Chuquisaca).

Selon Machuca, Velásquez ne tirait pas grand bénéfice de ses Atacamas, qui ne lui donnaient que 1,000 *pesos* par an, et encore payaient-ils ce tribut d'une manière irrégulière. Machuca propose au vice-roi de les placer directement sous la dépendance de la couronne, de les concentrer dans un village, de leur faire payer un tribut au roi et, de plus, de les faire travailler dans les mines de cuivre des environs du port d'Atacama (Cobija). Machuca propose aussi qu'on les emploie pour faire la guerre aux Indiens de Omaguaca (Quebrada de Humahuaca). Les historiographes postérieurs ne disent presque rien sur les Atacamas. Suivant Garcilaso de la Vega (**140**; l. VII, c. XVIII; fol. 184), des Atacamas et des Indiens du Tucuman avaient donné au gouvernement de l'Inca des renseignements sur le Chili, et ils furent employés comme guides de l'armée que l'Inca dirigea contre ce pays et qui s'en empara. Presque tous les chroniqueurs espagnols désignent Atacama comme quartier général des armées envoyées de Cuzco à la conquête du Chili, au commencement du XIVe siècle. Oviedo y Valdez (**280**; l. XLVII, c. V; t. IV, p. 280), décrivant la conquête espagnole du Chili par Almagro, en 1536, rapporte que « la province d'Atacama a une longueur (probablement du Nord au Sud) de quarante lieues, non compris le désert inhabité, et compte environ sept cents guerriers, Indiens belliqueux et « vicieux », vêtus comme les Yuncas. Ils récoltent assez de maïs pour leur nourriture et possèdent des lamas en abondance. Ils ont aussi dans leur pays de l'*algarroba* et une sorte de petites noix que l'on mange après les avoir moulues et qui existent également à Copiapó ».

D'après Garcilaso de la Vega (**140**; l. IV, c. XX; fol. 96), le Désert d'Atacama fut annexé à l'empire incasique vers la fin du XIIIe siècle par Mayta-Inca, général de l'Inca Yahuar-Huacac, qui « conquit toute la côte depuis Arequipa jusqu'à Tacama », un territoire « long et étroit, peu peuplé ». Au temps de la conquête espagnole, les Atacamas étaient de fidèles vassaux des Incas, car Oviedo y Valdez nous informe, dans le même

chapitre, qu'Almagro étant revenu du Chili, ils se révoltèrent contre les Espagnols, « par ordre de l'Inca ».

Encore plus vagues sont les renseignements sur les Atacamas de la Puna de Jujuy. Les Espagnols paraissent ne pas s'être aperçus que c'étaient des Atacamas. Le pays qu'ils habitaient était d'ailleurs si aride, si froid, si désert et si bien caché dans le labyrinthe des montagnes du haut plateau, qu'il offrait sans doute peu d'attrait à la convoitise des Espagnols. On a dû surtout oublier ces Indiens parce qu'ils étaient pacifiques et n'attiraient pas l'attention par des rébellions ou des guerres; ils se sont soumis sans doute sans résistance. On ignore en effet l'époque à laquelle les Espagnols ont pris possession du pays. Lozano-Machuca (**222**, p. xxiv) avait envoyé un certain Pedro Sande pour explorer les mines et étudier, au point de vue pratique, les Indiens de Lípez. Sande rapporta que des Indiens « voisins des Indiens de guerre de Omaguacas et de Casabindo » venaient à Potosi sous le nom d'Atacamas pour y échanger leur « bétail » (lamas) et d'autres produits contre des marchandises, probablement de la coca, Potosi étant alors un centre de commerce de cet article si recherché par les Indiens du haut plateau. Cette information ne peut correspondre à d'autres Indiens qu'à ceux de Rinconada, Cochinoca et Casabindo. Il est vrai que Lozano-Machuca dit : « Indiens voisins d'Omaguacas *et* de Casabindo », en comprenant ceux de Casabindo parmi les « Indiens de guerre » et non parmi leurs voisins pacifiques; mais ce doit être là une confusion, très explicable chez un homme qui tenait ses renseignements de seconde main et encore d'une personne, Sande, qui n'avait pas été sur les lieux, mais avait obtenu ces renseignements loin de là, en Lípez. Au surplus, nous retrouvons ces confusions à chaque instant dans les anciens rapports espagnols et surtout celles occasionnées par l'emploi de la conjonction *et,* spécial à l'espagnol de cette époque. Les Indiens de Casabindo sont bien identifiés à ceux de Cochinoca, Rinconada et Santa Catalina par les vestiges qu'ils ont laissés, et ces mêmes vestiges

prouvent qu'ils étaient différents des Omaguacas. On peut facilement tirer des informations de Sande, répétées par Lozano-Machuca, la conclusion que les Indiens de la Puna de Jujuy se nommaient eux-mêmes des Atacamas.

Le *licenciado* Juan de Matienzo (**232**) est l'auteur d'un projet de route stratégique et commerciale de Chuquisaca à Santiago del Estero, à travers la Puna de Jujuy et la Vallée Calchaquie. J'ai essayé plus loin de reconstituer l'itinéraire qu'il avait proposé; cette reconstitution est indiquée sur la carte archéologique insérée à la fin de cet ouvrage. Matienzo donne les noms des Indiens habitant près de chacune des stations de la route. Jusqu'à Moreta, en venant du Nord, il y place des Chichas, mais il ne donne pas le nom des habitants de la région de Casabindo; puis il cite de nouveau ceux des stations de la Vallée Calchaquie qui étaient des « Calchaquis ». Matienzo connaissait bien, on le voit, et les Calchaquis (Diaguites) et les Chichas. Si nos Atacamas de Cochinoca et de Casabindo avaient appartenu aux uns ou aux autres, il leur eût certainement donné leur nom. La nomenclature de Matienzo indique aussi indirectement que Narvaez (**253**, p. 148) commet une erreur en disant que les Indiens de Casabindo « parlaient, en dehors de la langue des Chichas, la leur qui était le diaguite » (cacan), voire qu'ils étaient des Diaguites. Du reste Narvaez, si bien renseigné sur les provinces de Tucuman, Santiago, Catamarca, Córdoba, La Rioja et Salta, l'est naturellement beaucoup moins en ce qui concerne la géographie des déserts du haut plateau, presque inconnus à son époque.

Les historiens postérieurs nous apprennent peu de choses sur les Indiens de la Puna de Jujuy. Le P. Pedro Lozano (**220**) les nomme plusieurs fois, mais toujours sous les noms de leurs villages : Cochinocas, Casabindos, etc., sans leur appliquer de désignation spéciale[1]. Guevara (**154**) imite Lozano.

[1] Lozano (**220**, I, p. 179) non plus ne paraît pas connaître beaucoup la géographie de la Puna de Jujuy. Pour lui, « les montagnes de la Vallée Calchaquie sont

Aucun des deux auteurs ne dit rien d'intéressant sur ces Indiens, sauf qu'ils prirent seulement une très faible part aux rébellions des Calchaquis et des Omaguacas contre les Espagnols.

Herrera (**164**; déc. VIII, l. V, c. IX; t. IV, p. 136) paraît donner aux Indiens de la Puna de Jujuy le nom d'Atacamas. En parlant des avantages qu'offrit la fondation d'une ville dans la vallée de Salta (Lerma), il dit que cette ville serait le rendez-vous des Indiens de Casabindo, Cochinoca, Moreta et des Indiens *Apatamas* (Atacamas), qui y viendraient pour échanger leurs produits contre des marchandises. Il semble commettre la même erreur que tant d'autres écrivains de l'époque : il emploie à faux la conjonction *et*, et considère comme différents des noms qui probablement ne sont que des synonymes. Ses *Apatamas* ne peuvent être les Atacamas du Désert d'Atacama, séparés de la Vallée de Lerma par la Grande Cordillère et par 600 kilomètres de désert; il ne peut donc s'agir que de nos Atacamas de la Puna de Jujuy, auxquels appartenaient les Casabindos et les Cochinocas.

En fait, les informations des historiens sur les Atacamas ne sont pas suffisantes pour en tirer des conclusions en ce qui concerne l'identité des Indiens de la Puna avec les anciens Atacamas du Désert d'Atacama, mais, ainsi que je l'ai dit, les découvertes archéologiques de la Mission Française démontrent que les uns et les autres formaient un seul peuple.

Des survivants de ces Atacamas préhispaniques, les Atacameños, existent encore dans le bassin du Salar de Atacama. D'Orbigny (**274**, I, p. 11) les a étudiés en 1830, et il en fait l'une des quatre nations de sa branche péruvienne de la race andopéruvienne, les trois autres nations étant les Quichuas,

continuées par celles de Lípez qui est une mine très riche de la province de San Antonio ». Il laisse donc de côté toute la Puna et semble croire que la vaste province de Lípez est une mine qu'il place dans la « province de San Antonio », alors que San Antonio de Lípez est, en réalité, le chef-lieu de la province de Lípez. Sur sa carte, Lozano (**219**) laisse et la Vallée Calchaquie et la Puna presque en blanc. Dans cette dernière région seulement, les localités Casabindo, Cochinoca et Yavi sont indiquées. Les Salinas Grandes n'y figurent pas.

les Aymaras et les Changos. D'Orbigny (*ibid.*, p. 330) veut les identifier aux Lipes de la lettre de Lozano-Machuca (**222**), mentionnés également par Garcilaso de la Vega (**140**; l. IV, c. XX; fol. 96). Mais celui-ci distingue parfaitement le territoire des *Llipi* (Lipes) de celui de *Tacama*, et raconte que les Lipes et les Chichas furent soumis à l'empire incasique par Yahuar-Huacac, dans une guerre postérieure à celle qui eut pour résultat la conquête de la côte jusqu'à Atacama. D'ailleurs les Lipes actuels parlent le quichua, n'ont pas les vêtements et les coutumes particuliers aux Atacameños et ne semblent pas avoir de rapports ethniques avec ceux-ci.

Les Atacameños ont une langue complètement différente de toutes les autres langues américaines. On a pris l'habitude de lui donner le nom d'« atacameño », mais eux l'appellent le *ckunza*, ce qui signifie « notre », c'est-à-dire « notre langue ». MM. Philippi (**285**, p. 67), von Tschudi (**356**, v, p. 82), Th. H. Moore (**242**), F. J. San Roman (**321**) ont publié des petits vocabulaires d'atacameño; Moore y a ajouté aussi des principes de grammaire. Mais ce sont surtout MM. Vaïsse, Hoyos et Echevarría (**361**) qui en ont donné dernièrement un vocabulaire très complet, comprenant 1,100 mots dont il faut cependant écarter beaucoup de mots quichuas introduits dans l'atacameño. Ils ont ainsi sauvé de l'oubli cette langue qui est sur le point de disparaître. Elle n'est maintenant plus parlée qu'à San Pedro de Atacama et dans les petites localités voisines : Toconao, Soncor, Camar, Socaire et Peine. Selon M. Vaïsse et ses collaborateurs (*ibid.*, p. 530), il n'y a actuellement qu'une vingtaine de personnes qui possèdent bien l'atacameño, l'espagnol prenant peu à peu sa place. D'après M. von Tschudi, on parlait encore l'atacameño dans la deuxième moitié du dernier siècle à Calama, qui portait jadis le nom de « Atacama Baja », à Chiuchiu et à Antofagasta, mais à présent il n'y est plus du tout en usage. Au rapport de M. Moore (**242**, p. 47), on peut suivre les traces de cette langue par les noms de lieux, depuis Cobija

sur la côte jusqu'à Purilari (*puri* = eau, *lari* = rouge) dans l'intérieur, et en effet beaucoup de noms dans la partie sud de la province de Tarapacá proviennent de l'atacameño. Les Atacameños se nomment eux-mêmes *Lickan-Antai* « le peuple du village ». *Lickan* « le village », comme en latin *urbs* « la ville » par excellence, est surtout San Pedro de Atacama; pour désigner des localités étrangères, les Atacameños disent *leri*.

La toponymie du nord de la Puna de Atacama, c'est-à-dire du désert qui séparait les Atacamas du Salar de Atacama de ceux de la Puna de Jujuy, est presque totalement tirée de l'atacameño, sauf quelques mots pris du quichua et, naturellement, quelques noms espagnols[1]. Dans la Puna de Jujuy, les noms dont on peut dire avec certitude qu'ils dérivent de l'atacameño sont rares, mais il y en a pourtant quelques-uns. Ainsi le nom indigène de l'Abra de Cobres est Abra de Cabi, et *Ckabi* est un nom d'Indien qui figure sur les registres de l'église de San Pedro de Atacama, en l'année 1613. Près de Cobres, il y a aussi une localité appelée Potor, ce qui veut dire en atacameño « avalanche de terre ». Beaucoup de noms de lieux dans la Puna de Jujuy ne dérivent pas du quichua et proviennent d'autres langues indiennes, peut-être de l'atacameño, mais, en général, les Incas semblent avoir imposé la nomenclature quichua dans cette partie du haut plateau, ce qui est tout naturel, car l'une de leurs principales routes traversait ce territoire.

D'Orbigny (**274**, I, p. 330) a évalué le nombre des Atacameños de son temps à 7,400 individus environ, dont 2,000 dans la

[1] Citons quelques exemples : Catua (*ckatu* = roche); Puripica, près de Catua (*puri* = eau, *picka* = frais : eau fraîche); Pairique (*pairi* = mouche); Lari, près de Susques (*lari* = rouge); Salar de Arizaro (*haâri* = vautour, *ara* ou *aro* = demeure : demeure des vautours); Olaroz (peut-être de *holor* = quinoa); Salar de Jama (peut-être de *ckamai* = petit-fils); Toro (*toro* = anus); Caurchari (*ckabur* = haute montagne, *ckari* = vert); Zapaleri (*tschapur* = renard); Mucar (*muckar* = mort); Pultur (peut-être de *pulcktur* = s'enivrer), etc. *Ck*, suivant l'orthographe adoptée par MM. Vaïsse, Hoyos et Echeverría, représente un son guttural spécial à l'atacameño et ressemblant au *ch* allemand suivi d'une sorte de *r*.

province d'Atacama et 5,400 dans celle de Tarapacá. Ces derniers sont maintenant complètement absorbés par les Aymaras. A San Pedro de Atacama, les Atacameños paraissent s'être conservés très purs. Lors du passage de M. von Tschudi, il n'y avait parmi eux aucun blanc. M. Alejandro Bertrand (**60**, p. 277) estime, en 1884, la population indigène du Désert et de la Puna de Atacama à 4,000 individus, dont la moitié environ auraient été des Atacameños et le reste des Changos et des Indiens de la Bolivie.

M. Philippi (**285**, p. 65) décrit les Atacameños comme ayant une taille peu élevée (1 m. 60 en moyenne, d'après d'Orbigny), le front bas, le nez plat et large, les pommettes assez saillantes.

Les Atacameños ont conservé beaucoup d'anciennes traditions qu'il serait d'un grand intérêt de colliger le plus tôt possible, avant qu'elles ne soient perdues pour toujours, ce à quoi il faut s'attendre d'ici peu d'années, car elles seront oubliées avec la langue. La tâche de recueillir ce folklore est loin d'être facile, les Atacameños étant fort réservés sur ces choses. J'ai rencontré à Cochinoca, dans la Puna de Jujuy, une femme Atacameña, mais il me fut impossible de rien tirer d'elle sous ce rapport.

Les hommes Atacameños sont plus ou moins vêtus à l'européenne, comme les Indiens de la Puna; mais les femmes portent des vêtements spéciaux composés, d'après M. von Tschudi (**356**, v, p. 78), du *coton,* de l'*ackso* et de la *llicla.*

Coton, c'est une longue robe en laine de couleur brun foncé, pourvue de manches et descendant jusqu'aux chevilles.

Ackso : vêtement ouvert d'un côté, couvrant la partie droite du buste, et ramené par derrière et par-dessus l'épaule gauche sur la poitrine où il forme poche, pour s'attacher enfin à la ceinture du côté droit. L'*ackso* est toujours rayé de couleurs criardes : jaune, rouge, noir; vert, rouge, jaune; vert, rouge, noir, etc., rappelant les tissus rayés des anciennes sépultures de Calama et de la Puna.

IMPRIMERIE NATIONALE.

Llicla[1] : sorte de châle jeté sur les épaules, généralement d'un tissu grossier et poilu, rouge ou vert pour la plupart.

Je ne dois pas laisser ici passer, sans la mentionner, une théorie de M. von Tschudi (**356**, v, p. 84, et **357**, p. 71), ou plutôt une supposition, car il ne l'appuie pas de raisons plausibles. A son avis, les Atacameños seraient les derniers survivants des anciens «Calchaquis» et, par conséquent, leur langue serait l'ancien cacan. Lorsque l'Inca Yupanqui fit la conquête du Chili, les Calchaquis lui auraient opposé une résistance téméraire dans leurs forteresses, et une partie d'entre eux se seraient réfugiés dans le Désert d'Atacama pour ne pas se soumettre aux Péruviens. Or la situation des vestiges du chemin incasique démontreraient que les Incas n'ont jamais pénétré dans les oasis de San Pedro de Atacama et de Toconao, et que ces endroits n'auraient jamais appartenu à l'empire incasique. La rareté relative de mots quichuas dans l'atacameño confirmerait ce fait. Ces arguments sont tout à fait contraires à ce que nous apprend l'histoire. Aucun document ne donne des informations sur une résistance opiniâtre des Calchaquis ou Diaguites contre les Incas, et, si nous en croyons Garcilaso de la Vega, cité plus haut, la soumission des Calchaquis fut plutôt volontaire; le même auteur rend compte de la conquête d'Atacama sous l'empire de Yahuar-Huacac, et, d'après lui, ce furent des Indiens d'Atacama et de Tucuman (des Diaguites,

[1] Le mot *llicla* ou *lliclla* est quichua. La *llicla* était aussi en usage chez les Indiennes du Pérou, mais le *coton* et l'*ackso*, tels qu'ils sont décrits par von Tschudi, diffèrent du vêtement préhispanique des femmes péruviennes, l'*anacu*, sorte de long sac sans fond qui couvrait le corps depuis les aisselles jusqu'aux pieds et dont les bords supérieurs étaient ramenés au-dessus des épaules pour y être agrafés au moyen d'épingles (*topos*). Cependant les femmes des Yuncas employaient aussi l'*acso* ou *ajsu*, comme le démontre une ordonnance du vice-roi Don Francisco de Toledo (**48**, fol. 146), signée à Arequipa en 1575. D'ailleurs, comme nous l'avons dit, les anciens Atacamas étaient, suivant Oviedo, vêtus comme les Yuncas.

Suivant le P. Cobo (**103**, iv, p. 162), les Péruviennes se ceignaient avec le *chumpi*, large bande d'étoffe à laquelle elles faisaient faire plusieurs tours autour du ventre. Suivant des renseignements qui m'ont été donnés, les femmes atacameñas emploient aussi le *chumpi*, quoique von Tschudi ne le mentionne pas.

peut-être justement des Calchaquis) qui servirent de guides à l'armée de l'Inca, Yupanqui. Suivant M. Philippi, la route dite « de l'Inca » passe par San Pedro de Atacama et par Toconao, et, même s'il n'en a pas été ainsi, cette route traversait certainement le bassin du Rio Loa où l'on parlait l'atacameño il y a moins d'un siècle. D'ailleurs il est impossible de supposer que les Incas n'aient pas soumis à leur empire l'oasis de San Pedro de Atacama et ses environs, seuls endroits dans ces régions désertiques pouvant fournir des provisions aux nombreuses troupes péruviennes allant au Chili ou retournant au Pérou. Quant au fait que la langue des Atacameños s'est maintenue assez pure de mots quichuas, il ne prouve rien. Et d'ailleurs on y retrouve plusieurs de ces mots, parmi lesquels certains désignent des croyances religieuses nettement péruviennes. Au contraire, dans la toponymie de la région diaguite, où l'on rencontre les seuls restes connus du cacan, on ne trouve pas de mots atacameños. L'hypothèse de M. von Tschudi, d'après laquelle les Atacameños seraient des survivants des « Calchaquis », n'est donc justifiée par aucun fait.

Les peuples voisins des Atacamas à l'époque de la conquête, en étendant ceux-ci à la Puna de Jujuy, comme les découvertes archéologiques l'indiquent, sont : au Sud, après des déserts, les Araucans et les Diaguites; à l'Est, les Omaguacas; au Nord, les Chichas bien connus comme appartenant à l'empire incasique, les Lipes, et, en Tarapacá, les Yuncas. On ne peut risquer une opinion en ce qui concerne l'extension des Atacamas vers le Nord, dans cette dernière province, avant que celle-ci ait été explorée archéologiquement.

Uros (Changos). — Le long de la côte du Pacifique, sur le territoire même des Atacamas, et dépendant probablement de ceux-ci, habitait une peuplade de pêcheurs, les Uros, qui se trouvaient au degré le plus bas de la civilisation. Don Juan Lozano-Machuca (**222**, p. XXV-XXVII) donne sur les Uros d'Atacama

le renseignement suivant : « Dans la baie d'Atacama (Cobija) où est situé le port, il y a 400 Indiens Uros, pêcheurs qui ne sont pas baptisés et qui sont incapables de servir à quoi que ce soit; cependant ils donnent du poisson aux caciques d'Atacama en signe de soumission. Ces Indiens sont très brutes : ils ne cultivent pas la terre, ils n'en récoltent pas les produits, ils se nourrissent exclusivement de poisson. » D'après Lozano-Machuca, il y avait aussi des Uros pêcheurs sur la côte de la province actuelle chilienne de Tarapacá, depuis Pisagua jusqu'à l'embouchure du Rio Loa, et plus d'un millier sur la côte d'Arequipa.

Les Changos qui habitent actuellement la côte du Pacifique de Cobija au Nord, jusqu'à Huasco au Sud, ne peuvent être que les descendants des anciens Uros de la côte, mentionnés par Lozano-Machuca. Frézier (**137**, p. 130), qui visita Cobija en 1712, dit que ce village était alors composé d'une cinquantaine de cases d'Indiens faites de peaux de loups marins. Ces Indiens, qui étaient des Changos, ne vivaient ordinairement que de poisson, d'un peu de maïs et de pommes de terre qu'ils obtenaient à Atacama en échange de leur poisson. D'Orbigny (**274**, I, p. 333 et suiv.) a étudié les Changos en 1830. D'après lui, ils habitaient à cette époque la côte entre le 22e et le 24e degré, principalement les environs du port de Cobija. Il les évalue à mille âmes. Leurs maisons étaient faites de trois ou quatre piquets fichés en terre sur lesquels ils jetaient des peaux de loups marins et des algues. Leur mobilier consistait en quelques coquilles, quelques vases et en instruments de pêche, petits harpons ingénieusement confectionnés. La pêche, la chasse des loups marins étaient leur seul moyen d'existence. Leurs bateaux étaient formés de deux outres en peau de loup marin soufflées et attachées ensemble. Ils savaient tisser. Leurs femmes portaient les fardeaux en se servant de hottes coniques formées de six bâtons et soutenues par une sangle qu'elles avaient sur le front. Philippi (**285**, p. 22, 42, 43) a vu les Changos en 1853. Il les a surtout étudiés au sud de Taltal. Ils avaient alors des

chèvres et des ânes. Leurs huttes, faites de côtes de baleines et de pieux en bois de *Cereus,* étaient couvertes de peaux de loup marin, de peaux de chèvre ou de vieilles voiles. Ils étaient vêtus de haillons, restes de vêtements européens. Ils se nourrissaient de mollusques, de poissons, d'œufs d'oiseaux marins et de viande de chèvre. Leurs *balsas* ou radeaux étaient toujours construits en peaux de loup marin. Bollaert (**66**, p. 171) donne aussi une description des Changos, mais moins détaillée. Vers 1860, il en avait observé environ deux cent cinquante disséminés en plusieurs endroits de la côte, de Paposo au sud jusqu'au nord de Cobija.

D'Orbigny (**274**, I, p. 334) paraît avoir été en rapport avec des Changos qui parlaient encore leur ancienne langue indienne, mais il ne put malheureusement recueillir des spécimens de cette langue; les Changos eux-mêmes lui assurèrent qu'elle différait de l'atacameño, du quichua et de l'aymara. Lors du voyage de M. Philippi, les Changos avaient totalement oublié leur langue et ne parlaient que l'espagnol, ce que M. Francisco J. San Roman (**321**, p. 4) affirme comme Philippi. M. Bollaert (**66**, p. 171) dit que les Changos qu'il a vus « comprenaient un peu d'espagnol, mais que leur propre langue était probablement un mélange d'atacameño et d'aymara ». Ce renseignement ne laisse pas d'être une simple supposition formulée à la légère et ne peut être opposé aux informations de d'Orbigny, de Philippi et de San Roman.

Ces Changos de 1712, de 1830, de 1853, de 1860, ainsi que ceux de notre époque, ne peuvent être que les Uros de 1581, ceux de Lozano-Machuca, habitant les mêmes localités et absolument identiques dans les différentes descriptions. Le nom *Chango,* d'une étymologie douteuse et d'une signification méprisante, paraît d'ailleurs avoir été employé par les Espagnols à une époque relativement récente. Il est à noter que Frézier, le plus ancien des voyageurs qui aient visité les Changos, ne se sert pas de cette expression. Ce même mot *chango* est employé par les métis de la région andine de l'Argentine, notamment en

Catamarca, dans le sens de « gamin », ce qui peut avoir un rapport avec le nom des Indiens Changos, car ceux-ci sont d'une très petite taille.

Les Changos ont été souvent confondus avec les Atacameños. M. Ehrenreich (122, p. 65) se demande si les Atacamas et les Changos ne sont pas un même peuple. M. José Toribio Polo (292, p. 15) les confond, dans son travail sur les Uros. Cependant il est tout à fait certain que les Atacamas et Atacameños n'ont aucun rapport ethnique avec les Changos et les Uros. Lozano-Machuca (222, p. xxv) les distingue parfaitement. D'Orbigny (274, I, p. 333)[1] fait des Changos une « nation » spéciale, parallèle aux Quichuas, Aymaras et Atacamas, et, pour von Tschudi (356, v, p. 78), les Atacameños « forment une tribu tout à fait différente aussi bien des Indiens de la côte, les Changos, que de ceux du haut plateau bolivien ».

Sur la côte du Pacifique où habitent les Changos, on trouve souvent des sépultures anciennes qui proviennent très vraisemblablement de leurs ancêtres, c'est-à-dire des Uros préhispaniques. M. Philippi (285, p. 33) a fouillé quelques-unes de ces sépultures aux environs de Taltal et de Paposo. Elles étaient indiquées par des cercles de pierres de 4 pieds de diamètre, à la surface du sol. M. Philippi y a trouvé beaucoup de pointes de flèches et de harpons en silex. Nous décrirons plus loin une de ces sépultures, fouillée à Chimba, sur la baie d'Antofagasta, par M. E. Sénéchal de la Grange.

Les Changos ou Uros de la côte semblent être les derniers

[1] D'Orbigny (274, I, p. 337) exhuma à Cobija plusieurs squelettes de Changos. Deux crânes provenant de ses fouilles ont été étudiés par Quatrefages et Hamy (293, p. 475). Leur étude établit une notable différence somatologique entre les Changos et les autres races de l'Amérique du Sud : « Les Changos de l'Atacama, dont d'Orbigny avait recueilli deux crânes, ne rentrent ni dans l'une, ni dans l'autre des séries que nous venons de mesurer. Ils sont plus volumineux, aussi longs, mais plus larges et surtout plus hauts que ceux des cavernes des Andes, et présentent une dilatation notable de la face qui devient sensiblement plus large que dans les autres groupes. » L'indice céphalique de ces deux crânes est de 76.66 et 76.77; diamètre basilaire-bregmatique, 137; largeur frontale maximum, 109; largeur frontale minimum, 93; capacité cranienne, 1,480 centimètres cubes, etc.

vestiges d'un ancien peuple qui a habité le pays avant les Yuncas, les Quichuas et les Aymaras. Sir Clements Markham (**229**, p. 321) fait, comme nous, remarquer les probabilités de cette manière de voir.

Autour du lac Titicaca et du Rio Desaguadero se trouvaient aussi des « Uros ». Don Pedro de Mercado de Peñaloza (**236**, p. 54-56), dans sa *relacion* sur la province des Pacajes, énumère les Uros vivant dans ce territoire. Il y en avait 270 aux environs de Santiago de Mamañeca, sur le Desaguadero, plus de 100 dans le district de Tiahuanaco et d'autres à Huaqui, sur le Titicaca. Tous ces Uros étaient des pêcheurs, d'un degré de civilisation très bas; ils se nourrissaient de poissons, de racines de joncs et de *totora* (*Malachochæte Totora, Meyen*), haute cypéracée aquatique, dont ils faisaient aussi et font encore aujourd'hui leurs *balsas* ou radeaux. Ces Uros sont également nommés par plusieurs des chroniqueurs : Garcilaso de la Vega (**140**; l. VII, c. IV; fol. 169); Acosta (**2**; l. II, c. VI; t. I, p. 86); Balboa (**47**; c. XI; p. 142); Herrera (**164**; dec. V, l. III, c. XIII; t. III, p. 73); Calancha (**89**; l. II, c. VIII; p. 353). Tous qualifient les Uros de la même manière : tellement sauvages et tellement incultes « qu'ils se rapprochaient davantage des animaux que des hommes », vivant exclusivement de la pêche, employant la *totora* à tous les usages : ils en faisaient des abris et des radeaux, s'en servaient comme combustible et en mangeaient les racines.

Les descendants de ces Uros, disparus des environs du lac Titicaca, habitent encore les bords du Rio Desaguadero. Ils n'ont rien changé à leurs anciennes habitudes et se tiennent toujours au même degré infime dans la civilisation. Ils n'ont fait aucun progrès, d'après M. Polo (**292**), qui a recueilli de leur bouche et publié un certain nombre de mots et de phrases. Mon collègue le D[r] Neveu-Lemaire (**257**, p. 13) avait cru rencontrer des Uros dans l'île Panza du lac Poopó, mais il trouva cette île habitée par quarante Indiens parlant l'aymará. Néanmoins il n'est pas impossible que les habitants de l'île Panza soient des Uros, soit

qu'ils aient remplacé leur propre langue par l'aymara, soit qu'ils la conservent encore, mais qu'ils l'aient cachée à mon collègue selon leur habitude d'extrême réserve vis-à-vis des étrangers.

On a voulu identifier avec la langue des Uros l'ancien puquina, dont nous possédons des spécimens avec traduction (*Pater Noster, Ave Maria,* les Articles de la Foi, etc.), rédigés par le P. Bárzana et publiés par Fr. Luis Jerónimo Ore (**275**, p. 400-403). Le *Pater Noster* a été reproduit par Adelung (**4**, III, 2e part., p. 549); dernièrement M. Raoul de la Grasserie (**152**) a édité ces textes entiers, copiés d'après l'original. Ore (*ibid.*, p. 11) comprend le puquina parmi les « quatre langues générales » du Pérou, les trois autres étant le quichua, l'aymara et le yuncamochica; mais l'évêque de Cuzco, Don Antonio de la Raya, dans un préambule du livre d'Ore (*ibid.*, p. 7), classe seulement le quichua et l'aymara comme *lenguas generales*. Suivant Hervas (**165**, I, p. 245), la langue puquina était, à son époque, parlée dans la mission des PP. Mercenaires près de Pucarani, dans les îles du lac Titicaca et dans quelques localités appartenant au diocèse de Lima. Comme, à une certaine époque, il y a eu des Uros dans les îles du lac Titicaca, M. Brinton (**77**, p. 221) en a déduit que le puquina était la langue des Uros, quoique ni Ore, ni Hervas, ni Adelung ne le disent. Au contraire, Hervas cite Garcilaso de la Vega (**140**; l. VII; c. IV; fol. 169) qui distingue parfaitement les Puquinas des Uros. D'ailleurs il est difficile de supposer que la langue de ces Uros sauvages ait pu être qualifiée comme l'une des « langues générales du Pérou ». Enfin le vocabulaire uro de M. Polo, contenant quatre cents mots en dehors de phrases, etc., démontre à l'évidence que la langue uro n'a rien de commun avec le puquina. Cette dernière langue était probablement parlée par d'autres Indiens des îles du Titicaca, mais certainement pas par les Uros.

Les Uros du Desaguadero sont peut-être les mêmes que les Uros ou Changos du Pacifique : les descriptions des uns et des autres sont en effet parfaitement concordantes et les deux au-

teurs de *relaciones,* Lozano-Machuca et Mercado de Peñaloza, contemporains (1581 et 1582), mais écrivant indépendamment l'un de l'autre, leur donnent le même nom : Uros. Sir Clements Markham (**229**, p. 305), cependant, les distingue dans sa classification géographique des tribus appartenant à l'empire incasique : il place les Uros du Titicaca dans sa « région du Collao » et les Changos dans la « région Yunca », sans établir d'affinités entre les uns et les autres. Mais M. Markham n'avait pas lu les relations de Lozano-Machuca et de Mercado de Peñaloza, et il a d'ailleurs négligé la partie sud de l'empire en désignant les Changos comme la tribu la plus méridionale et en ne nommant pas les Chichas qui, sans aucun doute, se trouvaient sous la domination incasique. Il me semble très possible que les Uros du Titicaca et du Desaguadero soient identiques à ceux de la côte. On pourrait objecter l'éloignement géographique entre les uns et les autres, mais il faut se rappeler que le Titicaca n'est pas loin d'Arequipa ou d'Arica.

Omaguacas[1]. — La Quebrada de Humahuaca, à l'est de la Puna de Jujuy, et les montagnes des deux côtés de cette quebrada étaient, à l'époque de la conquête, habitées par une peuplade à laquelle les auteurs donnent les noms d'Omaguacas, Humahuacas ou Humaguacas. On les voit aussi dénommés Omaguas, mais à tort, car aucun des auteurs anciens n'emploie ce nom. Ainsi Techo dit toujours *Omaguacæ,* quoique M. Juan B. Ambrosetti (**23**, p. 3) dise avoir pris de lui le nom d'Omaguas. J'ai même vu des auteurs qui mettent les Omaguacas en rapport avec les Omaguas, Tupis de la région équatoriale à l'est de la Cordillère et avec lesquels naturellement les Omaguacas n'ont rien à voir.

Narvaez (**253**, p. 151) mentionne *el valle de Omaguaca, tierra rica,* distante de Salta de trente lieues et de Jujuy de vingt environ. Cette dernière distance semble démontrer que Narvaez

[1] Voir, en dehors de la carte *fig. 1,* la carte archéologique à la fin du tome II.

veut indiquer la partie supérieure de la Quebrada de Humahuaca, c'est-à-dire les environs du village actuel de Humahuaca. Lozano-Machuca (**222**, p. XXIV) caractérise les Omaguacas comme des Indiens belliqueux. Selon Techo (**341**; l. II, c. VI-VIII; p. 39-40), les Omaguacas habitaient « la partie du Tucuman qui s'étend vers le Pérou » (*Omaguacæ Tucumaniæ fines, qua Peruviæ obtenditur, habitant*). Il les décrit comme des Indiens belliqueux et rebelles et il rend compte des efforts continus du P. Gaspar de Monroy pour les convertir à la religion catholique. Enfin les deux caciques principaux des Omaguacas, Piltipico et Teluy, furent faits prisonniers et baptisés par force, en 1595. Ainsi les Espagnols réussirent à dominer les Omaguacas qui, depuis le passage d'Almagro en 1536, n'avaient cessé d'attaquer les troupes espagnoles se rendant du Pérou en Tucuman et de détruire leurs établissements en Jujuy. Lozano (**220**, IV, p. 110, 247, 266, 402, 411, etc.) décrit en détail plusieurs de ces combats, et, dans sa description du Chaco (**219**, p. 122-130), il fait, d'après Techo, le récit de la conversion de Piltipico. M. Ambrosetti (**23**, p. 6-12) a publié un résumé des principaux renseignements que donne Lozano à ce sujet.

Tous les auteurs dénomment *Jujuys* les Indiens qui s'opposèrent à la marche de Don Diego de Almagro; ces Jujuys, très vraisemblablement, n'étaient qu'une tribu des Omaguacas. Quoique aucun auteur ne désigne la localité exacte où fut attaquée l'avant-garde d'Almagro, les Jujuys étaient probablement l'une des tribus habitant la Quebrada de Humahuaca. Lozano (**220**, IV, p. 402) énumère les tribus suivantes qui furent assujetties par les fondateurs de la ville de Jujuy : Purumamarcas, Osas, Paypayas, Tilians, Ocloyas et Fiscaras. Toutes ces tribus étaient probablement des Omaguacas, quoique Lozano nomme ceux-ci à part pour signaler les Omaguacas des environs du village actuel de Humahuaca. Les « Purumamarcas », nommés aussi Puquiles par le même auteur (*ibid.*, p. 248), étaient la tribu habitant la Quebrada de Purmamarca. « Fiscaras » doit être Tilcaras, la tribu de Tilcara, village situé au nord de Purmamarca. Quant aux

Ocloyas, ils habitaient les montagnes au nord-est de la ville de Jujuy, où une localité porte encore leur nom[1]. D'après Narvaez (**253**, p. 150), ils étaient « à dix lieues de distance de la vallée de Jujuy ». Suivant Techo (**341**; l. XII, c. XII et XXVIII; p. 327 et 336), les PP. Gaspar Osorio et Antonio Ripario firent, vers 1638, un voyage chez les Ocloyas et baptisèrent 600 de ces Indiens. Ces missionnaires « devaient traverser le pays des Ocloyas pour aller au Chaco ». Par conséquent, les Ocloyas devaient occuper une grande partie des montagnes qui séparent la Quebrada de Humahuaca de la Vallée de San Francisco, et, du côté de cette vallée, ils devaient s'étendre jusqu'à la Sierra de Calilegua ou peut-être plus au nord encore. Comme les Ocloyas, les Osas ont donné leur nom à un endroit appelé Osas, dans la Sierra de Sapla, et les Paypayas, le leur au village de Palpalá, anciennement Paypaya, près de la ville de Jujuy.

Il est difficile de donner les limites exactes des Omaguacas, mais leur centre était sans doute aux environs du village actuel de Humahuaca, et les différentes tribus occupaient probablement les montagnes des deux côtés de la quebrada de ce nom; peut-être s'étendaient-elles aussi sur des parties des départements actuels d'Iruya et de Santa Victoria. Par la similitude des vestiges archéologiques du département de Yavi, sur le haut plateau, avec ceux de la Quebrada de Humahuaca, j'ai également compris, sur la carte *fig. 1*, ce département dans la région des Omaguacas. Ce qui est curieux, c'est qu'il y a un autre endroit portant le nom de Yavi, dans la région des Ocloyas, au nord-ouest de San Pedro.

De la langue des Omaguacas nous ne savons rien. Cependant les Ocloyas paraissent avoir eu une langue spéciale à eux,

[1] Sur la carte de Lozano (**219**), il y a un « Rio de Ocloyas » où furent assassinés par les Indiens les PP. Osorio et Ripario, et qui correspond plus ou moins au Rio Negro actuel ou peut-être au Rio San Lorenzo, tous deux affluents du Rio San Francisco, auquel il se réunissent dans la Vallée de San Francisco. Sur la carte de d'Anville (**36**), le Rio de Ocloyas est placé beaucoup plus au Nord. Cette rivière y figure comme un affluent du Rio Bermejo de Tarija et pourrait correspondre au Rio de Zenta qui, venant d'Iruya, se jette dans le Rio Bermejo près d'Oran.

car le P. Osorio, suivant Techo (**341**; l. XII, c. XXVIII; p. 336), avait rédigé un vocabulaire en langue ocloya qu'il possédait ainsi que le toba, le tonocoté et le quichua. Peut-être cette langue ocloya serait-elle la langue générale des Omaguacas.

Le P. Ovalle (**278**, I, p. 251) caractérise, à propos de la marche d'Almagro, les Indiens de Jujuy comme étant un peuple très belliqueux, que les Incas redoutèrent toujours beaucoup (*Jujuy es un lugar ó provincia de gente muy belicosa, á quien los Incas tuvieron siempre temor*). Il est presque certain que le P. Ovalle se réfère ici aux Omaguacas, et cette phrase indiquerait — si nous l'en croyons — qu'ils auraient su se maintenir indépendants de la conquête incasique, comme leurs voisins du Nord, les Chiriguanos. Cependant il peut se faire qu'Ovalle ait voulu simplement dire que les Omaguacas se révoltaient souvent contre les Péruviens.

M. Ambrosetti (**23**, p. 3-5) soutient que les Omaguacas, comme tous les Indiens de la province de Jujuy, notamment ceux de la Puna, seraient des « Calchaquis », c'est-à-dire des Diaguites. Comme arguments à l'appui de cette thèse, il invoque la similitude des objets d'industrie et d'art préhispaniques trouvés dans la région diaguite et en Jujuy, et, d'autre part, le fait que les Indiens de Jujuy, dans certaines occasions, se sont alliés aux Diaguites pour secouer le joug des Espagnols. Je dois d'abord remarquer qu'il ne faut pas englober les Indiens préhispaniques de la Puna (Casabindo, Cochinoca, Rinconada, etc.) avec ceux de la Quebrada de Humahuaca. Sur les premiers, j'ai déjà consigné les renseignements historiques que je possède, et plus loin j'analyserai en détail l'archéologie de cette région. Sur la base de ces éléments, je classe ces Indiens, comme je l'ai déjà dit, parmi les anciens Atacamas. Je répondrai ici aux arguments de M. Ambrosetti en ce qui concerne les Omaguacas. Quant au premier argument, il ne figure dans les collections décrites par M. Ambrosetti qu'un seul objet provenant de la Quebrada de Humahuaca : c'est une sorte de crapaud en terre cuite (*ibid.*, p 66) qui avait formé un orne-

ment en relief sur un vase. Je ne peux rien trouver de « style calchaqui » dans ce crapaud, et, d'après ce que j'ai vu du matériel archéologique de la Quebrada de Humahuaca, ce matériel diffère autant de celui de la région diaguite que de celui de la Puna de Jujuy. Si l'on veut comparer les objets exhumés dans la région de Humahuaca avec les débris préhispaniques d'autres régions, ce serait de ceux de Chichas qu'ils se rapprocheraient le plus, mais nullement de ceux de la Puna et moins encore de ceux de la région des Diaguites. Au sujet du deuxième argument, nous ne devons pas nous étonner que les Omaguacas fissent cause commune avec les Diaguites dans certaines rebellions contre les Espagnols; nous savons que tous les Indiens se confédéraient contre l'envahisseur, l'ennemi commun, quand ils le pouvaient. Suivant Lozano (**219**, p. 120) et Corrado (**105**, p. 19), les Omaguacas dans d'autres occasions se sont alliés aux Chiriguanos contre les Espagnols, mais personne ne voudrait en conclure une parenté quelconque entre ces deux peuples, d'une culture si différente. Enfin la preuve linguistique manque pour rapporter les Omaguacas aux Diaguites, aucun auteur n'ayant fait mention que les premiers parlassent le cacan. La toponymie de la Quebrada de Humahuaca est, comme partout dans la région andine de l'Argentine, tirée pour la plupart du quichua : il n'y a que peu de noms dérivés d'autres langues indigènes. Ces derniers ne ressemblent pas aux noms de la région diaguite considérés comme provenant du cacan.

Tobas. — Comme nous l'avons vu, les Ocloyas, qui étaient selon toute probabilité une tribu des Omaguacas, occupaient les montagnes portant actuellement les noms de Sierra de Sapla, Sierra de Calilegua, etc., qui s'élèvent entre Jujuy et la Quebrada de Humahuaca, d'un côté, et la Vallée de San Francisco, de l'autre. Les Ocloyas, suivant Narvaez (**253**, p. 151) qui écrivait en 1583, avaient pour voisins les Tobas qui faisaient continuellement des invasions dans leur pays (*Confinan*

con otra gente que llaman los Tobas, gente bilicosa mas alta y desproporcionada, los cuales los van apocando y robando cada día). En 1628, le P. Gaspar Osorio, l'apôtre des Ocloyas, écrivit au Provincial des jésuites du Paraguay, le P. Duran (**120**, p. 23), qu'il pensait « rester parmi ces Tobares » et que « leur rivière belle et fort large se nomme Taricha ». Ce Rio de Tarija ou Rio Bermejo de Tarija est la rivière qui, unie au Rio San Francisco à l'ouest de Humahuaca et au nord de la Sierra Santa Bárbara, forme le Rio Bermejo[1]. Près de la jonction se trouve actuellement le petit bourg d'Oran. Plus tard, en 1756, suivant Hervas (**165**, I, p. 176) fut fondée par les jésuites une « réduction » ou « mission » de Tobas à Ledesma, dans la Vallée de San Francisco. Enfin, en 1791, il y avait une autre « réduction » de Tobas sur le Rio Negro, près de San Pedro, dans la même vallée, selon le colonel Don Adrian Fernández Cornejo (**128**) qui traversa, à cette époque, tout le Chaco jusqu'au Rio Paraguay. Il y existe encore une localité appelée Reduccion.

Tous ces faits démontrent que les Tobas, pendant les XVIe, XVIIe et XVIIIe siècles, occupaient les forêts qui remplissent la Vallée de San Francisco et la région de Chaco où est maintenant situé Oran. Les Tobas étaient alors, de toutes les tribus nomades du Chaco, la plus proche des montagnes du Jujuy.

A la fin du XVIIIe siècle, il paraît que les Matacos ont envahi ces régions, car, en 1800, Fray Antonio Comajuncosa (**349**), préfet des Franciscains de Tarija, écrit à propos de la mission de Zenta, située dans les montagnes à l'est de Humahuaca, que cette mission était « entourée de trois côtés par des barbares infidèles : au nord les Chiriguanos, au sud les Matacos et à l'est les Tobas; à l'ouest se trouvaient les chrétiens de Humahuaca ». Les Matacos auraient donc à cette époque remplacé les Tobas près des montagnes, et ceux-ci se seraient retirés plus à l'intérieur du Chaco. Les Matacos sont encore aujourd'hui les maîtres des forêts environnant le cours supérieur du Bermejo.

[1] Sur la carte de Lozano, les Tobas sont placés justement aux environs de la jonction de ces rivières.

Les Tobas appartiennent au groupe des Guaycurús et sont actuellement assez nombreux dans la partie orientale du Chaco, depuis le Pilcomayo au nord jusqu'au Rio Salado au sud, surtout aux environs du cours inférieur du Rio Bermejo. Il y a aussi des Tobas sur les bords du cours supérieur du Pilcomayo, près des montagnes boliviennes, mais la partie occidentale du Chaco argentin et les rives du Bermejo supérieur sont, au contraire, habitées par les Matacos. Je ne veux pas m'étendre ici sur les Tobas modernes, lesquels ont été l'objet d'un grand nombre d'études ethnographiques et linguistiques. Le D^r^ Th. Koch-Grünberg (**186**), dans son précieux ouvrage sur le groupe des Guaycurús, a donné un aperçu très complet de l'état actuel de nos connaissances au sujet des Tobas. J'ai été en contact et avec des Tobas du cours supérieur du Pilcomayo et avec ceux de la région du Rio Paraguay. Les premiers ne se considèrent pas comme «compatriotes» des derniers, mais M. Koch-Grünberg a démontré que les deux fractions parlent la même langue. Une bonne compilation des renseignements historiques sur les Tobas et sur les autres tribus du Chaco a été publiée récemment par M. L. Kersten (**185**). Cet ouvrage est accompagné de deux cartes historico-ethniques du Chaco; l'une montre la distribution géographique des tribus à l'époque de 1750-1767, l'autre vers l'année 1800.

MISSION G. DE CREQUI MONTFORT ET E. SENÉCHAL DE LA GRANGE

E. BOMAN



Fig. I CARTE ETHNIQUE DE LA REGION ANDINE entre les 22° et 33° degrés (XVIe Siècle.)

Limites des Peuples préhispaniques ········ Limites d'Etats et de Provinces actuels

ANTIQUITÉS DE LA RÉGION DIAGUITE

DITE « RÉGION CALCHAQUIE »

IMPRIMERIE NATIONALE.

DESCRIPTION SOMMAIRE

DU TERRITOIRE DES ANCIENS DIAGUITES.

Le versant oriental de la Cordillère des Andes forme, dans la République Argentine, une série de chaînes secondaires, presque toutes parallèles à la chaîne principale. Entre ces chaînes s'intercalent de grandes plaines dont la végétation consiste en broussailles : arbustes et petits arbres épineux, à feuilles dures, coriaces, d'un teint grisâtre. Alternant avec les broussailles, on trouve d'immenses landes de sable mouvant ainsi que des *salinas* d'une grande étendue, couches horizontales de chlorure de sodium mélangé à de petites quantités d'autres sels.

L'aspect de ces plaines est profondément désolant; on s'en rend compte en traversant ce pays par les chemins de fer qui unissent Buenos-Aires aux chefs-lieux des provinces andines. Dès que l'on entre sur le territoire andin, les heures s'écoulent sans que le paysage change : toujours les mêmes broussailles grises et poussiéreuses dont la monotonie n'est interrompue que par les silhouettes vagues des montagnes qui se dressent à distance.

C'est au manque de pluie qu'il faut attribuer une végétation aussi mesquine. La terre est très fertile, et, partout où l'irrigation est possible, de petites oasis se forment où fleurissent toutes les cultures des pays tempérés et subtropicaux.

C'est surtout au pied des montagnes qu'il faut chercher ces oasis, dans l'étroit espace fertilisé par le mince volume d'eau des torrents (*arroyos*) à leur débouché de la montagne. La végétation est également luxuriante dans les étroites vallées creusées par les torrents et par les rivières à même les *sierras*. Ces vallées sont appelées dans le pays *quebradas;* lorsqu'elles sont d'une largeur relativement considérable, on les nomme *valles*. Par exemple, la Vallée Calchaquie (*el Valle Calchaquí*) n'est en

réalité qu'une longue *quebrada*, atteignant jusqu'à 5 kilomètres de largeur. Cependant le mot espagnol *valle*, comme on le comprend en général dans l'Argentine, signifie autre chose que *quebrada*. *El Valle de Lerma* ou *el Valle de Catamarca* sont des plaines entourées de montagnes, d'une étendue de quelques dizaines de kilomètres dans un sens et dans l'autre. Les historiographes espagnols de l'époque de la conquête appliquent quelquefois le nom *valle* même aux grandes plaines qui s'étendent entre les différentes *sierras*. Le mot *quebrada*, qui revient à chaque instant dans toute description des pays andins de l'Amérique du Sud, n'a pas d'équivalent en français [1].

Dans un pays de pluie tout à fait insuffisante pour la culture, l'eau des rivières est naturellement l'élément vital des habitants. Partout où coule une petite rivière, si mince soit-elle, on rencontre des demeures humaines; où l'eau manque, le territoire est désert. Actuellement les droits de prise d'eau sont les motifs les plus fréquents de différends, de procès, de querelles, même de meurtres. Quelquefois les habitants d'un village livrent de vraies batailles à ceux d'un autre village plus rapproché de la source de la rivière, ces derniers ayant pris plus d'eau qu'ils n'en avaient le droit; le sang coule, et les vainqueurs détruisent les canaux des vaincus.

La quantité d'eau des rivières et des torrents andins semble diminuer peu à peu. J'ai souvent eu l'occasion de m'en convaincre pendant mes voyages. Je me souviens particulièrement de trois villages dans la Vallée de Catamarca : Miraflores, Villapima et Capayan, où les habitants les plus âgés m'ont fait voir les traces de culture du temps de leur enfance, cultures maintenant abandonnées par suite de la diminution des cours d'eau qui arrosent ces villages. En effet, la limite des terrains susceptibles d'irrigation a, pendant un siècle, graduellement

[1] Les vallées et les quebradas étant à peu près les seuls endroits habités dans les provinces interandines de la République Argentine, on nomme les métis de ces provinces — en mauvais espagnol — des *Vallistos*, et leur pays, *Los Valles* (Les Vallées). Ces termes sont en usage dans les provinces voisines des plaines et surtout en Bolivie.

reculé vers la montagne. Le même fait s'observe partout dans les provinces andines. Il est très probable aussi que la pluie a été plus abondante jadis : les arbres séculaires des espèces qui ont besoin d'eau sèchent et meurent sans être remplacés; les broussailles rachitiques prennent la place des forêts d'autrefois. Le Dr H. F. C. ten Kate (**343**, p. 18) a fait à ce sujet les mêmes observations que moi. Il dit, en parlant de Salta et de Catamarca : « En effet, on rencontre des ruines de villages et des vestiges de champs cultivés situés près des lits de rivières taries où il n'y a plus actuellement de traces d'eau. En d'autres termes, il est évident que le climat était jadis plus humide et le pays, par cela même, plus habitable. » M. ten Kate compare ces phénomènes avec ceux qu'il a observés dans l'Amérique du Nord, et il ajoute : « Il est certain que le Sud-Ouest nord-américain, la péninsule californienne et les autres régions avoisinantes du Mexique ont passé et passent encore par un processus physico-climatologique analogue, qui a également influencé le dépeuplement ou le déplacement des populations indigènes. »

Les cultures actuelles sont les mêmes que celles du sud de l'Europe : Italie et Espagne. Au temps préhispanique, le maïs était naturellement la plante cultivée par excellence et la base de l'alimentation, comme il l'est encore pour les métis de nos jours. Tous les chroniqueurs et tous les auteurs de *relaciones* nomment le maïs. En dehors de l'espèce commune *Zea Mays, Lin.*, il y en avait peut-être d'autres comme *Zea cryptosperma, Bonafous* (syn. *Zea Mays tunicata, A. St.-Hil.*) qui existe encore aujourd'hui à Buenos-Aires sous le nom de *maíz pinsigallo*, ou *Zea rostrata, Bonafous*, que le Dr A.-T. de Rochebrune (**313**, p. 11) a trouvé en grande quantité parmi des graines provenant des sépultures du cimetière d'Ancon, ou encore *Zea Mays guasconensis, Bonafous*, dont M. Sénéchal de la Grange a exhumé des graines dans les sépultures de l'ancien cimetière de Calama, situé dans le Désert d'Atacama. Don Pedro Sotelo Narvaez (**253**, p. 144, 151)

parle des *frisoles*[1] (haricots) comme d'une plante alimentaire importante des Indiens du Tucuman préhispanique, et dit qu'il y avait des *frisoles de muchas maneras*, c'est-à-dire de plusieurs sortes. Il est probable que ces haricots étaient une espèce du genre *Phaseolus* auquel appartient notre haricot commun, *Phaseolus vulgaris, Savi,* car on ne trouve pas dans ces régions d'autres légumineuses à graines comestibles ressemblant suffisamment aux haricots pour que les Espagnols leur aient donné le nom de *frisoles.* L'espèce péruvienne, *Phaseolus multiflorus, Willd.,* est encore de nos jours cultivée dans la République Argentine. De Candolle (**92**, p. 275) n'est pas sûr de l'origine du *Phaseolus vulgaris,* mais il admet la possibilité que cette plante soit originaire de l'Amérique. La plupart des espèces du genre *Phaseolus* sont américaines et plusieurs d'entre elles ont été, d'après les chroniqueurs, cultivées dans l'Amérique du Sud avant l'arrivée des Européens. Ainsi, selon Herrera (**164**; déc., IV, l. IX, c. III; t. II, p. 226), on cultivait sur une vaste échelle les *frisoles* dans le bas pays du Pérou. Comme on le sait, des haricots figurent aussi, modelés avec beaucoup de naturel, sur de nombreuses poteries péruviennes. M. Léon de Cessac et MM. Reiss et Stübel ont rencontré des graines de *Phaseolus* dans les sépultures d'Ancon. Le Dr de Rochebrune (**313**, p. 8, 12, 18) en a reconnu trois espèces dans la collection rapportée par M. de Cessac, et le professeur L. Wittmack (**380**), deux espèces, *Phaseolus vulgaris* et *Ph. Pallar, Molina,* dans les collections de MM. Reiss et Stübel. Tous ces faits démontrent que plusieurs espèces de *Phaseolus* étaient cultivées au Pérou, et il est fort probable que les haricots des anciens Diaguites appartenaient à ce genre. Selon Narvaez (**253**, p. 148), les pommes de terre, « *papas, como turmas de tierra* », abondaient dans la région diaguite. Parmi les plantes qu'il énumère figurent aussi les courges (*zapallos; Cucurbita Pepo, Lin.*), que l'on cultive encore partout dans la République Argentine. Mais on ne sait si cette espèce est ori-

[1] *Frijoles* en espagnol moderne.

ginaire de l'Ancien ou du Nouveau Monde et il est difficile de dire à quelle cucurbitacée appartenaient les *zapallos* que mentionne Narvaez. En dehors des plantes alimentaires dont nous venons de parler, les Indiens des vallées interandines avaient de nombreuses plantes tinctoriales et médicinales.

La végétation naturelle de l'ancienne région des Diaguites comprend plusieurs arbres à fruits comestibles. Le principal de ces arbres est une sorte de caroubier, l'*algarrobo blanco* (*Prosopis alba, Griseb.*), de la famille des légumineuses, très commun, formant parfois de véritables forêts, bien qu'elles disparaissent peu à peu par suite de la sécheresse résultant du changement climatérique. Cependant le fruit de l'*algarrobo*, l'*algarroba*, qui forme de longues gousses d'un goût sucré, est encore aujourd'hui l'un des aliments importants des habitants de la région diaguite. Lorsque l'*algarroba* est mûre, des villages entiers émigrent dans les forêts et on y fait une récolte abondante pour toute l'année. Pendant le séjour dans ces forêts, on ne mange que ce fruit et on se livre à des bacchanales continuelles en buvant de l'*aloja*, boisson alcoolique préparée avec l'*algarroba*. Dans l'industrie sucrière de Tucuman, très développée, la plus grande partie de la main d'œuvre comprend des Indiens et des métis de Santiago del Estero où abondent les forêts d'*algarrobos*. A la saison où ces fruits mûrissent, il est impossible, même en leur offrant des salaires extraordinaires, de retenir ces ouvriers et de les empêcher de retourner dans leur pays où ils ont alors suffisamment à manger sans être obligés de travailler. L'*algarrobo negro* (*Prosopis nigra, Hieron.*) donne aussi des fruits comestibles bien qu'inférieurs à ceux de l'*algarrobo blanco*. Le *chañar* (*Gourliea decorticans, Gill.*), de la famille des légumineuses, le *molle* (*Lithræa Gillesii, Griseb.* et *Schinus Molle, Lin.* [?], de la famille des anacardiacées) et le *mistol* (*Zizyphus Mistol, Griseb.*), une rhamnacée, sont également des arbres à fruits comestibles, aujourd'hui encore d'une certaine importance alimentaire et qui en avaient certainement une plus grande à l'époque préhispanique. Des fruits de ces

arbres on prépare aussi des boissons alcooliques. Les Indiens du Chaco se nourrissent toujours, à une certaine époque de l'année, uniquement des fruits du *chañar*. D'autres arbres et arbustes de la région diaguite donnent également des fruits bons pour l'alimentation, comme par exemple le *piquillín* (*Condalia lineata, Asa Gray*). Il y a aussi plusieurs cactées, spécialement des espèces du genre *Opuntia*, dont les fruits ont certainement servi d'aliments aux anciens habitants. De nos jours, les indigènes mangent beaucoup les *tunas*, fruits d'*Opuntia Ficus indica, Haw.* Cette espèce, malgré son nom, est d'origine américaine et se trouvait à l'état à la fois spontané et cultivé au Mexique, avant la conquête, mais on ignore si cette cactée a été importée par les Espagnols dans la région diaguite ou si elle y existait auparavant. Narvaez (253, p. 144, 147) raconte que les Indiens de Santiago del Estero, avant l'arrivée des Espagnols, avaient des fruits de différentes sortes de cactées (*cardones* et *tunas*), de l'*algarroba* et du *chañar*, et que le pays des Diaguites possédait de grandes forêts d'*algarrobo* (*algarrobales*) et de *chañar* (*chañarales*). Le P. Bárzana (55, p. LVI) nous informe que les Diaguites vivaient surtout de maïs qu'ils semaient en grande quantité; « ils se nourrissaient aussi en grande partie d'*algarroba* qu'ils recueillaient tous les ans à l'époque où ce fruit mûrit et dont ils faisaient d'amples réserves. Lorsque la pluie n'était pas suffisante pour la culture du maïs et que les rivières n'avaient pas assez d'eau pour l'irrigation, ils vivaient exclusivement de cette *algarroba*. Elle ne leur servait pas seulement d'aliment; ils en préparaient aussi une boisson très forte, et jamais on ne voyait autant de rixes et de guerres entre eux qu'au temps où ils possédaient de l'*algarroba* en abondance. Des missionnaires de la Compagnie de Jésus ont suivi les Diaguites dans les forêts où ils récoltaient l'*algarroba*, et là ils ont catéchisé, baptisé et confessé de nombreux infidèles; ils y ont prêché et pratiqué leur saint ministère. »

Selon Narvaez (253, p. 145), les Indiens des « provinces de Tucuman » se servaient de *cabuya* comme chanvre, c'est-à-dire

pour en faire des tissus et des cordes. Cette *cabuya* est probablement l'une des broméliacées qui existent dans la région. Les Espagnols du temps de la conquête paraissent avoir appliqué, dans n'importe quelle région de l'Amérique espagnole, le nom caraïbe *cabuya* à toutes les plantes textiles à feuilles épineuses, des broméliacées en général. Oviedo y Valdez (**280**; l. VII, c. IX; t. I, p. 277) parle de la *cabuya* « de *Tierra firme* », qui avait « des feuilles comme celles du chardon », et raconte que les Indiens prisonniers et enchaînés coupaient leurs chaînes en une seule nuit en les limant avec un fil de *cabuya* mouillé et passé continuellement sur du sable fin. Le nom quichua correspondant à *cabuya* est *chahuar,* et le nom guarani, *caraguatá.*

Actuellement les animaux domestiques sont ceux qui ont été importés d'Europe : chevaux, mulets, ânes, bœufs, chèvres, moutons et la volaille ordinaire européenne.

Le lama n'existe guère que sur le haut plateau de la Puna de Atacama et à la lisière de ce plateau, dans les vallées les plus élevées, entre les montagnes septentrionales des départements de Belen et de Tinogasta. Le nord de la province de Catamarca est, en effet, d'après ce que j'en connais, la limite méridionale actuelle de cet animal, ce qui est d'accord avec la distribution géographique que lui assigne M. von Tschudi (**358**), de l'Équateur à Catamarca. Mais, à l'époque de la conquête, le lama était répandu beaucoup plus au sud. Techo (**341**; l. I, c. XIX; p. 15) rapporte que les indigènes de l'ancien Tucuman se servaient de lamas comme bêtes de somme. Cabrera (**88**, p. 140) et Narvaez (**253**, p. 151) disent que les Indiens de Córdoba avaient des lamas, et ce dernier ajoute que ces lamas étaient moins grands que ceux du Pérou. Ce renseignement de Narvaez est intéressant, car j'ai trouvé, dans les ruines de la Quebrada del Toro et de la Puna de Jujuy, beaucoup d'os plus analogues, quant à leur forme, à ceux du lama actuel qu'à ceux du huanaco, mais moins grands. Ce fait semble indiquer qu'il y a eu jadis une race de lamas de taille inférieure à la race d'au-

jourd'hui. En ce qui concerne la distribution géographique du lama, nous voyons qu'il était répandu sur tout l'ancien territoire des Diaguites. Nous remarquons aussi que cet animal, actuellement confiné sur le haut plateau au-dessus de 3,000 mètres d'altitude, vivait, à l'époque préhispanique, dans des terres beaucoup plus basses. Le pic le plus haut de la Sierra de Córdoba n'a, en effet, que 2,350 mètres d'altitude et les hautes vallées de l'intérieur de cette chaîne doivent avoir environ 1,000 à 1,500 mètres.

Comme animaux domestiques des indigènes de l'ancien Tucuman, Narvaez (**253**, p. 144) mentionne des autruches (nandous), des poules et des canards. Les nandous (*Rhea americana, Latham*) sont encore assez communs dans la région andine de la République Argentine, aussi bien dans la plaine que sur les montagnes, mais on ne les apprivoise plus de nos jours dans la région montagneuse. Les « poules » ne pouvaient être les poules européennes, mais très probablement des *pavas del monte* (*Penelope obscura, Viell.* [?]), gallinacés sauvages communs dans la République Argentine et que l'on rencontre encore quelquefois domestiqués dans ce pays et aussi en Bolivie. Quant aux canards, il en existe plusieurs espèces sauvages qui peuvent avoir été également domestiquées par les Diaguites, de même que les Indiens préhispaniques du Pérou, selon Garcilaso de la Vega (**140**; l. VIII, c. XIX; fol. 217), élevaient des canards, probablement l'*Anas moscata, Lin.*, comme le suppose M. A. Nehring (**255**). Un animal qui probablement aussi a été élevé par ces Indiens est le petit sanglier américain, ou pécari (*Dicotyles torquatus, Cuv.*, et *D. labiatus, Cuv.*), nommé dans le pays *jabalí* ou *chancho del monte*. On le trouve encore fréquemment dans les quebradas de la région diaguite et, d'après ce qu'on raconte, il était jadis beaucoup plus commun qu'aujourd'hui. Je ne connais pas de renseignements historiques concernant son élevage par les Diaguites, mais j'en ai vu chez des métis habitant à l'est de la Sierra Santa Bárbara, en Jujuy. Il était, à l'époque préhispanique, domestiqué dans plusieurs parties de

l'Amérique du Sud. Ainsi Lozano (**220**, I, p. 415) raconte que les Guaranis avaient des *jabalís* domestiqués, et Cieza de Leon (**101**, c. VI, p. 361) rapporte que les Indiens d'Urabá (Colombie) les élevaient pour les vendre à d'autres tribus. Il est regrettable qu'aucun des archéologues qui ont fait des recherches dans la région andine n'ait songé à recueillir les os d'animaux qui se trouvent toujours, plus ou moins nombreux, parmi les débris des anciennes habitations. Ces os, dûment déterminés, auraient pu nous donner la solution de maint problème intéressant que nous ne pouvons résoudre à présent.

Quant aux animaux sauvages, le gibier principal des anciens Diaguites devait être le huanaco, qui est encore très commun dans toutes les provinces interandines de la République Argentine. De nos jours on le trouve surtout dans les montagnes, mais on rencontre aussi souvent des petits troupeaux de ces animaux dans la brousse des plaines où on les a cependant beaucoup poursuivis. A l'époque préhispanique, les huanacos étaient sans doute plus nombreux.

La vigogne, qui n'habite que les hautes montagnes, devait être alors également plus fréquente qu'aujourd'hui, de même que les cerfs (*Cervus chilensis, Gay* [syn. ou var. *Cervus antisiensis, d'Orb.*, et *Furcifer antisiensis, Gray*]; *Cervus rufus, Illinger*), les pécaris, les *viscachas* (*Lagidium peruvianum, Cuv.*)[1], les agoutis ou maras (*Dolichotis patagonica, Wagner,* appelé « lièvre » dans le pays), les cochons d'Inde (*Cavia leucoblephara, Burm.*), les tatous (*Dasypus villosus, Desmar., D. minutus, Desmar.* et *D. conurus, Is. St.-Hil.*), les nandous, etc.

De nombreux échassiers et oiseaux aquatiques, ainsi que, d'autre part, des perdreaux et d'autres gallinacés, des co-

[1] Il ne faut pas confondre le *Lagidium* (*viscacha de la sierra*) avec la *viscacha* de la plaine (*Lagostomus trichodactylus, Brookes*) qui est un animal tout à fait différent, beaucoup plus grand, et qui habite les pampas de la République Argentine, depuis la province de Buenos-Aires jusqu'à Tucuman. — Le nom *viscacha* (*huiscacha*) est quichua. Par conséquent, les Espagnols doivent avoir appliqué ce nom au *Lagostomus*, parce qu'ils l'auraient trouvé semblable au *Lagidium* qu'ils avaient vu au Pérou.

lombes, des perroquets, augmentaient l'abondance de gibier.

Parmi les bêtes féroces, les seules redoutables étaient le jaguar et le puma, dont le premier a presque totalement disparu aujourd'hui.

LITTÉRATURE ARCHÉOLOGIQUE

SUR LA RÉGION ANDINE DE LA RÉPUBLIQUE ARGENTINE.

LE NOM «CALCHAQUI».

A dater de 1890 on a beaucoup écrit, dans la République Argentine, sur l'archéologie de la région andine de ce pays. Le Dr Francisco P. Moreno, l'infatigable fondateur, organisateur et directeur du Musée de La Plata, a été le promoteur de ce mouvement scientifique, en organisant des missions archéologiques, en mettant les publications de son musée à la disposition du monde scientifique international, en encourageant par tous les moyens possibles l'étude du passé préhispanique de son pays. Depuis, de nombreux ouvrages ont été publiés et l'on connaît maintenant, dans leurs grandes lignes, les antiquités des provinces andines. C'est un beau début pour le développement de la science préhistorique chez une nation jeune, où le goût des études qui n'ont pas une application pratique immédiate semble enfin s'éveiller peu à peu.

Mais beaucoup reste à faire et à refaire. Les descriptions et les figures d'un certain nombre d'objets de l'industrie préhispanique nous offrent un élément d'étude déjà précieux, mais, en général, les collections décrites proviennent d'achats faits à des paysans ou à des trafiquants en antiquités qui n'ont pu donner aucun renseignement sur les circonstances dans lesquelles ces objets ont été trouvés. On ne connaît même pas les localités de provenance pour beaucoup de pièces composant la plus grande partie de ces collections. C'est que très peu de recherches furent exécutées sur les lieux mêmes; les fouilles méthodiques sont encore moins nombreuses. Il est vrai, les descriptions et les plans de quelques-unes des ruines préhispaniques ont été faits sur place, mais il est impossible d'établir avec quelque certitude un rapport entre ces ruines et les objets qui pro-

viennent de la région où elles sont situées. Il faudrait donc des missions scientifiques bien organisées, composées d'archéologues compétents, munies de ressources pécuniaires suffisantes, et qui puissent effectuer des études sur place. Ainsi, et seulement ainsi, on pourra jeter quelque lumière sur les questions encore si obscures de l'ethnographie préhispanique du pays des Diaguites, dont l'histoire ne nous dit presque rien.

A propos de la littérature argentine sur l'archéologie de la région andine, nous ne pouvons passer sous silence une erreur dans laquelle sont tombés quelques auteurs : nous voulons parler des dissertations purement spéculatives sur la mythologie des Indiens préhispaniques et sur la portée symbolique de leurs sculptures sur pierre, de leurs décors céramiques, des figures peintes ou gravées par eux sur les outils et sur les rochers[1]. Certains de ces savants prétendent même fixer la valeur symbolique des plus simples figures géométriques, parfois communes à presque tous les peuples primitifs de la terre, et cela sans alléguer le moindre argument à l'appui de leurs interprétations. En lisant les ouvrages auxquels nous faisons allusion, il est difficile de dégager les faits intéressants de tant de fantaisies. L'étude d'une mythologie n'est possible que chez des peuples qui ont laissé des documents, comme les *codices* des anciens Mexicains, ou chez des peuples qui ont conservé des restes du culte et des cérémonies de leurs ancêtres, tels les Pueblos. Quant au folklore obscur et d'origine péruvienne que nous rencontrons chez les habitants actuels des pays andins de la République Argentine, il ne fournit aucun élément pour interpréter les tentatives artistiques des autochtones de cette région. Ces productions ne sont d'ailleurs le plus souvent que de simples ornements sans aucune tendance symbolique ou mythologique.

Il serait aussi à désirer que l'on ne compliquât pas l'archéo-

[1] Dans la bibliographie du présent ouvrage, je fais abstraction de ces publications quand elles ne contiennent pas de renseignements concrets concernant l'archéologie ou l'ethnographie des pays que nous étudions.

logie du pays des Diaguites, en donnant aux diverses catégories d'objets trouvés des noms quichuas, empruntés sans discernement aux chroniqueurs péruviens du XVIe et du XVIIe siècle. En général, les historiographes de la *conquista* ne définissent pas suffisamment les objets qu'ils désignent par un certain nom, et les différents auteurs se contredisent à ce sujet. Il est préférable, dans ce cas, de se servir de termes empruntés aux langues modernes et définissant la forme ou l'usage de l'objet que l'on veut désigner. On est en droit de s'étonner que des archéologues soutenant l'autonomie de la culture « calchaquie » adoptent ces anciennes dénominations péruviennes douteuses pour des objets provenant de la région diaguite.

La littérature archéologique de la République Argentine emploie les noms « Calchaquis », « région calchaquie », « civilisation calchaquie », etc., en parlant de toute la région diaguite. Nous avons déjà vu que les Calchaquis habitaient la partie sud de l'une des nombreuses vallées interandines, la longue et étroite Vallée Calchaquie qui court du Nord au Sud, près de la limite ouest de la province de Salta, au pied de la chaîne qui sépare cette province de la partie méridionale de la Puna de Atacama. D'après les témoignages de Bárzana, Romero, Monroy et Techo, que nous avons cités page 21, les Calchaquis parlaient sans aucun doute le cacan, et par conséquent ils doivent être considérés comme une peuplade diaguite. Les Calchaquis se rendirent célèbres, parmi tous les Diaguites, par leur esprit d'indépendance, par leur résistance opiniâtre aux Espagnols et par leurs continuelles rebellions. Les premiers historiographes, Techo par exemple, ne désignent jamais comme « Calchaquis » d'autres Indiens que cette peuplade de la Vallée Calchaquie, tout en la classant parmi les Diaguites. Mais Lozano, il est vrai, avec son manque de précision dans les définitions géographiques et techniques, emploie le nom « Calchaqui » à tort et à travers. Quelquefois il semble indiquer sous ce nom seulement les Indiens de la

Vallée Calchaquie, d'autres fois il l'applique à plusieurs autres tribus, particulièrement à certaines tribus de la province actuelle de Catamarca. Mais nous avons déjà fait remarquer l'ignorance de Lozano en ce qui concerne la géographie du pays qu'il décrit, et nous citerons comme exemple une de ses erreurs géographiques (**220**, I, p. 178), qui démontre qu'il ne connaissait pas la Vallée Calchaquie : il place la ville de Córdoba (de Calchaqui) dans la vallée de Quinmivil (Belen), alors que cette ville, d'après tous les documents de l'époque, était située dans la Vallée Calchaquie.

Quand la région diaguite commença à être l'objet d'études historiques et archéologiques, les ouvrages de Lozano furent pris pour base de ces études et les auteurs argentins étendirent l'usage du nom « Calchaqui » à tous les Diaguites. M. J. B. Ambrosetti va encore plus loin : pour lui, les habitants de la Puna de Jujuy et de la Quebrada de Humahuaca sont des « Calchaquis » ; il parle même de « Calchaquis du Chili ».

Cet emploi si large et si vague du nom « Calchaqui » rend difficiles les études archéologiques, donne lieu à des conceptions erronées de la géographie ethnique du territoire andin la République Argentine et amène une confusion regrettable des peuplades de cette région. Bien que le nom « Calchaqui », dans le sens inexact que nous avons signalé, se soit implanté dans la littérature, je crois nécessaire de passer outre à cet usage et je me propose d'employer l'expression « région diaguite » pour tout le territoire où habitaient les Diaguites, en réservant le nom « région calchaquie » pour la Vallée Calchaquie et la Vallée de Yocavil, sa continuation vers le Sud.

RUINES.

En traitant dans les chapitres suivants des antiquités préhispaniques de la région diaguite, je ne me propose pas de les décrire en détail, car il y faudrait plusieurs volumes. Mon intention est de dire seulement quelques mots des caractères généraux que présentent les débris de cette ancienne civilisation et de donner un aperçu sommaire des publications qui ont paru sur des sujets concernant l'archéologie diaguite. Je crois cet aperçu indispensable comme base de comparaison entre l'archéologie du haut plateau de la Puna que j'ai exploré, et celle de la région située immédiatement au sud de ce haut plateau.

Tous les lieux mentionnés au cours de cet aperçu sont indiqués sur la carte *fig. 10*[1], insérée en face de la page 212, et qui comprend toute la région diaguite, excepté sa partie la plus méridionale, pour laquelle on peut consulter la carte *fig. 1*.

La région est riche en ruines préhispaniques. Ces ruines n'ont d'ailleurs rien de commun avec les merveilleux monuments mégalithiques de la belle époque de l'ancien Pérou. Mais les ruines de la région andine de l'Argentine ressemblent aux vestiges subsistants de la construction vulgaire chez les habitants préhispaniques du haut plateau du Pérou et de la Bolivie, sur laquelle le P. Cobo (**103**, IV, p. 166) nous donne des

[1] Cette carte représente, à une échelle plus forte, une grande partie du territoire compris sur la carte ethnique *fig. 1*. La division administrative actuelle, en provinces et en départements, y est indiquée, étant donnée l'habitude de rapporter géographiquement les découvertes archéologiques à ces départements. Pour la province de La Rioja, une nouvelle division en départements a été établie il y a quelques années, mais j'ai préféré garder l'ancienne division qui est plus connue.

Pour éviter une confusion avec les chiffres indiquant les dates de fondation des villes et des missions espagnoles les plus anciennes, seules les cotes d'altitude des principaux pics sont données sur la carte *fig. 10*, mais d'autres cotes indiquées sur la carte *fig. 1* donnent une idée générale du relief du pays.

IMPRIMERIE NATIONALE.

renseignements très précis. Ce sont en général des restes de murs en pierres sèches[1], bien choisies et encastrées les unes entre les autres sans aucun mortier. Ces murs ont une épaisseur de $0^m 50$ à 1^m, et ce qui en reste debout ne dépasse presque jamais 1^m de hauteur. Un grand nombre même ne paraissent pas avoir été beaucoup plus hauts primitivement. Parmi les plus élevés qui aient été observés, nous pouvons citer certains murs de la forteresse de Pucará de Aconquija, de $2^m 75$ de hauteur sur $1^m 50$ d'épaisseur à la base et $0^m 60$ au sommet, d'après M. G. Lange (**206**), et d'autres, les plus hauts des ruines de Loma Jujuy, de $2^m 50$ de hauteur et $2^m 30$ d'épaisseur, mesurés par le docteur ten Kate (**342**, p. 334). Les constructions à étages n'ont jamais existé. Les *pircas* des ruines de la région des Diaguites forment les parois de constructions rectangulaires et rondes de différentes dimensions, mais les Indiens n'ont presque jamais pu arriver à faire des lignes très droites, des angles droits, des cercles ou des ellipses parfaits. Ils ne traçaient pas d'abord les lignes sur le sol; ils commençaient leur mur où il leur semblait bon, et le continuaient à vue d'œil, sans l'aide de l'équerre ou de la corde. C'est pour cela qu'ils pèchent toujours contre la régularité des figures géométriques et contre la symétrie. Une particularité de leurs enclos, chambres, cours ou compartiments, selon le nom qu'on préfère leur donner, c'est que la plupart d'entre eux n'ont pas de portes.

Il est difficile de se faire une idée du système de toiture employé par les constructeurs de ces demeures. Ils n'ont pu vivre dans des maisons de 1^m de hauteur seulement, quoique le P. Cobo dise qu'une certaine sorte de maisons au Pérou

[1] Ces murs s'appellent dans le pays des *pircas*, nom que j'adopterai. Il y a encore parmi les indigènes de ces régions des constructeurs habiles de pircas qui forment un corps de métier spécial. J'ai souvent admiré l'adresse de ces *pircadores*. Ils assemblent si bien des pierres de formes et de dimensions les plus différentes et font ainsi des murs si compacts et si solides, qu'une construction moderne en brique et mortier n'est guère supérieure à leurs *pircas*. Le mot *pirca* est quichua. Il est encore en usage à Cuzco.

n'avaient qu'un *estado* de hauteur. Dans certains cas, on pourrait supposer que le sol de l'habitation se trouvait au-dessous du niveau du sol extérieur. Cabrera (88, p. 141) mentionne dans la Sierra de Córdoba des maisons semblables, à moitié souterraines. Il dit que « *las casas son bajas é la mitad del altura que tienen está bajo de tierra y entran á ellas como á sótanos y ésto hácenlo por el abrigo para el tiempo frio y por falta de madera que en algunos lugares por allí tienen* ». Je reviendrai plus longuement sur ces questions en décrivant les ruines de la Vallée de Lerma, de la Quebrada del Toro et de la Puna de Jujuy.

On voit exceptionnellement des murs bâtis en pierre avec de la terre comme mortier; mais ces constructions sont très rares. Le mortier à la chaux était inconnu dans la région diaguite, à l'époque préhispanique. Les anciens murs en briques crues — *adobes* — sont rares.

Beaucoup de villages préhispaniques s'élevaient sur des collines d'un accès plus ou moins difficile. L'eau manquait sur ces collines, à peu d'exceptions près. Leurs anciens habitants ont dû apporter l'eau qui leur était nécessaire des ruisseaux qui coulaient au pied, et quelquefois même d'une distance considérable, comme le font encore, avec beaucoup de difficulté, les Zuñis et d'autres tribus habitant les *mesas* de l'Arizone et du Nouveau-Mexique. Lorsqu'on craignait un siège, il fallait faire de grandes provisions, ce qui semble confirmé par les nombreux fragments d'énormes récipients en terre cuite que l'on trouve partout dans les ruines.

On rencontre très communément une autre sorte de constructions. Ce sont des rangées de pierres de dimensions inégales qui n'ont pu servir de soubassements de murs. Ces alignements forment aussi des enclos ronds ou rectangulaires de différentes grandeurs. La couche de débris qu'on y trouve souvent démontre que quelques-uns de ces enclos ont été aussi des emplacements d'habitations, mais probablement les rangées de pierres ne formaient que la limite du terrain appartenant à une hutte ou à un hangar construit en peaux

ou en chaume sur des poutres en bois. Ces alignements de pierres renferment aussi parfois des superficies trop grandes pour avoir pu être des « cours » autour d'habitations et ne peuvent être expliquées non plus comme des cultures, car leur situation et la qualité du sol rendent cette explication impossible. Leur but est alors une énigme. M. Carl Lumholtz (**225**, I, p. 8, etc.) décrit des alignements de pierres, très nombreux en Sonora, dans l'extrême nord du Mexique. « Ces pierres, qui ont une longueur d'environ un pied, sont solidement enterrées dans le sol. Seule leur partie supérieure apparaît à la surface, à peu près comme les pierres-bordures que l'on voit quelquefois autour des pelouses et des massifs dans les parcs et les jardins. Les pierres alignées forment des cercles et des rectangles. J'ai vu deux cercles se touchant, chacun de 6 pieds de diamètre. Un rectangle mesurait 50 pieds de longueur et la moitié de largeur. Il n'y avait jamais de soubassements de murs au-dessous des pierres apparaissant à la surface du sol. » Cette description de Sonora correspond tout à fait aux alignements de pierres de la région diaguite. Quelquefois les alignements sont en position transversale sur les pentes des montagnes. Leur but était alors, sans doute, de retenir la terre qui recouvre ces pentes, bien que celles-ci n'aient probablement pas été utilisées pour l'agriculture. J'ai observé des alignements de cette sorte, parallèles, avec un écartement de 10^{m} environ entre chacun, sur la pente par laquelle on descend au village de Poman, dans la province de Catamarca, en venant du haut de la Sierra del Ambato. On marche pendant quelques kilomètres à travers ces alignements de pierres, dont chacun atteint parfois une longueur de 300^{m} et même davantage.

Sur les hauteurs de cette même chaîne de montagnes, j'ai vu des vestiges d'un autre genre, très remarquables. En effectuant du côté est l'ascension du pic le plus haut, le Manchao, 4,050^{m} d'altitude, on rencontre de distance en distance, le long du chemin le plus praticable pour cette ascension,

d'énormes blocs de quartz blanc, ayant quelquefois plus d'un mètre de diamètre, posés sur le sommet des rochers les plus saillants. Ces blocs, dont la blancheur se détache sur le micaschiste gris foncé de la montagne, ne peuvent avoir eu d'autre but que de jalonner le chemin. Il a fallu un travail considérable pour les transporter depuis leurs gisements, rares et situés à de longues distances, jusqu'aux altitudes où ils se trouvent.

Je passe maintenant à l'énumération des ruines connues, à propos desquelles je citerai les publications contenant des plans, des descriptions ou des notices.

C'est dans la Vallée Calchaquie, et surtout dans la Vallée de Yocavil, que l'on trouve en grand nombre des vestiges de villages préhispaniques, presque tous occupant, au moins en partie, des positions stratégiques sur des hauteurs. Les ruines de la Vallée de Yocavil sont les plus connues, car cette région seule a été visitée par des archéologues. Par contre, les ruines de la Vallée Calchaquie, au nord de Cafayate, n'ont pas été étudiées.

Lapaya, dans cette dernière vallée, près de Cachi, est une grande agglomération de vieilles constructions en *pirca* qui démontre l'existence ancienne d'un grand village. Aucun plan, aucune description n'ont été publiés sur ces ruines, mais je dirai plus loin ce qu'on en connaît, en décrivant une collection qui provient de cet endroit.

A l'ouest de Molinos, la Quebrada de Luracatao paraît, d'après les renseignements qui m'ont été donnés, renfermer beaucoup de ruines.

Hurvina est situé près d'Amblayo, dans les montagnes, à 70^{km} au nord-est de San Carlos. Le D^{r} ten Kate (342, p. 343) donne le plan d'un grand rectangle en *pirca* de cette localité, mesurant 138 pieds de longueur et 48 pieds de largeur. L'intérieur renferme plusieurs murs de séparation et deux petites chambres adossées au mur extérieur. Des ouvertures dans les murs intérieurs servent de portes, mais on n'en voit aucune dans le mur de circonvallation.

De la Quebrada de las Conchas ou de Guachipas, parallèle à la Vallée Calchaquie et courant à l'est de celle-ci, de Cafayate à la Vallée de Lerma, M. ten Kate (**342**, p. 344) cite, d'après les renseignements qu'il a recueillis, des ruines à CURTIEMBRE, à CARRIZAL et à MORALES.

PAMPA GRANDE est une localité du département de Guachipas, dans les montagnes à l'est de la Quebrada de las Conchas. M. Ambrosetti (**30**, p. 169-184) décrit des ruines situées sur deux plateaux aux environs de Pampa Grande, dont l'un porte le nom de La Pedrera. Les deux plateaux sont entourés d'une clôture en *pirca* et, dans l'intérieur de ces clôtures, existent les débris de certaines petites constructions circulaires et de *pircas* formant des arcs ouverts.

QUILMES. Dans la partie nord de la Vallée de Yocavil appartenant à la province de Tucuman sont les ruines de l'ancien grand village de Quilmes, énorme agglomération de milliers de constructions en *pirca*, au sommet et au pied d'une montagne. M. Ambrosetti (**18**) donne de cette ancienne ville une description générale accompagnée de plusieurs figures montrant les détails de différentes sortes de constructions. Quilmes est peut-être le village préhispanique le plus grand que l'on connaisse dans la région des Diaguites, et présente un intérêt tout spécial comme ayant été longtemps habité par les Indiens, à l'époque historique, après l'arrivée des Espagnols. Lozano (**220**, v, p. 191 et suiv. et 233 et suiv.) décrit le siège et l'assaut de Quilmes en 1665 par Don Alonso de Mercado y Villacorta, qui l'avait déjà vainement attaqué en 1659.

ANJUANA, un peu au nord de Quilmes, près de Colalao del Valle, possède aussi, suivant M. ten Kate (**342**, p. 346), des ruines d'une étendue considérable, de « nombreuses *pircas* comme à Quilmes ». Aucune description, aucun plan n'existent de ces ruines.

Dans la Vallée de Yocavil, on rencontre beaucoup d'autres ruines de grands villages dont les principales sont : Loma Rica, Fuerte Quemado, Loma Jujuy, Cerro Pintado et Andahuala.

LOMA RICA sont les premières ruines de la région où l'on ait pratiqué des fouilles. MM. I. Liberani et R. Hernández (217) ont publié, sous forme d'album et en reproductions photographiques, les plans qu'ils ont dressés de ces ruines. Burmeister (86) a donné une description sommaire des résultats de leurs recherches. Le Dr Florentino Ameghino (32, I, p. 535 et suiv., pl. X, fig. 322, 428) reproduit en partie la description et les figures. Loma Rica est un village préhispanique avec des habitations assez nombreuses et un vaste cimetière.

LOMA JUJUY, CERRO PINTADO et FUERTE QUEMADO sont trois anciens villages fortifiés, situés sur des montagnes escarpées. Le Dr ten Kate (343, pl. A) en a publié des plans dressés avec beaucoup de soin, les meilleurs que nous possédions, mais il n'en donne pas de description et il n'en détermine pas la position géographique. Loma Jujuy et Fuerte Quemado sont connues, mais il est impossible de trouver Cerro Pintado sur aucune carte. Le Dr Adán Quiroga (302) a donné une description de Fuerte Quemado.

ANDAHUALA. M. Moreno (244, p. 19) publie, d'après un dessin de M. Methfessel, une vue de ruines composées d'enclos rectangulaires et situées près de la localité de ce nom.

Au sud d'Andahuala, les pentes occidentales de la Sierra de Aconquija sont également parsemées de ruines. M. ten Kate en a observé à ARENAL et à RIO BLANCO.

LA CIÉNEGA et ANFAMA. A l'est de Santa María, sur le versant opposé de la Sierra de Aconquija, dans le département du Tafí, se trouvent La Ciénega et Anfama, décrits par M. Quiroga (300). Ces ruines semblent composées en grande partie d'alignements de pierres du genre de ceux dont j'ai parlé, et ne formant que des enclos circulaires. M. Quiroga a donné les croquis de plusieurs groupes de ces enclos. Certaines circonstances semblent indiquer qu'ils sont plus anciens que les ruines de la Vallée de Yocavil.

SAN ANTONIO DEL CAJON. A l'ouest de la Vallée de Yocavil et parallèlement à celle-ci se trouve l'étroite Vallée du Cajon, où

est situé le village actuel de San Antonio del Cajon, auprès duquel on voit des ruines dont M. ten Kate (**342**, p. 339) a dressé le plan. Elles comprennent une rangée d'enclos presque carrés, placée sur la crête d'une colline allongée, et deux autres rangées au pied de cette colline, de chaque côté, contenant chacune onze compartiments presque carrés, sans portes de communication entre eux ou avec l'extérieur, tandis que, entre quelques-uns des compartiments de la rangée située sur la colline, on trouve des portes.

La Hoyada, au sud de Cajon : un enclos rectangulaire d'environ $15^m \times 8^m$ sur le sommet d'une colline; à l'intérieur, sept petites chambres adossées au mur de circonvallation. Plan dressé par M. ten Kate (**342**, p. 340).

Guasamayo, au sud-ouest de La Hoyada : ruines d'un village assez important, composé de soixante-dix enclos ou maisons, tous rectangulaires, assez irréguliers et situés sur le plateau formé par le sommet d'une colline à flancs escarpés. Le plan de M. ten Kate (**342**, p. 341) montre un grand enclos rectangulaire, une sorte de « place publique » au milieu du village. M. ten Kate donne les mesures suivantes de quelques enclos choisis au hasard : $15^m\,10 \times 14^m\,40$; $11 \times 6^m\,50$; $10^m \times 9^m\,30$; $6^m\,30 \times 3^m\,90$; $6^m\,30 \times 5^m\,70$; $4^m\,50 \times 4^m\,20$. Le mur le mieux conservé avait $1^m\,62$ de hauteur et $0^m\,92$ d'épaisseur.

En continuant vers le Sud-Ouest, nous rencontrons aux environs de Hualfin, dans le département de Belen (Catamarca), beaucoup d'anciens vestiges.

Cerro Colorado de Hualfin. M. Carlos Bruch (**80**) a donné une bonne photographie et un plan de quelques-unes des ruines situées dans les environs de cette montagne.

Batungasta. Encore plus à l'Ouest, dans le département de Tinogasta, le plus occidental de la province de Catamarca, se trouve Batungasta, à l'entrée de la route qui conduit au Chili par le col de San Francisco. Ces ruines, d'une assez grande étendue, sont intéressantes par suite de la présence, sur les hauteurs, d'espèce de tourelles rondes bâties en pisé (*tapia*).

M. G. Lange (**205**) en a dressé un plan accompagné d'une description faite par M. Lafone-Quevedo (**192**).

Pucará de Aconquija. Dans le département d'Andalgalá, au sud de Santa María, il y a de nombreuses ruines, mais elles n'ont pas été décrites et paraissent d'ailleurs être de peu d'importance, excepté Pucará de Aconquija, dont M. Lange (**206**) a donné une bonne description et des plans détaillés, dressés avec soin. C'est une montagne formant plateau, lequel est entouré par une muraille en *pirca,* très bien conservée encore jusqu'à près de 3^{m} de hauteur, pourvue de bastions et de meurtrières. L'intérieur offre beaucoup de maisons en *pirca* formées d'un ou plusieurs compartiments. L'espace renfermé dans le mur de circonvallation a environ 1,200^{m} de longueur sur 660^{m} de largeur, et le mur lui-même a plus de 3,000^{m} de longueur totale. On remarque, dans l'intérieur de ce camp fortifié, des traces très nettes d'une source d'eau jaillissante, tarie maintenant. Pendant l'un de mes voyages dans cette région, j'ai pu examiner personnellement cette forteresse, admirable par sa position, par sa construction et par l'instinct stratégique démontré par ses constructeurs : c'est, en effet, une forteresse presque inexpugnable. Déjà von Tschudi (**355**, p. 15-16) avait visité les ruines de Pucará de Aconquija, qu'il décrit d'une manière un peu fantaisiste.

Dans le département de Poman, au sud d'Andalgalá, subsistent aussi, au pied des pentes occidentales de la Sierra del Ambato, beaucoup de ruines.

Sur Pajanco et Tuscamayo, M. Lafone-Quevedo (**201**) a donné une courte notice, sans plan ni croquis.

Ciudargita, près du village actuel de Saujil, au nord de Poman, est un ancien village en ruines assez bien conservées. Je l'ai examiné sommairement; il est composé de constructions rectangulaires en *pirca* formant une agglomération compacte avec des ruelles presque droites. M. Quiroga (**295**, p. 503) a donné une description très sommaire de ces ruines.

Nous ne savons absolument rien des ruines préhispaniques

de la province de La Rioja, et pourtant il doit y avoir, dans les vallées andines de cette province, autant de vestiges qu'en Catamarca. De vagues renseignements qui m'ont été donnés confirment cette supposition que j'étends à la province de San Juan, où une grande agglomération de constructions en *pirca* est connue, à la Tambería de Calingasta[1].

Comme je l'ai déjà dit page 14, je ne sais si l'on doit considérer comme appartenant à la région des Diaguites le sud de la Puna de Atacama qui touche les provinces de Catamarca et de Salta. Sur la carte ethnique (*fig. 1*) j'ai rapporté provisoirement ce territoire à la région des Diaguites. Là se trouvent, à 3,500^{m} au-dessus du niveau de la mer, les ruines d'Antofagasta de la Sierra, d'une grande étendue, divisées en deux groupes, d'après des renseignements recueillis et publiés par M. Ambrosetti (**28**, p. 13). L'un des groupes est situé à 10^{km} au sud du hameau actuel d'Indiens, Antofagasta, et se compose d'un grand labyrinthe de constructions en *pirca,* très irrégulières et séparées par des ruelles, suivant M. Ambrosetti qui cependant n'a pas vu ces ruines. L'autre groupe, à 5^{km} au sud-ouest du village actuel, est situé sur une colline, et au pied de celle-ci il y a beaucoup de vestiges d'anciennes cultures. Ces dernières ruines sont également mentionnées par le Dr L. Darapsky (**113**, p. 111) qui les considère comme une fortification (*pucará*) et croit avoir vu des traces de canaux d'irrigation dans les anciennes cultures au pied de la colline. Le Dr Moreno (**245**, p. 15) a aussi visité les ruines d'Antofagasta de la Sierra.

Dans la même région de la Puna de Atacama, on trouve d'autres ruines à Antofalla, au pied du volcan de ce nom; ces ruines sont mentionnées par M. Moreno (**245**, p. 15). Botijuela est situé à 40^{km} au sud d'Antofalla, sur le bord de la saline qui porte ce nom. D'après M. Ambrosetti (**28**, p. 14), il y a là encore d'anciennes constructions en *pirca,* circulaires et rectangulaires.

[1] Pour la situation géographique de ces endroits, voir la carte *fig. 1*.

Enfin un croquis des petites ruines de la Vega del Cerro Gordo, sur la frontière de la Puna de Atacama et du département de Molinos (Salta), a été dressé par M. Eduardo A. Holmberg. Ce croquis est inséré dans l'un des travaux de M. Ambrosetti (**28**, pl. iv, fig. 3). Les ruines se composent de constructions en *pirca* arrondies et carrées.

Ce sont là toutes les ruines de la région diaguite mentionnées dans la littérature. Quelques-uns des plans ont été dressés avec soin et les descriptions sont satisfaisantes, mais on n'y a jamais fait de fouilles méthodiques.

En ces localités on voit très fréquemment, dans chaque habitation, une ou plusieurs pierres longues, plantées debout dans le sol, à l'intérieur ou près des murs. M. Ambrosetti et d'autres auteurs ont appliqué à ces pierres le nom de *menhirs*. Elles ne semblent pas avoir eu un but pratique, ou du moins il est impossible d'expliquer lequel. Elles étaient probablement destinées à un usage religieux ou cérémonial. Ce sont, en général, des pierres portant peu de traces d'un travail artificiel; elles ont, pour la plupart, été formées d'une pierre schisteuse plate, dont on a détaché certaines parties pour lui donner la forme voulue. Elles ont, le plus souvent, de petites dimensions, leur longueur ne dépassant presque jamais un mètre.

Je décrirai plus loin des pierres de la même catégorie qui se trouvent dans les ruines de Tastil (Quebrada del Toro) et de Pucará de Rinconada (Puna de Jujuy).

Dans la Vallée de Tafí, à un endroit nommé El Mollar, M. Ambrosetti a découvert d'autres « menhirs » sculptés, de grandes dimensions. La plus intéressante de ces pierres a 3ᵐ 10 de hauteur et présente à sa partie supérieure une face humaine rudimentaire; au-dessous de celle-ci, la pierre est couverte d'ornements géométriques, très réguliers, composés de lignes combinées avec des cercles à point central. Dans le même endroit, de chaque côté du petit Rio del Rincon, il y a plusieurs autres pierres de la même longueur que cette der-

nière. Ces pierres présentent à leur extrémité supérieure des figures humaines dont les yeux, le nez et la bouche sont grossièrement taillés dans la pierre. Le sol, aux environs des « menhirs », est couvert d'alignements de pierres du même genre que celui décrit plus haut, formant en général des enceintes circulaires ou ovales. A Rio Blanco, près d'El Mollar, il existe aussi un « menhir » avec des ornements géométriques rectilignes très artistiquement sculptés. Ces monuments ont été décrits par M. Ambrosetti (**17**) et une courte description en a également été publiée par le D[r] Hamy (**159** et **155**, déc. v, n° xlvii, p. 44 et suiv.), qui les rapproche de certaines formes observées au Mexique par M. D. Charnay.

Parmi les ruines de La Ciénega, dans la même Vallée de Tafí, M. Quiroga (**300**, p. 118-119) a trouvé aussi deux « menhirs » sculptés. Sur l'un d'eux, le nez et les yeux d'une figure humaine sont indiqués dans la partie supérieure; l'autre porte près de sa base une concavité circulaire assez profonde, une sorte de cupule. M. Quiroga (*ibid.*, p. 120) décrit des « dolmens » du même endroit, mais je suis tout à fait convaincu que ces « dolmens » ne sont que des pierres tombées les unes sur les autres, naturellement, sans l'intervention de l'homme. Je ne crois pas qu'il existe de vrais dolmens dans ces régions.

Les mortiers (*metates*) en pierre sont communs dans les ruines. Celui que j'ai trouvé à Carbajal, dans la Vallée de Lerma (*fig. 47*), offre l'exemple de l'une des formes les plus fréquentes de ces mortiers. M. Ambrosetti (**30**, p. 160-162) reproduit un bon nombre de mortiers grossièrement travaillés, provenant de Pampa Grande (Salta).

Aux environs des anciennes demeures humaines, des cupules sont souvent creusées dans les rochers. Leur cavité est quelquefois presque cylindrique, mais en général elle est plus étroite au fond qu'à l'ouverture. Elles sont de différentes dimensions; les plus grandes que j'aie vues avaient à peu près $0^{m}50$ de profondeur et un peu moins de diamètre. On voit parfois de grands rochers tout couverts de ces cupules. Ce sont

des rochers horizontaux; les rochers verticaux portent rarement des cupules. M. Ambrosetti (28, p. 11) mentionne trois grandes cupules sur un rocher vertical, situé à Peñas Blancas, près du Cerro Ratones, sur la limite de la Puna de Atacama et du département de Molinos. Les cupules creusées dans les rochers horizontaux sont très communes dans toute la région diaguite, et j'en ai même vu dans la Sierra Santa Bárbara, entre Jujuy et le Grand Chaco. Le D[r] R. Lehmann-Nitsche (211) décrit un grand nombre de cupules qu'il a étudiées à Capilla del Monte, dans la Sierra de Córdoba. M. Ambrosetti (30, p. 14) reproduit une pierre avec trois cupules qu'il a découverte récemment à Pampa Grande. Suivant M. Florentino Ameghino (32, I, p. 514), il existe aussi des cupules dans les provinces de San Luis et de Mendoza, et, selon MM. Fonck et Kunz (134), elles ne sont pas rares dans la partie centrale du Chili. M. R. Lenz (213, p. 423) mentionne un bloc avec des cupules, la « Piedra Santa de Retricura », situé dans un défilé de la Cordillère près du volcan Lonquimay, au nord-est de Valdivia. Les Indiens Araucans y font des sacrifices pour le bon succès du voyage, quand ils passent du Chili en Patagonie. Les habitants des provinces interandines de l'Argentine nomment les cupules des *morteros* (mortiers). Il ne me paraît pas invraisemblable qu'elles aient été employées dans ce but, car beaucoup d'Indiens de l'ouest des États-Unis emploient encore de nos jours les cupules comme mortiers. Les formes combinées de cupules avec cercles extérieurs, dont M. Garrick Mallery (228, p. 189 et suiv.) décrit beaucoup de variétés différentes, sont inconnues dans la République Argentine.

Les pentes des montagnes de la région diaguite offrent, bien qu'assez rarement, des restes d'*andenes*, ces terrasses si communes au Pérou, construites par les Indiens préhispaniques pour y cultiver le maïs. J'en parlerai longuement en décrivant les *andenes* que j'ai trouvés à Sayate, dans la Puna de Jujuy. M. ten Kate (343, p. 17, fig. 22, 24) donne des figures représentant un autre genre de champs cultivés, horizontaux, limités par

des alignements de pierres semblables à ceux que nous avons décrits page 100. Cependant je ne crois pas qu'il s'agisse vraiment de champs de culture, surtout en ce qui concerne la figure 22 de M. ten Kate. Il existe pourtant des vestiges de champs horizontaux enfermés dans des bordures de pierres, et on peut constater quelquefois que de la terre y a été rapportée pour augmenter l'épaisseur de la couche de terre végétale.

On entend souvent parler des grandes routes du temps préhistorique dites « routes incasiques », construites sur les pentes des montagnes de la Cordillère, mais je n'en ai jamais vu dans la région diaguite. L'une d'elles, dont nous reparlerons page 205, suivait toute la Cordillère jusqu'à Mendoza, où elle passait au Chili. M. Moreno (**245**, p. 8) confirme l'existence des vestiges de cette route. Je décrirai plus loin une route préhispanique de la Quebrada del Toro.

On voit aussi dans la région diaguite des *apachetas,* grands monticules de pierres entassées par les Indiens aux points les plus élevés où les chemins traversent la crête des montagnes. L'Indien y dépose encore, en passant, de la coca et d'autres offrandes pour le bon succès de son voyage. M. Ambrosetti (**15**, p. 75) a donné une description des coutumes relatives aux *apachetas.* M. ten Kate (**342**, p. 337) mentionne un de ces autels au sommet de la chaîne de montagnes qui sépare Quilmes, dans la Vallée de Yocavil, de la Vallée del Cajon, et M. Quiroga (**295**, p. 505) a vu une autre *apacheta,* entre Aymogasta et Alpasinchi, sur la frontière des provinces de Catamarca et de La Rioja. Les *apachetas* sont d'origine péruvienne. Suivant Calancha (**89**; l. II, c. XI; p. 372), les Péruviens « adoraient des monceaux de pierres que les Indiens du Cuzco et les Collas dénommaient *apachitas* ». Le Père Arriaga (**39**, p. 130) les nomme parmi les « idolâtries » des Indiens du Pérou, et l'on trouve dans les questionnaires pour la confession de ces Indiens, formulés par Arriaga en 1621, et par l'archevêque de Lima, Don Pedro de Villa Gómez (**370**, fol. 37), en 1649, la question suivante : « *¿ Si cuando van camino an echado ó echan en las cumbres altas ó apachetas*

á donde llegan ó en piedras grandes hendidas, coca mascada ó maiz mascado ó otras cosas escupiéndolas, ó pidiéndoles que les quitan el cansancio del camino? » M. von Tschudi (**356**, v, p. 52) donne une description générale très intéressante des *apachetas* actuelles du Pérou et de la Bolivie, ainsi que des renseignements détaillés sur le culte que les Indiens actuels de ces pays rendent à ces autels. Les cérémonies qui ont lieu auprès des *apachetas* de la République Argentine sont presque identiques à celles du Pérou et de la Bolivie. Nous reproduisons plus loin, *fig. 88*, une *apacheta* de la Puna de Jujuy.

INDUSTRIE.

Céramique. — Peu de pays sont aussi riches en débris d'ancienne poterie que le pays des anciens Diaguites. Partout de grandes étendues sont couvertes de fragments de poterie; partout où les bords d'un ruisseau s'effondrent apparaît de la poterie; partout où l'on creuse la terre dans un but quelconque surgissent de vieux vases, de vieilles écuelles, toutes sortes de débris de céramique.

Mais l'art du céramiste préhistorique de ces régions était loin d'être aussi perfectionné que celui du Pérou. On n'y voit pas ces figures humaines des anciens vases péruviens, si admirablement modelés, si vivants dans leur raideur, si parfaitement semblables aux descendants actuels des artistes. Le modelage, la peinture et la gravure des céramiques de la région diaguite sont plus rudimentaires; les figures ont toujours quelque chose de grotesque, d'enfantin.

Et cependant le style est le style péruvien, les procédés sont ceux du Pérou. Seulement, c'est de la poterie péruvienne ordinaire; les chefs-d'œuvre, la poterie très fine, très artistique, manquent.

La poterie préhispanique de la région diaguite est, comme celle de toute l'Amérique, faite sans l'aide du tour, simplement avec les mains et des instruments rudimentaires pour façonner,

aplanir et polir. Le procédé paraît avoir été celui qui est en usage chez la plupart des peuples sauvages de nos jours : l'agrégation par petites portions de la matière en formant des cercles superposés. Je décris plus loin ce procédé tel que je l'ai vu employé par une vieille Indienne de la Puna.

La pâte est très variée, selon le soin mis à sa préparation et la qualité de la terre. Toutefois on ne trouve pas ces pâtes du Pérou, fines, homogènes, presque aussi compactes que la porcelaine. Comme dégraissant, on se servait de vieille poterie moulue, ou de pierre pulvérisée.

Les roches feldspathiques étaient souvent employées à cette fin; dans d'autres poteries on trouve quantité de petits fragments de mica enfermés à même la pâte et qui prouvent que le dégraissant a été du micaschiste ou d'autres roches riches en mica, réduites en poudre. Le mica blanc (muscovite) est assez commun dans la région, à l'état pur, sous forme de cristaux de $0^{m}20$ de diamètre. Quelquefois la pâte, surtout celle des grands pots grossiers d'une couleur noirâtre, est tellement riche en mica, que l'on est tenté de se demander si, par hasard, le dégraissant n'a pas été du mica pur : mais le minerai pur n'aurait pas donné l'effet désiré, c'est-à-dire rendre la poterie plus résistante. D'ailleurs, la structure de ces pots démontre que le dégraissant employé a été du micaschiste très riche en mica, roche très commune dans tout le pays.

Beaucoup de vases sont engobés, quelquefois seulement à l'extérieur ou à l'intérieur, quelquefois des deux côtés. Pour colorer l'engobe, on a employé de l'ocre rouge ou jaune et de la plombagine, quelquefois de la chaux.

Le décor des vases engobés avec de la plombagine est toujours formé par des traits gravés, tandis que ceux à engobe ocreuse sont ornés de figures peintes. Il n'y a presque pas d'exception à cette règle. On ne voit que très rarement de la poterie rouge gravée, bien qu'il n'y ait pas de raison pour que l'on ne grave pas sur cette couleur aussi bien que sur la poterie engobée avec de la plombagine. M. Lafone-Quevedo (**202**, p. 8, 10),

dans un travail tout récent, a tenté de classer la poterie d'Andalgalá en trois catégories, d'après l'ornementation : poterie grise gravée, poterie noire gravée et poterie peinte. La différence ne me paraît pas très grande entre la poterie gravée, noire et grise, l'engobe de ces deux variétés étant de la plombagine plus ou moins foncée. M. Lafone a rencontré des fragments des trois sortes partout sur la surface du sol, mais, dans les sépultures d'un ancien cimetière qu'il a fouillées, il n'y avait pas de poterie gravée; cette poterie manque dans les *andenes* des environs, où l'on trouve seulement de la poterie peinte. M. Lafone en veut tirer la conséquence que la poterie des deux catégories est différente ethnographiquement et chronologiquement. Ce serait là un fait fort intéressant si l'on pouvait en prouver l'évidence. Cependant, dans d'autres régions, comme la Quebrada del Toro, j'ai trouvé ensemble, *en place,* ces deux sortes de poterie.

La couleur la plus commune des ornements peints de la céramique est le noir, probablement à base de charbon. Mais il y a aussi d'autres couleurs : rouge, jaune, violet, brun, provenant de terres ocreuses ou qui contiennent du magnésium. Le blanc est produit avec des matières calcaires; quant au vert, je n'en ai jamais vu.

L'usage de la vannerie comme moules à pousser les vases en terre cuite a existé, bien que très rarement, dans la région des Diaguites. Un vase, formé de cette manière et portant les impressions très nettes du panier dans lequel il a été moulé, provient de Santa María et a été figuré par M. Ambrosetti (**21**, p. 132). Dans la collection faite par le comte Henri de La Vaulx à El Bañado (Quilmes), et donnée au Musée du Trocadéro, existe une grande écuelle, cataloguée sous le n° 47828, de 0m38 de diamètre et 0m20 de hauteur. A l'extérieur, elle offre les traces très manifestes de la corbeille en vannerie qui a servi à la mouler, et la partie déprimée du fond montre très nettement la forme carrée de l'amorce pour la confection de cette corbeille. Cette écuelle, qui fermait l'orifice d'une urne

funéraire d'enfant, a été décrite par M. de La Vaulx (**366**, p. 173), mais il n'en a pas donné de figure. Pour faire connaître ce rare spécimen de poterie, je le reproduis ici, *fig. 3*. La pâte est assez fine, rougeâtre. Dans la collection de Lapaya, décrite plus loin, se trouve une autre écuelle, *fig. 28 c* et *30*, dont les impressions au fond démontrent qu'elle a été posée, pendant sa confection, sur une claie en vannerie. A Puerta de Tastil (Quebrada del Toro), j'ai trouvé aussi un fragment de poterie avec des impressions de vannerie. M. A. de Mortillet a rapporté de Tarija (Bolivie) d'autres fragments de poterie poussée en vannerie. L'usage de la vannerie pour mouler des vases paraît avoir été rarement pratiqué dans l'Amérique du Sud. Le D[r] Verneau (**367**, p. 154) décrit et figure des fragments provenant d'une sépulture contenant des urnes avec des ossements humains, du Rio Arauca, affluent de l'Orénoque. M. Erland Nordenskiöld (**269**, p. 22) mentionne un fragment de poterie poussée en vannerie qu'il a trouvé dans une grotte de la Vallée de Queara, au nord du lac Titicaca. M. de La Vaulx (**366**, p. 174) parle de fragments de poterie avec des impressions de vannerie qu'il aurait recueillis à San Gabriel et à Choele-Choel, dans la Patagonie; mais M. Verneau (**368**) ne dit rien de ces fragments, dans son étude sur les collections patagoniennes de M. de La Vaulx. Dans l'Amérique septentrionale, spécialement dans le nord des États-Unis, les poteries portant des impressions textiles sont assez communes, mais ce sont surtout des empreintes de tissus, de cordes, etc., qui ont été employés en formant les vases ou pour leur décoration. Au contraire, les empreintes de vannerie y sont rares, selon M. Holmes (**172**, p. 69), et les corbeilles n'ont guère été employées que comme support ou pour y mouler le fond du vase. Parmi les milliers de poteries des États-Unis qu'a manipulées le distingué chef du Bureau d'ethnologie, il dit n'avoir vu aucun spécimen ayant été entièrement poussé dans une corbeille, comme c'est le cas de l'écuelle de la collection de La Vaulx. Cependant M. Holmes (*ibid.*, p. 58-59) cite des renseignements historiques suivant lesquels ce mode de

fabrication était en vogue parmi les Indiens du Missouri et du Haut Mississipi, au commencement du XIXe siècle. La corbeille était détruite par le feu en cuisant le vase.

Les objets les plus fréquents dans la région diaguite sont les vases et les écuelles, de formes et de décors les plus variés.

Parmi les vases, les grandes urnes funéraires ont, tout d'abord et naturellement, attiré l'attention des auteurs qui ont étudié l'archéologie de la région diaguite; j'examinerai cette catégorie de vases plus loin, en parlant des cimetières de la région.

Les urnes décorées contenant des squelettes ou des ossements ont sans doute été fabriquées pour cette destination funéraire spéciale, et c'est peut-être aussi le cas de la plupart des plats qui servent de couvercles à ces urnes. Au contraire, il n'y a aucune raison pour appliquer, d'une façon générale, la même hypothèse aux autres vases que l'on rencontre dans les sépultures, et qui ne sontque de la poterie de ménage, plus ou moins simple ou artistique, ayant contenu les aliments, les boissons et autres provisions que l'on donnait au défunt pour l'autre vie.

On a publié un certain nombre de figures de cette poterie de ménage. Voici celles qui se trouvent dans les ouvrages de M. Ambrosetti : six pièces assez intéressantes « de Tucuman », et une pièce de Jachal (San Juan) (**10**, p. 5 et suiv.); sept petits vases anthropomorphes de Molinos (Salta), Belen (Catamarca), Lules (Tucuman) et Cafayate (Salta) (**19**, p. 47 et suiv.); deux vases ornithomorphes provenant de Seclantás (Vallée Calchaquie) (**19**, p. 61 et suiv.); deux vases représentant des animaux, de Tafí et de La Viña (Salta) (**19**, p. 78); un très intéressant vase peint d'Andalgalá (**19**, p. 84), reproduit aussi par M. Lafone-Quevedo (**191**, p. 16) et par M. Quiroga (**299**, p. 327); un vase avec une curieuse représentation humaine (**19**, p. 94); un vase anthropomorphe d'Andahuala (Santa María) (**19**, p. 105); un petit vase de Vipos (Tucuman) (**19**, p. 128); un vase fameux portant une figure humaine modelée

et couvert d'une ornementation peinte très compliquée, découvert par M. Quiroga à Amaicha (Vallée de Yocavil, au nord de Santa María) (**19**, p. 159); ce vase est aussi figuré par M. Quiroga (**299**, p. 316, et **303**, p. 169); d'autres petits vases ornés (**19**, p. 218, 235); un petit vase peint de Santa María (**19** *bis*, p. 171); un grand vase peint de Santiago del Estero (**19** *bis*, p. 174); trois vases, dénommés *vasos ceremoniales*, de La Viña et de Cafayate (Salta) (**21**, p. 126, 128, 129); une série d'écuelles de Santa María peintes avec des ornements géométriques en rouge sur fond blanc (**26**); enfin plusieurs vases de Lapaya (Vallée Calchaquie) (**22**) et de Pampa Grande (département de Guachipas, Salta) (**30**). On remarque parmi ces derniers un énorme vase (**30**, p. 51), de 1m18 de hauteur et 1m25 de diamètre maximum, que M. Ambrosetti croit avoir été employé comme dépense pour le grain, ce qui est assez vraisemblable. M. Quiroga publie souvent, dans ses travaux sur le symbolisme et la mythologie, les mêmes figures que M. Ambrosetti. Cependant nous trouvons dans ses ouvrages quelques vases intéressants qui n'apparaissent pas chez M. Ambrosetti. Les plus remarquables sont : un vase de la Sierra de Ambato (Catamarca) (**301**, p. 433 et **303**, p. 80); un autre de Santa María (**301**, p. 444); un petit vase d'Amaicha (**301**, p. 445); un vase ornithomorphe avec une figure humaine fantastique, gravée (**301**, p. 431); un vase peint de Capayan (Catamarca) (**301**, p. 425 et **303**, p. 99-100). M. Lafone-Quevedo, en dehors de plusieurs poteries trouvées dans des sépultures à Chañar-Yaco (**191**) et à Batungasta (Tinogasta) (**192**), nous donne de bonnes phototypies de deux vases peints et de deux vases gravés des environs d'Andalgalá (**202**, pl. XII-XV). M. Bruch (**80**) figure une série de poteries de Hualfin (Belen). Enfin l'album de MM. Liberani et Hernández (**217**) contient un certain nombre de poteries de Loma Rica; leurs figures ont été reproduites par M. Ameghino (**32**, t. I). Voilà donc une liste, que je crois assez complète, sur les vases de la région diaguite dont nous avons des figures. Il est toutefois à regretter que nous ne possédions que sur très peu de ces pièces des indications relatives aux

circonstances dans lesquelles elles ont été trouvées; les renseignements se bornent à donner le département d'où elles proviennent. Le Musée de La Plata possède une collection très riche d'objets inédits.

Nous avons déjà parlé des fragments de différentes sortes de poterie d'Andalgalá, récemment publiés par M. Lafone-Quevedo (**202**). Dans un autre ouvrage du même auteur (**201**), on trouve aussi une planche de fragments de poterie peinte, de Tuscamayo et de Pajanco, en Poman, au sud d'Andalgalá, très semblable à celle de ce dernier département. M. Ambrosetti (**19** *bis*, p. 166) publie également une planche de fragments de poterie peinte de Santiago del Estero et plusieurs planches (**30**, p. 141, 143, 146, 148) de fragments de poterie gravée, de Pampa Grande. Mais le plus curieux fragment connu de la région diaguite est une partie de vase provenant du Rio del Inca, en Tinogasta (Catamarca). Sur ce fragment est gravé un Indien armé et, à côté, une grande hache très curieuse. M. Lafone-Quevedo (**191**, p. 25, et **202**, p. 14) en donne une figure, reproduite plusieurs fois par MM. Ambrosetti et Quiroga.

Tous ces vases sont décorés de figures modelées ou d'ornements peints. Comme au Pérou, le vase entier est souvent la représentation grotesque d'un homme ou d'un animal. Ce sont naturellement les pièces de formes rares ou d'ornementation compliquée qu'on a publiées. Les auteurs se sont donné beaucoup de peine pour imaginer, généralement à l'aide de la mythologie péruvienne, si obscure et si variable, ce que signifiaient ces figures. En ce qui concerne la poterie commune des anciens habitants des vallées interandines du territoire argentin, sa technique et ses formes, presque rien n'a été écrit. Ces pièces n'attirent pas l'attention des paysans et des chercheurs de trésors qui ont déterré la pluplart des objets décrits dans les publications citées, à l'exception toutefois des objets qui proviennent des fouilles de M. Lafone-Quevedo. Cependant une étude scientifique de cette poterie commune serait d'une grande importance pour l'archéologie de ces régions.

Un autre genre de productions assez caractéristique de la céramique diaguite est constitué par les petites statuettes humaines, modelées d'une manière assez rudimentaire. M. Ambrosetti les appelle des « idoles funéraires », bien qu'il n'ait été constaté nulle part qu'on en trouve dans des sépultures. M. Lafone-Quevedo leur a appliqué le nom péruvien de *conopas* ou *canopas* en prenant ce mot dans le sens de dieux pénates, d'après la définition de plusieurs auteurs anciens, et parmi eux Antonio de la Calancha (**89**; l. II, c. XI; p. 373). Cependant, d'après Joseph de Arriaga (**39**, p. 15-16), les *conopas* des Péruviens n'étaient pas des statuettes, mais des pierres de formes ou de couleurs exceptionnelles, et quelques-unes de ces pierres avaient « la forme d'un *carnero* (lama) ». Ces pierres étaient, suivant Arriaga, conservées comme une sorte de mascottes, et dans ce cas les *conopas* seraient les *illas* dont nous parlerons plus loin. Il y a des statuettes argentines qui ressemblent parfaitement à des statuettes en terre cuite rencontrées au Pérou dont MM. Stübel et Reiss (**340**) publient plusieurs spécimens.

Les premières figures de ces « idoles », publiées par M. Lafone-Quevedo (**191**, p. 19), ont été reproduites par M. Ambrosetti (**19**, p. 10-24, 106-108, 112, 116, 126, 128, 210-214, 217, 239), qui en publie beaucoup d'autres, soit en tout une trentaine. M. Quiroga en a aussi publié quelques-unes. Dans d'autres travaux de M. Lafone-Quevedo (**192**, p. 10; **201**, p. 8 [planche], et **202**, pl. XVI-XVII), il y a encore cinq statuettes, et, dans son dernier ouvrage, M. Ambrosetti (**30**, p. 53, 97) reproduit quatre nouvelles « têtes d'idoles ». Plusieurs statuettes montrent des coiffures très compliquées. Ces « idoles » proviennent de Santa María, Andalgalá, Belen, Poman, Ambato et Capayan en Catamarca; Tafi et Famaillá (Lules) en Tucuman; Molinos, Cafayate, Guachipas et La Viña en Salta; Los Sauces en La Rioja.

Il y a aussi des animaux et des têtes d'animaux modelés en terre cuite. M. Ambrosetti (**19**, p. 57-59) nous montre des têtes de jaguars, très faciles à reconnaître bien qu'elles soient stylisées. Une tête de chauve-souris (*ibid.*, p. 176) est très distincte,

mais l'autre figure que M. Ambrosetti (*ibid.*, p. 175) donne comme « tête de chauve-souris » n'a rien de commun avec cet animal. Ce même objet, actuellement dans la collection de la Mission Française, est reproduite ici *fig. 2 h*. Dans ses dernières fouilles, à Pampa Grande, M. Ambrosetti (**30**, p. 136, 138) a trouvé d'autres têtes d'animaux, dont il donne des figures. Sur les vases de la région diaguite, surtout sur les petits plats et écuelles, l'application de têtes modelées d'oiseaux et de lama, comme anses, est assez commune. Les têtes de canard sont très fréquentes.

Pour donner quelques exemples de l'art du modelage en céramique des anciens habitants de la région diaguite, je reproduis, *fig. 2,* un certain nombre de statuettes humaines et de têtes d'animaux appartenant à la collection de la Mission Française. Voici leur description :

a. AMAICHA (Vallée de Yocavil, partie appartenant à la province de Tucuman). — Grande tête ressemblant à celle d'un jaguar. Yeux, nez, narines et bouche assez accentués, bien que maintenant un peu effacés par l'action du temps. Il ne reste que la trace d'une des oreilles, modelée de façon à imiter celles du jaguar. La tête est presque sphérique, de 0^{m} 09 de diamètre, creuse à l'intérieur; elle a fait partie de la paroi d'un grand vase de 0^{m} 015 d'épaisseur. Pâte couleur rose, grossière, à dégraissant feldspathique. Cette tête est figurée à 1/3 grandeur naturelle, tandis que les autres pièces le sont aux 2/3.

b. AMAICHA. — Tête humaine. Face presque plate; yeux et bouche profondément creusés. Cheveux séparés par une raie au milieu et peignés sur les deux côtés, comme la coiffure des Indiennes actuelles de la région. Cette tête a servi d'anse à un vase ou à une écuelle. Pâte semblable à celle de la pièce précédente.

c. AMAICHA. — Mêmes caractères que *b.*

d. AMAICHA. — Tête d'un animal monstrueux, à quatre cornes et à deux oreilles, actuellement cassées, ainsi que les pointes de trois des cornes. Nez aquilin; lèvre supérieure fendue au milieu. Cette tête était placée sur la paroi d'un vase de 0^{m} 008 d'épaisseur. Pâte grossière, couleur rose; dégraissant contenant du mica.

e. AMAICHA. — Tête de puma qui se trouvait en relief sur un vase. Très analogue aux têtes de puma que l'on rencontre très souvent sur des vases péruviens, principalement sur les vases dits *aryballes,* dont nous traiterons longtemps pages 295 et suiv. On peut parfaitement suivre, sur les poteries

de Tiahuanaco, la transition entre les têtes de puma modelées d'une manière complète et naturelle et les têtes stylisées dont notre figure est un exemple, et qui ont les oreilles et la bouche simplement indiquées au moyen de dépressions allongées. Ces têtes de puma schématiques, d'une forme si simple et si caractéristique, que l'on trouve partout dans les limites de l'ancien empire péruvien, depuis l'Équateur jusqu'à la République Argentine, sont une preuve indéniable de filiation péruvienne de l'art diaguite. Cette manière si originale de rendre la tête du puma ne peut avoir été inventée séparément dans un pays et dans un autre. Pâte grossière, couleur rose.

f. « Vallées Calchaquies », sans indication plus précise sur la provenance (pièce obtenue par échange avec le Musée de La Plata). — Tête d'un animal fantastique, en relief sur la paroi d'un vase. Yeux, narines et bouche creusés assez profondément; les dents marquées par des raies creusées dans les lèvres. Représente peut-être un jaguar et ressemble beaucoup à une tête en terre cuite provenant de Pampa Grande et figurée par M. Ambrosetti (**30**, p. 138). La tête est creuse, d'une pâte grossière, rouge; dégraissant feldspathique; recouverte d'une patine calcaire blanchâtre.

g. Poman (Catamarca). — Tête que l'on pourrait prendre pour celle d'un pécari (*Dicotyles*). Creuse, presque sphérique, cette tête a été placée en relief sur un vase. Le museau est cassé. Les lignes arquées qui, partant des oreilles, arrivent au museau, représentent peut-être les bandes blanches de la tête du *Dicotyles*. Pâte fine, jaunâtre.

h. Capayan (Catamarca). — Tête d'un mammifère dont il est impossible de définir l'espèce. En relief sur un vase. Cette pièce est celle que M. Ambrosetti (**19**, p. 175) a décrite et figurée comme « tête de chauve-souris »; mais il n'existe pas de chauve-souris avec un museau de cette forme. Pâte rougeâtre, grossière.

i. Santa Maria (Vallée de Yocavil). — Tête de lama ayant formé l'anse d'un vase ou d'une écuelle. Pâte grisâtre, grossière.

j. Vinchina (La Rioja). — Tête de canard reproduite avec beaucoup de fidélité. Ces têtes sont très communes comme anses d'une certaine sorte de petits plats. Nous les retrouverons, plus ou moins bien modelées, à Lapaya, *fig. 28 g* et *29*, et à Pucará de Lerma, *fig. 45 a*. Pâte rouge, fine; engobe d'ocre rouge.

k. Amaicha. — Tête de serpent, probablement anse d'un vase. Yeux et bouche bien marqués; derrière les yeux sont modelées des oreilles. Pâte jaunâtre, fine.

l. Cafayate (Vallée Calchaquie, Province de Salta). — Tête d'animal fantastique. Paraît avoir été placée perpendiculairement sur le bord d'un vase, comme anse. La cavité de la bouche est très profonde; sur le front il y

a trois raies horizontales. L'envers de la figure est plat. Pâte grossière, grisâtre et dure; dégraissant contenant du mica; engobe d'ocre rouge.

m. Santa Maria. — Une autre tête fantastique. Il est difficile de savoir s'il s'agit d'une tête humaine ou de celle d'un animal. Sous les yeux et sous le menton, on voit des raies verticales; le nez est aquilin et très prononcé. L'envers de la figure est presque plat, modelé sans aucun soin. Cette tête a probablement fait partie d'une figure entière, car le cou, à l'endroit de la cassure, est trop gros pour que l'on puisse croire qu'il ait, comme dans la précédente, continué le bord d'un vase. La pièce est presque identique à une tête provenant de Pampa Grande et publiée par M. Ambrosetti (**30**, p. 97, fig. 102). Seulement, dans celle-ci, manquent les raies sur le menton. Pâte assez grossière, couleur rose.

n. Pipanaco (Andalgalá, province de Catamarca). — Face humaine, rappelant beaucoup certain style péruvien. L'envers est légèrement concave et lisse, sans traits gravés. L'épaisseur de la pièce est presque uniforme : 0^{m} 14 au milieu, s'amincissant jusqu'à 0^{m} 008 aux bords. Cette tête, d'après ce que démontre la cassure, a fait partie du bord d'un vase, formant un quadrilatère irrégulier qui surpassait ce bord dont elle formait la continuation vers le haut. Pâte fine, jaunâtre; dégraissant contenant des grains très fins de mica.

o. Amaicha. — Statuette humaine, plate, de 0^{m} 015 d'épaisseur sur 0^{m} 065 de longueur et 0^{m} 035 de largeur maximum. La poitrine et le ventre sont légèrement concaves, les mains et les pieds sont indiquées par un certain nombre de petites incisions. Pâte assez fine, couleur rose. Trace de peinture noire sur le front et le ventre.

p. Amaicha. — Statuette humaine. Les bras sont rudimentaires, mais les jambes sont bien développées. La jambe droite et le pied gauche manquent, la pièce a été cassée. Un trait curieux de cette petite statuette, ce sont deux tresses de cheveux qui pendent devant les épaules. L'envers de la figure est légèrement concave. Pâte rouge, fine.

q. « Vallées Calchaquies », sans indication plus précise sur la provenance (pièce obtenue par échange avec le Musée de La Plata). — Statuette humaine beaucoup plus grande que les deux précédentes : 0^{m} 115 de longueur. Des lignes indiquent les cheveux peignés des deux côtés avec une raie au milieu. La bouche manque, à moins qu'elle n'ait été placée sur une partie du menton qui est cassée. Les bras sont posés sur la poitrine; les mains et les doigts sont bien indiqués; on ne voit pas les doigts de la main droite, car cette partie de la pièce est détériorée. A l'envers, les hanches sont indiquées par des parties saillantes. Pâte assez grossière, couleur rose.

r. Molinos (Vallée Calchaquie, province de Salta). — Statuette humaine, les mamelles démontrent le sexe féminin. Les jambes sont tout à fait rudi-

mentaires : la figure n'est pas cassée à cet endroit, comme on pourrait le croire. A l'envers de la tête sont gravées des lignes obliques et une raie centrale indiquant le mode de la coiffure. Le front très fuyant de cette statuette comme des trois précédentes semble représenter la déformation artificielle du crâne dite « déformation aymara ». Pâte rouge, très fine.

Les fusaïoles en terre cuite ornées de différentes manières sont communes. M. Ambrosetti (**19**, p. 190-192) et M. Lafone-Quevedo (**202**, pl. VIII et XVI) en présentent quelques exemples.

Des objets dont la présence dans la région diaguite est très intéressante à constater, ce sont les pipes. M. Ambrosetti (**19**, p. 225-227) en donne cinq figures. L'une de ces pipes est en pierre, trois en terre cuite; l'auteur n'indique pas la matière dont est faite la cinquième. Deux d'entre elles sont de Capayan (Catamarca), deux d'Amaicha (Vallée de Yocavil, partie de Tucuman) et une de Los Sauces (La Rioja). Dans le nord de l'Argentine, en dehors de la région des Diaguites, la Mission Suédoise a trouvé à Palo á Pique (Vallée de San Francisco, Jujuy) une pipe en terre cuite, à long tuyau et à fourneau perpendiculaire, qui a été reproduite par M. Erland Nordenskiöld (**262**, pl. 5, fig. 1). On n'a pas rencontré au Pérou de pipes du temps préhispanique; c'est un fait connu que les anciens Péruviens ne s'en servaient pas. Au Brésil, où beaucoup de tribus sauvages actuelles fument le tabac dans des pipes, on en a trouvé dans des tumulus préhistoriques à Bahia et à São Lourenço (Rio Grande do Sul), d'après le D[r] H. von Ihering (**180**, p. 553). M. Medina (**234**, p. 209, fig. 85, 87-91) nous fait connaître des pipes préhistoriques du Chili. Le D[r] Verneau (**368**, p. 287, fig. 63) et M. F.-F. Outes (**276**, p. 463 et suiv.) en décrivent plusieurs, en pierre, de la Patagonie. Celles-ci ressemblent parfaitement à celles du Chili et aussi, du moins comme forme de fourneau, à certaines pipes des Araucans modernes. Il est probable qu'elles proviennent toutes des Araucans. M. von Ihering (**177**, p. 80) niait autrefois l'usage des pipes avant l'arrivée des Européens en Amérique du Sud, mais, devant les pipes de Bahia et celles de la région diaguite, il a changé d'opinion. Le



Fig. 2. — Région diaguite. Statuettes humaines et têtes d'animaux modelées en terre cuite.
a, 1/3 ; *b-r*, 2/3 de la grandeur naturelle.

distingué archéologue de São Paulo insinue (**180**, p. 563, 575) que la distribution géographique des pipes préhistoriques et certaines autres analogies entre l'archéologie des vallées interandines de la République Argentine et celle du Brésil méridional démontrent l'influence de la civilisation préhistorique de cette première région sur celle du Brésil. Pourquoi ne pas admettre l'hypothèse inverse, c'est-à-dire que l'habitude de fumer avec des pipes aurait été introduite du Brésil dans la région diaguite et, de là, peut-être même dans la Patagonie et au sud du Chili? Je décrirai plus loin des cimetières des Vallées de Lerma et de San Francisco qui me semblent prouver un courant migratoire tupi-guarani du Brésil vers la partie interandine de l'Argentine. La distribution géographique des pipes sert aussi d'appui à cette thèse.

Pierre sculptée et taillée. — Commençons par les haches en pierre. La Mission Française possède une trentaine de haches de la région diaguite (provinces de Catamarca et de Salta, surtout Vallée de Yocavil). Je reproduis, *fig. 5*, dix spécimens de cette collection que j'ai choisis de manière à représenter les formes et les dimensions les plus communes. Voici les détails de leurs dimensions et de leurs poids :

NUMÉROS.	LONGUEUR.	LARGEUR MAXIMUM.	ÉPAISSEUR MAXIMUM.	POIDS.
	millim.	millim.	millim.	grammes.
1	153	69	54	912
2	121	69	56	775
3	138	77	44	705
4	100	62	58	559
5	170	82	70	1,690
6	145	74	60	1,124
7	147	65	59	1,004
8	95	44	43	255
9	110	46	30	221
10	121	72	52	742

Ces haches sont faites de roches dures et lourdes, en général des quartzites, des grès ou des roches granitiques. Elles sont

assez bien polies. Toutes sont bien aiguisées, leur tranchant formant biseau atténué, excepté les n°s 2 et 7. Le premier de ces deux spécimens ne semble jamais avoir eu de tranchant; c'est plutôt un marteau qu'une hache. Le n° 7, au contraire, paraît avoir eu un tranchant, qui probablement a été lésé et émoussé par le travail. La plupart des haches en pierre de la région diaguite présentent le tranchant en biseau, comme ceux de nos spécimens. Quant à la forme, deux de nos haches, les n°s 4 et 10, sont plus courtes que les autres, si l'on compare la longueur avec la largeur. Ces haches courtes ne sont pas rares dans la région diaguite, quoique moins fréquentes que les haches dont la longueur est environ le double de la largeur. Les petits spécimens n°s 8 et 9 semblent trop légers pour avoir été employés dans un but pratique. Peut-être étaient-ce des jouets. Le n° 9 présente cette particularité que le revers est plat, la rainure n'existant que du côté qui est visible sur la figure.

Toutes ces haches sont entourées d'une rainure ou gorge servant à fixer le manche. Mais la gorge ne fait le tour complet de toute la hache que dans deux spécimens, le n° 5 — le plus grand — et le n° 2. Sur les autres, la rainure comprend seulement trois côtés : elle laisse le dos de la hache intact. La première catégorie est rare au pays des Diaguites; presque toutes les haches de pierre qu'on y a rencontrées sont de la deuxième catégorie : ce sont les haches caractéristiques de la région. Elles sont, en général, de dimensions semblables à celles des spécimens que nous avons reproduits. Les renseignements sur les haches de pierre n'abondent pas dans la littérature archéologique de la République Argentine, et les reproductions sont moins nombreuses encore. M. Moreno (**244**, p. 15) donne la figure d'une hache à gorge entourant toute la pièce, provenant de Singuil (Catamarca). De la deuxième catégorie, à gorge incomplète, M. Quiroga (**300**, p. 115) reproduit un spécimen qu'il a exhumé d'une sépulture à La Ciénega (Tafi). D'autres haches de cette sorte, provenant de Loma Rica, ont été représentées

par MM. Liberani et Hernández (**217**, pl. xxi, nos 3, 4); leurs figures ont été reproduites par le Dr F. Ameghino (**32**, i, pl. x, fig. 344). Récemment, M. Ambrosetti (**30**, p. 157) a publié des photographies d'une douzaine de haches trouvées à Pampa Grande et à Churcal (Guachipas, Salta). La plupart ressemblent beaucoup, comme forme et comme dimensions, à nos spécimens de la deuxième catégorie.

Les haches dont la gorge comprend seulement trois côtés de la hache peuvent être regardées comme typiques pour la région diaguite. Ce type est rare, même exceptionnel, dans les autres parties de l'Amérique du Sud, tandis que les haches d'autres formes sont rares dans la région diaguite. MM. Stübel et Reiss (**340**, i, pl. 15, fig. 18, 19) figurent cependant deux haches de notre type diaguite, de Riobamba et de Quito. En Amérique du Nord, ce type se trouve surtout dans la région des Pueblos; M. Charles C. Abbott (**1**, p. 13) en représente aussi un spécimen du New-Jersey, et M. Holmes (**171**) plusieurs spécimens des environs de la baie de Chesapeake, mais qui diffèrent cependant un peu de notre type. En Europe, cette forme de hache en pierre existe aussi.

Quelle a été la destination de ces haches en pierre « néolithiques », de formes diverses, mais ayant toujours les mêmes caractères essentiels, et que l'on rencontre dans le monde entier, partout où sont découverts les vestiges de l'homme préhistorique? Ce problème ne peut être résolu qu'en étudiant les peuples actuels qui ne connaissent pas les outils en métal et qui se servent encore de haches en pierre. Dans l'Amérique du Sud, quelques voyageurs ont été assez heureux de pouvoir faire des observations personnelles sous ce rapport. Le premier d'entre eux est le Dr Karl von den Steinen (**335**, p. 88, 203). Aux bords du Rio Culisehu, l'une des rivières qui forment le Rio Xingú, dans le nord du Matto Grosso, il a vu de vastes étendues de forêt vierge, dont les arbres avaient été abattus au moyen de haches en pierre, comme le démontraient les traces que ces haches avaient laissées sur les troncs et, d'autre part,

le fait que les haches en acier étaient complètement inconnues autant des Bacaïrís qui y habitent que de toutes les autres tribus de la région des sources du Xingú. M. von den Steinen a rapporté des haches en pierre emmanchées, provenant de plusieurs tribus du Matto Grosso. Ces haches étaient faites en diabase, roche dure et lourde qui, dans la région du Culisehu, ne se trouve que dans le territoire de la tribu des Trumaís. Ceux-ci détenaient, par conséquent, le monopole de la fabrication et de la vente des haches en pierre dans toute la région des rivières qui donnent naissance au Rio Xingú. Suivant M. von den Steinen, les Indiens de cette région exécutaient avec ces haches tous leurs travaux de défrichement de la forêt, de construction de maisons et de canots, etc. Le D[r] E. A. Göldi (**147**) décrit d'une manière un peu différente le travail avec la hache de pierre, d'après des renseignements provenant de personnes qui connaissent bien les Indiens du cours supérieur de l'Amazone. Suivant ces renseignements, les Indiens formeraient d'abord un anneau autour de l'arbre qu'ils ont l'intention d'abattre, en broyant l'écorce et le bois avec la hache; la circulation de la sève interrompue, l'arbre se sèche et meurt. L'incision annulaire serait alors approfondie au moyen de la hache, puis on y appliquerait de nouveau le feu. Le travail avec la hache et avec le feu serait continué alternativement jusqu'à ce que l'arbre tombe. Le baron Erland Nordenskiöld (**264**, p. 282) a recueilli des renseignements analogues à propos de l'emploi de la hache de pierre chez les Yamiacas du Rio Inambari, l'un des affluents du Rio Madre de Dios, au nord du lac Titicaca.

Quoique leurs descriptions varient un peu, ces auteurs nous ont donné la solution du problème concernant la destination des haches en pierre des peuples sud-américains : ces haches étaient sans doute surtout des outils de charpenterie, pouvant aussi, le cas échéant, servir d'armes.

Pour nous, Européens, il est difficile de nous imaginer comment on pouvait travailler le bois, spécialement les bois

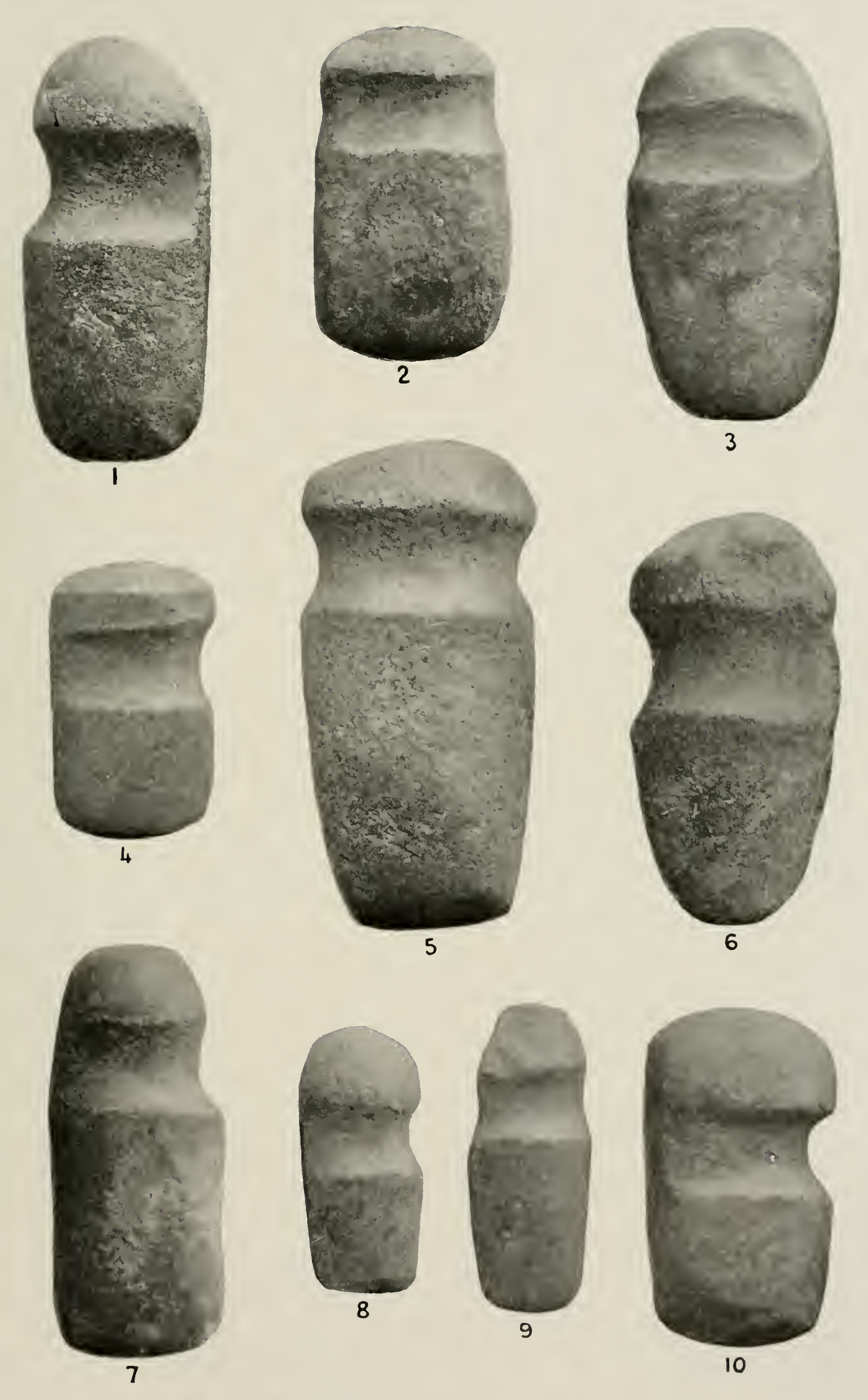


Fig. 5. — Région diaguite. Haches en pierre. — 2/5 gr. nat.

durs de l'Amérique du Sud, avec des instruments aussi peu tranchants, mais nous devons nous déclarer convaincus devant les renseignements des voyageurs que nous avons cités. Quant à nos haches de la région diaguite, la description de celles du Matto Grosso, par M. von den Steinen, est spécialement intéressante, car les haches diaguites ont en général à peu près les mêmes dimensions que celles du Xingú : la longueur de ces dernières est de 0m11 à 0m12, et la longueur générale des haches diaguites, de 0m12 à 0m15. Les unes et les autres se ressemblent aussi parfaitement, et comme forme générale, et comme tranchant et comme matière. Seulement les haches du Xingú n'ont pas de gorge, ce qui indique une méthode différente d'emmanchement pour les haches diaguites. Mais l'analogie générale de celles-ci avec celles que décrit M. von den Steinen démontre que les haches de la région diaguite étaient aussi, avant tout, employées pour travailler le bois.

M. Ambrosetti (**19**, p. 165 et suiv.) figure huit haches en pierre de forme exceptionnelle. Quelques-unes ne sont pas, étant données leurs petites dimensions, d'un usage pratique; elles ont dû probablement être des insignes ou peut-être des jouets. Deux d'entre elles sont ornées de figures humaines sculptées sur le talon. M. Lafone-Quevedo (**202**, pl. xi) donne aussi les figures de deux haches de pierre à talon sculpté.

Les pointes de flèches en roches siliceuses sont communes dans la région des Diaguites, mais aucun auteur ne s'est occupé de les décrire, et cependant les différentes formes de ces petites pointes peuvent souvent donner des indications précieuses sur l'âge relatif des ruines où elles ont été trouvées et sur les rapports des anciens habitants de ces ruines avec ceux d'autres villages préhispaniques voisins. Les indications précises manquent sur la provenance de presque toutes les pointes de flèche des collections de Buenos-Aires. De sa collection d'objets en pierre, M. E. H. Giglioli (**144**, p. 342) mentionne six pointes en silex, dont une pédonculée et les cinq autres sans

pédoncule, provenant de Cochagasta, près de la ville de La Rioja, et de Vargas, au pied de la Sierra de Malanzan, également dans la province de La Rioja.

Les anciens habitants de la région diaguite étaient très habiles dans l'art de sculpter la pierre. On trouve de vrais chefs-d'œuvre dans ce genre, surtout des mortiers ou bassins en pierre, ornés de lézards et de grenouilles ou crapauds sculptés, admirablement reproduits d'après nature. Sans exagérer, on peut dire que la région diaguite n'a rien à envier aux anciens Péruviens dans cet art; on y voit des pièces dont le Pérou pourrait à peine montrer l'équivalent. Les meilleures pièces ne sont pas parvenues aux collectionneurs de Buenos-Aires; elles sont gardées dans le pays, et leurs propriétaires ne veulent les céder à personne. Dans certaines églises de la campagne de Catamarca, j'ai vu de ces bassins en pierre sculptée employés comme fonts baptismaux ou comme bénitiers. Dans l'église de Bolson, département d'Ambato, en Catamarca, il y avait une très jolie pièce de ce genre. Je fis de mon mieux pour convaincre le curé qu'un objet aussi païen, provenant des *infieles,* n'était pas à sa place dans une église chrétienne; mais mon éloquence n'eut pas de succès. Le bon curé ne voulut à aucun prix se défaire de ses fonts baptismaux qui étaient ornés sur les bords de trois lézards admirablement sculptés. MM. Liberani et Hernández (**217**, pl. 25) figurent un mortier en pierre sculptée de Loma Rica (?). Leur dessin a été reproduit par M. Ameghino (**32**, I, pl. XI, fig. 346). M. Lafone-Quevedo (**202**, pl. IX-XI) représente trois autres mortiers sculptés d'Andalgalá, dont l'un ressemble comme décor à celui de MM. Liberani et Hernández. M. Ambrosetti (**19**, p. 95-98) en figure six; M. Quiroga (**299**, p. 329-330) deux, dont l'un est orné de quatre figures sculptées dans lesquelles l'auteur veut voir des « figures phalliques », mais qui ressemblent très nettement à des cigales. L'autre pièce, représentant un lama, ne doit pas être considérée comme un mortier : c'est sans doute un de ces petits lamas en pierre ayant un creux dans le dos, très communs au Pérou, et qui probablement ont

servi pour des cérémonies religieuses. Je ne crois pas que cette pièce provienne de la « région calchaquie »; elle y a plutôt été importée du Pérou. On peut la rapprocher des *illas,* dont nous parlerons ensuite.

Les petites figures humaines en pierre sculptée sont très fréquentes. Parmi ces « idoles », de formes les plus variées et souvent très fantastiques, M. Ambrosetti (**19**, p. 31-42, 113, 125, 201, 219, 221-224) et M. Lafone-Quevedo (**202**, pl. x) en publient une vingtaine. Le premier les appelle quelquefois « idoles », d'autres fois « fétiches », « amulettes d'amour », etc. M. Quiroga, dans divers travaux, reproduit quelques-unes de ces figures. M. ten Kate (**342**, p. 345) figure aussi une intéressante petite statuette, de Molinos. Leur provenance est très diverse : depuis la province de Salta, au Nord, jusqu'à celle de La Rioja, au Sud. Les auteurs qui ont étudié l'archéologie argentine, particulièrement MM. Quiroga et Ambrosetti, prétendent voir dans beaucoup de ces figures des représentations phalliques, réminiscences d'un culte phallique. Il y a sans doute de rares objets, surtout en pierre, auxquels leurs auteurs ont donné intentionnellement la forme d'un phallus, mais de là à considérer une statuette comme une « idole phallique » parce qu'on y voit les organes génitaux, ce n'est guère raisonnable. Presque tous les peuples sauvages, plusieurs peuples d'une haute civilisation même, ont une autre conception de la pudeur que nous, et ils trouvent tout naturel d'indiquer sur les images ces organes aussi bien que les autres organes du corps. D'ailleurs, en ce qui concerne les pièces en pierre sculptée, maintes fois la forme naturelle de la pierre roulée, choisie pour l'œuvre artistique, a obligé le sculpteur à donner sans le vouloir un aspect « phallique » à sa création qui n'avait pourtant dans son dessein d'autre but que de représenter un homme ou un animal quelconque.

Le tatou, *quirquincho* dans le pays (*Dasypus minutus, Desmar.*), est très souvent représenté en pierre, quelquefois avec un creux dans le ventre formant ainsi un petit mortier. M. Ambrosetti (**19**, p. 199) donne les figures de trois *quirquinchos* en pierre

provenant de Catamarca et de Vinchina (La Rioja). Le même auteur (**19**, p. 163) représente un curieux objet composé de deux animaux monstrueux s'étreignant, dont l'un paraît un *quirquincho* par sa carapace, mais un alligator par sa tête et ses dents. M. Lafone-Quevedo (**202**, pl. XVIII) présente une très bonne figure d'un tatou sculpté en pierre, de Poman (Catamarca), ayant dans le ventre une cavité qui communique avec un canal se terminant à la pointe de la queue. L'auteur considère cette pièce comme une pipe, ce qui me paraît vraisemblable, bien que ce grand *quirquincho* en pierre ait dû être lourd et peu facile à manier. Ce *quirquincho* a une certaine analogie avec des pierres sculptées enigmatiques, traversées par des canaux, que publie M. C. Gay (**142**, pl. I, fig. 3, 5). Le tatou sculpté de Poman serait un nouvel exemplaire de pipe en pierre de la région diaguite. J'ai déjà mentionné une autre pipe en pierre figurée par M. Ambrosetti (**19**, p. 225). Le *quirquincho* jouait certainement un rôle dans les superstitions ou dans les anciens rites du pays des Diaguites. M. ten Kate (**342**, p. 342) a trouvé, à Fuerte Quemado, un squelette complet de *Dasypus minutus* dans une urne funéraire contenant un squelette d'enfant. L'urne était parfaitement bouchée par une petite écuelle; le *Dasypus* y avait donc été introduit par ceux qui avaient enterré l'enfant : il n'était pas entré dans l'urne à une époque postérieure.

On rencontre souvent des objets en pierre représentant des animaux entiers ou simplement leurs têtes, mais sans qu'il soit possible de reconnaître l'animal figuré. Quelquefois, sans doute, le sculpteur a imaginé un être tout à fait fantastique, mais d'autres fois la forme et la dureté de la pierre l'ont obligé à donner un aspect bizarre à l'objet qu'il voulait imiter. Les objets en pierre particulièrement, mais aussi ceux modelés en céramique, ont souvent leurs extrémités raccourcies, déformées, atrophiées. M. Ambrosetti (**19**, p. 80, 126, 170, 194, 200-201, 204-205) présente une dizaine de sculptures en pierre difficiles à interpréter; plusieurs d'entre elles figurent des animaux fantastiques.

Un masque en pierre, le seul connu de toute la région diaguite, trouvé à Fuerte Quemado (Santa María), est reproduit par M. Quiroga (**304**, p. 7).

M. Ambrosetti (**19**, p. 190, 192) donne les figures de cinq fusaïoles en pierre, ornées de gravures plus ou moins compliquées. Deux fusaïoles grossières, sans décor, sont figurées dans un autre travail du même auteur (**30**, p. 150, fig. 150, n°s 4, 5). Les fusaïoles en pierre, pour la plupart en forme de disque, sont communes.

Sur les emplacements d'anciennes habitations de la région diaguite, on trouve souvent des petites pierres sphéroïdales, oblongues ou fusiformes, d'un travail plus ou moins achevé. M. Ambrosetti (**30**, p. 150, 153) reproduit quelques-unes de ces pierres, provenant de Pampa Grande. Il explique les pierres oblongues et fusiformes comme des projectiles destinés à être lancés avec la fronde, ce qui ne me paraît pas possible, car on ne se serait pas donné tant de peine pour fabriquer des projectiles qui ne servent qu'une seule fois. La forme, d'ailleurs, n'est pas avantageuse pour la fronde. Des pierres de cette forme existent dans les gisements archéologiques de beaucoup de régions dans le monde entier, et l'on n'est pas encore arrivé à donner une explication satisfaisante de leur usage. Les pierres sphériques ont probablement fait partie des armes nommées *boleadoras*.

Les auteurs se sont rarement occupés de constater la présence des petites perles, presque toutes faites de turquoises ou d'autres minéraux verts, si abondantes dans toute la région. Récemment M. Ambrosetti (**30**, p. 37 et 150, fig. 150, n° 1) a publié la figure d'un collier, qui est intéressant, parce qu'il a été trouvé en place autour du cou d'un enfant, à Pampa Grande. De petites pendeloques perforées, triangulaires ou en forme d'animaux, faites de la même matière, accompagnent très souvent les perles qui ont dû former des colliers. M. Ambrosetti (**19**, p. 201, 203) figure cinq de ces pendeloques dont trois en forme d'oiseaux et une autre représentant un mammifère. M. Lafone-Quevedo

(202, pl. XVII) en donne deux autres, de forme triangulaire. D'autres petits objets en pierre taillée, qui n'étant pas perforés ne sont peut-être pas des pendeloques, sont figurés par M. Lafone-Quevedo (202, pl. XVI).

On trouve souvent en possession des métis habitant actuellement la région diaguite de petites figures sculptées en pierre blanche. Ces figurines, dites *illas*, représentent des animaux domestiques : des lamas, des moutons, des bœufs. Ce sont des talismans pour protéger les troupeaux contre toutes sortes de dangers et pour favoriser leur reproduction. Une autre *illa*, assez fréquente, consiste dans une main fermée qui empaume un objet en forme de petit bâton. Quelquefois il y a un cercle gravé à l'intérieur de la main et représentant une pièce de monnaie. Cette main, dite *maqui*, est considérée comme un précieux talisman pour acquérir la fortune et faire de bonnes affaires. M. Ambrosetti (19, p. 67-68, 75) donne les figures de ces deux sortes d'*illas* provenant de la région diaguite, et aussi d'une autre sorte de forme triangulaire, que j'ai vue en usage en Salta, mais sans avoir pu m'instruire des vertus qu'on lui attribue. M. Lafone-Quevedo (190) a voulu identifier ces *illas* avec certaines figurines des Zuñis du Nouveau-Mexique. Ce dernier paraît croire que les *illas* en question sont des produits de l'industrie ancienne ou moderne de la région diaguite. M. Ambrosetti exprime la même opinion dans l'ouvrage cité, mais dans un autre travail il dit que les *illas* sont importées de la Bolivie. Celles que l'on trouve dans la République Argentine sont, en effet, toujours fabriquées en Bolivie, par certains Indiens Aymaras, dits *Callahuayas*, et qui habitent les villages de Charazani et de Curva, dans la province de Muñecas, au nord-est du lac Titicaca. Ces Indiens font de longs voyages commerciaux dans les pays voisins; ils arrivent quelquefois à pied jusqu'à Buenos-Aires en vendant le long du chemin leurs marchandises consistant en herbes médicinales, en remèdes secrets et en talismans de toutes sortes. J'ai vu personnellement à Salta les *illas* que possédait dans son

sac de voyage un de ces Indiens, dénommés vulgairement dans l'Argentine des *Collas*. D'autres membres de la Mission Française ont acquis des Aymaras, à la grande foire de Copacabana (Titicaca), des *illas* identiques à celles que vendent les *Collas* dans la République Argentine. MM. Stübel et Reiss (**340**, II, pl. 27, fig. 16, 17) figurent deux de ces *illas*, une main et un mouton, provenant de La Paz. On en fabrique aussi au Pérou. M. Wiener (**377**, p. 578) rapporte que les Indiens d'Ayacucho « sculptent, dans la jolie pierre de Huamanga, espèce d'albâtre blanc et transparent, des lamas, des moutons, etc. ». M. Wiener donne la figure d'un de ces moutons. Le mot *illa* est quichua et signifie au Pérou les bézoards de divers animaux considérés par les Indiens comme des talismans puissants. Le même mot *illa*, comme adjectif, signifie « vieux », « conservé pendant longtemps ». Dans l'Argentine, *illa* veut dire « talisman » ou « mascotte » en général. M. Ambrosetti donne, dans les travaux cités, une liste des différentes catégories d'*illas*.

Dans la collection de la Mission Française se trouvent deux spécimens d'une sorte de barres en pierre, presque cylindriques, que je reproduis *fig. 4* (*Pl. II*), car aucune de ces pièces n'a jamais été publiée. La première de ces barres, en haut de la figure, a 0^{m}354 de longueur et 0^{m}046 à 0^{m}035 de diamètre; la seconde a 0^{m}615 de longueur et 0^{m}042 à 0^{m}037 de diamètre. La plus courte a été trouvée à Andalgalá, dans les mines de Las Capillitas, exploitées depuis le temps préhispanique. L'autre a été acquise par échange avec le Musée de La Plata et porte seulement l'indication « Vallée Calchaquie » comme provenance. J'ai entendu dire à des personnes connaissant bien la région diaguite que ces pièces se rencontrent toujours dans d'anciennes mines. Il est fort probable que ces instruments étaient employés dans les mines préhispaniques, bien qu'il soit difficile de s'imaginer dans quel but. Ces bâtons en pierre sont presque trop fragiles pour avoir servi de leviers ou pour avoir été employés comme les mèches ou fleurets d'aujourd'hui.

Métaux. — Les objets en or et en argent, du temps préhispanique, sont rares dans la région diaguite.

En or, je ne connais que les ornements de tête de Lapaya, dont quelques-uns ont été décrits par M. Ambrosetti (**22**, p. 121), et d'autres, dans le présent travail, page 218 et *fig. 13*. Mais ces objets sont très vraisemblablement, comme je l'exposerai en les décrivant, d'origine péruvienne. Comme argent, je ne trouve, parmi tous les objets figurés par M. Ambrosetti, qu'une petite plaque (**19**, p. 201) provenant d'Encalilla (Tucuman). Un renseignement de M. Quiroga (**295**, p. 506) semble pourtant démontrer que les anciens habitants de la région diaguite exploitaient l'argent natif qui se trouve dans leur pays. M. Quiroga a recueilli, à Rio del Inca (Tinogasta), un spécimen de ce métal, placé dans une petite écuelle qui était renfermée dans une urne contenant des os humains. Le P. Techo (**341**; l. I, c. XIX; p. 15), en parlant des métaux des Calchaquis, mentionne l'argent et le cuivre, mais non pas l'or : *Æris et argenti, quo non carent, exiguus usus.*

Le cuivre est fréquent. M. Ambrosetti (**29**) a réuni dans l'un de ses derniers travaux toutes les figures d'objets de cuivre de la région diaguite, publiées jusqu'en 1904. Ce travail est un recueil très complet de ce que l'on connaît sur le cuivre de cette région. Il contient les catégories suivantes : poinçons, couteaux, ciseaux, haches à oreilles, haches plates rectangulaires emmanchées comme nos herminettes, spatules, haches à pédoncule central (les *tumis* d'Ambrosetti), aiguilles, *topos,* bagues, bracelets, plaques diverses et objets de parure, clochettes, épiloirs, petites boules de formes variées, casse-tête, « haches de cérémonie », « sceptres », *manoplas* (sortes de cestes), cloches, plaques « pectorales et frontales », disques. Dans le présent travail sont décrits des objets de la plupart de ces catégories, trouvés pendant mon voyage ou provenant de Lapaya.

Le cuivre est presque toujours allié à une petite quantité d'étain, comme le montre notre tableau d'analyses. M. Am-

brosetti, pour cette raison, nomme ce métal du « bronze ». Mais ce terme est généralement employé pour désigner un alliage où il y a environ 10 p. 100 d'étain. Or la plupart des pièces sud-américaines en contiennent beaucoup moins. Je préfère donc conserver le nom de « cuivre ».

Il n'existe presque aucun renseignement sur les mines dont l'exploitation date authentiquement de l'époque préhispanique. Celles que cite M. Ambrosetti sont d'un âge très douteux. Les seuls vestiges authentiques de l'industrie minière préhispanique sont les *marays* et les débris de *huairas* que j'étudierai plus loin, à propos des anciennes mines de Cobres, sur le haut plateau de la Puna. Il est presque certain que tout le cuivre de la région diaguite a été fondu dans des *huairas*, comme le cuivre du Pérou. Les minerais d'argent étaient aussi fondus dans cette sorte de fourneaux. Quant à l'or et l'argent natifs, peut-être employait-on la méthode que décrit Cieza (**101**, c. CXIV, p. 452), suivant lequel les Indiens fondaient ces métaux dans de petits fours en terre cuite, où ils soufflaient avec des chalumeaux. Benzoni (**58**, fol. 49, 169) donne deux figures représentant des Indiens fondant de l'or dans une écuelle où ils soufflent avec des chalumeaux [1].

Presque tous les objets en cuivre ont leurs équivalents parmi

[1] M. Ambrosetti (**30**, p. 133) décrit un objet énigmatique provenant de Pampa Grande (Salta), sorte de capsule fermée en terre cuite, d'environ 0m23 de diamètre et 0m15 de hauteur maximum. Cette capsule ne présente d'autres ouvertures que quatre trous circulaires de 0m025 de diamètre. Quoiqu'il n'y ait pas de traces que la pièce ait été soumise au feu, M. Ambrosetti suppose que c'est un creuset pour fondre des métaux, notamment du cuivre, ce qu'il est fort difficile de comprendre, car la manipulation de cette capsule avec son contenu de métal fondu semble impossible. En tout cas, s'il s'agit en effet d'une sorte de creuset, il n'aurait certainement servi que pour fondre des métaux purs, jamais des minerais, et l'air y aurait été introduit au moyen de chalumeaux. Mais l'auteur suppose encore que c'est une *huaira* que l'on plaçait sur les collines pour que le vent entrât par les trous et fournît ainsi l'air nécessaire pour fondre le minerai. Ceci est absolument impossible. Nous connaissons les *huairas*, dont je reproduis plus loin la figure d'après le P. Barba. Quelle ressemblance peut-on trouver entre ces fourneaux et la poterie que décrit M. Ambrosetti? D'ailleurs, comment pourrait-on s'imaginer que les Indiens eussent construit un fourneau de dimensions si minimes pour le mettre sur le sommet d'une montagne afin que le vent fît fondre le minerai qu'il contenait?

ceux découverts au Pérou. S'il y avait des objets spécifiques de cette dernière région, ce seraient les *manoplas*, les cloches et les disques. Les *manoplas* sont une sorte de cestes, adaptables à la main et pouvant être employées comme les coups de poing nord-américains modernes, en fer. Elles se composent d'une partie droite, plane et relativement étroite, sans ornements, destinée à être saisie par la main, à supposer toutefois que la *manopla* était prise comme ces coups de poing. L'autre partie de l'instrument, celle qui, dans ce cas, devait couvrir l'extérieur de la main, est plus large, courbée, bien polie; trois exemplaires sur huit connus sont pourvus de petits perroquets, formant une sorte de boutons, qui correspondraient aux pointes que l'on voit à l'extérieur des coups de poing nord-américains. Sur le côté du petit doigt, les *manoplas* ont toutes des appendices qui, toujours dans le cas où elles étaient des armes, pouvaient être employés pour donner des coups en levant la main. M. Lafone-Quevedo (**200**), se basant sur des passages de Cobo et d'Acosta, prétend expliquer ces *manoplas* comme attributs tenus en main pendant certaines prières au dieu Huiracocha; mais cette explication ne me paraît pas fondée sur des raisons satisfaisantes. M. Ambrosetti (**29**, p. 251-256) donne les figures des huit *manoplas* de la région diaguite. Elles proviennent de Salta et de Catamarca. M. D. S. Aguiar (**6**, p. 49) en reproduit une autre, provenant du département d'Iglesia, en San Juan. Jusqu'ici on ne connaissait pas l'existence de ces *manoplas* dans d'autres régions de l'Amérique du Sud, mais au Congrès international des Américanistes tenu à Stuttgart en août 1904, j'ai vu entre les mains du Dr A. Plagemann, de Hambourg, une *manopla* typique qu'il avait trouvée à Taltal, sur la côte du Pacifique[1].

On connaît une dizaine de cloches en cuivre de la forme de

[1] Ayant mal interprété les renseignements de M. Plagemann, j'ai donné naguère cette *manopla* comme trouvée dans la province de Tarapacá, alors qu'elle a été rencontré à Taltal (Analyse de *El Bronce en la Region Calchaqui*, par J.-B. Ambrosetti, dans le *Journal de la Société des Américanistes de Paris*, n. série, t. II, p. 151, 1905).

celle de Lapaya, *fig. 14 a-d,* la plupart trouvées dans la Vallée Calchaquie. Des cloches de cette forme, en métal, n'ont pas encore été rencontrées hors de la région dont nous nous occupons, mais la cloche en bois de Calama, de cette même forme si particulière, décrite et reproduite plus loin, fait supposer que des cloches semblables en cuivre seront exhumées en Bolivie, lorsque ce pays sera exploré archéologiquement.

Comme spécialité de la région diaguite, il ne nous reste donc que les disques fondus, si richement décorés de figures humaines, de serpents, etc. Mais des disques en cuivre ont été rencontrés aussi en Bolivie et au Pérou. Provenant du premier de ces pays, la Mission Française en possède plusieurs dans sa collection. Il est vrai que le décor des disques de la région diaguite est très spécial, mais l'ornementation particulière de certaines pièces archéologiques ne suffit pas à démontrer l'autonomie de la « culture calchaquie » par rapport à celle de l'ancien Pérou.

M. Ambrosetti prétend aussi que les haches qu'il nomme des « sceptres » sont caractéristiques de la région diaguite. En fait, elles ne représentent qu'une des innombrables manières de décorer les haches de guerre, dont nous trouvons une si grande variété dans toute la partie andine de l'Amérique du Sud.

Bois sculpté. Os sculpté. — Le climat de la région des Diaguites n'a permis que dans des cas exceptionnels la conservation des objets préhistoriques en bois.

Une petite figure humaine en bois, de Santa María, a été publiée par M. Lafone-Quevedo (**191**, p. 20) et reproduite par M. Ambrosetti (**19**, p. 23), qui donne aussi (**19**, p. 43, et **23**, p. 28) les figures des deux tablettes en bois, ornées de sculptures, de Quilmes (Vallée de Yocavil) et de Calingasta (San Juan). Je parlerai de ces tablettes en décrivant des pièces de la même catégorie trouvées à Pucará de Rinconada, à Calama et à Chiuchiu. M. Ambrosetti (**22**, p. 130) représente également de petites pièces en bois, de Lapaya, qui étaient probablement les fiches

de quelque jeu. Une cuillère en bois, de Hualfin (Belen), est publiée par M. Bruch (**80**, p. 11), et une autre, trouvée à Amaicha, dans une urne funéraire, par M. Ambrosetti (**19**, p. 230).

Les paysans qui recueillent les antiquités détruisent naturellement les fragiles objets en bois. Lorsque des archéologues étudieront sur place les gisements de la région diaguite, nous en connaîtrons davantage.

Les pointes de flèches en os sont communes dans toute la région. M. Ambrosetti (**22**, p. 128, et **23**, p. 46-49) donne les figures de quelques-unes d'entre elles, de Santa María, de Lapaya et de Calingasta (province de San Juan). Trois pointes en os, de Lapaya, sont reproduites *fig. 13* et décrites page 235.

Les objets très variés, taillés et sculptés en os, ne sont pas rares non plus, mais les seules figures connues sont une grande épingle, portant une figure humaine, et une petite plaque avec deux figures humaines gravées, publiées par M. Ambrosetti (**19**, p. 127, 34).

Les calebasses pyrogravées se trouvent dans la région diaguite, de même que dans les diverses parties du haut plateau andin, mais on peut rarement en recueillir, car elles ont presque toujours été détruites par l'action du temps. M. Ambrosetti (**23**, p. 70-71, 79) publie des dessins sur calebasses, de Molinos (Salta) et de Santa María (Catamarca).

Industrie textile. Vêtements. — Le climat des vallées des Diaguites n'a pas, aussi bien que celui du haut plateau ou de la côte du Pérou, conservé les tissus dans les sépultures. Cependant on trouve quelquefois des fragments d'étoffes qui peuvent donner une idée de l'art textile des habitants préhispaniques. M. ten Kate (**343**, p. 17) a rencontré, à Fuerte Quemado, « des restes, encore en bon état, de *ponchos*[1], en laine d'une espèce d'*Auchenia*, avec lesquels les cadavres avaient été inhumés ».

[1] Le *poncho* est, comme on le sait, le vêtement encore aujourd'hui en usage dans toute l'Amérique espagnole : il consiste en une pièce d'étoffe carrée, au milieu de laquelle est ménagée une ouverture (fente) pour passer la tête.

M. Quiroga (304, p. 34 et suiv.) dit avoir exhumé de nombreux fragments de tissus, de cordes, de fils, au cours des fouilles qu'il a effectuées à Quilmes, à San Fernando (Belen), à Hualfin, et dans l'ancien cimetière de l'Apacheta, près d'Amaicha. En ce dernier endroit, les cadavres étaient ensevelis dans du sable. M. Quiroga « y trouvait à chaque instant des fragments de tissus, de dix à soixante centimètres de longueur, mais très détériorés par le temps ». Il lui parut « qu'il s'agissait de fragments de chemises (*camisetas*), de *ponchos,* de tuniques (*túnicas*), de ceintures, etc. Le tissu était très fin, tellement fin que quelques-unes de ces étoffes ressemblaient à des tissus de fabrication européenne. Le jaune, le rouge et le brun étaient les couleurs les plus communes. On voyait peu de spécimens de deux ou plusieurs couleurs, et, dans ce cas, le décor formait des raies, des lignes brisées avec des appendices en forme de languettes, des bordures composées de grecques. Les étoffes étaient en laine de lama, de huanaco ou de vigogne. Il y avait deux ou trois échantillons en laine de mouton (?), ce qui prouverait que l'on avait continué à enterrer les cadavres dans ce cimetière après l'arrivée des Espagnols ».

Les tissus de Quilmes, déterrés par M. Quiroga, avaient un décor plus compliqué que ceux de l'Apacheta.

Il est à regretter que M. Quiroga n'ait pas gardé tous ces fragments; il en est de même pour les collectionneurs d'antiquités diaguites en général : ils ne trouvent pas que ces fragments de vieilles étoffes vaillent la peine d'être conservés. Cependant ce matériel serait indispensable pour une étude comparative de l'ancienne industrie textile de la région diaguite avec celle du Pérou et des différentes régions du haut plateau. En ce qui concerne les échantillons de tissus en laine de mouton, il est en effet, comme le dit M. Quiroga, assez probable que plusieurs cimetières préhispaniques ont continué à servir de lieu de sépulture pour les Indiens pendant un certain temps après la conquête. Ce n'est qu'après leur conversion au christianisme que les Indiens ont abandonné ces cimetières pour être

enterrés dans un terrain consacré par le rite catholique. Mais, d'autre part, la distinction entre la laine de mouton et celle des diverses espèces d'*Auchenia* peut difficilement être faite sans un examen microscopique, et il ne faut accepter ces classifications que sous réserve.

Dans l'ouvrage cité, M. Quiroga (**304**, p. 44 et suiv.) donne une description intéressante, accompagnée de bonnes figures, des procédés actuellement en usage chez les métis pour la confection de leurs jolis tissus en laine de vigogne et de huanaco. Les femmes de Belen sont renommées dans le pays pour cette industrie. Les procédés de confection et le décor de ces tissus sont une tradition surtout préhispanique, quoique les tisseuses aient aussi beaucoup appris depuis la conquête espagnole.

A propos de l'excellente qualité des tissus en laine de lama de l'ancien Tucuman, Techo (**341**; l. I, c. XIX; p. 15) nous dit que quelques-uns de ces tissus paraissaient être en soie : *lanarum vero longe major, quam nostratibus tenuitas : ex his omnis generis vestis sericas maxime referentes, texuntur.*

Au contraire, il n'est pas très certain que les Diaguites cultivaient du coton, bien que Garcilaso de la Vega (**140**; l. VIII, c. XVIII; fol. 184) cite des tissus de coton parmi les cadeaux que les Indiens de Tucma offrirent à l'Inca Yupanqui. Il semblerait plutôt que le coton fut introduit en Tucuman par les Espagnols.

Le vêtement principal des Diaguites était la tunique ou chemise péruvienne, mais en général plus longue, paraît-il, que celle en usage au Pérou. Cette *camiseta, uncu* en quichua, sans manches ou avec des manches très courtes, est toujours mentionnée par les chroniqueurs comme une caractéristique des peuples appartenant à la civilisation péruvienne. Bárzana (**55**, p. LVII) dit que les Indiens qui dépendaient de Santiago et de Tucuman étaient « vêtus comme les Péruviens ». Il fait allusion, naturellement, aux Indiens des montagnes, les Diaguites, car ceux de la plaine — d'Esteco — étaient au contraire « couverts de plumes de nandou, et les femmes avaient des pagnes très petits ». Narvaez (**253**, p. 147) nous informe que les Diaguites

des vallées de Catamarca portaient des *camisetas muy largas* (très longues), mais qu'ils n'employaient pas de *mantas* (mantes) « pour être plus libres de leurs mouvements pendant les batailles ». Nous avons cité, page 29, la description des PP. Romero et Monroy d'après laquelle les Diaguites de la Vallée Calchaquie « se vêtaient d'une chemise qui leur allait jusqu'au cou-de-pied ».

Bien que Narvaez dise que les Diaguites n'employaient pas de mantes (*ponchos*), il est probable cependant qu'ils en avaient, comme c'était le cas des Comechingons de Córdoba, dont quelques-uns, d'après le même Narvaez (*ibid.*, p. 151), avaient des *camisetas*, d'autres des *mantas*.

Les Diaguites aussi bien que les Comechingons ornaient leur tête de plumes, fixées dans une *huincha* (bandeau frontal), généralement en laine. Romero et Monroy (**350**, fol. 16) et Cabrera (**88**, p. 140) mentionnent ces décors de plumes.

Ces vêtements : tunique longue et plumes sur la tête, se voient sur les figures peintes dans la grotte de Carahuasi (voir page 170).

Ajoutons que les Diaguites portaient des *usutas*, sandales en cuir, d'après Romero et Monroy. Les « patins » qui figurent dans la traduction française de leur lettre, page 29, sont des *sandali* dans l'édition italienne originale. Des sandales de même sorte se retrouvent dans les tombeaux anciens du haut plateau, et ces *usutas* sont toujours les chaussures habituelles des Indiens du haut pays et aussi des métis des vallées argentines, où cependant les chaussures européennes, surtout les bottes, les ont supplantées en partie. Les Diaguites devaient être habiles dans l'emploi de la peau, particulièrement pour relier les divers morceaux de leurs armes ou de leurs instruments, comme le font si bien encore de nos jours les métis, leurs descendants. Mais tous les débris des anciens ouvrages en peau semblent perdus; du moins n'en ai-je pas vu d'échantillons dans les musées ou dans les collections.

SÉPULTURES.

Les fouilles méthodiques qui ont été faites dans les sépultures préhistoriques de la région diaguite sont rares. Les principales sont celles de M. Lafone-Quevedo (**191**) à Chañar-Yaco, près d'Andalgalá, et de M. Carlos Bruch (**80**) dans les environs de Hualfin (Belen). Ces auteurs donnent de bons plans et de bonnes figures des sépultures qu'ils ont examinées. Un peintre, M. Adolphe Methfessel, qui a accompli un voyage pour le compte du Musée de La Plata, a exécuté aussi des fouilles dans un grand nombre de sépultures, principalement en Santa María. Les esquisses de ces tombes ont été publiées par M. ten Kate (**343**, p. 11 et suiv.). Récemment, en 1905, une mission envoyée par la Faculté de philosophie et de belles-lettres de Buenos-Aires, sous la direction de M. Ambrosetti, a étudié un très intéressant cimetière et d'autres sépultures aux environs de Pampa Grande, dans le département de Guachipas (Salta).

Les modes funéraires de la région diaguite présentent une très grande variété. Comme caractères généraux, on n'en peut citer que deux : les jambes, sans exception, et le plus souvent aussi les bras du mort, sont plus ou moins repliés en avant vers le corps, les genoux touchant quelquefois la poitrine; avec le cadavre, il y a toujours des objets enterrés, spécialement des poteries, dont les plus communes sont les écuelles dénommées par les métis actuels *pucos*, mot quichua (*pucu*) qui signifie simplement « écuelle » ou « assiette ». Et ces caractères sont communs à presque toutes les sépultures de la région andine de l'Amérique du Sud, pour ne pas dire à la plupart des sépultures anciennes du continent américain.

Les squelettes, avec les jambes repliées comme il est dit ci-dessus, se trouvent souvent couchés sur le dos ou sur le côté. Cependant j'en ai trouvé dans une position verticale. Le crâne qui figure sous le numéro 1 dans l'ouvrage du Dr Chervin (**99**, t. III) appartenait à un cadavre enseveli dans

cette dernière position, exhumé par moi à Piedra Blanca, près de la ville de Catamarca. Auprès de lui était une écuelle avec ornementation peinte. Cette position verticale des cadavres est générale dans la Quebrada del Toro, comme nous le verrons plus loin. Quelquefois le crâne est séparé du corps et enterré à quelque distance. Ten Kate (**343**, p. 12) donne la figure d'une de ces sépultures, et M. Ambrosetti (**30**, p. 43, 106, 108) a observé le même fait à Pampa Grande.

Quant aux poteries trouvées dans les sépultures, elles ont probablement contenu des aliments destinés au mort. Les vases, de différentes dimensions, quelquefois très grands, ne sont pas rares. Il faut distinguer ces vases — qui étaient selon toute probabilité des récipients pour les aliments ou les boissons — des urnes funéraires, dénomination sous laquelle je comprends seulement celles qui contiennent des ossements. Les auteurs parlent toujours d'« urnes funéraires », mais il faut accepter ce terme avec une certaine réserve, parce que, en général, il n'est pas du tout certain que les vases ainsi dénommés aient servi de cercueils. Les vases et les écuelles rencontrés auprès des cadavres sont quelquefois décorés, et leur décor a été pris pour des « figures symboliques ». Lorsqu'il s'agit de simples poteries de ménage enterrées avec le mort, cette théorie n'est pas admissible : rien de plus rationnel, en effet, que cette ornementation ait simplement eu un but esthétique.

Chaque sépulture contient un ou deux individus, rarement trois ou quatre. Les sépultures se trouvent isolées, forment de petits groupes ou constituent des cimetières considérables. M. Ambrosetti (**18**, p. 53-54) a découvert à Quilmes des tombes dans le sol des habitations. Des grottes ou abris sous roche naturels ayant servi de sépulcres sont mentionnés par M. Moreno (**244**, p. 17) et par M. ten Kate (**343**, p. 13).

Souvent aucun signe extérieur ne dénonce les sépultures; d'autres sont signalées par la présence de pierres rassemblées en tas ou disposées en lignes; quelquefois ces pierres forment une simple ligne droite, d'autres fois des carrés, des rectangles,

des cercles simples ou deux cercles concentriques, des demi-cercles, des ellipses, etc. Très rarement, un petit tumulus en terre marque l'emplacement de la tombe.

Les cadavres gisent à peu de profondeur, de 0m 50 à 2 mètres. Ils sont généralement déposés dans une fosse sans revêtement; mais quelquefois les parois de celle-ci sont garnies de murs en *pirca* formant des puits funéraires cylindriques ou rectangulaires, ou bien le cadavre est entouré d'alignements souterrains de pierres en forme de cercles, ellipses, rectangles ou carrés. On trouve aussi, d'un côté du squelette seulement, une *pirca,* un alignement de pierres droites, un demi-cercle de pierres, un simple monceau de pierres ou enfin un entassement de pierres formant une pyramide renversée souterraine. Des pyramides de cette sorte sont placées quelquefois au-dessus des cadavres après qu'ils ont été recouverts d'une couche de terre.

Il existe des tombes souterraines voûtées qui, à en juger par leur mobilier funéraire, paraissent avoir été en usage pour les personnages de distinction. M. ten Kate (**342**, p. 339) décrit et figure une de ces tombes, de Peña Blanca, près de San Antonio del Cajon, en Santa María. Cette chambre mortuaire a 0m 80 de hauteur, 0m 70 de largeur. M. Ambrosetti (**18**, p. 54) décrit d'autres tombes voûtées, de Quilmes.

A Antofagasta de la Sierra, dans le sud de la Puna de Atacama, il y a, d'après des informations recueillies par M. Ambrosetti, des tombes souterraines dont les parois et la toiture sont formées par de grandes dalles de schiste placées verticalement pour les premières et horizontalement pour la toiture.

Les urnes funéraires trouvées dans la région diaguite contiennent surtout des squelettes d'enfants en bas âge et forment ces cimetières spéciaux, si caractéristiques à la région, et que je décrirai ensuite. Des urnes servant de cercueils aux adultes existent aussi : on en a trouvé à Chañar-Yaco et à Pampa Grande.

L'enterrement dans des urnes n'appartient pas à la race an-

dine de l'Amérique du Sud. De l'ancien Pérou, on ne connaît que des exemples isolés et tout à fait spéciaux de ce mode d'enterrer. Parmi les régions appartenant à la civilisation péruvienne, celle des Diaguites est la seule où l'on trouve, généralement parlant, des urnes servant de cercueils. Cette coutume est donc due à des influences autres que celles du Pérou.

Le cimetière de Chañar-Yaco était composé de cinq sépultures dont l'emplacement est désigné à la surface du sol par des cercles de pierres. Chaque sépulture renferme un squelette introduit dans une grande urne, sans décor, à une exception près. Autour des urnes, M. Lafone-Quevedo trouva de nombreuses poteries décorées.

Chañar-Yaco offre un exemple d'un cimetière où tous les cadavres sont enterrés dans des urnes ; il y avait quatre adultes et un enfant. M. Lafone-Quevedo croit que ces cimetières ne proviennent pas du peuple qui enterrait les morts directement dans la terre. Le Dr F. P. Moreno est du même avis. D'après lui, les urnes contenant des adultes remontent à une époque plus reculée et sont de types plus primitifs que les urnes d'enfants. Je suis de la même opinion. Cependant je crois qu'on doit distinguer en deux catégories les sépultures d'adultes dans des urnes : celles du type Chañar-Yaco, qui contiennent de la céramique fine, décorée, et celles qui ne contiennent que de la poterie grossière, où manque complètement la céramique d'art. J'attribue cette dernière catégorie de sépultures à des Tupis-Guaranis venus de l'Est et qui, à une certaine époque, doivent avoir occupé une partie de la région diaguite. Je développerai cette théorie en décrivant les cimetières d'El Carmen et de Providencia. En étudiant ces cimetières, je me demandai si Chañar-Yaco ne devrait pas être considéré comme appartenant à cette dernière catégorie, mais la poterie décorée qui y a été trouvée s'oppose à cette conclusion.

Le cimetière de Pampa Grande a été décrit par M. Ambrosetti (**30**, p. 69 et suiv.); sa description est accompagnée d'un plan, d'une coupe verticale (*ibid.*, p. 96) et de nombreuses photographies. Les

IMPRIMERIE NATIONALE.

sépultures sont rangées en ligne presque droite le long d'un affouillement naturel du terrain, une « barranca » formée par un torrent. On n'a fouillé que le bord de cette barranca, mais vraisemblablement le cimetière continue en s'éloignant du torrent. Le cimetière de Pampa Grande comprend des sépultures de catégories les plus diverses : 1° Adultes enterrés directement dans la terre, avec de la poterie grossière ou sans avoir auprès d'eux d'objets d'aucune sorte. 2° Adultes enterrés directement dans la terre, ayant auprès d'eux de la poterie du type commun de la région diaguite. Les cadavres de la première catégorie ont été, dans deux cas, remués en creusant les fosses pour les cadavres de la deuxième catégorie. 3° Urnes contenant des squelettes de petits enfants qui, selon M. Ambrosetti (*ibid.*, p. 191), avaient tous « des dents de lait, dont la plupart n'étaient pas sorties des alvéoles ». Une partie de ces urnes sont du type des urnes décorées des cimetières d'enfants de la Vallée de Yocavil, dont nous parlerons ensuite; d'autres sont grossières, mais contiennent quelquefois de petites écuelles décorées, du style de la céramique de la région diaguite. En général, les urnes grossières se trouvent au-dessous des urnes décorées, et jamais le contraire. Cependant les deux sortes d'urnes proviennent probablement du même peuple ; peut-être les urnes grossières sont-elles d'une époque où il n'y avait pas dans la localité d'artiste assez habile pour confectionner des urnes spéciales, de décor compliqué. 4° Une urne grossière renfermant un squelette d'adulte qui, à en juger par la position des os, y avait été enseveli immédiatement après sa mort. Cette urne, qui porte le n° 201 dans l'ouvrage de M. Ambrosetti (*ibid.*, p. 89, fig. 89), était couverte d'un autre vase renversé et formait, avec ce couvercle, un espace intérieur d'environ 1^{m} de hauteur et 0^{m}76 de diamètre maximum. Auprès de l'urne il n'y avait qu'un petit vase en céramique grossière, sans décor. L'urne se trouvait au-dessous d'une série d'urnes décorées contenant des enfants; mais rien n'indique qu'elle soit contemporaine de celles-ci. Dans divers endroits aux environs de Pampa Grande, M. Ambrosetti

et ses collègues ont exhumé d'autres urnes grossières analogues, contenant également des os d'adultes.

M. Ambrosetti (*ibid.*, p. 194-196) se déclare convaincu que les sépultures de Pampa Grande proviennent d'époques et de peuples différents. Il distingue deux types de céramique, l'un constitué seulement par de la poterie grossière, l'autre comprenant des urnes et d'autres objets du style général de la région diaguite (« calchaquie »). Les deux types ont été rencontrés séparément ou, quand ils se trouvaient mélangés, certaines circonstances démontraient que ce mélange était accidentel. La poterie grossière se trouvait toujours au-dessous de la poterie du second type. Il est en effet de toute évidence que les trouvailles de Pampa Grande proviennent de diverses époques. La lecture du rapport de M. Ambrosetti m'amène à en distinguer trois. A l'époque la plus reculée appartiendraient l'urne contenant un adulte et les autres urnes semblables rencontrées dans divers endroits. Ces urnes présentent des analogies avec celles que j'ai exhumées à El Carmen. Les cadavres enterrés directement dans la terre, ou au moins une partie de ces cadavres, constitueraient la seconde catégorie. Quant aux urnes contenant des enfants, je crois qu'elles sont indépendantes des autres sépultures et qu'elles forment l'un de ces cimetières spéciaux d'enfants dont nous parlerons ensuite : aucune de ces urnes ne se trouvait au-dessous d'une sépulture d'adulte, et rien ne démontre que l'on ait enterré une urne d'enfant dans l'une de ces dernières sépultures. D'autre part, Pampa Grande est une petite vallée fertile et bien pourvue d'eau. Il n'existe pas beaucoup de localités dans ce district montagneux qui offrent ces avantages; l'endroit a dû être habité à toutes les époques par différents peuples qui s'y sont succédé.

Aucune répartition géographique n'est possible des sépultures si variées de la région diaguite : comme à Pampa Grande, on rencontre partout des tombes de catégories les plus opposées et quelquefois très près les unes des autres. Ces différences cor-

respondent-elles à divers peuples, à diverses époques, à diverses tribus, à diverses classes sociales? Ce sont là des questions que seule pourrait résoudre une longue série de fouilles méthodiques.

Les Incas et les Espagnols imposaient très fréquemment aux tribus leur déplacement d'une région à l'autre, souvent à des distances énormes. Ces migrations forcées ont naturellement contribué à diversifier les sépultures, chaque tribu apportant avec elle ses coutumes funéraires.

CIMETIÈRES

D'ENFANTS ENTERRÉS DANS DES URNES.

Passons maintenant à une autre catégorie de cimetières qui existent exclusivement dans la région diaguite : les cimetières spéciaux d'enfants en bas âge, ensevelis dans des urnes de formes particulières, couvertes de dessins symboliques polychromes. Ces cimetières appartiennent probablement, à en juger par la poterie trouvée avec les urnes funéraires, au peuple qui a enterré ses cadavres directement dans la terre, et non à celui qui se servait des urnes comme cercueils pour les enterrements ordinaires, ainsi qu'à Chañar-Yaco par exemple.

Le comte de La Vaulx (366) est le premier voyageur qui ait fouillé l'un de ces cimetières d'une manière méthodique. Ce cimetière est situé à El Bañado, près des ruines de Quilmes. M. Ambrosetti (18, p. 55 et suiv.) en a fouillé un autre, situé aussi dans les environs d'El Bañado; mais, en dehors de descriptions d'urnes et de spéculations sur la signification symbolique de leur décor, le seul renseignement qu'il nous fournisse sur ce cimetière, c'est que les urnes contenaient des squelettes de petits enfants. Il ne dit rien de la manière dont elles étaient groupées, rien non plus sur les objets qui devaient être placés autour ou à l'intérieur de ces urnes. A ces fouilles il faut ajouter celles de Pampa Grande dont nous venons de parler.

J'ai été assez heureux pour découvrir l'un de ces cimetières d'enfants, assez loin de la région calchaquie, à Arroyo del Medio, dans la province de Jujuy, à la lisière du Grand Chaco. Une description de ce cimetière est insérée à la fin de cet ouvrage.

Les fouilles d'El Bañado, de même que tous les renseignements que j'ai pu recueillir à ce sujet, démontrent que les urnes contenant des enfants forment généralement, dans la région diaguite, des cimetières spéciaux où il n'y a pas d'adultes. Les trouvailles de Pampa Grande semblent peut-être s'opposer à cette thèse, mais, comme nous l'avons dit, il est probable que la série d'urnes d'enfants qui y ont été découvertes est indépendante des autres sépultures. Même si ces urnes étaient contemporaines des cadavres enterrés directement dans la terre, le nombre des urnes et celui de ces derniers indiquent qu'il s'agit d'un cimetière destiné spécialement à l'enterrement de petits enfants ensevelis dans des urnes. Il n'y a que sept cadavres d'adultes, dont il faut écarter quelques-uns qui manifestement appartiennent à une époque différente. Les urnes contenant des enfants sont beaucoup plus nombreuses : il en existe plus de vingt. Cette proportion n'est pas normale : un cimetière ordinaire ne contiendrait pas vingt enfants pour seulement trois ou quatre adultes. La série d'urnes de Pampa Grande doit donc être considérée comme un cimetière spécial d'enfants. Quant aux cimetières d'El Bañado, autant M. de La Vaulx que M. Ambrosetti affirment qu'il n'y avait pas d'adultes. M. de La Vaulx décrit très clairement comment il y a trouvé les urnes : par groupes, dont chacun se composait d'une grande urne de forme particulière entourée de quatre ou cinq plus petites. La première aussi bien que les dernières contenaient des restes d'enfants. Les groupes étaient peu éloignés l'un de l'autre.

On rencontre quelquefois, il est vrai par exception, une ou deux de ces urnes typiques hors d'un cimetière, mais enterrées dans un endroit isolé. M. de La Vaulx (366, p. 176) men-

tionne un de ces cas, à Quilmes : trois urnes déposées dans une sorte de grotte, l'une contenant deux squelettes d'enfants, une autre des cendres, et la troisième des résidus d'aliments décomposés. Je dois aussi parler, comme se rapportant à cette question, de quelques urnes contenant des squelettes d'enfants et provenant de la Quebrada del Toro et de la Puna de Jujuy, régions situées immédiatement au nord de la région diaguite. Ce sont quatre cadavres d'enfants enterrés dans des urnes d'une céramique grossière que j'ai trouvés dans le cimetière de Morohuasi (voir p. 344) avec un grand nombre de cadavres d'adultes, non enterrés dans des urnes, et un autre squelette d'enfant, de Puerta de Tastil, aussi enterré dans une urne (voir p. 362). D'autre part, un enfant enseveli dans une urne sans décor a été trouvé par la Mission Suédoise de 1901, à Casabindo, dans la Puna de Jujuy. Cette urne était déposée, avec des cadavres d'adultes, dans l'une des grottes funéraires si communes dans cette région. Enfin M. Ambrosetti (**23**, p. 15) reproduit une « momie d'enfant avec son urne funéraire, de Rinconada » (Puna de Jujuy), cette dernière également grossière, sans décor. L'auteur ne donne pas d'autres renseignements.

Personne jusqu'à présent ne s'était donné la peine de déterminer l'âge des enfants contenus dans les urnes de la région calchaquie. Parmi les enfants de la Quebrada del Toro (Morohuasi et Puerta de Tastil), quatre étaient des fœtus, le cinquième avait deux ans; deux d'Arroyo del Medio avaient plus d'un an, un était plus âgé encore, et le dernier était un fœtus à terme. Le Dr Verneau, à qui je dois la détermination de l'âge des enfants de la Quebrada del Toro, a bien voulu déterminer aussi l'âge des deux crânes trouvés par M. de La Vaulx dans la grotte de Quilmes et actuellement conservés dans la galerie d'anthropologie du Muséum d'histoire naturelle. Ces enfants ont l'un et l'autre 30 à 32 mois, en supposant toutefois que le développement de la dentition soit le même chez ces peuples

que chez les Européens. Les deux crânes présentent une déformation occipitale artificielle. Il existe beaucoup d'urnes funéraires « calchaquies » dans les musées et les collections, mais nous en avons peu de renseignements. La détermination de l'âge des enfants que l'on trouve dans les urnes serait extrêmement intéressante. D'après les restes que j'ai eu l'occasion de voir, je crois que la plupart de ces enfants sont des fœtus à terme ou des nouveau-nés.

M. de La Vaulx (**366**, p. 170) dit n'avoir rencontré que des crânes dans les urnes du cimetière d'enfants fouillé par lui à El Bañado; il assure qu'il n'a pu découvrir aucune trace des autres os du squelette. Cependant j'incline plutôt à croire que ces urnes, comme c'est le cas en général dans les cimetières d'enfants de la région diaguite et aussi dans celui d'Arroyo del Medio, ont contenu des squelettes entiers, mais que ceux-ci ont été détruits par la décomposition, qui n'a respecté que des parties de crânes. D'après ce que j'ai observé sur les squelettes anciens d'enfants, le crâne, en effet, est toujours la partie qui résiste le plus longtemps; il est même plus résistant que les fémurs et les humérus.

Les auteurs argentins ont publié un grand nombre de bons dessins d'urnes funéraires, dus à la plume habile de M. Eduardo A. Holmberg, qui a rendu de grands services à l'archéologie argentine : c'est lui qui a illustré, d'une manière consciencieuse et avec beaucoup d'exactitude, tous les travaux parus, presque sans exception.

Pour que l'on puisse se faire une idée des principaux types d'urnes funéraires, je donne ici deux séries des formes les plus communes. La première série, *fig. 6 a, b, c, d,* représente les formes générales des urnes des cimetières spéciaux d'enfants. Les deux premières sont des variétés de la forme que M. Lafone-Quevedo (**191**, p. 28) a dénommée « type Santa María ». M. Ambrosetti (**18**, p. 58) a voulu faire, des urnes de la forme *c* et *d*, un type spécial, « type Amaicha », qui se distinguerait de celui de

Santa María par le goulot qui est plus court que le corps de l'urne. Mais cette distinction ne me semble pas avoir de raison d'être, car la hauteur du goulot varie énormément; il y a des urnes avec des goulots de toutes les hauteurs, d'un extrême à l'autre, fig. *6 a*, jusqu'à *6 c*. Il serait impossible, par exemple, de classer les urnes qui sont au milieu de ces extrêmes, c'est-à-dire celles dont le goulot a à peu près la même hauteur que le corps. La hauteur du goulot ne dépend certainement que des

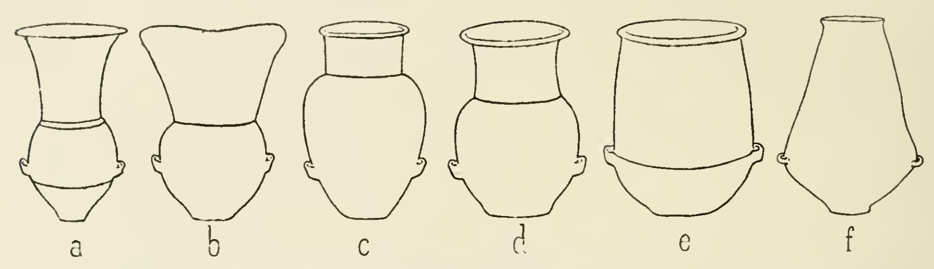


Fig. 6. — Principales formes d'urnes funéraires de la région diaguite. 1[re] série : Urnes avec des peintures symboliques. *a*, *b*, type Santa-Maria; *c*, *d*, type dit « Amaicha » ; *e*, type Andahuala ; *f*, type sans nom.

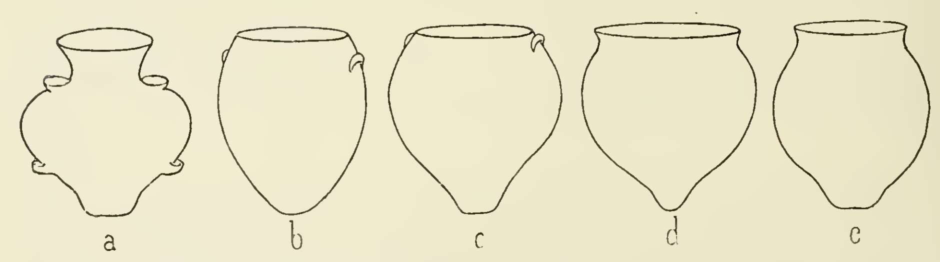


Fig. 7. — Formes d'urnes funéraires. 2[e] série : Urnes sans décor. *a*, *b*, *c*, urnes d'enfants d'El Bañado (Ambrosetti) ; *d*, *e*, urnes de Chañar-Yaco (Lafone-Quevedo).

caprices du potier. D'ailleurs les deux sortes d'urnes, celle à goulot long et celle à goulot court, coexistent dans les mêmes cimetières[1]. M. Ambrosetti veut distinguer plusieurs autres types d'urnes, mais il les définit d'une manière confuse.

La forme de la fig. *6 f* n'est pas commune dans les collections. M. de La Vaulx a rapporté d'El Bañado une urne de

[1] Les urnes du « type Amaicha » seraient aussi caractérisées par leur ornementation exclusivement « géométrique », mais ce mode d'ornementation ne constitue pas non plus une définition acceptable, car toutes les urnes en général présentent la plus grande variété sous ce rapport.

ce type ayant contenu un squelette d'enfant, et qui est conservée actuellement au Musée d'ethnographie du Trocadéro, où elle porte le n° 47827. En haut de cette urne se trouve l'esquisse d'une face humaine semblable à celles qui sont caractéristiques des urnes d'enfants de la région diaguite, figure composée de deux yeux, d'une bouche, d'un nez rudimentaires et de grands « sourcils » arqués, en relief. Toute l'urne est ornée de serpents enroulés peints en noir, décor habituel des urnes funéraires. M. Moreno (**244**, p. 11) donne la figure d'une urne très semblable, de Santa María, sans autres renseignements.

Des urnes cylindriques, sans goulot, ayant la forme de la *fig. 6 e* et dénommées par M. Ambrosetti (**19**, p. 230) « type Andahuala », ont été rapportées de Santa María comme étant des « urnes funéraires ». Je crois que cette indication, bien que très vague, est authentique, car ces urnes portent souvent l'ornementation si caractéristique des urnes d'enfants. Mais ont-elles contenu des adultes, comme le dit M. Ambrosetti, ou des enfants? C'est là une question à résoudre. La Mission Française possède dans ses collections deux urnes de ce type, dont l'une a 0^m 64 de hauteur et 0^m 30 de diamètre intérieur à l'ouverture, et l'autre représentée ici par la *fig. 9 d*, 0^m 56 et 0^m 285 respectivement. Dans aucune de ces deux urnes on n'aurait pu enfoncer le cadavre accroupi d'un adulte de taille ordinaire, c'est-à-dire de 1^m 60 à 1^m 50 minimum. A cette taille correspondent des épaules de 0^m 35 à 0^m 40 de largeur, et le diamètre antéro-postérieur de la tête avec l'épaisseur de la jambe et du mollet donnent la même mesure, au moins, si serrées que soient les jambes repliées auprès du corps. Pour contenir un corps accroupi, une urne doit avoir comme minimum 0^m 80 de hauteur, car la hauteur moyenne d'un homme assis, d'une taille de 1^m 60 à 1^m 50, est de 0^m 75 y compris la tête. Les 21 Indiens (hommes adultes) de Susques que j'ai mensurés assis donnaient en moyenne, dans cette position, une hauteur de 0^m 884 pour une taille de 1^m 642. Cinq hommes de la Vallée du Cajon

(Santa María) mensurés par M. ten Kate (**342**, p. 337) étaient d'une taille plus élevée, 1^{m}676 en moyenne, et devaient par conséquent avoir des épaules en proportion. Il aurait fallu pour eux des urnes ayant de plus grandes dimensions encore que celles que je cite comme minimum. L'inclinaison de la tête en avant aurait permis, il est vrai, de diminuer un peu la hauteur de l'urne; on peut supposer aussi que la tête dépassait peut-être les bords; mais la diminution de hauteur provenant de ces circonstances ne pouvait pas être considérable.

La série de la *fig. 7* représente des urnes sans décor. Les spécimens *a*, *b* et *c* ont été trouvés par M. Ambrosetti dans le cimetière d'enfants d'El Bañado qu'il a fouillé. C'est un fait curieux qu'au milieu d'un très grand nombre d'urnes décorées, de la forme typique, il en ait rencontré d'autres sans décor. Ce sont probablement des vases communs de ménage, faits pour contenir des boissons et employés comme cercueils d'enfants uniquement parce que, dans ces occasions, on n'avait pas d'urnes spéciales.

Les *fig. 7 d, e* sont des urnes sans décor du cimetière d'adultes de Chañar-Yaco.

Les urnes caractéristiques pour les enfants ont les formes indiquées par la *fig. 6 a, b, c, d.* Pourtant il existe exceptionnellement dans les cimetières d'enfants d'autres formes d'urnes décorées, parmi lesquelles les urnes pyriformes méritent d'être mentionnées. M. Ambrosetti (**18**, p. 61) en figure une.

Le décor des urnes d'enfants est assez varié, mais presque toutes se ressemblent par un détail. A la partie supérieure près du bord, presque toujours un nez se prolonge vers le haut par deux « sourcils » arqués se continuant le long du bord et formant généralement une bordure. Au-dessous de ces arcs, on voit des yeux, et quelquefois une bouche au-dessous du nez. Ces organes sont parfois modelés en relief, mais, le plus souvent, ils sont peints et fréquemment enlacés avec l'ensemble des lignes qui forment le décor très compliqué du vase.

Il y a en général une de ces faces humaines de chaque côté de l'urne.

Au-dessous de cette face rudimentaire, toute l'urne est couverte de peintures en noir ou en plusieurs couleurs prouvant une grande puissance d'imagination chez les artistes et un goût artistique remarquable, bien que très particulier. Ces lignes, entrelacées de la façon la plus surprenante, forment des combinaisons de grecques, d'escaliers, de volutes, de triangles, de carrés et mille autres figures géométriques; entre celles-ci, on voit des représentations de serpents, de crapauds et d'une sorte d'oiseaux, des nandous probablement. Il y a aussi quelquefois des personnages habillés de vêtements ornés de différents dessins et coiffés de panaches. Dans l'un de ses ouvrages, M. Ambrosetti (**19**, p. 114) reproduit une série de ces personnages. Les nandous et les crapauds ont souvent une croix au milieu du corps. Les serpents ont une ou deux têtes, d'une forme plus ou moins triangulaire généralement. Voilà les éléments principaux du décor des urnes funéraires; mais il faut remarquer qu'aucun de ces éléments n'est commun à toutes les urnes : tout au contraire, on en trouve rarement plusieurs réunis sur le même vase. Cette circonstance rend difficile toute conjecture sur la signification de ces dessins qui cependant, sans doute, sont symboliques. Si le même animal ou la même figure était toujours dessiné sur les urnes, ou pourrait émettre des théories, mais quand une urne représente des nandous et l'autre des serpents, etc., toute théorie devient impossible.

Sur quelques-unes des urnes on remarque un décor très spécial : elles présentent sur la panse deux petits bras courbes en relief, dont les mains se rencontrent et soutiennent une petite coupe également en relief. Ce même décor se retrouve sur des poteries péruviennes[1].

[1] M. de Montessus de Ballore décrit et figure (*Le Salvador précolombien*, Paris, 1890, pl. X, fig. 20) un vase avec ce même décor, qu'il a rapporté de San Salvador, mais il semble prouvé que ce vase provient du Pérou et a été transporté à San Salvador par des marchands d'antiquités, comme également beaucoup d'autres poteries reproduites dans l'ouvrage mentionné.

Je reproduis ici, *fig. 8* et *9*, six urnes du type Santa María et une urne du type Andahuala, provenant toutes de la Vallée de Yocavil et appartenant à la collection de la Mission Française.

Fig. 8 a. Hauteur, 0^{m} 535. Diamètres intérieurs minima du goulot, 0^{m} 220 et 0^{m} 210[1]. Décor peint en noir et en rouge sur fond blanc; le rouge n'a été employé que pour la partie supérieure du goulot, notamment pour la ligne qui forme le nez de la face humaine. Au-dessous de ce nez, la bouche est indiquée au moyen d'un rectangle, dans lequel on remarque des dents irrégulières. Les yeux sont pourvus de longs appendices du côté extérieur et de deux petits appendices dirigés obliquement en bas. L'urne *fig. 8 c* a deux appendices semblables aux derniers, pour chaque œil; l'urne *fig. 8 b* en a trois, mais ils manquent sur les urnes *fig. 8 d, 9 a-b* et *9 c*. Ces petites lignes existent souvent sous les yeux peints sur le goulot des urnes funéraires d'enfants et aussi sur d'autres représentations anthropomorphes de l'art diaguite. Certains auteurs y ont voulu voir des larmes. Le décor de l'urne *fig. 8 a* est composé d'ornements géométriques, excepté deux figures fort stylisées représentant des serpents bicéphales à têtes triangulaires. L'un de ces serpents se trouve à gauche sur la moitié inférieure du goulot; l'autre, qui est placé à droite au-dessous de l'œil, ne paraît pas entier sur la figure à cause de la position oblique de l'urne. Les taches noires que l'on voit sur la panse sont des « coups de feu » provenant de la cuisson du vase. De l'autre côté de l'urne, la même ornementation est répétée avec des modifications insignifiantes : il y a quelques lignes rouges de plus sur le goulot, et la « bouche » de la face humaine manque. L'une des anses a été cassée.

Fig. 8 b. Hauteur, 0^{m} 540. Diamètres intérieurs minima, 0^{m} 230 et 0^{m} 210. Ornementation toute géométrique, peinte sur fond blanc en noir et en brun violacé, cette dernière couleur ayant été employée pour la partie intérieure de certaines figures dont les bords sont noirs. Sur les photographies des urnes, on distingue bien les couleurs brun, rouge, etc., du noir, qui est la couleur principalement employée pour leur décoration. A la base du goulot de l'urne *fig. 8 b*, on voit, quoique presque effacé, un rectangle représentant la bouche appartenant à la face humaine. Le côté opposé de cette urne est identique à celui qui est reproduit sur la figure.

Fig. 8 c. Hauteur, 0^{m} 550. Diamètres intérieurs minima, 0^{m} 210 et

[1] Les urnes du type Santa María ne sont pas rondes; leur section horizontale présente la forme ovale. Les anses sont placées aux extrémités du grand axe de cet ovale, près de la base de l'urne. Les « diamètres intérieurs minima » sont le grand axe et le petit axe de la partie la plus étroite du goulot. Ces mesures sont intéressantes pour déterminer la grandeur et, par conséquent, l'âge des petits cadavres qui ont pu être introduits dans l'urne.

0m 185. Décor peint en noir sur fond blanc; quelques-uns des ornements du goulot et du pied sont de couleur brun violacé avec des bords noirs. En dehors des ornements geométriques, composés de grecques, etc., sont esquissés deux oiseaux sur la partie supérieure de la panse. A en juger par le long cou, on a probablement voulu représenter des nandous (*Rhea americana*). Ces figures rendent parfaitement certaine position de cet oiseau prêt à se coucher par terre. Au-dessous de la queue du nandou, à la droite, il y a un cercle noir que l'on pourrait être tenté d'interpréter comme un œuf qui aurait été déposé par l'animal. Sur la base du goulot, au-dessous du nez, est esquissée la bouche y appartenant. Autour des nandous passent deux lignes *en relief* représentant probablement les bras du personnage dont les yeux, le nez et la bouche figurent sur le goulot. Ces lignes partent de la base du goulot, au-dessus de chacune des anses, et, après avoir circonscrit les nandous, elles se réunissent au milieu, où elles forment une agglomération arrondie de petites bandelettes en terre appliquées par la pression des doigts sur la surface du vase. Ce relief pastillé est sans doute une substitution de la petite coupe tenue entre les mains des bras en relief qui existent sur beaucoup d'autres urnes de la même catégorie et dont nous avons parlé plus haut.

Fig. 8 d. Hauteur, 0m 550. Diamètres intérieurs minima, 0m 225 et 0m 210. Décor peint en noir et en brun violacé sur fond blanc. Les parties peintes en brun, comme les grands escaliers sur la panse et certaines parties du goulot, ont des bords noirs. Ornementation géométrique, excepté les serpents dessinés en zigzag sur le goulot. L'un de ces serpents que l'on voit sur la figure, dans la partie inférieure du goulot, est pourvu de deux têtes triangulaires. L'autre est placé au-dessous de l'appendice extérieur de l'un des yeux de la face humaine. Ce dernier serpent n'a pas de tête. Les deux serpents sont répétés sur le revers du vase, mais sans tête ni l'un ni l'autre. Dans le coin, en haut à droite, du rectangle blanc où se trouve le serpent bicéphale, est placé un petit carré représentant la bouche de la figure humaine du goulot. Dans cette bouche se trouvent trois dents supérieures et trois inférieures. L'ornementation du revers de l'urne est identique à celle du côté visible, excepté la bouche qui manque, et le serpent qui n'a pas de tête.

Fig. 9 a, b. Hauteur, 0m 525. Diamètres intérieurs minima, 0m 220 et 0m 210. Les *fig. a* et *b* montrent les deux côtés de cette urne. L'ornementation est exclusivement géométrique et présente quelques différences sur un côté et sur l'autre. A remarquer les croix, dont l'une est placée sur le front de l'une des faces humaines, et d'autres au-dessous des arcs qui surmontent les yeux. Le fond est blanc; la plupart des ornements sont de couleur brun violacé, avec des bords noirs.

Fig. 9 c. Hauteur, 0^m 610. Diamètres intérieurs minima, 0^m 220 et 0^m 210. *Ornements en relief :* les yeux et les arcs qui forment, à leur jonction, le nez de la face humaine du goulot. La bouche de cette face n'existe pas. Décor peint exclusivement en noir sur fond blanc. Ornementation géométrique, excepté peut-être les deux figures rondes placées sur le goulot et composées de lignes enchevêtrées. Ce sont probablement des figures schématiques ornithomorphes, représentant peut-être des nandous. Dans ce cas, l'œil de la face humaine formerait simultanément la tête de l'oiseau; les pattes seraient indiquées par les lignes formant des angles en bas de la figure. Le revers de l'urne présente un décor identique.

Fig. 9 d. « Type Andahuala ». Hauteur, 0^m 560. Diamètre intérieur à la bouche de l'urne, 0^m 285. Décor géométrique, très simple, dessiné par une main peu experte. Tout l'extérieur de l'urne est divisé en huit zones verticales dont quatre peintes en blanc alternent avec les quatre autres qui sont peintes en rouge foncé. Sur la figure, on voit au milieu l'une des zones blanches, une autre est située en face, au côté opposé, et les deux restantes traversent les anses. Sur ce fond, les lignes qui servent d'ornementation sont peintes en noir. Les deux côtés de l'urne se ressemblent parfaitement.

La pâte de ces urnes est rouge ou jaunâtre, excepté celle de l'urne *fig. 9 d* (type Andahuala), qui est de couleur grise. On voit dans la pâte de toutes les urnes des particules de feldspath blanc provenant du dégraissant. La cuisson est assez parfaite; seule dans une urne on remarque, dans une cassure, une couche grisâtre entre deux couches rouges et qui démontre que la cuisson n'a pas atteint d'une manière égale toute l'épaisseur du vase.

Les urnes funéraires d'enfants ont, en général, de 0^m 50 à 0^m 60 de hauteur. Elles sont recouvertes d'écuelles qui souvent portent des dessins analogues à ceux des urnes. Ces écuelles sont généralement renversées sur la bouche de l'urne, ou, par exception, placées le fond en bas; quelquefois, au lieu d'écuelles comme couvercle, le fond d'une urne brisée ou une dalle de schiste.

On a exhumé plusieurs centaines de ces urnes. Dans l'album de MM. Liberani et Hernández (**217**, pl. 5-10), nous trouvons les premières reproductions qui en ont été publiées. Ce sont six urnes dont l'une provient de Fuerte Quemado et cinq de Loma Rica, probablement, quoique les auteurs n'indiquent



Fig. 8. — Urnes funéraires de la Vallée de Yocavil, ayant contenu des squelettes d'enfants. Environ 1/6 gr. nat.



Fig. 9. — Urnes funéraires de la Vallée de Yocavil, ayant contenu des squelettes d'enfants.
Environ 1/6 gr. nat.

pas de localité. M. Ameghino (**32**, I, pl. XI, fig. 323-326, 429, et pl. X, fig. 329) reproduit les figures de MM. Liberani et Hernández. Plus tard, environ quarante urnes ont été dessinées par M. Holmberg, et les dessins de ce dernier ont été publiés par MM. Ambrosetti (**16**, p. 222-223, 226-227; **18**, p. 56-60; **19**, p. 110, 115, 162, 172-175, 180-186, 231-233) et Quiroga (**297**, p. 552-557; **299**, p. 313-314; **303**, p. 128-135, 139-144, 154-155, 187-189, 225, 228, 231). Presque toutes les figures apparaissent chez les deux auteurs et sont répétées dans leurs divers travaux; elles comprennent les urnes suivantes :

31 urnes du type Santa María (voir *fig. 6 a, b*) : Santa María (4 urnes), San José (7), Loma Rica (3), Fuerte Quemado (3), Andahuala (2), Quilmes et El Bañado (6), Amaicha (1), Tafí (4), Cafayate (1 urne)[1].

11 urnes du « type Amaicha » (voir *fig. 6 c, d*) : Santa María (1 urne), Loma Rica (1), Fuerte Quemado (1), Quilmes et El Bañado (3), Amaicha (3), Cafayate (1), Colomé près de Molinos (1).

4 urnes du type Andahuala (voir *fig. 6 e*) : 1 de Loma Rica, 2 de San José (Santa María) et 1 d'Andalgalá.

On voit que toutes ces urnes proviennent d'un territoire très limité : la partie méridionale de la Vallée Calchaquie, sa continuation vers le Sud, la Vallée de Yocavil, et sa ramification en Tucuman, la Vallée de Tafí. Cependant rien ne s'oppose aux découvertes futures de ces cimetières d'enfants dans d'autres parties de la région diaguite. Le Dr Hamy (**155**; déc. IV, nº XXXIV; p. 174 et pl. IV) a publié déjà en 1895 la photographie d'une urne du type Santa María, provenant du département de Guachipas, dans la province de Salta, et les dernières découvertes à Pampa Grande indiquent que ce département est très riche en urnes

[1] Les photographies de quatre autres urnes du type Santa María, sans indication de localités, sont publiées par M. Ambrosetti (**25**, p. 15), dans le *Bulletin de la Société de géographie italienne*. Au nombre des figures d'urnes qui ont été publiées, il faut aussi ajouter celles de Pampa Grande. Cependant, sur ces figures, les dessins ne sont en général pas visibles. Parmi les urnes de Pampa Grande, il y en a plusieurs d'un type nouveau qui s'écarte un peu de celui dénommé « type Santa María ».

décorées analogues à celles de la Vallée Calchaquie et de la Vallée de Yocavil. M. Lafone-Quevedo, dans la préface d'un ouvrage de M. Quiroga (**303**, p. xvi), mentionne deux autres urnes du type Santa María, exhumées à Choya, à 2 kilomètres d'Andalgalá, c'est-à-dire dans un endroit qui est séparé de la Vallée de Yocavil par les vastes landes du Campo de Pozuelos et par la haute Sierra de las Capillitas.

Dans le but de comparer mes connaissances sur les enterrements d'enfants dans des urnes, dans la région diaguite, avec celles d'un voyageur qui a effectué une belle exploration anthropologique et archéologique dans cette même région, j'ai demandé à M. ten Kate de me dire ce qu'il pense à ce sujet. M. ten Kate, se trouvant en mission scientifique en Ceylan et n'ayant pas sous la main les carnets de son voyage, m'écrit : « Je ne puis donc vous répondre que d'après mes souvenirs un peu vagues. Je crois avoir rencontré les urnes funéraires du « type Santa María » dans des endroits spéciaux, non mêlées d'autres tombeaux. J'incline à croire que ces petits enfants étaient sacrifiés dans un but religieux quelconque. »

Cependant le fait que des restes d'enfants ont été recueillis dans les urnes des cimetières et des grottes funéraires des contrées immédiatement au nord de la région diaguite : la Quebrada del Toro et la Puna de Jujuy, constitue une exception à la règle que les urnes funéraires d'enfants soient toujours enterrés dans des cimetières spéciaux. Mais notons que les urnes de ces dernières régions n'ont jamais de décor spécial; ce sont des vases communs, grossiers, sans ornementation. D'ailleurs, en ce qui concerne la Puna de Jujuy, c'est-à-dire Casabindo et Rinconada, les enfants momifiés trouvés dans des urnes et mentionnés plus haut étaient beaucoup plus âgés que les enfants des cimetières spéciaux de la région diaguite; peut-être s'agit-il ici de sépultures ordinaires? Quant à Morohuasi (Quebrada del Toro), j'ai en effet constaté qu'on y enterrait certains enfants dans des urnes grossières, parmi les autres morts, dans

le cimetière général du village. Peut-être faut-il, dans ce fait, voir une modification des coutumes de la région diaguite.

Les cimetières d'enfants de la région diaguite, ou plutôt de la région calchaquie — car c'est surtout dans la partie calchaquie du pays des anciens Diaguites qu'on les connaît jusqu'à présent — sont particuliers à cette région. Nulle part ailleurs en Amérique, on ne constate l'enterrement habituel des fœtus et des nouveau-nés dans des urnes spéciales. Ce mode d'enterrement d'enfants n'est connu que sporadiquement et dans des cas tout à fait exceptionnels et isolés. Ainsi M. J. T. Medina (**234**, p. 423, fig. 208) donne la figure d'un grand vase, presque globulaire, sans décor, provenant de Patagüilla, province de Curicó (Chili), et qui aurait contenu « des os d'un enfant et plusieurs sortes de graines ». De l'Amérique septentrionale, on peut citer un certain nombre de cas, mais toujours des cas isolés. M. J. W. Fewkes (**129**, p. 179), par exemple, mentionne un grand vase contenant le squelette d'un enfant et trouvé à Pueblo Viejo (Arizone), dans une ancienne habitation, avec beaucoup d'autres grands pots grossiers, vides, qui avaient servi sans doute à conserver de l'eau ou des boissons quelconques. Nous pourrions citer d'autres cas exceptionnels, mais nos cimetières *ad hoc,* d'où sont exclus les adultes et qui se composent seulement d'urnes d'un décor spécial et ne contenant que des fœtus et des nouveau-nés, ces cimetières ne se trouvent que dans la région diaguite.

Les historiographes jésuites des Diaguites ne parlent pas de ces sépultures d'enfants ni des rites qui devaient être en usage pour ces enterrements. Ce silence des historiens ne doit pas nous étonner, car, ainsi que nous l'avons vu, leurs informations sur le culte et la religion des aborigènes sont des plus précaires. Sans doute, la réserve extrême des indigènes sur ces questions a empêché les missionnaires d'obtenir d'eux des renseignements.

En général, l'usage d'urnes comme cercueils était étranger aux peuples andins et surtout n'existait pas dans la région ando-

péruvienne en dehors du pays des Diaguites. Les recherches archéologiques ont, jusqu'à ce jour, confirmé l'absence de cette coutume dans la zone de l'ancienne civilisation péruvienne. Seuls, deux ou trois renseignements, tirés des auteurs espagnols de la conquête, sembleraient, à la grande rigueur, contredire ce fait. Zárate (**383**, l. I, c. XI; t. I, p. 63)[1], d'abord, raconte que « les Espagnols trouvèrent, dans les temples consacrés au Soleil, plusieurs grands pots en terre pleins d'enfants secs que l'on avait sacrifiés ». Gomara (**148**, c. CXXI, fol. 158), de son côté, dit que les Indiens sacrifiaient leurs propres enfants, mais « ceux qui agissaient ainsi n'étaient pas nombreux (bien qu'ils fussent tous cruels et d'instincts bestiaux dans leur religion). Ils ne mangeaient pas, d'ailleurs, ces enfants, mais les faisaient sécher et les gardaient dans de grands vases en argent ». D'après Arriaga (**39**, p. 16, 17, 132), les jumeaux, *chuchos* ou *curis*, et les enfants qui venaient au monde les pieds en avant et que l'on nommait *chacpas*, étaient conservés, lorsqu'ils mouraient en bas âge, dans des pots à l'intérieur des maisons. Le clergé catholique avait brûlé en autodafé public de nombreuses urnes contenant les corps de ces enfants. Certaines superstitions étaient attachées aux *chuchos* et aux *chacpas*. On croyait que l'un des jumeaux était le fils de la foudre. Un *chacpa*, s'il vivait, portait pendant toute sa vie ce mot accolé à son nom, et ses enfants étaient désignés par des appellations spéciales : *masco* pour les fils et *chachi* pour les filles. L'archevêque Villa Gómez (**370**, c. LVIII, fol. 37, 38) confirme les renseignements du P. Arriaga. Son questionnaire pour la confession des Indiens est, en grande partie, formulé d'après ces renseignements. Sa 30e question, à

[1] Ce chapitre de Zárate : « Des cérémonies religieuses et des sacrifices des Indiens du Pérou », existe seulement dans la première édition de son ouvrage, imprimée à Anvers en 1555, et dans la traduction française (**383**). Dans l'édition espagnole de la *Biblioteca de Autores Españoles* (**382**), les chapitres X, XI et XII ont été supprimés et le numérotage changé, de manière que les chapitres originaires XIII, XIV et XV portent les numéros X, XI et XII. La figure des éditions françaises, représentant le sacrifice d'un jeune homme et reproduite par M. Ambrosetti (**19**, p. 90), n'est pas prise dans l'édition d'Anvers, mais dessinée spécialement pour ces traductions. Cette figure n'a donc aucune valeur documentaire.

propos des *chuchos* et des *chacpas*, est la suivante : « Quand un de ces petits enfants meurt, l'ont-ils conservé ou le conservent-ils en une quelconque jarre ou autrement, suivant la coutume de leur gentilité ? » Cette question est précédée de bien d'autres qui démontrent un ensemble de superstitions cohérentes à l'égard de ces enfants : La femme accouchée de jumeaux a-t-elle « par coutume de sa gentilité » observé des jeûnes, certaines abstinences (de sel, d'*ají* ou piment), certaines continences, une retraite plus ou moins longue, loin des regards de tous, dans sa maison ou ailleurs ? La naissance de ces *chuchos* ou de ces *chacpas* a-t-elle donné lieu à une procession où les nouveau-nés furent promenés au son du tambour ?

C'est là tout ce que j'ai pu trouver dans les documents écrits sur l'usage des urnes comme cercueils de petits enfants. Mais les faits rapportés par Zárate et par Gomara devaient être exceptionnels, car on ne trouve pas au Pérou d'urnes contenant des squelettes d'enfants. En ce qui concerne la coutume mentionnée par Arriaga et par Villa Gómez, elle est encore plus exceptionnelle, car elle ne se rapporte qu'aux jumeaux et aux *chacpas* morts en bas âge. D'ailleurs, les quatre auteurs cités visent clairement la conservation à domicile des urnes contenant les corps, et non leur enterrement.

La sépulture des enfants en bas âge et des fœtus dans des cimetières spéciaux, où il n'y a ni adultes, ni enfants au-dessus de deux ans, est une coutume très particulière sans doute. En présence de ce fait, on entrevoit très naturellement la possibilité de sacrifices provenant d'un rite qui exigeait l'holocauste des petits enfants pour obtenir la clémence et la faveur des dieux.

S'il n'en était pas ainsi, il serait en effet bien étonnant que l'on eût enterré uniquement ces petits enfants de cette manière toute spéciale, dans des endroits *ad hoc* et dans des urnes si particulières couvertes de dessins symboliques. S'il ne s'agissait pas de sacrifices, pourquoi rendre de pareils honneurs aux fœtus et aux enfants d'un ou de deux ans seulement, honneurs

qu'on n'accordait pas aux adultes et aux enfants plus âgés? En admettant — ce qui est invraisemblable — que ces urnes si bien décorées aient été un hommage de l'amour paternel, pourquoi ne pas avoir enterré ces enfants aimés avec leurs parents? Pourquoi y aurait-il des enfants inhumés de la manière ordinaire avec les adultes, et d'autres enterrés d'une façon particulière et dans des cimetières à part? Il me semble que tout plaide en faveur de la théorie du sacrifice qui expliquerait ces cimetières si spéciaux.

A l'appui de cette théorie, on peut citer de nombreux renseignements historiques sur les sacrifices d'enfants, aussi bien dans les diverses régions de l'empire péruvien qu'au Mexique. Je parlerai des principaux de ces renseignements en ce qui concerne le Pérou; je dois toutefois faire remarquer qu'il n'y est pas question de sacrifices de fœtus et d'enfants d'un ou de deux ans, comme dans la région diaguite, mais d'enfants plus âgés. Les auteurs ne disent rien de l'enterrement dans des urnes, ni d'un enterrement particulier quelconque, d'un autre genre. Pour commencer par Cieza de Leon (**101**; c. IV, LXIII, LXXXIX; p. 337, 416, 435), il parle beaucoup de sacrifices humains et également de sacrifices d'enfants, mais c'est seulement dans le dernier des chapitres cités qu'il rapporte que, dans la province de Bilcas, on sacrifiait aux dieux des *niños tiernos,* des enfants en bas âge. Roman y Zamora (**315**, I, p. 225) dit que « les sacrifices généraux » (pour tout l'empire du Pérou) « étaient accomplis dans les cas d'une grande nécessité, comme famine, épidémies et autres; dans ces cas, on sacrifiait des enfants mâles et femelles qui n'avaient encore commis aucun péché ». Le P. Cristóbal de Molina (**240**, p. 54, 58) rapporte qu'un ou deux enfants âgés d'environ dix ans étaient sacrifiés à l'occasion de la fête Capac-cocha, instituée par Pachacuti-Inca-Yupanqui. On étranglait ces enfants et on les enterrait avec des statuettes en argent, etc. On sacrifiait aussi, aux *huacas* principaux de toutes les provinces, des enfants qui, à une certaine époque de l'année, étaient envoyés de Cuzco dans tous les endroits où

avait lieu le culte de ces huacas. Parmi les victimes, il devait y avoir des enfants en bas âge, car « ceux qui le pouvaient allaient à pied à leur destination, les autres étaient portés par leurs mères ». Une fois arrivés, on les étranglait et on brûlait ensuite leur corps. Suivant Acosta (**2**; l. v, c. xix; t. ii, p. 47), « il était d'usage au Pérou de sacrifier des enfants de quatre à dix ans ». A l'occasion du couronnement de l'Inca (lorsqu'il ceignait la *borla*), on sacrifiait deux cents enfants de cet âge. On les étranglait et on les enterrait ensuite avec certaines cérémonies; d'autres fois, on leur coupait la gorge et les Indiens s'enduisaient la face de leur sang, d'une oreille à l'autre. Lorsqu'un Indien était malade et que le sorcier prédisait sa mort, on sacrifiait son fils au Soleil ou au dieu Huiracocha, en leur demandant de se contenter de l'enfant et de ne pas prendre la vie du père. Garcilaso de la Vega (**140**; l. i, c. xi; fol. 10) dit que chez quelques-unes des nations qui composaient l'empire incasique, les parents sacrifiaient leurs propres fils dans certaines circonstances critiques, mais il ne parle pas de l'âge de ces enfants et encore moins de leur enterrement dans des urnes. D'après Garcilaso, ces enfants étaient sacrifiés en leur ouvrant la poitrine et en leur arrachant le cœur. Herrera (**164**; dec. v, l. iv, c. v; t. iii, p. 115) cite aussi l'immolation des enfants, mais ne dit rien non plus de leur enterrement dans des urnes; selon lui, c'étaient des enfants de quatre à dix ans que l'on sacrifiait pour obtenir la guérison de l'Inca lorsqu'il était malade, ou à l'occasion de son couronnement ou encore pour remporter une victoire en temps de guerre. Ces enfants étaient quelquefois étranglés et enterrés, d'autres fois décapités. On sacrifiait le fils pour obtenir la guérison du père, lorsque celui-ci était gravement malade. Dans le chapitre suivant, Herrera raconte que les Indiens immolaient des enfants pendant les grandes fêtes qu'ils organisaient à l'époque de la moisson, et pour implorer également la clémence divine dans les grands malheurs et les adversités. Calancha (**89**; l. ii, c. xii; p. 375) répète le fait rapporté par Acosta, qu'on sacrifiait deux cents enfants âgés de quatre à dix ans, à l'occasion du couronnement de l'Inca.

Si de l'Amérique du Sud nous passons au Mexique, nous y trouvons les sacrifices d'enfants très en vogue. Sahagun (**320**; l. II, c. I, III, IV, XX; t. I, p. 50, 52, 55, 84) nous décrit de vraies hécatombes faites annuellement en l'honneur de Tlaloc et de Chalchiuhtlicué, les divinités des montagnes, des orages qui s'y forment et des eaux qui en descendent. Dans le premier mois de l'année, *Atlacahualco,* on achetait un grand nombre d'enfants en bas âge à leurs mères et on « les sacrifiait dans certains endroits situés sur les sommets des montagnes, en leur arrachant le cœur, en l'honneur des dieux de l'eau, afin d'obtenir d'eux une pluie abondante ». Ces sacrifices d'enfants en masse continuaient jusqu'au *Uei Toçoztli,* le quatrième mois de l'année, c'est-à-dire que « l'on sacrifiait des enfants dans toutes les fêtes jusqu'à ce que les eaux devinssent abondantes ». Les enfants ainsi sacrifiés paraissent avoir été enterrés dans des cimetières spéciaux sur les hautes montagnes, considérées comme résidence de Tlaloc. M. Désiré Charnay a fouillé, en 1880, un de ces cimetières à Tenenepanco, sur les pentes du Popocatepetl, à 4,000 mètres au-dessus du niveau de la mer. Ce cimetière contenait seulement des enfants, ensevelis dans la terre au hasard, sans aucune méthode, les corps paraissant avoir été jetés pêle-mêle dans les fosses, tantôt seuls et tantôt groupés, dans toutes les attitudes et à toutes les profondeurs. Les petits cadavres étaient accompagnés de poteries dont les motifs de décoration se rapportaient le plus souvent à Tlaloc et à Chalchiuhtlicué. M. Charnay (**97**, p. 139 et suiv.) a publié la description de ses fouilles dans le cimitière de Tenenepanco, et le D[r] Hamy (**155**; dec. II, n° XI; p. 69 et suiv.) a fait une étude complète de ce cimetière et des sacrifices d'enfants au Mexique.

Comme nous le voyons, il existe peu d'informations sur l'usage des urnes, au Pérou, comme cercueils de petits enfants, et ces urnes étaient alors conservées dans les maisons et n'étaient pas enterrées. Quant aux sacrifices d'enfants, ils étaient communs au Pérou et au Mexique, mais on sacrifiait des enfants de tous les âges et on ne les enterrait pas dans des urnes. L'enterre-

men des fœtus et des nouveau-nés dans des urnes spéciales et dans des cimetières *ad hoc* reste toujours particulier à la région diaguite. Il est probable que ces fœtus et ces nouveau-nés étaient immolés en sacrifice aux dieux.

En terminant ce chapitre, je dois rappeler une cérémonie des métis actuels que M. Ambrosetti et d'autres auteurs ont voulu rattacher aux cimetières d'enfants et aux rites spéciaux d'inhumation infantile dans la région diaguite. C'est la cérémonie de l'*angelito* : lorsqu'un petit enfant meurt, il est habillé de blanc, paré de papier peint et de rubans de couleurs criardes; on lui fixe au dos des ailes en papier doré; on l'assoit sur une table et on l'entoure de bougies allumées. Le soir, l'orgie commence dans la maison mortuaire : on danse autour du « petit ange », et les libations continuent jusqu'à ce qu'il n'y ait plus rien à boire. On transporte alors l'*angelito* dans une autre maison, l'orgie recommence, et le corps est ainsi mené d'une maison à l'autre jusqu'à ce qu'il se trouve dans un état tel de décomposition qu'il faut l'enterrer d'urgence. Quelquefois on met le corps dans l'alcool pour le conserver plus longtemps, et des cabaretiers entrepreneurs louent ce corps pour continuer la fête chez eux et vendre ainsi de grandes quantités d'eau-de-vie. Les métis donnent comme prétexte de cette cérémonie que l'*angelito* étant innocent, il faut se réjouir de sa mort parce qu'il va auprès de Dieu prier pour les vivants. Comme nous le verrons, cette cérémonie existe aussi chez les Indiens de Susques, dans la Puna de Atacama. M. Wiener (**377**, p. 95) a trouvé la même cérémonie en usage au Pérou parmi les nègres de Trujillo. Elle existe également chez les indigènes du Mexique; le Dr Hamy (**40**, p. 76, note) dit, en parlant de ce pays : « La mort d'un enfant au-dessous de sept ans, considéré comme un saint, un protecteur, donne lieu à des réjouissances. Autour du cadavre, lavé, parfumé, costumé en ange et couvert de fleurs, s'ouvrent des danses et commence une orgie qui durent jour et nuit et que la décomposition du corps n'arrête

pas. Des industriels louent, achètent le cadavre qu'ils transportent dans un lieu plus aéré, suivant les proportions qu'ils veulent donner à la fête appelée *velorio* au Mexique et *velatorio* en Espagne. »

Les auteurs argentins prétendent que la cérémonie de l'*angelito* est une réminiscence lointaine des anciens sacrifices d'enfants; mais cette thèse est tout à fait insoutenable, car des coutumes semblables existent parmi les paysans de certaines parties de l'Europe méridionale : cette cérémonie est donc d'origine européenne et chrétienne.

Sur ma demande, M. le Dr G. V. Callegari, de Padoue, a bien voulu recueillir des informations à cet égard en Italie. Il a consulté, entre autres savants de ce pays, le folkloriste bien connu, le Dr G. Pittré, et le comte A. de Gubernatis.

Voici ce que m'écrit M. Callegari : « M. de Gubernatis me dit qu'il croit avoir vaguement entendu parler d'une coutume semblable à celle de l'Argentine, et il pense qu'elle a été transportée en Amérique par des émigrants de l'Europe méridionale. M. de Gubernatis m'informe, et M. Pittré m'assure, que dans la campagne toscane l'enfant mort est habillé en petit ange (*angiolino*) et entouré d'un ruban auquel les personnes présentes font des nœuds, croyant que tous les vœux adressés ainsi seront exaucés. Un usage identique existe également en Sicile. Dans la Calabre, d'après les renseignements d'un de mes élèves de Catanzaro, l'enfant est habillé en *angiolino* et considéré comme tel, mais aucune cérémonie n'est faite autour de son corps. » La coutume des paysans de Toscane est analogue à la cérémonie hispano-américaine de l'*angelito,* seulement elle n'est pas suivie d'orgie. Je n'ai malheureusement guère pu obtenir de renseignements concernant cette coutume en Espagne. Le seul que je possède de ce pays provient d'une dame française de mes relations qui a habité les environs de Barcelone. Elle m'a raconté qu'un petit enfant étant mort dans une maison de paysans voisins de la sienne, il fut habillé en ange. Et, comme en Amérique, on buvait et on dansait toute la nuit autour de

son corps. Une enquête sur ces cérémonies en Espagne serait très intéressante. Même en France, les paysans se réjouissent de la mort d'un petit enfant au lieu de le pleurer. A ce sujet, M. le professeur Jules Humbert m'écrit : « Ce que vous me dites de cette cérémonie m'a rappelé ce qui se passait encore il y a quelques années dans mon pays, en Franche-Comté : Quand un enfant mourait, les parents et amis qui le veillaient faisaient des *gaufres* pendant la nuit; et faire des gaufres dans les campagnes de la Franche-Comté, c'est un des plus grands signes de réjouissance. On pensait qu'il ne fallait pas s'attrister de la mort d'un enfant, puisqu'il allait directement au paradis. Je vous signale ce détail qui a son importance, car la Franche-Comté, qui fut très attachée à l'Espagne jusqu'à la fin du XVIIe siècle, a gardé nombre de coutumes espagnoles. »

Ces coutumes ont leur origine dans la théologie catholique même. D'après cette théologie, les enfants au-dessous de sept ans n'ont pas encore atteint l'âge de raison, c'est-à-dire, au point de vue eschatologique, l'âge de responsabilité. Quand ils se confessent, le prêtre ne les absout pas, il les bénit simplement, puisqu'ils sont censés avoir agi sans discernement. Lorsqu'ils meurent, l'église ne célèbre pas pour eux, à leur enterrement, la messe ou l'office des morts, mais des offices spéciaux : une messe dite « messe d'anges ». Le prêtre y revêt des ornements blancs. Le sens général de ces cérémonies est la joie. Car l'enfant est mort sans avoir perdu l'innocence baptismale, et son âme, sans jugement, va grossir le nombre des anges. Les survivants doivent donc se réjouir de son bonheur. Parallèlement à cette particularité liturgique, on sait qu'en France la formule habituelle *De Profundis* des billets de faire-part mortuaires est remplacée pour les enfants par les mots *Laudate pueri Dominum*. Ceci indique bien que la mort d'un enfant avant l'âge de raison doit inspirer au chrétien catholique des prières d'actions de grâces et non des supplications pour le repos de l'âme du défunt. A noter encore que, dans certains pays catholiques, on ne porte pas le deuil des enfants au-dessous de sept ans.

Toutes ces traces européennes de réjouissance pour la mort d'un petit enfant « parce qu'il va directement au paradis » démontrent l'origine européenne de la cérémonie hispano-américaine de l'*angelito,* et ce fait nous apprend combien il faut se tenir sur ses gardes pour ne pas confondre les éléments américains avec les éléments européens en étudiant le folklore des métis et même des Indiens de l'Amérique du Sud.

PÉTROGLYPHES.

Les inscriptions sur les rochers sont très fréquentes dans la région diaguite. Je me bornerai ici à énumérer les pétroglyphes publiés, qui ne sont pas nombreux quand on considère que M. Adan Quiroga, en peu d'années, d'après ce qu'il m'a écrit en 1904, a pu réussir à former une collection de dessins de 287 pétroglyphes inédits de Catamarca, Salta, Tucuman et La Rioja. M. Quiroga est mort sans avoir publié ces pétroglyphes, et il serait regrettable que cette grande collection fût perdue pour la science.

Pour fixer leurs inscriptions et leurs figures sur les rochers, les Indiens avaient deux procédés : la peinture et la gravure. Quelquefois ils réunissaient les deux, en gravant d'abord les figures et en remplissant ensuite les traits gravés avec des couleurs. Ce dernier procédé mixte est cependant peu commun dans la région diaguite.

Pour commencer par les pétroglyphes peints, nous avons d'abord la superbe fresque découverte par M. Ambrosetti dans la grotte de Carahuasi (département de Guachipas, Salta). Ce tableau représente un grand nombre de personnages peints en quatre couleurs : jaune, bleu-gris, brun et blanc. Il est surtout intéressant en ce qu'il donne, avec une assez grande clarté, les vêtements, les coiffures et les armes très variés de ces personnages. On y voit aussi beaucoup de ces boucliers ou écus, d'une forme et d'un décor particuliers, qui se retrouvent sur plusieurs

pétroglyphes et dans l'ornementation des disques en cuivre et de la poterie de la région diaguite. Une planche en couleurs de cette fresque a été dessinée sur place par M. Holmberg et publiée par M. Ambrosetti (**13**). Il y a beaucoup d'analogie entre cette fresque et celle que j'ai découverte à Pucará de Rinconada, et qui est reproduite *fig. 147*.

Près de Carahuasi, M. Ambrosetti a trouvé deux autres grottes peintes, dont l'une, celle de Churcal, avait des fresques tellement effacées qu'il était impossible de les recopier. Ambrosetti (**13**, p. 331-333) donne, de l'autre grotte située dans la Quebrada del Rio Pablo, quelques figures représentant des boucliers décorés, semblables à ceux de Carahuasi, mais surmontés de têtes humaines, et aussi des jaguars et des lamas.

Dans l'un de ses derniers travaux, M. Ambrosetti (**27**) publie des figures de quatre autres fresques : l'une, d'une grotte de la Quebrada de las Conchas (Salta); deux de la Quebrada de la Bodega, dans les montagnes qui bordent la Vallée de Lerma au Sud; et la dernière, d'un rocher dans la Quebrada del Chuzudo, près de Quilmes. Ces figures ont été fournies à M. Ambrosetti par un ancien employé du Musée de La Plata; je crains que mon collègue n'ait ici bien mal placé sa confiance, à en juger par le plan des ruines de Pucará de Rinconada soi-disant levé par le même collaborateur d'occasion, et également publié par M. Ambrosetti. Je reviendrai plus loin sur ce dernier point. Ces quatre fresques représentent principalement des hommes, des lamas et ces curieux boucliers dont nous avons parlé. J'ai appris qu'il existe des pétroglyphes dans la Quebrada de la Bodega; aussi les ai-je indiqués sur ma carte archéologique.

D'autres fresques rupestres ont été publiées par M. Ambrosetti (**13**, p. 334-336). Ce sont : une figure de nandou, de San Isidro (Cafayate); un mammifère douteux et des figures géométriques du même endroit; une série de figures humaines très particulières de Tolombon, au sud de Cafayate.

Du sud-ouest de la Puna de Atacama on a publié une fresque

peinte sur un rocher près de la Laguna de Infieles, située au pied du pic portant le nom, sur la frontière chilienne. Cette fresque représente cinq personnages armés de lances et dont les têtes sont ornées de raies perpendiculaires représentant peut-être des plumes. Les figures ont environ un pied de hauteur. M. L. Darapsky (**113**, pl. xii) les reproduit et M. Ambrosetti (**28**, pl. iv, 2) en donne aussi une figure, mais qui diffère de celle de M. Darapsky. D'après ce dernier auteur, la fresque d'Infieles est peinte en rouge ; suivant M. Ambrosetti, en blanc.

Les premiers dessins de pétroglyphes de la région diaguite ont pour auteurs MM. Liberani et Hernández (**217**), dont les figures ont été reproduites deux fois par M. Ameghino (**31** et **32**). Plus tard, MM. Quiroga et Ambrosetti ont publié un certain nombre de pétroglyphes gravés. La plupart de leurs figures ont été dessinées sur place par de bons dessinateurs, comme MM. Eduardo A. Holmberg et F. Voltmer. Au contraire, je crains que les figures de MM. Liberani et Hernández ne laissent à désirer comme exactitude.

Voici la liste des pétroglyphes gravés qui ont été publiés. Je commencerai par ceux de la Vallée Calchaquie et de la Vallée de Yocavil :

San Lucas (San Carlos) : Trois pétroglyphes : des lignes courbes enlacées d'une manière irrégulière, combinées avec des cercles simples ou concentriques et avec des croix. Quelques-unes de ces lignes se terminent par trois petits rayons comme celles d'un pétroglyphe de la Puerta de Rinconada, reproduit *fig. 149.* Il y a également des lamas formés de lignes droites, comme presque toutes les figures de lama des pétroglyphes de la Puna de Jujuy. (Quiroga : **303**, p. 210, 211.)

Las Flechas (San Carlos) : Une figure humaine schématique faite d'une ligne droite représentant le corps, de lignes horizontales courbes pour les bras, de deux lignes droites pour les jambes; enfin, d'un cercle pour la tête, d'où sortent deux lignes droites, ressemblant à des cornes. D'autres figures repré-

sentent des mammifères, parmi lesquels un animal, une biche peut-être, allaitant son petit dans la même attitude que le lama femelle de la grotte de Chulin, qui est reproduite plus loin. On voit aussi des cercles à point central. (Ambrosetti : **13**, p. 338, 339.)

San Isidro (Cafayate) : Une figure humaine, à demi effacée, deux signes en forme de 8, deux cercles, dont un à point central, deux autres signes. Publié par M. ten Kate (**342**, p. 346) et reproduit par M. Ambrosetti (**13**, p. 335).

Anjuana : Un pétroglyphe présentant des lignes courbes, irrégulières, et des signes. Un autre, de $4^m \times 4^m$, avec des figures géométriques assez compliquées, mais composées exclusivement de lignes droites. Ces figures sont très grandes, gravées sur les deux côtés d'un bloc de pierre. Il y a aussi une ligne serpentine, se terminant par un cercle. Les deux pétroglyphes se trouvent à 7 kilomètres au nord-ouest de la localité dénommée Anjuana, sur la frontière entre les provinces de Salta et de Tucuman. (Liberani : **217**, pl. 18 et 20. Ameghino : **31**, pl. I, fig. 5; pl. II, fig. 12 ; et **32**, I; pl. XI, fig. 358 ; pl. XII, fig. 364.)

Loma Rica, sur le bord du « Rio Seco », au pied de la colline où sont situées les ruines : divers signes, assez variés, composés de lignes courbes. (Liberani : **217**, pl. 20. Ameghino : **31**, pl. II, fig. 10, 11 ; et **32**, I, pl. XII, fig. 362, 363.)

Quilmes : Des lamas, des signes en forme de points d'interrogation, des cercles, un signe en forme de 8. (Ambrosetti : **18**, p. 68-69.)

Quilmes : Des concavités circulaires, de deux centimètres de profondeur, quelques-unes unies par des lignes gravées. (Quiroga : **303**, p. 213.)

Las Cañas (près de Quilmes) : Une figure humaine. (Ambrosetti : **18**, p. 66.)

Las Chilcas (près de Quilmes) : Des lignes en zigzag, une grecque, des lignes serpentines dont l'une se termine par un cercle. (Ambrosetti : **18**, p. 67.) Ce pétroglyphe a aussi été dessiné par MM. Liberani et Hernández, mais leur figure diffère beaucoup de celle de M. Ambrosetti. Cette dernière, qui a pour

auteur M. Voltmer, est sans doute la plus exacte. (Liberani : **217**, pl. 19. Ameghino : **31**, pl. II, fig. 9, et **32**, I, pl. XII, fig. 361.)

Loma Colorada (Encalilla) : Des figures humaines rudimentaires, un mammifère. (Quiroga : **303**, p. 214.)

Andahuala (Santa María) : Lignes courbes, irrégulièrement enlacées, d'un côté de la pierre. De l'autre côté, un lama formé par des lignes droites, analogue aux lamas des pétroglyphes de la Puna; un écu surmonté d'un T et ayant exactement la même forme qu'un autre écu, gravé sur le pétroglyphe d'Antofagasta de la Sierra. Cet écu ressemble aussi à ceux de la grotte de Carahuasi. (Liberani : **217**, pl. 17. Ameghino : **31**, pl. I, fig. 3, 4, et **32**, I, pl. XI, fig. 356, 357.)

Ampajango (Santa María) : Trois pétroglyphes : des lignes, irrégulières comme celles de San Lucas; des croix, des figures rudimentaires d'hommes dont le tronc et les extrémités sont très semblables aux représentations humaines du pétroglyphe de Puerta de Rinconada que nous avons mentionné. (Quiroga : **303**, p. 215-217.) MM. Liberani et Hernández reproduisent également trois pétroglyphes, de la Vallée du Morro, près d'Ampajango, composés principalement de lignes courbes enlacées et formant les figures les plus irrégulières. Il y a aussi beaucoup de petits cercles, dont un avec un point central. Enfin, une figure de mammifère. (Liberani : **217**, pl. 14, 15, 16. Ameghino : **31**; pl. I, fig. 1, 2; pl. II, fig. 6; et **32**, I; pl. XI, fig. 353, 354, pl. XII, fig. 355.)

Minasyaco et Chapi (Santa María), dans la Vallée de Cajon : Deux pétroglyphes représentant principalement des lamas et aussi des figures formées de trois ellipses concentriques. Le pétroglyphe de Minasyaco est gravé sur la surface horizontale d'un bloc, celui de Chapi sur un rocher vertical. Mentionnés par M. ten Kate (**342**, p. 338).

San Pedro de Colalao, sur le versant oriental de l'Aconquija : des figures humaines dont la tête est entourée de raies qui forment des rayons. (Quiroga : **298**, 41, 43.) MM. Liberani et Hernández reproduisent un pétroglyphe avec, pour légende, seulement : *Piedra pintada,* sans indiquer la localité. Ce pétro-

glyphe est certainement le même qu'a figuré Quiroga, de San Pedro de Colalao, quoique les deux reproductions présentent des différences. (Liberani : **217**, pl. 30. Ameghino : **31**, pl. II, fig. 7, 8; et **32**, I, pl. XII, fig. 359, 360.)

San Pedro de Colalao : Un autre pétroglyphe avec des cercles à point central et d'autres signes. (Quiroga : **298**, p. 45.)

De la province de Catamarca, en dehors de la Vallée de Yocavil, on a publié les pétroglyphes de :

San Fernando (Belen) : Une croix, des grecques, des S. (Quiroga : **303**, p. 219.)

Cerro Negro (Tinogasta) : Des croix encadrées de la même manière que celles du pétroglyphe d'Incahuasi, *fig. 86*, et des lignes serpentines. (Quiroga : **303**, p. 218.)

Condorhuasi (département d'Alto) : Lignes courbes enlacées, plusieurs lignes serpentines se terminant par des cercles. (Quiroga : **303**, p. 212.)

Les pétroglyphes suivants ont été publiés, provenant du haut plateau de la Puna de Atacama (Territoire des Andes), au nord de la province de Catamarca :

Antofagasta de la Sierra : Un grand pétroglyphe représentant surtout des lamas et ces écus ou boucliers particuliers dont nous avons déjà parlé. Photographié par M. Francisco J. San Roman, publié par M. Karl Stolp (**338**) et reproduit par M. Ambrosetti (**28**, p. 8).

Peñas Blancas (près du Cerro Ratones) : Principalement des combinaisons de lignes droites et de points, mais aussi des lamas. Décrit par M. Holmberg (**166**, p. 44), dont le dessin a été publié par M. Ambrosetti (**28**, pl. IV).

De la province de Mendoza, M. Moreno (**244**, p. 8) publie un pétroglyphe de Bajo de Canota. Il présente les mêmes lignes courbes enlacées irrégulièrement que l'on voit sur un grand nombre des pétroglyphes de Catamarca et de Salta. M. Mallery (**228**, p. 157) a reproduit ce pétroglyphe dans son grand ouvrage sur les inscriptions rupestres de l'Amérique.

M. Ameghino (**31**, pl. I, fig. 16, et **32**; I, p. 511, pl. IX, fig. 361) publie

le dessin d'un pétroglyphe de la Sierra de San Luis, représentant des hommes, un lama, un nandou, un autre animal et un soleil. A première vue, on aperçoit que ce dessin, communiqué à M. Ameghino par M. O. Nicour, a été fait d'une façon par trop fantaisiste, sans aucune exactitude. Cependant ce dessin est intéressant, car il démontre l'existence de pétroglyphes dans la province de San Luis.

En général, les divers pétroglyphes de la région diaguite présentent de grandes différences : le style, les signes, les figures ne montrent aucune unité; les auteurs de ces inscriptions ont suivi chacun leur inspiration personnelle. La même combinaison de lignes droites ou courbes est très rarement répétée sur plusieurs pétroglyphes. Les signes d'une inscription ne se retrouvent pas dans une autre, excepté les plus simples qui sont universels, comme le cercle à point central, la croix, le S, etc. Quant aux figures de lamas ou de huanacos, si communes sur le haut plateau, elles sont assez rares dans la région diaguite; au contraire, les pierres gravées avec des lignes courbes irrégulièrement entrelacées sont très fréquentes. M. Quiroga m'a donné des renseignements très intéressants au sujet des figures les plus fréquemment représentées sur les pétroglyphes de sa grande collection. Parmi les 287 pétroglyphes de cette collection, 81 présentent des lignes courbes, 21 des lamas ou des huanacos, 5 des autruches (nandous), 4 des jaguars, 4 d'autres animaux, etc.

On a voulu voir dans les signes des pétroglyphes une écriture idéographique comme celle qui est encore en usage chez les Indiens de l'Amérique du Nord, mais la variété même de ces signes rend cette théorie impossible. On ne peut admettre en effet que l'idéographie de chaque pierre soit différente. S'il s'agissait de signes idéographiques, ils devraient se répéter sur plusieurs pierres. Je crois que les pétroglyphes sont des essais d'un art primitif et que les signes qui ne sont pas des représentations réalistes d'objets réels sont des ornements et non des

signes idéographiques conventionnels. Toutefois, il est invraisemblable que l'on se soit donné autant de peine pour un aimple passe-temps; il est très possible que quelques-uns des pétroglyphes aient eu une fin religieuse.

Quant à la contemporanéité des pétroglyphes du pays des Diaguites et des anciens cimetières et ruines de la région, je pense qu'un bon nombre au moins sont de la même époque. On retrouve plusieurs figures de pétroglyphes sur les objets d'industrie préhispanique rencontrés dans les ruines et dans les cimetières, et d'ailleurs l'emplacement des pétroglyphes est le plus souvent proche de ceux-ci. M. Moreno (**245**, p. 3), dans une conférence qu'il a faite à la Société de géographie de Londres, émet la théorie que tous les pétroglyphes sud-américains appartiennent à une race qu'il nomme « tupi-caraïbe ». Cette hypothèse ne me paraît pas vraisemblable, car les types rupestres des diverses régions de l'Amérique du Sud sont très différents. A mon sens, les inscriptions doivent plutôt être rapportées à des peuplades d'origine et d'époques variées.

Des pétroglyphes de types analogues à ceux que nous avons déjà énumérés sont répandus jusque dans la province de San Juan, c'est-à-dire jusqu'à l'extrême limite sud de la région diaguite. J'ai toujours recueilli des renseignements sur l'existence des pétroglyphes chaque fois que je me suis trouvé en relations avec des personnes ayant voyagé dans ces contrées; j'espère donc pouvoir relever un grand nombre de pétroglyphes, s'il m'est donné de faire de nouveaux voyages dans ces régions si intéressantes pour l'archéologue.

FOLKLORE.

La population métisse actuelle du pays des anciens Diaguites est catholique, mais sa religion consiste principalement dans l'observance des cérémonies extérieures du culte : la messe, la confession, les fêtes religieuses. Le pouvoir moral des prêtres, très grand il y a un siècle, a beaucoup diminué aujourd'hui.

Le culte catholique n'est pas, dans le territoire andin de l'Argentine, aussi intimement lié et mélangé aux éléments païens que sur le haut plateau de la Puna, en Bolivie et au Pérou. Cependant les croyances d'origine préhispanique survivent surtout dans les vallées lointaines où les communications avec les villes sont difficiles. Mais ces croyances sont beaucoup plus indépendantes du catholicisme que sur le haut plateau : les métis gardent les pratiques catholiques et la foi aux miracles de la Vierge et des Saints, mais en même temps ils croient à Pachamama et au Chiqui, tout en faisant une certaine distinction entre les uns et les autres. Cet état de choses rappelle le polythéisme des anciens Péruviens.

PACHAMAMA est le principal personnage du folklore, ici comme sur le haut plateau bolivien.

Pachamama est d'origine péruvienne. Arriaga (**39**, c. II, p. 11) dit qu'au Pérou « Mamapacha, la Terre, était adorée surtout par les femmes à l'époque des semailles; elles lui demandaient une bonne récolte et lui offraient de la *chicha* ou de la farine de maïs ». Calancha (**89**; l. II, c. X; p. 371) répète presque au pied de la lettre ce que dit Arriaga. Il ajoute que les Indiens du haut plateau appelaient la Terre, personnifiée comme divinité, Pachamama ou Mamapacha, tandis que les Yuncas lui donnaient le nom de Vis. Parmi les offrandes dédiées à cette divinité, Calancha nomme la coca. Montesinos (**241**, c. XIII, p. 78) rapporte que, sous le règne de Huaman-Tacco-Amauta, le 61e roi du Pérou, d'après sa chronologie, « on faisait de grands sacrifices à la mère de tous, la Terre, qu'on nommait Pachamama ». Selon Garcilaso (**140**; l. I, c. X; fol. 10), quelques-unes des tribus péruviennes « adoraient la Terre et la nommaient Mère, parce qu'elle leur donnait ses fruits ». D'autres historiens du Pérou parlent aussi de Pachamama.

Pacha, dans le quichua actuel du Pérou, signifie « la Terre », « le Monde », et aussi « jour » ou « temps ». Dans la Puna, les Indiens donnent à ce mot un autre sens, d'après les explications qu'ils m'ont fournies maintes fois et en différents lieux :

Pacha veut dire « déité », « être surnaturel ». C'est sans doute dans le premier sens qu'il faut prendre ce mot dans le nom Pachamama. *Mama* signifie « mère ».

Pachamama est, d'après les métis comme d'après les Indiens du haut plateau, « la Sainte-Terre, la mère de tous et de tout ». Pachamama est toujours un être féminin; c'est une bonne et bienveillante déité; d'elle tout est né : hommes, animaux et plantes; elle protège tout et spécialement les hommes.

Les métis font des prières, des invocations à Pachamama dans toutes les circonstances de la vie. La plupart de ces prières sont dites en quichua, ou en quichua mélangé de mots et de phrases espagnols. M. Ambrosetti (**15**) a publié un travail intéressant sur le folklore de la Vallée Calchaquie, et, dans un autre travail (**19**, p. 18, 70, 133, 189, 195-198, 216), le même auteur donne une bonne collection d'invocations à Pachamama qu'il a recueillie dans cette vallée. Cette collection comprend des prières à l'occasion des semailles afin d'obtenir une abondante moisson; pour le travail de filer la laine, afin que le fil ne se casse pas et que le travail marche vite; lors de la marque des moutons et des chèvres, pour que les troupeaux se reproduisent; lorsqu'on chasse les vigognes et les huanacos, pour avoir beaucoup de gibier; afin que les troupeaux ne se perdent pas quand ils paissent dans les montagnes; pour éviter le *soroche* et d'autres maladies pendant les voyages; quand on tue des animaux domestiques, probablement à cause de l'analogie qui existe entre les sacrifices et l'action de tuer un animal pour le manger. D'autres invocations doivent être prononcées chaque fois que l'on absorbe des boissons alcooliques ou quand on mâche de la coca. Enfin certaines prières demandent à Pachamama de faire « rentrer l'esprit » dans une personne qui a été effrayée : les Indiens croient en effet que, dans ce cas, l'esprit s'enfuit; si Pachamama ne le fait revenir, la personne reste privée de sa raison. Les métis font, dans toutes les circonstances importantes ou banales de leur vie, des offrandes à Pachamama plus ou moins semblables à celles des habitants de la Puna et de la Bolivie.

Dans la Puna, surtout à Susques, j'ai moi-même recueilli nombre d'invocations à Pachamama. Elles sont analogues à celles publiées par M. Ambrosetti et provenant de la Vallée Calchaquie.

Le Chiqui est une autre déité péruvienne. Montesinos (**241**, c. xiv, p. 80) nomme ainsi « la fortune adverse » qui poursuivit certains Incas dont il raconte l'histoire. C'est la déité ennemie des hommes, d'où proviennent tous les malheurs, tous les revers de fortune.

Or, dans la province de Catamarca, on célèbre encore une fête en l'honneur du Chiqui, ou plutôt pour apaiser sa colère. Cette curieuse fête a lieu à l'ombre d'un vieil *algarrobo*. On coupe les têtes d'animaux sauvages : huanacos, agoutis, nandous, chassés pour cette occasion; on les fait rôtir et on danse en agitant ces têtes tenues en mains. M. Quiroga (**297**, p. 553-557) décrit la fête du Chiqui, et M. Lafone-Quevedo (**189**, p. 378) donne une curieuse chanson, mélange d'espagnol et de quichua impossible à traduire, chantée à la fête du Chiqui dans le Valle Vicioso (La Rioja).

Selon toute apparence, la fête du Chiqui devait être primitivement une fête de sacrifices; de nos jours elle a perdu ce caractère, elle n'est plus qu'un prétexte à libations et à orgies.

Llastay est peut-être une personnification ou un attribut de Pachamama, mais il est masculin et son pouvoir ne s'étend que sur les animaux sauvages : le gibier. Il en est le maître et le protecteur. Il se fâche quand on en tue trop. De lui dépendent les chasses heureuses. Llastay a certaines analogies avec Coquena, que nous décrirons plus loin, qui est le génie des Indiens du haut plateau, et également le maître des animaux sauvages. Llastay est pourtant plus bienveillant envers les hommes que Coquena.

Le mot *llastay*, en quichua, est un verbe qui signifie « saisir quelque chose », « se cramponner à quelque chose ». Suivant la légende, Llastay, en effet, « saisit » les chasseurs qui lui enlèvent trop de gibier.

Huairapuca ou la Mère du vent est la déité qui règne dans l'air; elle paraît être hermaphrodite. Elle est maléfique pour les hommes; elle empêche toujours la pluie bienfaisante en chassant les nuages. M. Quiroga (**301**) a publié sur ce personnage des légendes provenant de la Vallée Calchaquie et de la Vallée de Tafí.

Huaira en quichua signifie « vent », *puca* « rouge » : « le vent rouge ».

Pucllay, ou Pujllay, n'est pas une déité ou un être mythologique comme le suppose M. Quiroga. C'est simplement un personnage de carnaval, travesti d'une manière spéciale et qui amuse par son badinage et ses bouffonneries. C'est l'arlequin des Indiens. Il figure dans le carnaval de la Bolivie comme dans celui de la région diaguite, auquel, dans la province de la Rioja, on donne le nom de *Chaya*. Nous devons à M. Quiroga (**297**, p. 561 et suiv.) une bonne description de cette « fête de la Chaya », qui a beaucoup de ressemblance avec le carnaval bolivien. On y voit représenter des coutumes et des cérémonies de provenance préhispanique, mélangées à d'autres d'origine européenne.

Le verbe *pujllay*, en quichua, signifie « jouer », « s'amuser ».

Comme on le voit, le folklore, la mythologie païenne des métis de la région diaguite est, presque en totalité, nettement péruvienne.

Une collection de folklore de la province de San Juan serait d'un grand intérêt, car elle permettrait de savoir si les mêmes mythes existent dans la partie méridionale de la région andine de la République Argentine et de reconnaître l'homogénéité de l'ancienne culture dans toute cette région.

PRÉTENDUE DESCENDANCE COMMUNE

DES « CALCHAQUIS » ET DES INDIENS PUEBLOS.

M. Ambrosetti, défenseur de l'autonomie de la « civilisation calchaquie » par rapport à la civilisation péruvienne, a préconisé une curieuse théorie de descendance commune des « Calchaquis » et des Indiens Pueblos (Shiwis) de l'Amérique du Nord. Dans trois de ses travaux (**20**, **24** et **25**), il développe cette théorie. Mais c'est surtout dans une communication à la Société de géographie italienne (**25**, p. 12) qu'il la formule. D'après lui, les « Calchaquis » et les Pueblos seraient les derniers restes d'une race très ancienne qui aurait, à une certaine époque, occupé toute la région andine des deux Amériques, mais qui aurait disparu partout, laissant des vestiges seulement dans ces deux régions.

M. Ambrosetti appuie sa théorie sur les coïncidences existant entre certains faits archéologiques et ethnographiques communs à l'une et à l'autre région. Quelques fétiches animaux et statuettes humaines en terre cuite ont, dans les deux régions, une certaine ressemblance. Dans la région diaguite on a trouvé des figurines à coiffure en forme de houppes latérales; les jeunes filles des Hopis ont encore aujourd'hui une coiffure semblable. L'usage de « tuer la poterie » au moyen d'un trou intentionnel a été observé dans les sépultures des deux régions. Parmi les coutumes funéraires actuelles de l'une et de l'autre région figurent: la cérémonie du lavage des objets ayant appartenu à un mort; le bain cérémoniel donné au veuf ou à la veuve[1]; l'habitude de tuer un chien pour qu'il aide son maître décédé à passer le fleuve de la mort. En dehors de ces faits, M. Ambrosetti cite

[1] Ces coutumes ont certainement été introduites du Pérou, comme le démontre le passage de la *Carta pastoral* de l'archevêque Villa Gómez que nous reproduisons plus loin, à propos de la cérémonie du lavage des effets du défunt telle qu'elle est pratiquée par les Indiens de Susques.

aussi, comme preuves, ses propres hypothèses mythologiques, comme par exemple son identification du *thunder-bird* nord-américain avec certaines figures peintes sur la poterie de la région diaguite, etc. On ne peut vraiment fonder sur de pareils arguments une théorie comme celle que nous venons d'exposer. M. Ambrosetti s'appuie d'autre part sur l'autorité du distingué anthropologiste M. ten Kate, qui a voyagé et dans la région diaguite et chez les Pueblos. M. ten Kate (**342**, p. 347) attire en effet l'attention sur des analogies archéologiques entre ces deux régions. Son opinion est que « certaines analogies mythico-religieuses ont dû exister entre ces deux populations américaines », et il cite comme exemples « la similitude des pétrographies en partie probablement rituelles », la ressemblance de certains fétiches en pierre de la région diaguite avec d'autres exhumés dans les ruines shiwiennes, la présence de certaines petites ardoises gravées dans les deux pays, l'habitude de « tuer la poterie » en la perforant d'un coup de foret, ou en cassant d'une autre manière les vases destinés à être enterrés dans les sépultures. La forme des poteries diaguites diffère, suivant M. ten Kate, de celle des Shiwis, mais la couleur et la décoration offrent quelquefois des analogies. Dans son grand ouvrage sur l'anthropologie physique des anciens habitants de la région « calchaquie », M. ten Kate (**343**, p. 62) fait aussi remarquer des ressemblances entre les crânes de ces Indiens et ceux qui ont été exhumés des anciennes sépultures du Mexique central, de l'Arizone et du Nouveau-Mexique, mais surtout avec les crânes de Santiago de Tlaltelolco étudiés par le D[r] Hamy (**158**, p. 15 et suiv. et pl. I).

Cependant M. ten Kate est loin d'adopter l'hypothèse d'une descendance commune ou d'une parenté ethnique. Il se borne simplement à faire remarquer, entre les deux races et entre les deux cultures, certains points de contact provenant peut-être des milieux désertiques très semblables où évoluaient Diaguites et Pueblos. M. ten Kate me dit d'ailleurs, dans une lettre datée à Ceylan du 21 avril 1905 : « J'ai été le premier à appeler l'at-

tention sur les analogies de la civilisation calchaquie avec la culture shiwienne, sans vouloir prétendre pour cela que l'une et l'autre s'étaient fait des emprunts, si l'on peut s'exprimer ainsi, au sujet des idées religieuses et des coutumes qui en résultent. »

D'ailleurs, la meilleure raison contre la théorie de M. Ambrosetti se trouve dans la question suivante : Pourquoi cette ancienne race, dont les « Calchaquis » et les Pueblos seraient les derniers restes, n'a-t-elle pas laissé de vestiges dans les immenses contrées qui se trouvent entre l'une et l'autre région? Il est impossible qu'elle ait passé sur toute l'Amérique andine ou qu'elle ait occupé toute cette vaste étendue sans y laisser de traces.

RAPPORTS

ENTRE L'ANCIENNE CIVILISATION PÉRUVIENNE ET LA CULTURE PRÉHISPANIQUE DE LA RÉGION DIAGUITE.

Cette question a été discutée par tous les auteurs, historiens ou archéologues qui, chacun à leur point de vue spécial, étudièrent la région interandine de la République Argentine. C'est le P. Lozano qui a inauguré cette discussion en niant que les Incas aient jamais dominé le territoire des Diaguites, en quoi Lozano se sépare des chroniqueurs antérieurs qui tous avaient accepté cette domination comme un fait. Après Lozano, les auteurs européens du XIX[e] siècle, comme Martin de Moussy (**230**, III, p. 433 et suiv.) et Burmeister (**85**), devaient revenir à la première tradition, suivis plus récemment en Argentine par le D[r] Florentino Ameghino (**32**, I, p. 507 et suiv.), par l'abbé Soprano (**332**, p. 87 et suiv.) et par le D[r] Vicente G. Quesada (**294**). Mais M. Ambrosetti (**19**, p. 141 et suiv.) a repris les arguments de Lozano pour défendre ses théories personnelles sur l'autonomie de la culture diaguite ou « calchaquie », comme il la nomme, par rapport à la civilisation péruvienne.

Pour moi, mes études des antiquités de la République Argentine m'ont amené à la profonde conviction que cette culture diaguite fait partie intégrante de la civilisation ando-péruvienne, qu'elle émane presque entièrement de l'ancien Pérou, sans plus de différence entre les deux civilisations que celle qui existe entre l'ethnographie des diverses autres parties de l'empire des Incas, par exemple entre l'Entre-Sierras du Pérou et la région des Collas. La région yunca présente même des différences ethnographiques plus marquées par rapport à ces deux régions que celle des Diaguites.

Remarquons-le : l'origine péruvienne de la culture diaguite n'implique pas nécessairement une domination des Incas sur

le pays des Diaguites, mais l'affinité ethnographique rend cette domination vraisemblable au plus haut degré. Il y a, d'ailleurs, des arguments d'un autre ordre en faveur de cette probabilité.

Les preuves du caractère péruvien de la culture diaguite et de la subordination politique de la région des Diaguites à l'ancien Pérou émanent de trois sources : 1° l'archéologie; 2° l'expansion de la langue quichua et du folklore péruvien dans la région diaguite; 3° les renseignements historiques.

Archéologie. — Les résultats des recherches archéologiques réalisées sur le territoire diaguite viennent d'être passés en revue. Les ruines de ce territoire nous offrent des constructions en *pirca,* tout à fait semblables aux demeures anciennes de la Bolivie et du Pérou : *pircas* basses et irrégulières comme celles qui ont abrité tous les sujets de l'empire incasique. Dans les montagnes de l'Argentine aussi bien que sur les hauts plateaux du Pérou et de la Bolivie, les tribus préhispaniques se défendaient de la même façon, en temps de guerre, par des *pucarás* placés sur des collines escarpées et offrant partout les mêmes dispositions.

Les *andenes* du pays des Diaguites évoquent une agriculture tout à fait identique au système péruvien. Seules les grandes constructions : les temples, les palais et les forteresses faits de blocs taillés, gigantesques, manquent dans l'Argentine comme dans presque toute la Bolivie. Mais il est à croire que l'on ne construisait ces édifices monumentaux que dans la partie centrale de l'empire. Quant aux habitations populaires, elles étaient plus ou moins les mêmes partout.

Dans aucune de ses branches, l'industrie de la région diaguite ne présente de différence notable avec l'industrie préhispanique du Pérou. Pour la céramique d'abord : technique, procédés, formes et décors sont les mêmes. Le style péruvien est aussi caractérisé, aussi facile à reconnaître que le style gothique ou le style mauresque, par exemple. Et ce style péru-

vien se retrouve toujours dans les figures humaines et animales, dans la forme et dans les ornements de la céramique diaguite. Au contraire, le style des vases de la Colombie, du nord de l'Équateur et de la côte du Pacifique où habitaient les Yuncas, est tout autre. Nous avons reproduit, *fig. 2 c,* cette tête schématique de puma, caractéristique de la céramique péruvienne et qui est aussi commune dans la région diaguite. Un autre exemple très convaincant de la connexité entre l'art du potier dans ces deux régions nous est fourni par les vases dits *aryballes,* si fréquents dans les limites de l'empire incasique, mais que l'on ne trouve pas en dehors de ces limites. Plus loin, pages 295 et suiv., en décrivant un aryballe que j'ai trouvé dans la Vallée de Lerma, j'énumérerai les vases de ce type qui ont été publiés.

En ce qui concerne les objets en pierre sculptée, ils sont aussi tout à fait de style péruvien. Les pipes à fumer sont une exception, car d'après ce que je connais, on n'en a pas trouvé au Pérou et en Bolivie. Mais l'origine péruvienne de la culture diaguite n'exclue point, bien entendu, d'autres influences venues d'ailleurs.

La forme typique des haches en pierre de la région diaguite n'est pas, ainsi que nous l'avons dit, la forme la plus commune des haches péruviennes, mais ce type de haches existe aussi, quoique exeptionnellement, au Pérou, et l'on retrouve en outre, dans la région diaguite, presque toutes les formes de haches connues du Pérou.

Les objets en cuivre de la région diaguite sont, comme je l'ai remarqué, presque tous identiques aux objets correspondants du Pérou. La forme, les procédés métallurgiques sont les mêmes. Les fourneaux péruviens, les *huairas* qui utilisaient le vent comme soufflet, ont été en usage aussi bien dans les montagnes des Diaguites que sur le haut plateau du Pérou et de la Bolivie. L'ornementation de certains objets est particulière, il est vrai, mais c'est une circonstance insignifiante en vérité et qui ne suffit nullement à attribuer aux Diaguites la

plus légère originalité dans l'art de travailler les métaux. Enfin, preuve plus évidente encore des origines péruviennes de cette métallurgie préhispanique de l'Argentine : la composition des alliages métalliques. A la fin du présent travail, j'ai donné un tableau d'analyses d'objets préhispaniques en cuivre de toute la région andine de l'Amérique du Sud. Ce tableau démontre clairement que ce métal est mélangé avec une petite quantité arbitraire d'étain, dans tout le haut plateau du Pérou et de la Bolivie comme dans les vallées interandines de l'Argentine. Au contraire, dans la République de l'Équateur et sur la côte péruvienne du Pacifique, cet alliage n'était pas usité. C'est là une différence essentielle qui nous permet d'établir une région métallurgique bien définie comprenant la Bolivie, le Pérou et le pays des Diaguites, parfaitement séparée de celle qui se trouvait au nord de ces limites et s'étendait au sud, le long de l'Océan.

L'industrie textile de la région des Diaguites, je l'ai indiqué aussi, a donné, pour autant qu'on la connaît, des produits ayant une grande analogie avec les tissus péruviens. Et, de part et d'autre, la forme des vêtements se ressemblait. Le lama, l'animal domestique par excellence et pour ainsi dire spécial des autochtones du Pérou, en fournissait la matière, aussi bien dans la région diaguite que dans tous les autres pays de l'empire des Incas.

Les coquilles marines provenant du Pacifique et trouvées dans les sépultures de l'Argentine donnent une autre preuve des rapports de ce dernier pays avec le Pérou.

Les sépultures de la région des Diaguites présentent des types très variés, mais sans aucune originalité foncière par rapport aux habitudes funéraires des diverses parties de la zone ando-péruvienne. Certains de ces pays possédaient même des modes de sépulture beaucoup plus caractéristiques. Je citerai par exemple la région des Collas, avec ses tombeaux si particuliers, les petites maisons sépulcrales dites *chulpas* ou *chullpas*, dont la distribution vers le Nord-Est a été déterminée récem-

ment par M. Erland Nordenskiöld (**265**, p. 69-71), de même que mon collègue de la Mission Française, le D[r] M. Neveu-Lemaire, croit avoir rencontré leur limite méridionale à la hauteur d'Oruro. Toutefois la région diaguite possède une sorte de sépulture qui ne se constate que par exception sur d'autres points de la région ando-péruvienne : ce sont les urnes funéraires. Je démontrerai plus loin, pages 262 et suiv., que certaines de ces sépultures proviennent d'un peuple, probablement guarani, immigré du Brésil et qui habitait la région diaguite sans doute avant l'introduction de la culture péruvienne. Une autre catégorie de sépultures dans des urnes est probablement indigène. Il s'agit des urnes exhumées de ces cimetières spéciaux qui ne contiennent exclusivement que des restes d'enfants en bas âge. Jusqu'alors, les cimetières d'enfants paraissent limités à la région calchaquie proprement dite. Mais admettons, comme les faits nous y invitent, que la coutume des Diaguites fût d'enterrer les enfants nouveau-nés d'une manière spéciale; ce fait ne prouve pas l'autonomie de la culture diaguite par rapport à la civilisation péruvienne, car les Incas avaient l'habitude de laisser aux peuples soumis par eux une liberté complète quant à leur religion et aux cérémonies du culte qui leur étaient propres. Restent les enterrements d'adultes dans des urnes décorées et accompagnées d'un matériel de poterie funéraire plus ou moins analogue au type général de la céramique diaguite. De ces sépultures le cimetière de Chañar-Yaco est un exemple. Ce mode de sépultures et ces urnes funéraires ne sont pas d'origine péruvienne, mais nous les expliquerons aussi par des influences étrangères, peut-être antérieures à celle de la culture péruvienne.

Les pétroglyphes de la région diaguite présentent une certaine variété de figures et de signes. Ceux du Pérou sont peu connus, mais un essai de classification géographique des pétroglyphes sud-américains amènerait certainement à grouper ensemble ceux du Pérou, de la Bolivie et de la région andine de l'Argentine, à les séparer nettement des pétroglyphes du Vénézuela, du

Brésil, de la Patagonie; le Chili offrirait aussi des spécimens différents qui ne se retrouvent pas dans d'autres pays, particulièrement les gigantesques *pintados* de Tarapacá.

La langue quichua et le folklore péruvien. — La toponymie de toute la région andine de la République Argentine est, comme nous l'avons dit, à très peu d'exceptions près, dérivée du quichua, et cette langue était encore, à la fin du XVIIe siècle, parlée par les indigènes de tout ce territoire.

M. Lafone-Quevedo (**189**, p. 93, 94) donne à ce sujet d'intéressantes informations relatives à la province de Catamarca. En 1705, les Indiens d'Andalgalá avaient besoin d'interprètes pour converser avec les Espagnols et, en 1810, on parlait exclusivement le quichua à Huaco, petit village près d'Andalgalá. Encore aujourd'hui, des personnes très âgées parlent le « Cuzco », terme par lequel la population métisse désigne le quichua. M. Lafone donne des exemples concernant Andalgalá et les petits villages situés au pied de la Sierra del Ambato, comme Mutquin, Colpes, etc. En ce dernier endroit, j'ai entendu moi-même une vieille Indienne parler le quichua; de même, j'ai toujours remarqué que les métis de La Rioja, du sud-ouest de Salta, de Catamarca et de San Juan mélangeaient leur espagnol de mots du plus pur quichua, parfois si nombreux qu'il était difficile de comprendre un langage ainsi altéré. M. Lafone-Quevedo (*ibid.*) donne un curieux échantillon de cette langue mixte.

Dans une province entière, située cependant en dehors des montagnes, Santiago del Estero, les paysans indiens, à peu près purs, parlent entre eux presque exclusivement le quichua; il en est même qui ne comprennent pas l'espagnol.

Une particularité de la toponymie nous démontre combien intimement le quichua s'est incorporé à l'habitude linguistique des indigènes dans la région andine. C'est la formation de mots espagnols selon les lois de la langue quichua, bien que cette dernière soit une langue synthétique et l'espagnol une langue analytique. Quelquefois, ces mots sont composés d'un vocable

espagnol et d'un autre vocable quichua, comme *Burruyaco,* de *burro,* espagnol = âne, et *yaco,* quichua = eau : « L'eau de l'âne ». D'autre fois, les deux vocables sont espagnols, par exemple *Leonpozo,* au lieu de *Pozo del Leon*, de *leon* = lion (puma) et *pozo* = mare : « La mare au lion ».

En ce qui concerne le lexique de la grammaire, le quichua de la République Argentine ne diffère guère de celui du Pérou. La différence consiste surtout dans la prononciation de certains sons et n'est du reste pas très considérable. Le dialecte de la République Argentine se rapproche du quichua de la Bolivie. L'abbé Miguel-Angel Mossi (**248**) est l'auteur d'une étude intéressante sur le quichua de Santiago del Estero, et nous avons déjà mentionné l'ouvrage de M. Lafone-Quevedo (**199**) sur les mots de quichua et d'autres langues indiennes en usage parmi les habitants de Catamarca.

Nous avons inventorié les principaux éléments du folklore des provinces diaguites et démontré que toutes ces légendes, toutes ces anciennes croyances sont d'origine péruvienne. Techo (**341**; l. II, c. XVIII, et l. V, c. XXIII; p. 48, 148) affirme également que les Diaguites adoraient le soleil et les étoiles, et il est bien connu que les Incas imposaient toujours aux peuples qu'ils avaient annexés à leur empire le culte du Soleil, tout en permettant aux vaincus de conserver, à côté de ce culte principal, leurs religions et rites particuliers. Le culte du Soleil a été certainement importé chez les Diaguites de cette manière. Nous pouvons ajouter qu'en 1611, les Indiens d'Andalgalá possédaient, semble-t-il, des *quipus.* Lozano (**221**; l. VI, c. V; t. II, p. 292) raconte qu'à cette date, ces Indiens, baptisés auparavant par d'autres jésuites, se présentèrent, à l'occasion d'une visite des PP. Darío et Boroa, pour se confesser et énumérèrent leurs pêchés à l'aide de *quipus.* Le voyage des PP. Darío et Boroa est confirmé par Techo (**341**; l. IV, c. VI; p. 102) d'après lequel ces missionnaires baptisèrent en la circonstance cinq cents Huasans, Mallis, Huachaschis et Andalgalás, tous Diaguites, habitant les environs de l'actuel Andalgalá. Or les Péruviens seuls, du moins

IMPRIMERIE NATIONALE.

dans l'Amérique du Sud, employaient ces combinaisons de cordelettes et de nœuds comme appareils compteurs et mnémoniques.

Les défenseurs de l'autonomie de la culture diaguite essaient d'expliquer la toponymie et la langue quichuas dans la région comme un résultat de la conquête européenne : dans cette hypothèse, conquérants et missionnaires auraient essayé d'imposer aux vaincus le quichua pour instituer ainsi une *lengua general*, comme il fut fait du guarani au Brésil, du nahuatl au Mexique ou du maya dans l'Amérique centrale, afin de pouvoir par là régir les Indiens ou les catéchiser sans avoir à apprendre les différentes langues locales.

Contre cette théorie s'élèvent d'abord plusieurs données historiques concrètes qui démontrent de toute évidence que le quichua était connu et parlé, à côté des langues indigènes, avant l'arrivée des premiers Espagnols. Ainsi Techo (**341**; l. II, c. XX; p. 50) affirme, comme nous l'avons vu page 56, que les Indiens des montagnes de l'Aconquija, qu'il dénomme des Lules, parlaient le quichua, en dehors du cacan et du tonocoté, lors de la visite des PP. Monroy et Viana. Le P. Bárzana étant le seul Européen qu'ils eussent vu auparavant, ce dernier, en quelques jours ou même quelques semaines, aurait-il pu vraisemblablement implanter parmi ces Lules la langue quichua, s'ils ne l'avaient sue déjà? Le même Techo (*ibid.;* l. IX, c. XXXIV; p. 258) cite le fait qu'en 1631 les Indiens parlaient le quichua et le « calchaqui » (cacan) dans les « montagnes de Quimilpa » et dans la Vallée de Catamarca. Or, à cette époque, les Espagnols n'avaient fait que des incursions accidentelles dans ces parages. Donc, en toute certitude, ils n'avaient pas eu le temps d'y porter le quichua. Enfin, si nous en croyons Garcilaso de la Vega (**140**; l. VII, c. III; fol. 167), le quichua « était, à l'époque des Incas, parlé depuis Quito jusqu'au royaume du Chili et jusqu'au royaume de Tumac (Tucma, Tucuman) ».

Ces exemples démontrent que le quichua était parlé par les Diaguites avant la conquête espagnole. Cependant, on ne peut

le nier, ceux-ci ont contribué à répandre cette langue dans certaines régions de la République Argentine actuelle. A ce sujet, il faut d'abord remarquer que l'action hispanique, dans ce cas, a été très exagérée. Certains auteurs prétendent que les autorités et les *encomenderos* espagnols auraient imposé le quichua aux indigènes, et que les *yanaconas* péruviens, amenés par les conquérants, auraient été les instruments de cette « quichuisation » des Indiens. Or c'est plutôt le contraire qui est vrai : les Espagnols essayaient de répandre partout leur propre langue, et non le quichua dans le monde indigène, et ceci d'après le témoignage de plusieurs chroniqueurs. Ainsi le P. Blas Valera, cité par Garcilaso (**140**; l. VII, c. I; fol. 166), dit clairement que le quichua, après la conquête, « se perdit dans plusieurs provinces », et Don Antonio de Leon Pinelo (**214**) rapporte, en 1629, que le quichua, à cette époque, « était très altéré par des éléments espagnols et s'était perdu dans quelques provinces, par suite de la négligence des gouverneurs espagnols ». Ces renseignements démontrent que les autorités espagnoles ne faisaient rien pour la conservation du quichua. En ce qui concerne les *yanaconas,* les conquérants, d'après les données historiques, n'ont jamais amené dans les provinces diaguites un nombre considérable de ces auxiliaires, si l'on excepte Don Diego de Almagro qui ne s'arrêta pas dans cette région, mais la traversa seulement pour se rendre au Chili. Les conquérants du Tucuman n'eurent, à aucun moment, des *yanaconas* assez nombreux pour que ceux-ci aient pu même contribuer à la diffusion du quichua. En général, les immigrations ou introductions d'Indiens du Pérou dans le territoire argentin actuel, à l'époque espagnole, ne méritent pas d'être prises en considération. Bien plus, un décret du vice-roi du Pérou, Don Francisco de Toledo, daté de La Plata (Chuquisaca), 2 novembre 1573, et publié en partie par le Dr Quesada (**294**, p. 18) démontre que les Espagnols du Pérou avaient pris l'habitude d'amener du Tucuman des Indiens pour les employer, en Bolivie et au Pérou, sur leurs propriétés, pour les vendre comme esclaves ou

les louer à des tiers. Cette opération se faisait sur une si grande échelle que le vice-roi, craignant le dépeuplement du Tucuman, se vit obligé de défendre, sous des peines sévères, l'espèce de traite en question.

Reste la possibilité d'une introduction du quichua par les missionnaires et par les membres du clergé espagnol qui tous l'avaient appris au Pérou. Nous avons quelques raisons de croire que le clergé a travaillé dans ce sens afin de s'éviter la nécessité d'apprendre les diverses langues indiennes. Mais, d'après les chroniqueurs, cette action des ecclésiastiques se serait exercée plutôt en dehors des limites des Diaguites que parmi ces derniers Indiens. L'abbé Mossi (**248**, p. 7) croit que l'introduction et la persistance du quichua en Santiago del Estero sont dues en partie à une résolution du Concile de Lima de 1583, par laquelle il aurait été ordonné au clergé d'enseigner, seulement en langue quichua, la doctrine et le catéchisme aux indigènes, et de n'employer d'autres textes pour les prières et le catéchisme que ceux qui avaient été approuvés par le Concile, et qui étaient rédigés en quichua et en aymara. Mais, suivant l'édition d'Haroldus (**161** *bis*; actio I^a^, c. III; p. 6) des actes de ce Concile, celui-ci, au contraire, ordonne aux évêques de faire traduire les textes approuvés dans les diverses langues de leurs diocèses. Cependant, d'autre part, le P. Jolis (**182**, p. 451) rapporte que les Matarás, habitant à l'est de la ville de Santiago del Estero, ne parlaient plus leur langue propre, le tonocoté, à la fin du XVIIIe siècle, mais seulement le quichua. Or les Matarás, à l'époque de la visite du premier missionnaire, Bárzana, ne savaient encore que le tonocoté et paraissent avoir appris le quichua postérieurement. Bárzana (**55**, p. LIV) dit aussi que les Sanavirons, les Indamas et d'autres Indiens qui dépendaient de Santiago, de San Miguel de Tucuman, de Córdoba, de Salta et d'Esteco, « avaient appris la langue de Cuzco ». Mais ces Indiens ne peuvent avoir été des Diaguites qui, d'après le témoignage de Techo que nous venons de citer, savaient déjà le quichua avant l'arrivée des Espagnols. Il ne peut s'agir que des

Indiens de la plaine, chez lesquels on ne peut nier l'influence des missionnaires pour la diffusion du quichua.

En résumé, les faits énumérés le prouvent, les Diaguites parlaient le quichua, concurremment avec le cacan avant la conquête, et l'influence des missionnaires, si elle s'exerça sous ce rapport, s'est simplement bornée à maintenir la langue. Comment, du reste, admettre que quelques prêtres aient pu, chez un peuple d'un assez haut degré de culture, implanter une langue étrangère assez profondément pour avoir supprimé tout à fait la langue originelle et même changer du tout au tout la toponymie? Dernier argument décisif : ce n'est pas seulement l'introduction du quichua, c'est aussi celle des *idées mythologiques et religieuses du Pérou* — les seules reliques de l'ancien paganisme conservées par les descendants des anciens Diaguites dans leur folklore — qu'il s'agit d'expliquer. Faudrait-il donc attribuer aussi ce dernier phénomène au clergé espagnol, comme le veut la logique, mais comme s'y refuse le simple bon sens?

Renseignements historiques. — Comment ont été introduits chez les Diaguites, d'une manière si large, si profonde, l'art péruvien, la métallurgie péruvienne, la langue quichua, les croyances péruviennes, le culte incasique du Soleil? Les relations commerciales, des déplacements fréquents de Diaguites au Pérou et de Péruviens au pays des Diaguites, des guerres avec l'échange consécutif de prisonniers, ne suffiraient pas à expliquer ce développement de la culture péruvienne dans les vallées argentines. Seule l'hypothèse d'une longue domination péruvienne peut nous donner la solution du problème. Malheureusement, les renseignements donnés à ce sujet par les historiens généraux du Pérou et ceux de la province jésuite du Paraguay sont obscurs et incertains.

Trois historiens seulement du Pérou préhispanique ont, à notre connaissance, parlé du Tucuman antérieur à la conquête européenne : Montesinos, Garcilaso et Pachacuti. Les autres historiographes du Pérou ne font que les reproduire.

Le *licenciado* Fernando de Montesinos (**241**) passa une douzaine d'années à voyager dans les différentes régions du Pérou, où il s'occupait spécialement d'entreprises minières et de l'apprentissage métallurgique des Espagnols. Il arriva au Pérou en 1629 et le manuscrit de ses *Memorias antiguas y politicas* porte la date de 1642. C'est un des ouvrages les plus critiqués de l'ancienne historiographie. Plusieurs auteurs mettent même en doute l'authenticité des légendes qu'il rapporte. Cependant Montesinos est le seul qui se soit occupé de l'époque préincasique, on peut même dire qui en ait eu la notion, notion pourtant naturelle, historiquement et logiquement nécessaire, car la civilisation péruvienne ne peut avoir eu le temps de se développer pendant la courte durée — un peu plus de quatre cents ans — de l'empire des Incas. D'autre part, des monuments mégalithiques, comme ceux de Tiahuanaco, d'époque antérieure — tout l'atteste — à cette dynastie, ne peuvent avoir été construits que par des souverains, maîtres d'un grand État régulièrement organisé et sans doute autocratique. C'est l'histoire de ces souverains, les Pyrhuas et les Amautas, qu'a écrite Montesinos. Il a dressé une chronologie de l'antiquité péruvienne comprenant environ 4,000 ans et commençant cinq cents ans après le « diluve ». Il énumère 101 rois du Pérou, tandis que Garcilaso en nomme seulement 14, et Acosta, 7. Nous ignorons de quelle source Montesinos a tiré ses récits préincasiques, mais certainement ils ne peuvent être l'œuvre de son imagination. Ils ont une saveur tellement indienne, qu'au temps de Montesinos nul Espagnol n'aurait été capable de fabriquer de toutes pièces de pareilles légendes avec la connaissance du monde indigène qu'il pouvait avoir. La simple lecture du livre dit la sincérité de l'écrivain, instruit vraisemblablement du passé préincasique par les derniers *amautas* qui conservèrent, comme en dépôt, la tradition et la science nationales. Les dynasties préincasiques et la chronologie de Montesinos viennent de trouver aujourd'hui un appui dans les théories formulées par le D[r] Max Uhle, à la suite de ses dernières recherches au

Pérou. M. Uhle attribue à la civilisation de Tiahuanaco, antérieure à l'ère incasique, une durée de 1,500 ans, et il classe des vestiges découverts à Ica et à Nazca comme provenant d'une civilisation encore plus reculée.

Voici les passages de l'ouvrage de Montesinos qui mentionnent le « Tucuman », c'est-à-dire la région diaguite :

C. VIII, p. 48. *Gobernó Manco Capac Yupanqui su reino con toda paz aunque sus capitanes tuvieron algunas guerras contra los del Tucuman que habían entrado por los Chichas.* (« Manco-Capac-Yupanqui[1] régnait dans une paix par faite, quoique ses capitaines eussent quelques guerres avec les habitants du Tucuman qui étaient entrés par la province des Chichas. »)

C. XI, p. 64. *Dejó Paullu Toto Capac por heredero á Cayo Manco Amauta, segundo deste nombre. En tiempo deste hubo grandes alborotos en el reyno por las nuevas que vinieron de que por Tucuman, Chiriguainas y Chile había venido gente ferocísima y guerrera.* (« Paullu-Toto-Capac laissa comme héritier Cayo-Manco-Amauta[2], le deuxième de ce nom. Dans son temps il y eut de grandes inquiétudes dans le royaume, à cause de la nouvelle arrivée que des gens très féroces et guerriers étaient entrés de Tucuman, de Chiriguainas et du Chili. »)

C. XIII, p. 75. *Tupac Curi Amauta dejó por heredero á Huillcanota Amauta. En tiempo de este rey vinieron muchas tropas de gentes por el Tucuman y sus gobernadores se vinieron retirando al Cuzco.* (« Tupac-Curi-Amauta laissa comme héritier Huillcanota-Amauta[3]. Au temps de ce roi, de grandes multitudes de gens vinrent du Tucuman et leurs [ses?] gouverneurs furent obligés de se retirer à Cuzco »[4].)

[1] De la dynastie des Pyrhuas, 6e roi du Pérou, selon Montesinos. Il aurait régné environ 1,500 ans avant Jésus-Christ.

[2] 24e roi du Pérou. Il régnait, suivant Montesinos, plus de 400 ans après Manco-Capac-Yupanqui.

[3] 55e roi du Pérou. Selon Montesinos, on peut calculer qu'il aurait régné environ 700 ans après Cayo-Manco-Amauta, c'est-à-dire un peu plus d'un siècle avant l'ère chrétienne, en se rapportant au « déluge » de Montesinos. Naturellement, la chronologie de celui-ci n'est basée que sur des légendes, et il faut la prendre sous bénéfice d'inventaire.

[4] M. J. B. Ambrosetti (**19**, p. 88) transcrit dans l'un de ses travaux les mêmes passages de Montesinos d'après une édition des *Memorias*, insérée dans la *Revista de Buenos-Aires*, t. XXI et XXII. Le texte de cette édition présente des différences avec l'édition espagnole, mais on ne peut hésiter entre les deux, la dernière ayant été faite par les soins de l'érudit Marcos Jiménez de la Espada, d'après un manuscrit en partie autographe de Montesinos. M. Ambrosetti cite aussi d'autres passages de celui-ci, où il est parlé d'invasions *de los Andes* au Pérou. *Los Andes* n'ont rien à voir avec le Tucuman, comme semble le croire M. Ambrosetti. *Los Andes* de Montesinos sont naturellement les *Antis* des

Analysons ces passages. Les deux premiers nous parlent d'invasions des Indiens du Tucuman dans le Haut Pérou, c'est-à-dire dans la Bolivie actuelle. Il semble, d'après Montesinos, que la région diaguite, à cette époque reculée, n'avait pas encore été conquise par les Péruviens, mais que ceux-ci dominaient déjà la partie méridionale du haut plateau bolivien, le pays des Chichas. Quant au troisième passage, sur l'invasion au temps de Huillcanota-Amauta, le texte espagnol n'est pas clair, le mot *sus* (*gobernadores*) pouvant être traduit par « leurs » ou par « ses ». Dans le premier cas, ce seraient les gouverneurs péruviens du Tucuman qui se virent obligés de se retirer devant la révolte de leurs sujets; dans le second cas, ce seraient les gouverneurs péruviens de Huillcanota dans les Chichas, qui durent s'enfuir, leur pays ayant été envahi par les Indiens du Tucuman. Quoi qu'il en soit, Montesinos nous apprend que, plusieurs siècles déjà avant les Incas, le Pérou avait des relations, belliqueuses ou non, avec le Tucuman. En tout cas, le Tucuman, dès ces temps lointains, était bien connu des Péruviens. Nous sommes donc loin des affirmations de certains défenseurs de l'autonomie de la « culture calchaquie », quand ils prétendent que les Incas ne connaissaient même pas la région diaguite.

De Montesinos passons à Garcilaso de la Vega (**140**). Fils du gouverneur espagnol de Cuzco et d'une *ñusta,* princesse du sang des Incas, sa naissance le mettait, plus que tous les autres écrivains de l'époque, à même de recueillir les traditions indigènes. Il eut aussi l'avantage d'écrire au premier temps de la conquête : il était né à Cuzco en 1539 et mourut à Cordoue en 1616. La première édition de ses *Comentarios Reales* fut imprimée à Lisbonne en 1609. On l'a accusé, non sans raison, de s'être efforcé de peindre ses ascendants, les Incas, aussi favorablement que possible, parfois aux dépens de la vérité. Mais prétendre, comme M. Ambrosetti (**19**, p. 141) que la soumis-

anciens Péruviens, c'est-à-dire les pentes orientales des Andes au nord-est du lac Titicaca, y compris la *Montaña* forestière, au pied de la Cordillère.

sion des Indiens du Tucuman, racontée par Garcilaso, est une pure invention de celui-ci, destinée à rehausser la grandeur des Incas, c'est aller un peu trop loin.

Voici ce que dit Garcilaso sur cette soumission :

L. v, c. xxv, fol. 124. *Estando el Inca* (l'Inca Yupanqui, surnommé Huiracocha-Inca, fils de l'Inca Yahuar-Huacac, 97ᵉ roi du Pérou d'après Montesinos, 8ᵉ Inca selon Garcilaso; il régnait probablement au commencement du xivᵉ siècle[1]) *en la provincia de Charcas, vinieron embajadores del Reyno llamado Tucma, que los Españoles llaman Tucuman, que está doscientas leguas de los Charcas al sudeste y puestos ante él le dijeron : Capac Inca Huiracocha, la fama de las hazañas de los Incas tus progenitores, la rectitud e igualdad de su justicia, la bondad de sus leyes, el gobierno tan en favor y beneficio de los súbditos, la excelencia de su religion, la piedad, clemencia y mansedumbre de la real condicion de todos vosotros, y las grandes maravillas que tu padre el Sol nuevamente ha hecho por ti, ha penetrado hasta los últimos fines de nuestra tierra y aun passan adelante, de las cuales grandesas aficionados los Curacas de todo el reyno Tucma envían à suplicarte hayas por bien recibirlos debajo de tu imperio y permitas que se llamen tus vasallos, para que gocen de tus beneficios, y te dignes de darnos Incas de tu sangre real que vayan con nosotros á sacarnos de nuestras bárbaras leyes y costumbres y á enseñarnos la religion que debemos tener y los fueros que debemos guardar. Para lo cual en nombre de todo nustro Reyno te adoramos por hijo del Sol y te recibimos por Rey y señor nuestro en testimonio de lo cual te ofrecemos nuestras personas y los frutos de nuestra tierra, para que sea señal y muestra de que somos tuyos.* (« L'Inca étant dans la province de Charcas, des ambassadeurs arrivèrent du royaume dit Tucma, que les Espagnols appellent Tucuman et qui est situé à deux cents lieues au sud-est de Charcas. Une fois devant l'Inca, ils lui dirent : Capac-Inca-Huiracocha, le renom des prouesses des Incas, tes ancêtres, est arrivé jusqu'aux ultimes frontières de notre pays; nous avons eu connaissance de leurs rectitude et impartialité en justice, de la bonté de leurs lois, de leur gouvernement si favorable et bienfaisant à leurs sujets, de l'excellence de leur religion, de la piété, de la clémence et de la mansuétude de toutes vos royales personnes

[1] Suivant la liste des Incas donnée par Garcilaso et acceptée par la plupart des auteurs, tant anciens que modernes. Montesinos supprime des Incas après Huiracocha et avance de cette manière, en un siècle environ, la conquête du Chili (et du Tucuman). Il ne convient pas ici de reprendre la discussion sur les différentes chronologies incasiques, mais je remarquerai toutefois que le bon sens s'oppose à l'hypothèse que cette conquête eût eu lieu seulement un siècle avant la conquête espagnole. Huiracocha figure dans Montesinos sous le nom de Tupac-Yupanqui.

et des grands miracles que ton père le Soleil récemment a faits pour toi. Les Curacas de tout le royaume de Tucma, épris de ces grandeurs, nous envoient pour te supplier de vouloir bien les accepter dans ton empire et de leur permettre qu'ils se disent tes vassaux, pour pouvoir jouir de tes bienfaits. Daigne nous donner des Incas de ton sang royal qui nous accompagneront pour nous délivrer de nos lois et de nos usages barbares et pour nous enseigner la religion que nous devons suivre et les coutumes que nous devons garder. C'est pourquoi, au nom de tout notre royaume, nous t'adorons comme fils du Soleil, et nous t'acceptons pour notre Roi et Seigneur. En témoignage de quoi nous t'offrons nos personnes et les fruits de notre terre, qui seront signe et preuve que nous sommes tiens. »)

Les ambassadeurs donnèrent à l'Inca « des tissus de coton, du miel d'une qualité supérieure, du maïs et d'autres grains et légumes de leur terre ». L'Inca Huiracocha accepta la soumission des habitants de Tucma et leur fit de superbes cadeaux, entre autres des vêtements sacrés confectionnés pour sa propre personne impériale par les *mamaconas;* il ordonna à des Incas, ses parents, de partir pour Tucma pour y enseigner sa religion; il y envoya également de ses officiers pour instruire les Indiens dans l'art de faire des canaux d'irrigation et dans l'agriculture, « afin d'augmenter les biens du Soleil et du Roi ».

Les ambassadeurs, avant de retourner à Tucma, annoncèrent à l'Inca « que, non loin de leur pays, entre le Sud et l'Occident, il y avait un grand royaume nommé Chili, très peuplé, avec lequel le Tucma n'avait pas de relations commerciales à cause d'une grande cordillère neigeuse qui séparait les deux pays. Ils tenaient de leurs ancêtres des renseignements sur le Chili et ils les communiquèrent à l'Inca pour qu'il ordonnât la conquête et l'annexion de ce royaume à son empire ».

Plus loin, Garcilaso (*ibid.;* l. VII, c. XVIII; fol. 184), en parlant de la conquête du Chili par le même Inca Huiracocha, dit qu'il donna comme guides aux chefs de l'armée envoyée contre ce pays des *indios de los de Atacama y de los de Tucma, por los cuales como atras dijimos había alguna noticia del reyno de Chili* (« Indiens d'Atacama et de Tucma par lesquels, comme nous

l'avons dit antérieurement, on avait des renseignements sur le royaume du Chili »).

Le noble Indien Don Joan de Santacruz Pachacuti Yamqui (281, p. 292) était, d'après ses propres déclarations, le descendant d'une famille de caciques des Collahuas, qui faisaient partie des Rucanas et habitaient au nord d'Arequipa. Dans sa *Relacion de antigüedades del Perú,* écrite, d'après M. Jiménez de la Espada, vers 1613, Pachacuti confirme le fait, rapporté par Garcilaso, d'une domination incasique dans le Tucuman, sous l'empire de Yupanqui (Huiracocha). Voici le passage intéressant de cette relation :

A esta sazon viene la mueba como los Chilles hazian gente de guerra para contra el ynga, y entonces despacha un capitan con veinte mil hombres y otros veinte à los Guarmeoancas, los cuales dos capitanes llegan hasta los Coquimbos y Chilles y Tucuman, muy bien, trayendoles mucho oro; y los ennemigos no hacen tanto daño en los de acá, antes on poca fazelidad fueron sujetados, y los Guarmeancas lo mismo, y en donde los deja una compañia para que servieran de garañones, y de alli trae gran cantidad de oro finisimo para el Cuzco. (« A cette époque on reçoit des nouvelles, suivant lesquelles les Chilles préparaient des gens de guerre contre l'Inca [Yupanqui] et celui-ci expédia contre eux un capitaine avec vingt mille hommes et vingt mille autres contre les Guarmeoaucas (?). Les deux capitaines arrivèrent à Coquimbo, au Chili et à Tucuman où ils prirent beaucoup d'or. Les ennemis ne firent pas grand mal aux Péruviens; au contraire, ils furent facilement vaincus, de même que les Guarmeaucas. Les capitaines y laissèrent une compagnie d'hommes pour servir d'étalons[1] et rapportèrent à Cuzco une grande quantité d'or très fin. »)

Les relations écrites après la conquête, suivant les traditions verbales, sont naturellement toujours vagues, et on pourrait se demander si, dans le cas présent, il s'agit d'une attaque des Indiens du Chili et du Tucuman contre l'Inca ou d'une rebellion de ces Indiens contre le pouvoir déjà établi dans leur pays par le Cuzco. Mais le fait que les *capitanes* incasiques lais-

[1] *Garañon,* littéralement : âne non châtré, propre à la reproduction. Ce passage de Pachacuti, si curieux pour l'étude des procédés incasiques d'assimilation, ne peut s'interpréter qu'en faisant appel à l'expression rabelaisienne « porter sa graine chez le voisin ».

sèrent une « compagnie » en garnison, après avoir réduit la révolte, confirme l'existence de la domination incasique dans le Tucuman, rapportée par Garcilaso. Cette confirmation est d'autant plus significative que Pachacuti probablement n'a pu consulter Garcilaso.

Un autre auteur, le capitaine Ruí Díaz de Guzman (**116**; l. III), c. XII; p. 135), presque contemporain de Pachacuti, mais habitant Assomption-du-Paraguay, confirme aussi le fait de la domination des Incas dans le Tucuman. Díaz de Guzman écrit que San Miguel de Tucuman fut fondé « dans une contrée de quatre ou cinq mille Indiens dont une partie, ceux qui habitaient les montagnes, avaient reconnu jadis l'Inca du Pérou comme leur roi. Les autres avaient des caciques qu'ils respectaient ».

Don Juan de Matienzo (**232**, p. XLIII-XLIV) donne un témoignage concret que la Vallée Calchaquie, et tout au moins certaines parties de Catamarca, comme Belen et Tinogasta, se sont trouvées sous la domination régulière des Incas. Nous reproduisons plus loin l'itinéraire proposé par Matienzo pour la jonction de la Bolivie avec le Rio de la Plata. Matienzo dit clairement que le « chemin des Incas » vers le Chili passait par la Vallée Calchaquie, par Londres (Belen) et par la « Cordillera de Almagro » (c'est sans doute la partie de la Grande Cordillère où le col de San Francisco sert de passage entre Tinogasta et le Chili). Plus loin, Matienzo rapporte qu'à toutes les étapes de cette route il y avait des *tambos del Inca,* c'est-à-dire des auberges qui étaient en même temps des relais pour les courriers impériaux. A l'époque incasique, dans le voisinage de ces stations, les Indiens étaient tenus à prêter tous les services qu'on exigeait d'eux, au nom de l'Inca. Narvaez (**253**, p. 147), en parlant des vallées situées entre Santa María et le Chili, confirme l'existence du chemin incasique mentionné par Matienzo. Il dit : *Va por aqui el camino real del inga del Piru à Chile* (« Le chemin royal de l'Inca, du Pérou au Chili, passe par là »). L'établissement d'un service régulier de postes, par la Vallée Calchaquie et à travers la province de Catamarca, avec les obligations qui en

étaient la conséquence et qui étaient imposées aux habitants du pays, démontrent que les Incas exerçaient une souveraineté absolue sur les régions attenantes à ce chemin. L'autorité d'un homme comme Matienzo, ayant des connaissances aussi approfondies sur l'Amérique espagnole de son époque, donne à ses renseignements une très grande valeur. Lozano (**220**, IV, p. 77), quoiqu'il nie la domination incasique dans la région diaguite, confirme pourtant les renseignements de Matienzo et de Narvaez, en disant que « le chemin royal des Incas, de Cuzco au Chili, passait par les plaines de Salta » (*los llanos de Salta, por donde iba el camino Real de los Incas desde el Cuzco al reino de Chile*). Ces « plaines de Salta » ne peuvent être que la Puna de Jujuy, d'où le chemin devait nécessairement continuer par la Vallée Calchaquie. Selon le capitaine Miguel de Olaverría (**273** *bis*, p. 23), qui écrivait vers 1594, ce chemin continuait jusqu'à Mendoza, d'où il traversait la Cordillère pour se terminer au Chili. Jusque-là il y avait des *tambos* le long du chemin. A la fin du XVe siècle, une armée péruvienne l'aurait suivi en se dirigeant sur le sud du Chili. Olaverría semble avoir eu ces renseignements des Araucans de ce pays. Il dit avoir vu des ruines de *tambos* jusque dans les passages les plus élevés de la Cordillère.

Le P. Bárzana (**55**, p. LV) parle d'un manière très vague de la domination incasique sur les Diaguites. Des régions appartenant à l'ancienne province de Tucuman, il semble croire que seule la Vallée Calchaquie ait eu un « gouvernement général » (*cabeza general*) et il ne dit pas si ce « gouvernement général » avait été, d'après son opinion, l'empire incasique.

Techo (**341**; l. I, c. XIX; p. 15) commence par définir ainsi les limites du Tucuman : *Tucumania inter Paraguarium et Chilenum regnum media, ab Oriente partim ipsi Paraguario, partim Argenteo flumini adjacentes terras respicit, ab Occidente Peruviæ montibus terminatur.* Le Tucuman déterminé de cette manière est donc pris dans le sens le plus vaste du mot. Techo décrit ensuite les habitants de ce territoire, parmi lesquels il compte les no-

mades des déserts de San Juan — les Huarpes — et les tribus sauvages des plaines à l'est de la région montagneuse. Enfin Techo dit des Indiens des montagnes : *Ultimi in exiguis pagis per valles et montium asperitates ob Peruviæ vicinitatem, et commercium, alicuanto cultius ac latius degunt.* Ces derniers Indiens, — les Diaguites — « voisins du Pérou », relevaient, suivant Techo, de l'empire incasique : *Qua Peruviæ contermini erant, Ingæ Regi parebant.* Au contraire, les Indiens des plaines se répartissaient en tribus gouvernées par des caciques : *Cæteri in factiunculas divisi, Casiquiis adhærebant, non tam moribus, quam diversitate linguarum notabiles.* Or Techo, sans aucun doute, considérait tous les Diaguites comme « voisins du Pérou », et par conséquent, d'après lui, tous les Diaguites s'étaient trouvés, avant la conquête espagnole, sous la domination des Incas. En ce qui concerne les Calchaquis, Techo (*ibid.*, l. v, c. xii; p. 147) s'exprime avec plus de clarté encore : *Calchaquinos Ingis Peruviæ Regibus olim paruisse docent multa victæ gentis monumenta : perseverante adhuc in indigenarum animis erga Ingarum nomen veneratione.*

Ainsi, selon Techo, les Calchaquis et, en général, les Diaguites, après la conquête espagnole, continuèrent à vénérer les Incas. La confirmation de ce fait nous est fournie par la célèbre révolte qui eut pour chef Pedro Chamijo, connu sous le nom de Pedro Bohórquez. Lozano (**220**, v, p. 13-179) s'occupe très en détail de cette rébellion. Bohórquez était un aventurier espagnol qui avait commis au Pérou de nombreuses escroqueries et autres délits. Il fut déporté au Chili et enfermé dans la prison de Valdivia, mais il put s'échapper et traverser la Cordillère, se rendant d'abord à San Juan, ensuite à La Rioja, où il arriva en 1656. Bohórquez avait passé de longues années parmi les Indiens du Pérou et il s'était parfaitement assimilé leurs coutumes. Dans la Vallée de Guandacol et parmi les Capayans de Famatina, il se présenta comme l'un des descendants des Incas. Il obtint crédit et les Indiens l'acclamèrent comme Messie libérateur. Sous le nom de Hualpa-Inca et accompagné de

sa concubine, une métisse affublée du titre de *Colla,* la femme de l'Inca, l'aventurier se rendit dans la Vallée de Catamarca, dans les montagnes de l'Aconquija et enfin dans la Vallée Calchaquie. Sa tournée fut une vraie marche triomphale : partout les Indiens l'acclamaient et lui rendaient les honneurs que l'on rendait jadis aux Incas. Le gouverneur de Tucuman, Don Alonso de Mercado y Villacorta, craignant peut-être l'influence de Bohórquez sur les Indiens et peut-être aussi séduit par la promesse de partager avec Bohórquez les trésors cachés des Incas, se laissa aller à signer un traité d'alliance avec l'aventurier. Il donna même à Bohórquez la permission de porter le titre que celui-ci avait usurpé. Le faux Inca, accompagné d'une suite de 117 caciques, eut à Poman une entrevue avec le gouverneur, qui l'accueillit en grande pompe. Mais le gouverneur Mercado reçut du vice-roi du Pérou l'ordre d'arrêter Bohórquez et de le remettre prisonnier à Lima. L'exécution d'un tel ordre ne fut pas facile. Le faux Inca souleva, en 1657, ses fidèles Indiens qui attaquèrent Mercado, dans la Vallée de Lerma, où celui-ci avait rassemblé des forces considérables. Avec beaucoup de difficulté Mercado réussit à repousser leur attaque. Mais, pour s'emparer de Bohórquez, il fallut lui donner un sauf-conduit. Enfin, contre la promesse formelle qu'il aurait la vie sauve, Bohórquez se livra et fut conduit à Lima, où il demeura emprisonné jusqu'en 1666. Son pouvoir sur les Calchaquis était si grand, qu'il put de sa prison, par émissaires, préparer une nouvelle révolte; il fut, pour ce motif, condamné à mort et exécuté. On n'en peut douter : c'était comme Inca que les Indiens suivaient Bohórquez. Plusieurs de ses contemporains l'affirment. Ainsi le P. Eugenio del Sancho, missionnaire à Santa María pendant le séjour de l'aventurier dans la Vallée Calchaquie, écrivit au gouverneur Mercado — la lettre a été publiée par Lozano (*ibid.*, v, p. 35) — que les Indiens « faisaient fête à Bohórquez et l'acclamaient, comme s'il avait été un de leurs anciens Incas ». L'évêque de Tucuman, Fr. Melchor Maldonado de Saavedra (**227**, p. 46) dit aussi avoir averti

Mercado des dangers que créait la présence parmi les Indiens d'un individu « portant le nom d'Inca ». L'imposteur aurait-il pu s'imposer d'une manière telle aux Diaguites, si ces derniers n'avaient pas appartenu, avant la conquête, à l'empire des Incas?

L'évêque Maldonado, dans une autre lettre adressée à Bohórquez même, et reproduite par Lozano (**220**, v, p. 69-70), dit clairement que les « Calchaquis » avaient été jadis soumis et maintenus sous la domination des Incas au moyen de forteresses. Les Calchaquis, ajoute l'évêque, n'aimaient point ces souverains qui les gouvernaient seulement par la force. On ne peut en douter : Maldonado présente ainsi les choses afin de persuader Bohórquez d'abandonner ses plans ambitieux et son rôle de soi-disant Inca. Dans son commentaire de la lettre du prélat, Lozano (*ibid.*, p. 71) se fait l'écho, tout en la contestant, d'une tradition en vogue parmi les Espagnols de son époque. D'après ce récit, l'armée des Incas aurait deux fois conquis la Vallée Calchaquie, mais les habitants se seraient par deux fois révoltés contre les vainqueurs. A la seconde de ces rébellions, une armée aurait été envoyée de Cuzco avec l'ordre de détruire tous les villages de la vallée, ordre scrupuleusement exécuté. Le nom Calchaqui viendrait du verbe quichua *calchani* « abattre le maïs »[1], et ce nom aurait été donné à la vallée parce que ses maisons et ses habitants furent abattus comme des chaumes.

Une nouvelle preuve de la domination des Incas dans la région des Diaguites nous est fournie par la tradition d'après laquelle ces souverains du Pérou auraient exploité les riches mines d'argent du Cerro de Famatina, dans La Rioja. Lozano (**220**, I, p. 185), au premier volume de son ouvrage historique, répète cette tradition en rapportant que « les officiers des Incas extrayaient du Cerro de Famatina de très grandes richesses d'or et d'argent » (*el altísimo y muy famoso cerro de Famatina, de cuyas entrañas sacaban los ministros de los Ingas grandísimas riquezas de*

[1] En quichua moderne, de Cuzco, le verbe *callchay*, que Lozano écrit *calchani*, signifie en effet « faucher », « moissonner ».

oro y plata), que les Incas faisaient travailler là des milliers d'Indiens voisins de la montagne et que plusieurs forteresses assuraient la sécurité de l'exploitation. Lozano continue en disant que les Espagnols ont vainement cherché ces mines, connues des temps incasiques, car il leur a été impossible de tirer aucun renseignement des Indiens obstinément muets sur les secrets de ce genre qu'ils se transmettaient de père en fils.

Or, plus loin, au premier chapitre de son quatrième volume (**220**, IV, p. 5-12), consacré à prouver que l'ancien Tucuman n'a jamais connu la domination incasique, Lozano revient sur ces mines de Famatina. Cette fois il nie que les Incas les aient jamais exploitées et, sous prétexte que de son temps les Espagnols n'en faisaient rien, il nie même l'existence des gisements rendus fameux par la tradition indigène. Or les mines d'argent dont il s'agit sont, en réalité, les plus riches et les plus productives de la République Argentine actuelle, et si prospères sont les compagnies propriétaires qu'on a pu établir, à frais considérables, pour faciliter l'extraction, un chemin de fer aérien jusqu'au sommet de la montagne, qui a une altitude de 6,000 mètres au-dessus du niveau de la mer. En somme, si, malgré les traditions relatives à la richesse de Famatina, les Espagnols n'en avaient pas encore, au temps de Lozano, commencé la mise en valeur, c'est justement à cause du mutisme des indigènes au sujet de l'existence et de l'emplacement des veines. Et, dès lors, les récits relatifs à une exploitation incasique deviennent infiniment probables.

Les autres arguments de Lozano contre la domination incasique sont d'ordre tout à fait dialectique, et d'ailleurs assez confus. Les Incas, dit-il en substance, avaient en effet réussi à soumettre les vaillants Diaguites, mais ils n'avaient pas étendu leur conquête aux plaines du Tucuman. Et Lozano s'étonne, car, selon lui, les Indiens de la plaine leur auraient opposé une résistance assurément beaucoup moins opiniâtre, puisqu'ils ont été si facilement vaincus par les Espagnols. C'est là naïvement oublier que les Péruviens étaient, par définition, en quelque

IMPRIMERIE NATIONALE.

sorte un peuple montagnard et, comme leurs lamas, ne pouvaient vivre dans les forêts des plaines. Ils n'ont jamais étendu leurs conquêtes sur les régions basses autour du cours supérieur des affluents de l'Amazone, ni dans le Grand Chaco, et il est, par suite, tout naturel qu'ils ne se soient jamais préoccupés des plaines de Tucuman et de Santiago del Estero.

Lozano s'efforce aussi de réfuter les arguments linguistiques qui pèsent d'un si grand poids en faveur d'une ancienne suzeraineté incasique sur la région diaguite, à savoir la prépondérance de la langue quicha et le caractère quichua de la toponymie dans cette région. Nous avons déjà discuté ces points. Il nous faut seulement ajouter ici que, pour expliquer en dehors d'une conquête péruvienne l'existence des noms de lieux quichuas, Lozano se borne à examiner deux cas particuliers dont il rend compte à sa façon. D'abord celui du nom *Chicoana* « dans la Vallée Calchaquie ». Ce nom pourrait, suivant Lozano, avoir été donné à cette localité par quelques Indiens originaires de Chicoana, près de Cuzco, qui se seraient enfuis de leur village natal, par crainte d'être punis pour un délit quelconque (*Pudiera ser que algunos chicoanos disgustados del imperio de su soberano o fugitivos del miedo por algun delito, se hubiesen..... refugiado à Calchaqui...., y ellos diesen el nombre de Chicoana para recuerdo de su abandonada patria...*). Le deuxième nom de lieu expliqué par Lozano est celui d'une autre localité située également dans la Vallée Calchaquie, qui s'appelait « Tambo del Inca ». L'explication la plus naturelle de cette dénomination, c'est que l'endroit aurait servi de relais aux courriers incasiques à l'époque préhispanique. Lozano préfère admettre que l'Inca Paullu s'y serait arrêté en escortant Almagro dans son expédition au Chili. Et voici les justifications de cette hypothèse : Les serviteurs de Paullu faisaient rouler devant lui, pour aplanir le chemin, un cylindre de pierre. Or ils se seraient vus obligés de l'abandonner à « Tambo del Inca », la route devenant trop pas mauvaise, et la localité aurait porté depuis lors le nom de Rumusaicué, « pierre fatiguée » en quichua. Je ne comprends

pas bien le rapport pouvant exister entre les noms Rumisaicué et Tambo del Inca. Mais admettons que le premier prouve que ce Tambo del Inca date seulement du temps d'Almagro et de Paullu, il y a un grand nombre d'autres « Tambo del Inca » et « Incahuasi » (« maison de l'Inca »), distribués sur tout le territoire diaguite et qui ne peuvent s'expliquer par la marche de Paullu à travers la Vallée Calchaquie. D'ailleurs les renseignements de Matienzo constatent l'existence de plusieurs *tambos* le long du chemin incasique qui traversait cette vallée.

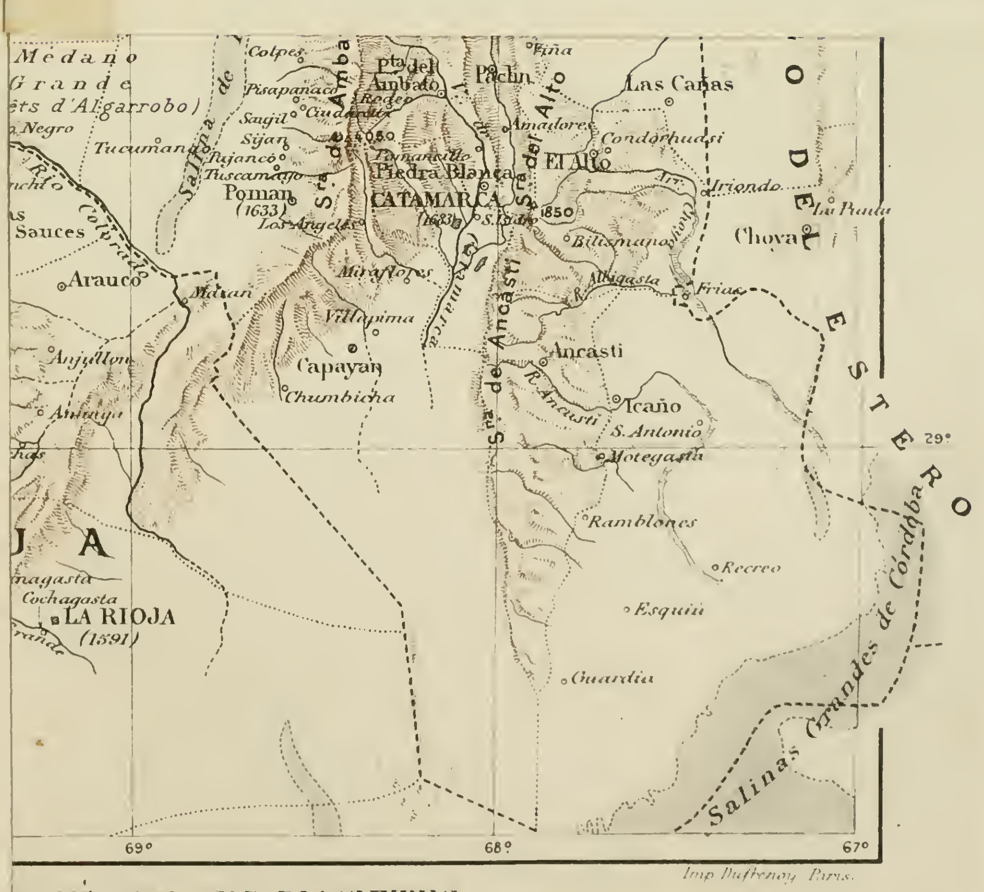
En une autre partie de son livre, Lozano (**220**, I, p. 175) voit dans la « quichuisation » du pays diaguite l'œuvre d'un parti d'*Orejones* qui se seraient enfuis de Cuzco au temps de la conquête espagnole, pour s'établir dans les montagnes du Tucuman. Cette hypothèse, comme les autres, n'est fondée sur rien; elle est, en elle-même, tout à fait invraisemblable.

M. Ambrosetti (**19**, p. 141-150) transcrit *in extenso* l'argumentation de Lozano contre l'hypothèse d'une domination incasique. De son cru, il n'y ajoute rien. Il n'y a joint que d'autres citations de Lozano. D'après ces derniers passages, les « Calchaquis » avaient, à l'époque de leurs rebellions contre les Espagnols, l'habitude d'envoyer de village en village et de maison en maison une flèche pour convoquer à la guerre. Quelle analogie y a-t-il entre cette coutume et l'ancienne soumission des Diaguites aux Incas, ou avec leur autonomie par rapport au royaume de Cuzco? Je ne le comprends pas bien.

Enfin, je dois le remarquer, Lozano (**220**, I, p. 175) reconnaît lui-même que les Incas avaient conquis la partie du Tucuman qui était sur la frontière du Pérou (*Los Ingas poderosos emperadores de la América no conquistaron de esta provincia* — Tucuman — *sino solo sus extremos hacia el Perú*).

En résumé : les Diaguites sont peut-être, comme l'insinue M. Ehrenreich (**122**, p. 64), quant à leur ethnogénie, un mélange de différents éléments, mais les études archéologiques et historiques démontrent que leur culture est nettement péruvienne,

sans autres éléments hétérogènes que quelques coutumes rituelles et funéraires. Quant à la question de savoir si, politiquement, les Diaguites ont été ou non subordonnés à l'ancien Pérou, il faut d'abord avouer que l'existence dans leur pays de la civilisation péruvienne, des arts et industries du Pérou, de la langue quichua et du folklore péruvien, ne serait guère explicable sans cette subordination politique. Les documents écrits ne sont pas tout à faits décisifs à ce sujet, mais tous les historiographes qui ont traité des Diaguites s'accordent quant à la soumission de ceux-ci à l'Inca Yupanqui, excepté un compilateur relativement moderne, le P. Lozano. Montesinos a d'ailleurs constaté le contact qu'il y a eu entre le Pérou et le pays des Diaguites, en des temps beaucoup plus reculés, circonstance en effet fort vraisemblable.



A RÉGION DES DIAGUITES

localités d'un intérêt archeologique



Fig. 10

CARTE DE LA RÉGION DES DIAGUITES
indiquant les localites d'un interêt archeologique

LAPAYA

(VALLÉE CALCHAQUIE)

LAPAYA[1].

Après avoir essayé de résumer nos connaissances sur l'archéologie de la région des anciens Diaguites et avant de commencer le compte rendu des résultats de mon voyage, je donnerai ici la description d'une intéressante trouvaille faite dans la Vallée Calchaquie.

En 1902, en rentrant à Buenos-Aires, après mon premier voyage à la Puna et en Bolivie, je rencontrai dans le train deux personnes : l'une était M. Rafael Martínez, propriétaire de la hacienda Carbajal, près de Salta, chercheur infatigable de mines d'or et de trésors cachés; l'autre, qui remplissait les fonctions de conseil « technique » de M. Martínez, avait toutes les professions : il était maître d'école, pharmacien, médecin, expert en mines, et je ne sais quoi encore. Ces messieurs me racontèrent avec beaucoup de mystère que, dans un voyage, ils avaient trouvé un trésor caché « par les Incas » à Lapaya, dans la Vallée Calchaquie. Ils me montrèrent quelques pièces provenant de ce trésor, et particulièrement une sorte de diadème en or qu'ils appelaient « la couronne du roi Inca », enfin quelques poteries très intéressantes, le tout d'origine préhispanique. Ils voulurent me vendre leur collection à un prix exorbitant et, sans doute pour en augmenter la valeur, me dirent les histoires les plus fantastiques et les plus contradictoires sur son origine et la manière dont ils l'avaient trouvée.

La collection fut acquise par le Musée national de Buenos-Aires, et M. J. B. Ambrosetti (22) l'a décrite dans les *Anales* de ce musée, sous le titre de *El Sepulcro de La Paya*.

A mon dernier séjour à Salta, je fus assez heureux d'acquérir pour la Mission Française une nouvelle collection de Lapaya, de M. Manuel Delgado, receveur d'impôts du gouver-

[1] Voir les planches VI-XV, insérées après la page 246.

nement de Salta dans le département de Cachi, où est situé Lapaya.

M. Delgado avait continué les fouilles de M. Martínez, le lendemain de la visite de ce dernier. M. Delgado m'a donné des renseignements très précis sur les circonstances dans lesquelles M. Martínez et lui-même ont déterré les objets des deux collections; ces renseignements sont complètement différents de ceux fournis par M. Martínez et son « conseil » à M. Ambrosetti, et que celui-ci a publiés dans son ouvrage. M. Delgado m'a paru un homme sérieux; de plus, en le questionnant sur le sujet, j'ai posé mes questions de façon à pouvoir contrôler ses informations; je n'ai donc aucun doute sur leur véracité.

D'après M. Martínez et son « conseil », M. Ambrosetti mentionne leur trouvaille comme ayant été faite dans une tombe voûtée, construite en pierre, à 2^{m} de profondeur, « entre les ruines d'une fortification indigène à l'endroit dit Puerta de La Paya ». Dans cette tombe on aurait aussi rencontré deux squelettes que les chercheurs de trésors n'avaient pas emportés. Les contradictions entre les récits faits respectivement à M. Ambrosetti et à moi par M. Martínez d'une part, et les renseignements de M. Delgado d'autre part, m'ont convaincu que cette tombe n'a jamais existé. M. Ambrosetti accompagne ses explications d'une figure représentant « une tombe voûtée de la région calchaquie », reproduction, au moyen du même cliché, d'un dessin schématique que M. Ambrosetti (**18**, p. 54) a publié dans un autre ouvrage, pour expliquer la construction de certaines tombes voûtées de Quilmes. Cette figure n'a aucun rapport avec Lapaya, et il me semble que, même si les objets de cette collection avaient été trouvés dans une tombe voûtée, la présence de ce dessin, au lieu d'éclairer le lecteur, lui ferait plutôt croire que c'est là le soi-disant « sépulcre de Lapaya ».

Lapaya[1] est situé à 10^{km} au sud de Cachi. Le D^{r} ten Kate (**342**, p. 344) y a fait une courte visite en 1893. Il dit qu'il y a des

[1] Voir la carte de la région diaguite, *fig. 10*, et aussi la carte archéologique à la fin du présent ouvrage.

ruines sur une vaste étendue de terrain. Il a exhumé, au point le plus élevé, une grande urne contenant un squelette d'enfant, un petit vase et deux écuelles ; ces trois pièces, ornées de peintures. Le sol, entre les ruines, est parsemé de fragments de poterie et de pierres travaillées. Au dire d'un habitant du pays, à quelque distance des ruines se trouveraient des « roches peintes », c'est-à-dire des pétroglyphes.

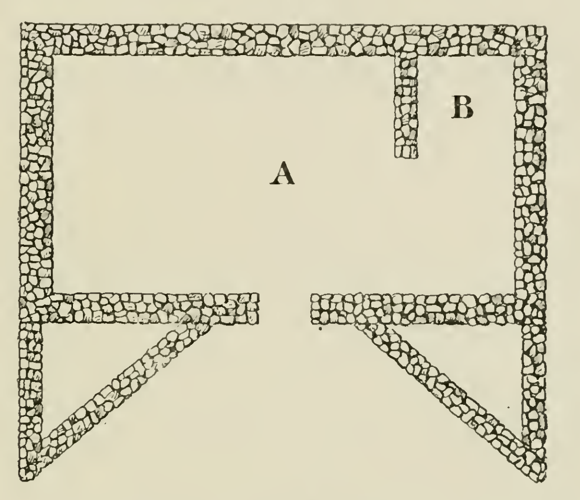


Fig. 11. — Plan de la ruine où ont été faites les trouvailles de Lapaya.

D'après M. Delgado aussi, les ruines, d'une grande étendue, consistent en des restes de constructions en *pirca*, rectangulaires et rondes. Au milieu de ces ruines, on voit une maison bâtie avec beaucoup plus de soin que les autres, avec des pierres spéciales, plates, apportées d'un endroit situé à 7 kilomètres des ruines, alors que le matériel des autres constructions du village a été pris sur place. Je donne *fig. 11* le plan de cette maison, d'après le croquis que m'en fit M. Delgado; c'est une construction rectangulaire avec deux annexes en forme de triangles.

La présence d'une maison si spéciale parmi les ruines d'un village préhispanique n'est pas un fait unique dans ces régions. A Pucará de Rinconada, j'en ai trouvé une autre dans les mêmes conditions, mais elle avait une annexe semi-circulaire au lieu des annexes triangulaires de Lapaya.

C'est à l'endroit désigné *B*, dans un coin de la maison, que M. Martínez a fait sa trouvaille. L'excavation de M. Delgado a été faite en *A*, au centre de la maison, où apparaissait, d'après lui, l'extrémité d'un pieu enfoncé perpendiculairement. En suivant ce pieu, à 3^{m} de profondeur, M. Delgado a trouvé les pièces que je vais décrire.

J'ai dû céder au Musée national de Buenos-Aires, en échange d'autres objets ethnographiques, quelques-unes des pièces provenant des fouilles de M. Delgado, et je regrette de ne pouvoir donner ici leur description. Voici la liste de la collection, ces pièces exceptées :

Objets en or. — Une aigrette en or laminé (*fig. 13 e*) de 0^{m}228 de longueur; poids, 8 grammes. Deux bandeaux (*fig. 13 f, g*) de 0^{m}013 de largeur et de 0^{m}272 et 0^{m}235 de longueur respectivement; ils pèsent ensemble 9 grammes. Cette aigrette et ces bandeaux faisaient sans doute partie d'une coiffure. Les bandeaux sont pourvus de trous, destinés à les coudre sur une *huincha* (bandeau en tissu ou en peau). Ces trous devaient exister aux deux extrémités; mais j'ai été forcé de couper le bout de l'un des bandeaux pour l'analyser, et l'autre n'était pas entier quand je l'ai acquis. L'aigrette fixée dans le bandeau par sa partie inférieure aiguë devait produire un joli effet brillant lorsque les deux branches oscillaient au-dessus de la tête. Les extrémités supérieures de l'aigrette représentent deux têtes de serpents dont les contours et les yeux sont indiqués en travail repoussé.

M. Ambrosetti décrit et figure une aigrette d'or, de la collection Martínez, de même forme que la nôtre, mais sans les lignes pointillées sur les têtes des serpents. Cette aigrette est pourvue d'un trou, à la base de la pointe, sans doute pour coudre l'aigrette au bandeau. Notre aigrette n'a pas de trou, mais elle pouvait facilement être fixée au moyen d'un fil entourant la base de chacune des branches. Le diadème appelé par Martínez « la couronne du roi Inca » est aussi reproduit dans

l'ouvrage de M. Ambrosetti : c'est une mince lame d'or surmontée de deux appendices perpendiculaires. La lame et les appendices se terminent en croissants. Sur ces croissants se trouvent des faces humaines formées de lignes repoussées analogues à la face humaine de la plaque de Golgota (*fig. 53 a*). Il est en effet très probable que cette lame d'or a été employée comme diadème, car elle est pourvue de quatre petits trous servant à la coudre sur un bandeau. Le Musée national de Buenos-Aires possède une aigrette ayant presque la même forme que celles que nous avons décrites, mais en cuivre. Elle diffère de celles de Lapaya seulement quant à ses extrémités qui sont arrondies au lieu d'avoir la forme de têtes de serpent. Cette pièce provient de Santa María, et M. Ambrosetti (**29**, p. 229) en donne une figure. Selon Narvaez (**253**, p. 151), les Comechingons de Córdoba ornaient la tête de *plumas de cobre y otros metales* (plumes en cuivre ou autres métaux); ces « plumes » étaient sans doute des aigrettes analogues aux spécimens que nous venons d'énumérer. MM. Stübel et Reiss (**340**, I, pl. 24, fig. 1) reproduisent une aigrette semblable, en cuivre, contenant 15 p. 100 d'argent, de Cañar, dans la République de l'Équateur. Dernièrement, le Dr Paul Rivet a rapporté de ce dernier pays une superbe couronne en or, trouvée dans une sépulture et composée d'un bandeau et de plusieurs aigrettes analogues à celles que nous avons décrites.

Le P. del Techo (**341**; l. v, c. xxiii; p. 148) rappelle l'habitude des chefs calchaquis de porter des diadèmes en argent ou en cuivre[1] : *Gentis primores orbe argentea æneove diademati inferto frontem cingunt.* Mais les diadèmes en or devaient être rares et étaient probablement importés du Pérou. Les Péruviens, suivant Herrera (**164**; déc. iv, l. ix, c. iii; t. ii, p. 226), « avaient des ornements en laine pour la tête; les riches garnissaient ces ornements avec de l'or ou de l'argent, ou avec des *chaquiras.* »

[1] M. Ambrosetti (**22**, p. 122) traduit à tort « Diadèmes en argent ou en or ».

L'aigrette et les bandeaux de Lapaya ne sont pas en or pur. L'or est allié à la moitié d'argent environ (53.95 p. 100 d'or et 44.80 p. 100 d'argent pour les bandeaux). La plaque de Golgota a donné 58.80 p. 100 d'or et 40.10 p. 100 d'argent. Cet alliage est probablement intentionnel, car l'or natif de ces régions contient seulement une toute petite quantité d'argent. Par exemple, l'analyse d'une pépite d'or que j'ai recueillie moi-même à Colquimayo (Rinconada) a donné 93.50 p. 100 d'or et 6.10 p. 100 d'argent[1]. Il est difficile de dire si c'est la rareté de l'or qui poussait les Indiens à le mélanger avec l'argent ou si leur but était d'obtenir un métal plus dur.

Objets en cuivre. — La *fig. 13 c* représente une épingle pour attacher les vêtements. La tête, pourvue d'un trou de suspension, forme une lame dont le bord supérieur est tranchant, bien aiguisé. La Mission Française a rapporté de plusieurs parties de la Bolivie, comme Tiahuanaco, la Vallée de Panagua (Porco) et Tarija, des épingles de la même forme. M. Erland Nordenskiöld (**269**, fig. 10, 14 et pl. 2) décrit et reproduit une douzaine d'épingles très analogues, rencontrées dans des tombeaux dans la Vallée de Queara et à Pelechuco (Bolivie), dans les Vallées d'Ollachea et de Quiaca (Pérou), au nord du lac Titicaca. Quelques-uns de ces spécimens ont été trouvés dans des *chullpas,* mausolées qu'on attribue généralement aux anciens Aymaras ou Collas. En dehors des épingles à tête plate, M. Nordenskiöld y trouva aussi des spécimens d'autres formes, notamment des épingles ornées de têtes d'animaux, etc. Wiener (**377**, p. 157) donne la figure d'une épingle tout à fait du même type que la nôtre, mais en argent; elle provient de Marca-Huamachuco, au nord du Pérou. MM. Stübel et Reiss (**340**, I, pl. 24, fig. 5, 6) en représentent deux spécimens, en cuivre, de Cañar (Équateur), et M. Anatole Bamps (**50**, p. 133, pl. XXVI), d'autres, provenant de la République de l'Équateur. M. Am-

[1] Pour les analyses complètes, voir le tableau à la fin du présent ouvrage.

brosetti (29, p. 217, fig. 31) publie des figures de plusieurs de ces épingles à tête plate avec un trou, appartenant à la collection du Musée national de Buenos-Aires et provenant de « la région calchaquie », sans autre indication de localité. Cependant la tête de notre épingle de Lapaya s'en rapproche moins que des formes bolivienne et péruvienne. Une épingle en or, exactement de la même forme que celle de Lapaya et provenant de Copiapó (Chili), est figurée par M. J. T. Medina (234, fig. 131).

Le nom quichua de ces épingles est *topo* ou *topu*. Zárate (383; l. I, c. VIII; t. I, p. 41) parle de ces *topos* en décrivant les vêtements des « femmes des Indiens qui habitent les montagnes du Pérou » : « Elles ont par-dessus certains mantelets de laine, à peu près comme des peignoirs qu'elles attachent au cou avec des grandes épingles d'or ou d'argent, selon qu'elles les peuvent avoir; elles les nomment dans leur langue *topos;* ces espèces d'épingles ont des têtes fort grandes et fort plates et si tranchantes, qu'elles peuvent s'en servir à couper plusieurs choses. » Comme Zárate, le P. Cobo (103, IV, p. 162) nous apprend que les têtes plates de ces *topos* servaient d'instruments tranchants. En effet, les anciens *topos* de cuivre, de la forme de notre spécimen de Lapaya, peuvent très bien avoir été employés à cette fin. De nos jours encore, toutes les Indiennes de la Puna et de la Bolivie portent des *topos* dans leurs mantes dites *lliclla*s, mais, excepté certaines pièces de grand luxe, les *topos* actuels sont en laiton et leur tête est en forme de cuillère tout à fait de la forme de nos cuillères à thé. Cette forme de cuillère n'est pas fantaisiste : le *topo* sert en effet de cuillère et d'épingle tout à la fois[1].

Une autre épingle est donnée dans la *fig. 13 l*. Cette épingle, beaucoup plus petite que le *topo* que nous venons de décrire, a pour tête le corps d'un oiseau qui ressemble beaucoup à un perroquet. Les petites épingles semblables, avec têtes en forme

[1] Ces épingles à cuillère sont peut-être d'origine européenne. Au Musée historique de la Ville de Paris (Musée Carnavalet), il en existe de nombreux spécimens provenant de la France et presque identiques aux *topos* modernes de la Bolivie.

d'oiseaux ou d'autres animaux, sont aussi très communes dans l'archéologie de la Bolivie et du Pérou.

La petite boule en cuivre en forme de sphère aplatie, représentée d'en haut et de côté par la *fig. 13 o* et *n*, était destinée à être attachée à une corde, comme on le voit sur la coupe *fig. 12*. C'est une merveille de l'art du fondeur pratiqué par les anciens habitants des vallées andines. Il est difficile de se rendre compte de la méthode employée pour fondre des pièces aussi petites en y ménageant le canal circulaire qui se trouve à l'intérieur et en laissant au milieu la petite barre qui sert d'attache pour la corde. Trois de ces petites boules ont été trouvées par M. Delgado; c'est justement là le nombre nécessaire pour former des

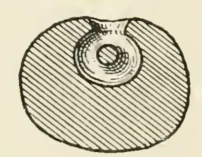


Fig. 12. — Lapaya. Coupe verticale de la boule en cuivre *fig. 13 n, o*.
Grandeur naturelle.

libes[1], comme sur le haut plateau on nomme la petite *boleadora* dont on se sert pour chasser les vigognes. L'une de ces boules pèse 46 grammes, une autre 47 grammes. Leur poids est inférieur au poids des *libes* en pierre des Indiens actuels, dont nous reproduisons *fig. 96* un spécimen provenant de la Puna. Les trois boules en pierre de ces derniers *libes* pèsent respectivement 175, 170 et 95 grammes, y compris les fourreaux en peau, c'est-à-dire beaucoup plus que les boules de cuivre que nous venons de décrire. Les *libes* des Indiens de la Cordillère sont maniés de la même manière que la boleadora des Gauchos des Pampas : les trois boules sont attachées au bout de cordes d'une même longueur dont les autres extrémités sont reliées ensemble. En prenant l'une des boules dans la main, on fait tourner les deux autres au-dessus de la tête. Lorsqu'elles

[1] *Lihui* dans le quichua du Pérou.

ont acquis une vitesse aussi grande que possible, on les lâche. Mues par la force centrifuge, elles entravent les pattes du gibier qui, alors, tombe enveloppé par les cordes.

Lapaya a fourni deux sortes de haches en cuivre. La première catégorie, les haches lourdes à oreilles, est représentée *fig. 14 e*. Cette hache a 0m 150 de longueur totale, 0m 034 de largeur immédiatement au-dessous du talon et 0m 025 d'épaisseur au même endroit, c'est-à-dire que la section de la hache à sa partie supérieure est presque carrée. La longueur du talon est de 0m 080. La hache pèse 1,065 grammes. Le tranchant est symétriquement cunéiforme et a été corrigé à l'aide de coups de marteau après la fonte. Cette hache est l'une des rares pièces en cuivre où ce métal ne soit pas allié à une petite quantité d'étain. J'ai cédé au Musée national de Buenos-Aires une autre hache à oreilles de Lapaya, de tranchant plus large que le spécimen que je viens de décrire. Les haches à oreilles sont communes dans la région diaguite et dans toute la région andine. M. Ambrosetti (**29**, p. 206-215, fig. 20-29) en publie un bon nombre, provenant des provinces de Salta et de Catamarca. Quatre d'entre elles (fig. 26 *a*, *b*, *c*, et fig. 27), ainsi qu'une autre de la Vallée de Catamarca, figurée par M. Moreno (**244**, p. 13), sont presque identiques comme forme à notre spécimen de Lapaya. Au Chili, on a rencontré aussi des haches à oreilles; un spécimen en a été publié par M. Thomas Ewbank (**125**, p. 112, pl. VIII), dans le rapport de la Mission navale et astronomique des États-Unis, de 1849-1852. M. Medina (**234**) reproduit la figure de ce spécimen. La pièce provient du Cerro de Tres Puntas, près de Copiapó, sur le « Chemin de l'Inca » qui se dirige sur San Pedro de Atacama. Elle est certainement d'origine péruvienne, comme tant d'autres antiquités du Chili. On trouve aussi, dans toutes les régions de la Cordillère, des haches en pierre de la même forme. M. Ambrosetti (**29**, p. 212) donne la figure d'une de ces haches, de Molinos, dans la Vallée Calchaquie, et M. Erland Nordenskiöld (**262**, pl. 5, fig. 3) en repré-

sente une autre, d'Agua Blanca, dans la Vallée de San Francisco (Jujuy). La Mission Française possède une hache à oreilles, en pierre, provenant de Tarija (Bolivie), et au Musée du Trocadéro on en conserve une de Tiahuanaco (n° 4068 du catalogue). Plusieurs spécimens à oreilles, un peu modifiés et provenant de la République de l'Équateur, ont été reproduits par M. Bamps (**50**, pl. xxviii, xxxi, xxxii). Un autre encore, de la Colombie, est figuré par Stübel (**340**, i, pl. 13). Dernièrement, M. Nordenskiöld (**266**, p. 93 et **269**, pl. v) a trouvé ensemble, dans les Vallées de Quiaca et de Sina, au nord du Titicaca, des haches à oreilles en pierre et d'autres en cuivre. L'une de ces haches en pierre, dont il donne la figure, est d'une forme identique à celles en cuivre qui paraissent être une imitation de celle-ci.

Quel était l'usage de ces lourdes haches de cuivre? Sans doute, elles étaient employées comme armes en temps de guerre. Ainsi Don Juan de Ulloa Mogollon (**359**, p. 45) raconte que les Collahuas se battaient avec des haches en cuivre. Mais elles devaient avoir aussi un autre but : celui, par exemple, de couper du bois. M. Ambrosetti (**29**, p. 208) donne des figures très intéressantes de deux haches à oreilles, de la Vallée Calchaquie, dont le tranchant est plus usé vers l'un des coins que vers l'autre, comme c'est également le cas de la hache décrite par M. Ewbank et que nous avons déjà mentionnée. Cette usure inégale du tranchant ne peut avoir été produite que par un long usage de ces instruments à la façon dont nous employons nos haches en acier, c'est-à-dire pour hacher. Le tranchant de la plupart des haches dont nous nous occupons prouve, par de certains signes, qu'on avait l'habitude de les aiguiser à coups de marteau.

La *fig. 16* représente un moule pour couler les haches à oreilles. L'original de ce moule en terre cuite se trouve au Musée de la Plata, et la Mission Française possède un moulage de cette intéressante pièce qui provient de San Fernando, dans le département de Belen (Catamarca).

Je ne connais pas d'exemplaires emmanchés de ces haches à oreilles. Cependant le Musée du Trocadéro (n° 26533 du catalogue) possède le moulage d'une pièce, dont l'original existe à Madrid et fut présenté au Congrès international des Américanistes à Paris, en 1890. C'est un petit modèle de hache à oreilles emmanchée, tout en cuivre, provenant du Haut Pérou. J'en donne la photographie *fig. 15 b*. Comme on peut le voir, la hache est attachée à un manche cylindrique au moyen de liens en corde ou en peau, je ne sais au juste; ces liens forment une croix au dos du manche. De chaque côté du talon on a placé au-dessous des liens un morceau de bois pour remplir les interstices et pour donner plus de solidité à la hache. La pièce entière n'a que a 0^m 255 de longueur : ce n'est donc pas une véritable hache, mais un petit modèle, comme nous l'avons dit, qui a peut-être servi de jouet à un enfant, ou plus probablement ce devait être l'insigne d'une dignité, car la pièce a été exécutée avec trop de soin pour un jouet. La partie antérieure du manche est incrustée d'argent et de cuivre plus rouge que celui dont est formée toute la pièce. Le décor ainsi obtenu consiste en croix et losanges. Le Musée du Trocadéro possède aussi un vase figurant un homme porteur d'une hache à oreilles, emmanchée de la même manière que celle que nous venons de décrire. Ce vase a été figuré par le Dr Hamy (**160**, pl. xxxiv, fig. 107). Les deux pièces établissent d'une façon certaine comment étaient emmanchées les haches à oreilles. Elles démontrent aussi qu'il ne faut pas faire des reconstructions de fantaisie, comme le manche dont M. Ambrosetti (**29**, p. 214, fig. 26 *a*) a muni une de ces haches. D'ailleurs des Indiens actuels ont encore des haches de pierre à oreilles, emmanchées comme le démontre la pièce du Musée du Trocadéro, et portant même de petites cales de chaque côté du talon ainsi que cette dernière. M. Erland Nordenskiöld (**264**, p. 282, et **269**, p. 44) reproduit une de ces haches, moderne, des Indiens Huachipairi, de la région supérieure du Rio Madre de Dios.

Une deuxième sorte de haches est représentée par trois spécimens (*fig. 14 f, g, h*). C'est une sorte de tranchet qui ressemble assez, pour la forme, à certains outils que les cordonniers modernes emploient pour couper le cuir. Ce sont des lames de cuivre à tranchant bien affilé pourvus de pédoncules. En *f* et *g* ces pédoncules sont lamelliformes, c'est-à-dire qu'ils constituent une continuation de la lame. En *h*, au contraire, le pédoncule est rond. Ce dernier exemplaire a l'extrémité de son pédoncule contournée, formant une sorte d'œillet, tandis que les extrémités en *f* et *g* sont simplement coupées. La longueur du tranchant des différentes pièces est de 0^m^ 129 en *f*, 0^m^ 145 en *g*, et 0^m^ 099 en *h*. Épaisseur maximum de la lame : *f*, 0^m^ 001; *g*, 0^m^ 004; *h*, 0^m^ 0015. Poids : *f*, 105 grammes; *g*, 213 grammes; *h*, 42 grammes. Les trois spécimens portent des traces démontrant qu'ils ont été forgés à l'aide d'un marteau.

Ces outils sont communs depuis la région diaguite jusqu'au Mexique. La forme du tranchant varie peu : parfois il est curviligne ou bien presque droit. Mais le pédoncule peut se présenter sous deux aspects. Dans la catégorie à laquelle appartiennent nos trois spécimens, le pédoncule est mince, sans décor et se termine souvent en forme d'œillet, comme notre exemplaire *h*. Dans l'autre catégorie, le pédoncule, beaucoup plus épais, cylindrique, se termine en bouton ou en petites figures représentant des têtes d'animaux, etc. Il est souvent incrusté d'ornements en argent ou en cuivre d'une couleur différente de la couleur générale de l'instrument. Le pédoncule forme alors un véritable manche adapté à la main, et on ne peut pas douter que l'outil ait été employé comme tranchet, ce qui ne paraît pas être le cas pour la première catégorie. M. Wiener (**377**, p. 157, 583-584) donne des figures de pièces de la seconde catégorie provenant de Marca-Huamachuco et M. Ewbank (**125**, p. 114, pl. VIII) publie une de ces pièces exhumée d'un tombeau de San José sur le Rio Maipú (Chili). Le manche, relativement épais, porte des ornements gravés et se termine

par une patte d'oiseau, imitée avec beaucoup de naturel. M. J. T. Medina (**234**, fig. 134) reproduit la même figure. Je ne connais pas de ces tranchets à manche épais et décoré provenant de la région diaguite. Du Pérou, un spécimen est figuré dans l'atlas de MM. Rivero et von Tschudi (**311**, pl. xxxiv, fig. 5) et plusieurs autres dans l'ouvrage récent de M. Bæssler (**45**) sur les objets en métal de l'ancien Pérou.

Quant à l'autre catégorie de ces instruments, ceux à pédoncule mince et simple, comme nos exemplaires de Lapaya, c'étaient des haches et non des tranchets. Cela est démontré par le spécimen trouvé avec son emmanchure dans un tombeau de Chiclayo, au nord de Trujillo, sur la côte du Pérou, et publié par M. E. H. Giglioli (**145**), dont je reproduis la figure (*fig. 15 a*). Le pédoncule de cette hache traverse verticalement la hampe en bois qui est renforcée par une ligature en fil de coton. Cette hache ressemble beaucoup aux haches de guerre des Zoulous et des Basoutos de l'Afrique méridionale dont le Musée du Trocadéro possède une bonne collection : celles-ci ont la même forme et sont emmanchées de la même façon, bien qu'elles soient faites en fer. M. Ambrosetti (**29**, p. 205, fig. 19) représente douze haches, de la catégorie que nous sommes en train de décrire, appartenant aux collections du Musée national de Buenos-Aires. Ces haches ont des pédoncules minces comme nos spécimens de Lapaya; quelques-unes ont l'extrémité recourbée en œillet, d'autres non. Il y a aussi un exemplaire dont le pédoncule se termine en un tout petit bouton en forme de disque, mais il est mince et sans décor, et doit par conséquent être considéré comme appartenant à notre deuxième catégorie. Dans la collection Martínez, de Lapaya, il existe encore une pièce de cette forme, figurée par M. Ambrosetti (**22**, p. 127, fig. 8). Pour une de ces haches, Ambrosetti a fait construire un manche court couvrant le pédoncule longitudinalement, emmanchure qui n'est pas réelle et qui n'a aucune raison d'être, d'autant plus que la figure de M. Giglioli nous montre un dispositif tout à fait différent.

A tous ces instruments, sans distinguer ceux à manche épais de ceux à manche mince, M. Ambrosetti applique le nom de *tumi*. Il l'a pris de Montesinos (**241**, c. xxvi, p. 153) : *Tumi era un instrumento de cobre al modo de trinchante de zapatero que se enhastaba en un palo.* Montesinos donne cette définition pour expliquer le nom de Tumipampa, localité située à l'endroit où se trouve actuellement la ville de Cuenca, dans la République de l'Équateur. L'un des Incas y gagna une bataille et fit tuer tous ses prisonniers à coups de couteau (*pasarlos á cuchillo*). A la suite de cet événement, l'endroit reçut le nom de Tumipampa qui signifierait *Llano del cuchillo,* c'est-à-dire la « Plaine du couteau ». Mais *asta,* en espagnol, désigne « hampe » d'une lance, d'une hallebarde, etc., et non le manche court d'un couteau ou d'un tranchet. Les *tumis* de Montesinos auraient donc été emmanchés comme la hache de M. Giglioli. Cependant M. von Tschudi (**358**, p. 101) donne une autre explication du mot *tumi;* il appelle ainsi des couteaux en pierre ou en cuivre employés pour ouvrir le poitrail des lamas qu'on sacrifiait aux dieux. M. von Tschudi ne désigne pas l'auteur auquel il a pris ce renseignement. M. E. W. Middendorff (**238**, p. 825) traduit le mot *tumi* d'une troisième manière : d'après lui, ce serait « une sorte de couteau employé par les Indiens pour hacher la viande ou les légumes en petits morceaux ». A propos de ses pièces de Marca-Huamachuco, M. Wiener emploie les noms *champi* et *tulpo* qui lui ont été probablement fournis par les gens du lieu. Je laisse de côté *tulpo*, nom aussi employé par M. Medina, mais dont je n'ai pu arriver à déterminer la signification. Quant à *champi,* le sens général en quichua moderne est : alliage de cuivre avec l'or ou l'argent, et encore : bijoux faits de ces alliages. Pour M. Middendorff (*ibid.,* p. 342), ce serait aussi une « arme des Indiens, sorte de lourd bâton, avec une petite hache fixée à son extrémité ». D'autre part, Garcilaso de la Vega dit que les *champis* étaient des haches de guerre que l'on maniait avec une seule main. Suivant Cristóbal de Molina (**240**, p. 6), le *champi* était l'un des insignes des Incas, et, d'après Cobo

(**103**, IV, p. 196), ce serait là le nom des casse-tête en forme d'étoile, « armes particulières des Incas ». Selon Molina (*ibid.*, p. 40), il y avait aussi une autre arme, le *yauri*, « bâton à l'extrémité supérieure duquel était attaché un couteau »; or Middendorff (*ibid.*, p. 101) donne ce nom de *yauri* à une sorte d'aiguille de grande dimension, « généralement faite d'une épine », les *ciracunas* de Cobo (**103**, IV, p. 163). En somme, de cette nomenclature il résulte que le sens précis de ces différents termes est très confus, que tous ces mots ont plusieurs significations et que le nom original quichua de nos haches et de nos tranchets peut aussi bien avoir été *tumi, tulpo, champi* ou *yauri*, ou, après tout, peut-être s'appelaient-ils d'un tout autre nom. Aussi aimé-je mieux pour les instruments à pédoncule mince la désignation « haches à pédoncule central », et pour les autres l'expression « tranchets à manche central ».

M. Ambrosetti (**29**, p. 204), à propos de nos haches à pédoncule central, invoque de plus un passage de la relation du général Cabrera (**88**, p. 140), d'après lequel certains Indiens de l'ancien Tucuman portaient un couteau suspendu à la main droite au moyen d'une courroie (*un cuchillo colgado con un fiador de la mano derecha*). Mais quelle raison y a-t-il pour supposer que ces *cuchillos* — qui d'ailleurs, suivant Cabrera, étaient en fer, obtenus probablement par échange avec les Espagnols — fussent les instruments en question? Dans d'autres parties de l'Amérique andine, il y avait des armes tout à fait différentes qui se portaient suspendues à la main. Ainsi le célèbre vase « Sécrestan » (Musée du Trocadéro, n° 21 261 du catalogue), provenant du Grand-Chimu et figuré par M. Hamy (**160**, pl. XLI), représente en peinture un personnage tenant dans la main une lame de hache sans manche, avec à la base un trou où passe une courroie servant à l'attacher au poignet. Un autre vase du Trocadéro (n° du catalogue 7282), de Chiclayo, offre des personnages avec la même sorte de haches attachées à la main. Ces haches n'ont aucune ressemblance avec celles que M. Ambrosetti appelle des *tumis;* elles ressemblent plutôt à ces

lourdes haches de cuivre, à large tranchant semi-circulaire et à talon perforé que l'on rencontre surtout dans l'Équateur. De plus, nos haches en forme de tranchet n'ont pas toutes des trous de suspension, il n'y a donc aucune raison pour les identifier au *cuchillo* dont parle Cabrera.

Les cloches en cuivre constituent des objets très intéressants de l'archéologie de la région diaguite. Une de ces cloches, reproduite sous différentes faces par la *fig. 14 a, b, c, d,* se trouvait parmi les objets déterrés par M. Delgado à Lapaya. Cette cloche a 0^m185 de hauteur, son ouverture est ellipsoïde et a 0^m185 de diamètre maximum et 0^m070 de diamètre minimum. La partie supérieure correspondante, c'est-à-dire celle qu'on peut appeler le « fond » de la cloche, a 0^m115 de longueur sur 0^m039 de largeur maximum. Le poids est de 1,400 grammes. La cloche a été fondue dans un moule fait avec beaucoup de soin pour donner à ses parois la même épaisseur partout. A la partie supérieure, on voit deux ouvertures carrées qui devaient probablement servir à suspendre la cloche et peut-être aussi à fixer le battant. Ces trous ne paraissent pas avoir été faits au ciseau, mais semblent résulter de la fonte même. La surface supérieure de la cloche montre en trois endroits des aspérités. Ce sont sans doute les marques laissées par les jets de fonte; on les distingue bien sur la *fig. 14 a.* La cloche donne un son fort, agréable et profond quand on la frappe avec un objet métallique. C'est une vraie œuvre d'art du fondeur, et la fabrication du moule n'a certainement pas été la chose la plus facile, étant donnés les éléments dont disposaient les auteurs. Le moule extérieur a été divisé en deux valves, comme on peut le voir par les traces de leurs joints sur la cloche. Il est très probable que ce moule et son noyau étaient faits en terre cuite, comme le moule de la hache à oreilles que nous avons reproduit *fig. 16.*

On connaît une vingtaine de ces cloches, toutes provenant de la région diaguite, particulièrement de la Vallée Calchaquie

et de la Quebrada de las Conchas. Ambrosetti (29, p. 260) en mentionne une qui avait été achetée à Jujuy, mais, comme il le dit, il est probable qu'elle avait dû y être apportée. J'ai acquis d'un Indien d'Abrapampa (Puna de Jujuy) un grand fragment d'une cloche de ce genre[1], dont la partie supérieure intacte a 0m20 de longueur sur 0m07 de largeur maximum, presque le double de la cloche *fig. 14*. La moitié inférieure, y compris le bord, avait été séparée à coups de ciseau pour en extraire de l'or, car les Indiens croient que le cuivre des *antiguos* contient toujours beaucoup d'or. Je fus tout surpris de rencontrer sur le haut plateau une de ces cloches caractéristiques des Vallées Calchaquies, et je fis une enquête pour savoir le lieu exact où elle avait été trouvée. D'après les renseignements des habitants de l'endroit, elle avait servi pendant longtemps de cloche à l'école du village et elle proviendrait d'un emplacement de vieux murs en *pirca* qui existe près d'Abrapampa. Mais un vieil Indien, s'étant alors présenté, me raconta que son père l'avait trouvée à Molinos, dans la Vallée Calchaquie, au cours d'un voyage qu'il y avait fait; les Indiens avaient pris leur repas près de cette localité, non loin de la haute berge d'une rivière dont l'eau avait emporté des blocs de terre, mettant ainsi la cloche à découvert. Cet incident prouve qu'il ne faut jamais se fier aux renseignements donnés par les paysans sur les objets archéologiques qu'ils vendent; l'authenticité de la provenance des pièces ainsi acquises est toujours suspecte et peut parfois causer de grandes confusions dans les études archéologiques.

La cloche de Lapaya est ornée d'une bordure composée de

[1] Ce fragment porte sur le tableau d'analyses chimiques le n° 23, et la cloche de Lapaya, le n° 24. Un morceau du fragment que j'avais donné à M. Ambrosetti (29, p. 264) a été analysé par le Dr J. J. Kyle, de Buenos-Aires; l'analyse a donné :

Cuivre	91.2 p. 100
Étain	6
Fer	traces.
Oxygène anhydre et pertes	2.8 p. 100

On voit que cette analyse coïncide presque avec celle faite à Paris, et les petites différences peuvent s'expliquer parfaitement par le manque d'homogénéité du métal des différentes parties de la cloche.

M. Ambrosetti donne l'échantillon analysé comme provenant de Cachi, au lieu de Molinos, et je saisis cette occasion pour rectifier l'erreur.

lignes courbes formant une rangée d'ellipsoïdes, dont chacune contient un autre ellipsoïde plus petit. Au Musée national de Buenos-Aires, on voit une autre cloche avec le même décor, figurée par Ambrosetti (**29**, p. 259, 264, fig. 66 *e*), mais tous les autres spécimens connus portent une ornementation différente, dont le motif principal est cette face humaine rudimentaire faite de lignes courbes et droites, décor très commun des objets préhispaniques de la région diaguite et du Pérou, et dont la plaque d'or de Golgota, *fig. 53 a,* et le fragment de poterie, *fig. 2 n,* donnent des exemples.

Comme nous l'avons déjà dit, tous les spécimens connus de ces cloches en cuivre proviennent des vallées calchaquies. Ils se ressemblent tous comme forme et comme fabrication, et aussi dans le style de leur décor, excepté les deux spécimens à bordure d'ellipsoïdes. Seules les dimensions varient dans de notables proportions : de $0^{m}32$ à $0^{m}11$ de hauteur. Ces cloches seraient donc exclusivement propres à la région diaguite, ce qui donnerait l'indice d'une industrie spéciale à cette région. Mais M. Sénéchal de la Grange a trouvé à Calama, loin des vallées diaguites, plusieurs cloches en bois du même modèle que nos cloches en cuivre. Une de ces cloches en bois est figurée plus loin, dans le chapitre consacré à la description de la collection de Calama. Les habitants des confins du Chili et de la Bolivie avaient donc des cloches tout à fait de la même forme, et très probablement dans un avenir prochain on trouvera aussi des cloches en métal en Bolivie ou au Pérou.

Outre les objets déjà décrits, notre collection de Lapaya comprend trois de ces petits ciseaux en cuivre, si communs dans toute l'Amérique. L'un d'eux est donné par la *fig. 13 b;* il a $0^{m}142$ de longueur, $0^{m}003$ d'épaisseur maximum, et son tranchant, qui est bien affilé, a $0^{m}014$ de largeur.

A la collection exhumée par M. Martínez appartiennent deux objets en cuivre dont on ne trouve pas d'équivalents dans la

collection de la Mission Française. Le premier est une superbe hache emmanchée, d'une forme assez rare. L'extrémité du manche cylindrique en bois est adaptée à la hache de la même manière que nos haches communes, c'est-à-dire que l'extrémité du manche passe par un trou laissé dans la masse de la hache lorsqu'on l'a fondue. M. Ambrosetti (**22**, p. 123) reproduit cette hache qu'il prétend être une « hache de commandement », uniquement par suite de la présence d'une sorte d'appendice en forme de crochet que l'on voit sur son bord antérieur. M. Ambrosetti a donné aux pièces qu'il considère comme des « haches de commandement » le nom araucan *toki,* parce que les haches servant d'insignes aux chefs araucans portaient ce nom. Il me semble tout à fait arbitraire d'appliquer des noms araucans à des objets qui n'ont aucun rapport avec les Araucans. La seconde des pièces particulières à la collection Martínez, figurée aussi par M. Ambrosetti (**22**, p. 125; **29**, p. 255, fig. 62 *e*), est une de ces curieuses *manoplas* dont nous avons parlé page 136.

Le tableau inséré à la fin du présent ouvrage donne des analyses chimiques de la cloche, de la hache à oreilles, d'un ciseau, de l'une des petites boules de *libes,* d'un fragment de plaque et d'un autre fragment de couteau, tous appartenant à la trouvaille de Lapaya. Le premier des fragments provient d'une plaque fondue, de forme rectangulaire, et le deuxième d'une pièce mince à tranchant un peu courbe, peut-être un couteau ou une hache à pédoncule central.

Objets en bois. — Une timbale en bois est représentée en photographie à gauche sur la *fig. 17;* à droite, elle a été dessinée pour montrer son décor, trop effacé pour être visible sur la photographie, mais assez clair cependant pour m'avoir permis d'en reconstituer tous les détails. Ce vase a 0^{m} 158 de hauteur, 0^{m} 120 de diamètre maximum et son fond 0^{m} 092 de diamètre. Il est laqué en trois couleurs; il a d'abord été peint tout entier en brun; cette première couche est représentée sur le dessin

par un ton grisâtre. Sur cette couleur on a appliqué le noir et le blanc qui forment l'ornementation; celle-ci est uniforme autour du vase, c'est-à-dire que sa partie inférieure aussi bien que sa partie supérieure se composent chacune de six carrés de deux différents dessins qui alternent. A Lapaya on a trouvé deux timbales exactement pareilles.

Le Dr Hamy (**160**, pl. XL, fig. 115, 116) représente deux de ces timbales, des grottes sépulcrales de Pisac, à cinq lieues au nord de Cuzco. Elles sont un peu plus grandes que celles de Lapaya et décorées aussi de laques polychromes, mais elles représentent principalement des fleurs et des personnages avec peu de motifs géométriques. La Mission Française a rapporté de Tiahuanaco une autre timbale en bois laqué, avec des dessins polychromes du même style que ceux des vases de Pisac. Sur cette timbale, on a peint, outre des ornements géométriques et des fleurs, deux Indiens, l'un avec trois plumes dans sa coiffure et l'autre portant un bouclier carré. Les vases exactement de la même forme, mais en terre cuite, sont communs à Tiahuanaco; la Mission Française en a rapporté plusieurs spécimens avec le décor si typique de cette localité. Au Musée royal d'ethnographie de Berlin, il existe un exemplaire de bois laqué, de Casabindo (Puna de Jujuy), rapporté par le Dr Max Uhle. Dans une grotte funéraire de ce même endroit, la Mission Suédoise de 1901 trouva deux timbales en bois avec des ornements géométriques gravés, au lieu de décorations en laque. Le comte von Rosen (**316**, pl. IX) donne la figure de l'une d'elles. M. Ambrosetti (**23**, p. 67, 68, fig. 51) figure aussi trois timbales en bois provenant de Cochinoca, près de Casabindo. Elles ont la même forme que notre timbale de Lapaya, bien que plus petites, mais ne sont pas laquées; l'une d'elles est décorée de bordures gravées comme les petits vases *fig. 18*. Les timbales ornées de fleurs sont probablement plus modernes que celles qui portent un décor géométrique de style péruvien.

Les vases *fig. 18*, également en bois, ont 0m 065 de hauteur et 0m 050 de diamètre maximum. Celui qui est marqué *a* n'a

aucun décor, mais ceux qui portent les lettres *b* et *c* ont les bordures inférieure et supérieure gravées, très simplement comme les figures le démontrent; ils sont parfaitement égaux et forment une paire.

Parmi les autres objets en bois provenant de Lapaya sont de grands outils en forme de couteaux, d'un type que j'ai rencontré dans la Quebrada del Toro. L'un de ces couteaux, bien conservé, a presque la forme et les dimensions de celui de Morohuasi représenté par la *fig. 74 e*.

Un fuseau en bois très dur est donné par la *fig. 13 d*. La fusaïole ressemble comme forme aux fusaïoles du Pérou, dont M. Wiener (**377**, p. 45) donne une série de figures, mais diffère des fusaïoles communes dans la région diaguite qui ont presque toutes la forme d'un disque ou d'un cône.

Objets en os. — Un *topo*, très bien travaillé, orné d'une tête d'oiseau, à bec très grand, est donné par la *fig. 13 a*. Il a 0m 151 de longueur, sans compter la pointe qui est brisée. La tête est semblable des deux côtés. Les yeux sont formés d'un cercle avec un point au centre; à la base de la tête, de chaque côté, se trouvent huit autres cercles avec points centraux. Les cercles et les points sont gravés et noircis au feu. Parmi les objets de Lapaya que j'ai cédés au Musée national de Buenos-Aires se trouve un autre *topo* en os, exactement pareil au spécimen que nous venons de décrire, excepté la tête qui représente une effigie humaine sculptée, de style tout à fait péruvien.

La pointe de flèche *fig. 13 k* a 0m 127 de longueur et elle est formée de la partie centrale, face antérieure, d'un métatarsien de lama. L'os a été coupé longitudinalement et a été gratté jusqu'à ce qu'il eût la forme voulue. Mais on peut toujours reconnaître sa surface naturelle sur l'axe central, des deux côtés. Le côté de la flèche qui correspond à la moelle est plat; celui correspondant à l'extérieur de l'os est courbe. Ces flèches en os sont assez communes dans la région diaguite, et le Dr Max Uhle en a rencontré, d'après M. Seler (**327**), à Casabindo, Puna de

Jujuy. M. Uhle a trouvé ensemble des flèches à pointes en os et à pointes en silex, ce qui démontre que les deux sortes sont contemporaines. M. E.-H. Giglioli (**144**, p. 242) mentionne aussi deux grandes pointes de flèche en os, de sa collection, qui probablement sont de même sorte que celles que nous avons décrites. Elles proviennent de Sanagasta (La Rioja).

La *fig. 13 i, j* montre deux pointes de flèches en os d'une autre forme, très rare. Ces pointes, de 0m065 de longueur et 3 millimètres d'épaisseur seulement, sont faites d'un os très dur et sont polies d'une manière très spéciale. Elles sont presque identiques comme forme à certains os des grands siluriens du Rio Paraná, et j'ai cru d'abord que c'étaient en effet des os de poisson, importés de la région fluviale. Je fus ainsi amené à soumettre l'une de ces pièces à l'examen microscopique de M. le professeur Vaillant, mais il obtint un résultat tout autre : le microscope démontra que ces pointes étaient faites d'un os long de mammifère, probablement de lama. Les Indiens ont dû exécuter un travail de longue haleine pour pouvoir obtenir de l'un de ces os des flèches aussi minces.

M. Ambrosetti (**22**, p. 128) a figuré sept flèches en os de la collection Martínez. Elles sont larges et plates comme celles que nous avons décrites, mais elles varient quant à leur forme et à leur longueur. M. Ambrosetti les suppose fabriquées de côtes de huanaco, de lama ou de vigogne, ce qui n'est guère vraisemblable, car la structure spongieuse des côtes rend ces os peu aptes à fabriquer des pointes de flèches. Sans doute, ces pointes sont faites, comme les nôtres, avec des os longs.

Objets en pierre. — La hache, *fig. 19,* en grès très dur, bien polie, a, comme les haches typiques de la région diaguite (*fig. 5*), sa gorge formée par une rainure qui n'entoure pas toute la hache, mais cesse sur l'une de ses faces étroites. Cette hache a 0m 130 de longueur, 0m084 de largeur maximum, 0m045 d'épaisseur maximum et pèse 896 grammes.

Le petit vase en stéatite, *fig. 13 m,* a 0m044 de hauteur et

0^{m}033 de diamètre; il est d'une couleur blanc jaunâtre et profondément creusé.

La *fig. 13 h* représente une série de perles cylindriques de turquoise, couleur vert pomme. La perforation de ces pièces d'enfilage a été, d'après la méthode générale des peuples primitifs pour perforer les pierres, opérée des deux côtés, probablement en faisant tourner sur la pierre un petit bâton avec du sable mouillé au bout. Le trou est plus étroit au milieu et forme deux cônes qui se rencontrent par leurs sommets.

Céramique. — La poterie de Lapaya est très variée comme forme, qualité, pâte, style et décor. On peut y distinguer : 1° grands vases à parois très minces, d'une pâte fine, grisâtre ou rouge pâle, décorés avec de la peinture noire; 2° poterie fine, compacte, rouge, lustrée, absolument identique à un certain type de poterie péruvienne; 3° poterie noire, engobée avec de la plombagine, très bien lustrée; 4° poterie mince, de pâte noirâtre, riche en mica; 5° poterie grossière de différentes pâtes. Il est rare de trouver dans une même fouille autant de différentes sortes de poterie.

A la première catégorie appartiennent plusieurs vases d'une forme se rapprochant plus ou moins de celle de ces vases dits « aryballes », qui caractérisent la céramique péruvienne et sur lesquels je reviendrai page 295.

Le vase *fig. 22* est d'une pâte rouge pâle, à patine rouge foncé, presque brune. Les ornements peints en noir commencent à la base du goulot par une bande réticulée diagonalement; la zone qui suit est composée de grecques alternant avec d'autres dessins très effacés; dans la troisième et la quatrième zone, on a formé, au moyen de triangles peints en noir, des bandes ondulées de la couleur du vase; la première de ces bandes ondulées est couverte de petites figures, surtout d'une espèce de trident. Une tête de lama, de 0^{m}025 de hauteur, en relief, est placée d'un côté du vase au-dessous du goulot. Au lieu de

se terminer en pointe comme les vrais aryballes, ce vase a un fond plat de 0m07 de diamètre, de sorte qu'il peut se tenir debout sans support. Il a 0m305 de hauteur et 0m203 de diamètre maximum à la panse.

Un autre vase, dont je ne donne pas la figure, est de la même pâte et de la même couleur, presque de mêmes forme et dimensions, mais il n'a pas de tête de lama en relief et les zones horizontales sont ornées de spirales ressemblant à celles des vases *fig.* 23 et 24, bien que tracées avec des lignes plus fines. Ce vase se termine dessous en pointe. Un vase exactement de la même forme, avec une tête de lama en relief et provenant de Tarija (Bolivie), est figuré par M. von Rosen (**316**, pl. VII).

Les deux vases *fig.* 23 et 24 sont en pâte grisâtre très fine, mélangée de mica très pulvérisé. La patine est jaunâtre; le décor peint en noir forme, sur le premier de ces vases, deux et, sur le deuxième, trois bandes horizontales composées de volutes assez compliquées, bien qu'elles ne soient pas tracées avec beaucoup de régularité. Le premier vase a 0m385 de hauteur et 0m290 de diamètre maximum à la panse, le second 0m375 et 0m290 respectivement.

Le vase *fig.* 21 se rapproche davantage des aryballes. Il a 0m38 de hauteur et 0m26 de diamètre maximum à la panse. Sa patine est jaunâtre, sa pâte rouge pâle, avec beaucoup de mica. Il se termine dessous en pointe, et il est pourvu d'un côté d'un petit mamelon au-dessous du goulot. Des ornements géométriques peints en noir occupent un côté du vase seulement; l'autre côté n'a, en fait de peinture, que celle du goulot.

Dans la collection de Lapaya publiée par M. Ambrosetti (**22**, p. 133-139), plusieurs vases ressemblent comme forme et comme décor à ceux que je viens de décrire. La poterie de ce style occupe la première place à Lapaya, ce qui est curieux, parce que le décor n'appartient pas du tout à la région diaguite.

A la même catégorie de poterie que les vases décrits ci-dessus appartiennent aussi plusieurs petits plats ou écuelles. La mieux décorée est celle de la *fig.* 25 qu'on voit d'en haut et de côté.

Cette écuelle a 0ᵐ20 de diamètre; elle est d'une pâte fine, rouge pâle, à patine rouge. Le décor peint en noir montre les mêmes petites figures tridentées que le vase *fig. 22* et, à l'extérieur, les volutes du vase *fig. 24*. Les mêmes volutes se rencontrent dans quatre petites écuelles, dont deux sont données par les *fig. 27 b* et *28 h*, mais elles n'ont aucun décor intérieur; la pâte de l'une d'elles est jaunâtre, celle des autres, rouge pâle.

Dans la première catégorie se range encore le plat *fig. 29* de 0ᵐ170 de diamètre, en pâte rouge pâle et patine jaunâtre, décoré de peintures noires et d'une tête rudimentaire de canard formant anse. Le petit plat *fig. 28 j*, de 0ᵐ097 de diamètre, est d'une couleur rouge vif avec une bordure intérieure de grecques en noir et une bordure extérieure composée d'une sorte de points d'interrogation horizontalement renversés. L'anse est une tête de lama bien modelée avec cou perpendiculaire, garni d'un collier peint en noir. Le petit vase *fig. 28 f* est d'un ton plus brun que les autres, très brillant, avec des ornements géométriques en noir. Deux petits vases presque de mêmes forme et décor, l'un provenant de Fuerte Quemado et l'autre de Loma Rica (Vallée de Yocavil), sont figurés par MM. Liberani et Hernández (**217**, pl. 22, 23) et par M. Ameghino (**32**, I, p. 539, fig. 333, 336).

La deuxième catégorie de poterie de Lapaya est représentée seulement par la tasse dont un grand fragment est donné *fig. 26*. Elle a 0ᵐ075 de hauteur et le diamètre a été de 0ᵐ120. La pâte est très fine et compacte, très rouge, et l'engobe également d'un rouge brillant. Le décor est une bordure en trois couleurs : blanc, noir et vermillon. Cette bordure est composée d'une bande blanche en haut, puis d'une bande noire ornée d'une ligne blanche brisée, et enfin d'une troisième bande divisée en carrés de deux sortes alternant entre eux : des carrés remplis de triangles noirs et blancs et des carrés blancs avec des raies perpendiculaires couleur vermillon. Cette pièce

est identique comme forme, dimensions, pâte, couleur, décor, à une tasse du Musée national de Montevideo, provenant de Cuzco. Les deux tasses sont tellement pareilles qu'on les confondrait, si notre tasse de Lapaya était entière. Il n'est guère possible que cette pièce ait été fabriquée à Lapaya; certainement elle y a été introduite du Pérou.

A notre troisième catégorie correspondent les deux vases *fig. 27 g* et *h;* le premier a 0^{m}130 de hauteur et 0^{m}120 de diamètre maximum à la panse; le deuxième, 0^{m}150 et 0^{m}126 respectivement. Ces vases sont très bien engobés avec de la plombagine fort noire, ce qui leur donne un joli aspect très brillant. Les vases de cette forme ne sont pas rares dans toute la région andine. Le Musée du Trocadéro en possède un, de couleur rouge brun, de la République de l'Équateur (n° 9765 du catalogue).

Les vases à pied *fig. 28 a* et *c* forment notre quatrième catégorie. Ils sont d'une poterie noirâtre, riche en mica, bien cuite, de pâte homogène, sans patine. Chacun de ces vases présente, du côté opposé à l'anse, près du bord, deux petits mamelons circulaires avec un petit creux au centre. On les voit bien sur la *fig. 28 a.* Le vase *a* a 0^{m}135 de hauteur et 0^{m}085 de diamètre intérieur à l'ouverture; le vase *c*, respectivement 0^{m}180 et 0^{m}112. Notre collection de Lapaya comprend un troisième vase de cette forme, et M. Ambrosetti (**22**, p. 132) en mentionne trois autres trouvés par M. Martínez. M. Ambrosetti (**23**, p. 56, fig. 42 *a*) figure aussi un de ces vases originaire de Cochinoca, sur le haut plateau, et M. Ameghino (**32**; I, p. 538; pl. XI, fig. 330), d'après MM. Liberani et Hernández (**217**, pl. 13), un autre, de Loma Rica. M. Medina (**234**, fig. 182) en donne un autre de Freirina, entre Copiapó et Coquimbo (Chili). Le Dr Hamy (**160**; pl. XXXIV, fig. 108) représente un vase de la même forme, avec un couvercle, trouvé à Copacabana par M. Théodore Ber. Ce vase a cependant une petite anse à l'endroit où sont situés les mamelons sur ceux de Lapaya. D'autres vases de la même forme,

d'Infantas (Pérou) et de l'île de La Plata (Équateur), sont figurés par MM. Wiener (**377**, p. 597) et G. A. Dorsey (**119**, p. 258, fig. 41). Celui de l'île de La Plata est pourvu d'un couvercle. Deux autres spécimens de la République de l'Équateur ont été publiés par M. Anatole Bamps (**50**, p. 117, 125; pl. VIII, fig. 2, et XVI, fig. 5). L'un de ces vases provient d'Imbabura, au nord de Quito. Enfin un dernier spécimen a été rapporté récemment par le D[r] Rivet, de Cuenca (Équateur). Les spécimens de Copacabana et de l'Équateur sont d'une fabrication plus perfectionnée que ceux de la République Argentine.

La cinquième catégorie de poterie de Lapaya consiste en pièces de différentes formes et structure, toutes d'une fabrication plus ou moins grossière. Les pâtes, noires, grises, rouges, plus ou moins riches en mica, sont différentes dans les diverses pièces, ce qui semble démontrer qu'elles ont été fabriquées en des localités distinctes. Les vases *fig. 27 a* et *d* offrent les striures très visibles d'un racloir à dents, tandis que les écuelles *fig. 28 b, d, e, g, i* sont relativement lisses; une ou deux d'entre elles ont l'intérieur engobé avec de la plombagine. L'écuelle *g* est pourvue d'une anse en forme de tête d'oiseau.

L'écuelle *fig. 28 e* et *30* a 0[m] 220 de diamètre maximum; son fond plat, de 0[m] 100 de diamètre, a été posé sur une claie de vannerie pendant le moulage. La *fig. 28 e* montre cette écuelle au tiers de sa grandeur naturelle; la *fig. 30* reproduit la même écuelle à la moitié de la grandeur naturelle et vue du dos, pour montrer les empreintes de la vannerie sur le fond.

Le gobelet à une anse, *fig. 27 c*, mérite une mention spéciale. Il a 0[m] 150 de hauteur et 0[m] 103 de diamètre à l'ouverture. La pâte est grisâtre, sans engobe et sans patine; la surface est lisse. Cette forme, tellement rapprochée de celle de certains objets de poterie moderne, est rare dans l'archéologie sud-américaine. M. Ambrosetti (**23**, p. 57-58, fig. 43 *a*) donne la figure d'un gobelet de cette forme, de Cochinoca, et j'ai vu dans les grottes funéraires de Sayate des fragments de vases semblables. Le Musée du

Trocadéro ne possède pas de spécimens de ce type d'aucune localité de l'Amérique.

A la poterie grossière nous devons ajouter aussi la petite pièce *fig. 27 f*, qui a peut-être servi de lampe. Son diamètre maximum est de 0m 105, et celui de l'ouverture, de 0m 025; elle est d'une pâte rougeâtre, jaune à l'extérieur, avec une bordure peinte, maintenant presque effacée. La pièce *fig. 27 c* est faite de la même sorte de poterie. Ayant, comme la précédente, des bords recourbés vers le centre, elle est peinte avec une rangée de grecques noires, d'une exécution très imparfaite, d'ailleurs. L'ouverture, de 0m 063 de diamètre, s'entoure de deux bras humains en relief, rudement modelés, et se terminant chacun par trois doigts. Au milieu de la ligne en relief formée par ces bras, il y a une cassure où devait être placée une tête qui sûrement correspondait aux bras. Les deux pièces que nous venons de décrire ont beaucoup d'analogie avec la céramique commune du département de Santa María.

Coquillage. — Une valve de *Pecten purpuratus*, *Lmck.* (*fig. 20*), a été trouvée avec les objets que nous avons énumérés. C'est une espèce marine qui vit dans le Pacifique. Comme les autres coquillages, par exemple les *Oliva*, que livrent les tombeaux de ces régions, ce *Pecten* est une nouvelle preuve des relations entre les divers peuples préhispaniques de l'Amérique du Sud.

Une monnaie romaine. — Parmi les objets que M. Delgado a déterrés à Lapaya, il se trouve une monnaie romaine en bronze, à l'effigie de l'empereur Constantin le Grand (307-337 de notre ère)[1]. D'après Delgado, cette monnaie fut rencontrée à 1m de

[1] La monnaie porte le buste casqué de l'empereur à droite et autour l'inscription : IMP· CONSTANTINVS AVG· Au revers : VICTORIAE LAET· PRINC· PERP· avec deux Victoires tenant, au-dessus d'un autel, un bouclier sur lequel sont inscrits les mots : VOT· P· R· (*Vota Populi Romani*). A l'exergue, la marque d'atelier. M. Babelon, membre de l'Institut et conservateur du Cabinet des médailles de la Bibliothèque nationale, a bien voulu déterminer cette monnaie.

profondeur, c'est-à-dire à 2^m au-dessus des objets que nous venons de décrire. Bien que la présence de cette monnaie soit tout à fait surprenante, je n'ai aucune raison de douter de la véracité des informations de M. Delgado sur les circonstances dans lesquelles elle a été trouvée. Delgado n'avait pas les connaissances nécessaires pour comprendre la valeur de la monnaie trouvée au cours de ses fouilles dans des ruines préhispaniques. Il n'y attachait aucune importance, et il me l'a montrée tout naïvement comme une monnaie des *gentiles*, en exprimant son regret que ceux-ci n'aient pas enterré aussi des monnaies d'or. Les paysans, d'ailleurs, ont en général la croyance que les Indiens préhispaniques avaient de la monnaie. On trouve quelquefois dans ces régions des pots, remplis d'anciennes monnaies d'or et d'argent, enterrés par les premiers Espagnols, et les paysans croient toujours que ces trésors ont appartenu aux *gentiles*.

De nos jours, il n'y a sûrement personne dans la Vallée Calchaquie qui fasse des collections numismatiques. Il est impossible qu'une monnaie romaine soit arrivée à Lapaya du fait d'une collection.

La patine de la monnaie est semblable à celle des outils préhispaniques en cuivre que nous avons décrits, ce qui confirme la déclaration de M. Delgado qu'il l'avait trouvée enterrée au même endroit que les outils.

Naturellement je suis loin de croire que cette monnaie romaine soit arrivée dans la Vallée Calchaquie avant la conquête espagnole et qu'elle ait appartenu aux propriétaires préhispaniques des trésors de Lapaya. Vraisemblablement, c'est un des premiers Espagnols parvenus dans la région qui l'a perdue en fouillant le sol de la maison de Lapaya. Elle y est restée jusqu'à ce que les chercheurs modernes de trésors l'aient découverte. En tout cas, la trouvaille de cette monnaie n'est pas dépourvue d'intérêt, parce qu'elle constitue un souvenir de la présence des Européens dans la Vallée Calchaquie à une époque reculée.

Résumé. — Les renseignements de M. Delgado consignés au commencement de ce chapitre démontrent que les pièces exhumées dans la construction principale des ruines de Lapaya ne faisaient point partie d'une sépulture. Ces nombreux et beaux objets en métal et en poterie fine constituaient sans doute, à l'époque préhispanique, pour leur valeur intrinsèque et pour leurs mérites artistiques, un véritable trésor. Mais ce trésor, pourquoi l'a-t-on enterré dans cette maison? Je ne peux m'expliquer ce fait que par l'hypothèse d'une cachette. Les propriétaires auraient dissimulé leurs richesses sous le sol de leur habitation, pendant quelque rébellion des Diaguites contre leurs souverains péruviens ou peut-être à l'entrée des Espagnols dans le pays.

Plusieurs pièces appartenant à ce trésor sont nettement péruviennes. Ainsi les aigrettes en or et un bon nombre de poteries, parmi elles la tasse *fig. 26*, les vases aryballoïdes, les vases à pied *fig. 28 a, c* et les vases noirs lustrés *fig. 27 g, h*. Au contraire, la cloche est une pièce caractéristique de la métallurgie diaguite, et quelques pièces de poterie, des moins importantes, comme celles représentées *fig. 27 c, f,* rappellent la céramique commune de la Vallée de Yocavil. Mais les pièces de type péruvien offrent un ensemble si bien défini, qu'on est tenté de se demander si elles n'ont pas été importées de Cuzco dans la Vallée Calchaquie. Cette hypothèse est corroborée par la position de Lapaya sur la route incasique qui menait au Chili. Il n'est pas du tout invraisemblable que le trésor de Lapaya ait appartenu à l'un des représentants de l'Inca qui aurait apporté avec lui, du Pérou, un certain nombre de bijoux et d'ustensiles, et qui aurait acquis, pendant son séjour en pays diaguite, d'autres objets de valeur provenant de l'industrie locale.

M. Ambrosetti attire l'attention sur la similitude existant entre plusieurs poteries de Lapaya et d'autres exhumées à Freirina, entre Copiapó et Coquimbo (Chili). En effet, comme nous l'avons dit, un vase à pied, pareil à ceux de Lapaya, a

été trouvé à Freirina, et l'on constate aussi des analogies frappantes entre l'ornementation de quelques-unes des poteries de Lapaya et celle d'un petit vase de Freirina, figuré par M. Medina (**234**, fig. 165) et reproduit par M. Ambrosetti (**22**, p. 139, fig. 25). Les volutes doubles de nos pièces *fig. 23, 24, 25* et *27 b* se retrouvent à l'extérieur de ce vase qui, à l'intérieur, présente les mêmes petites figures tridentées que nos poteries *fig. 22* et *25* et que plusieurs pièces reproduites par M. Ambrosetti (*ibid.*, fig. 20-26). Le signe noir terminé des deux côtés par des cornes recourbées qu'on remarque sur le plat *fig. 25*, dans le secteur à droite en bas, se retrouve aussi sur la pièce de Freirina. Ce signe se voit encore sur trois des poteries de Lapaya publiées par M. Ambrosetti (fig. 20, 22, 23), où il se complète de manière à former une sorte de figure d'oiseau. Enfin la pièce de Freirina montre un autre genre d'oiseau que répètent deux des poteries publiées par Ambrosetti (fig. 21, 24). Ces analogies si notables dans le décor de certaines céramiques de Lapaya et d'une poterie du Chili ne peuvent pas être l'œuvre du hasard. Toutes ces pièces furent sans doute fabriquées au même endroit et peut-être par le même artiste. Dans cette rencontre, M. Ambrosetti veut voir une preuve, même une évidence, que les domaines des « Calchaquis » s'étendaient jusqu'à la partie centrale du Chili. Cette hypothèse est vraiment trop subtile. Nous préférons admettre que quelques-unes des poteries péruviennes de Lapaya furent transportées le long de la route des Incas jusqu'à leurs possessions chiliennes. Du reste, presque toutes les pièces provenant de Freirina sont de pur type péruvien. Toutes concourent à justifier l'opinion du D[r] R. A. Philippi (**286**) suivant lequel « toutes les poteries décorées ou de formes artistiques trouvées au Chili sont d'origine péruvienne ou au moins des imitations de modèles péruviens ». Les statuettes en or et en argent, exhumées des sépultures de Freirina et figurées par M. Medina (**234**, fig. 138-142), sont aussi absolument caractéristiques de l'art péruvien, soit comme forme et comme traits des personnages représentés, soit comme technique. Ces sta-

tuettes prouvent jusqu'à l'évidence l'origine péruvienne des sépultures de Freirina.

M. Martínez et son Maître-Jacques avaient présenté à M. Ambrosetti une molaire de cheval actuel, qui d'après eux accompagnait les objets qu'ils ont exhumés. Si cette dent figurait vraiment dans le matériel de Lapaya, elle indiquerait que la cachette n'est pas préhispanique, ce qui est possible. Mais l'authenticité de cette dent est extrêmement douteuse. Mes compagnons de voyage de 1902 m'assuraient que c'était « une dent du cheval de Don Diego de Almagro, tombé dans la bataille de Chicoana » !



Fig. 13. — Lapaya. Objets en or (*e, f, g*); en cuivre (*b, c, l, n, o*); en os (*a, i, j, k*); en bois (*d*); en pierre (*h, m*). — 1/2 gr. nat.



Fig. 14. — Lapaya. Cloche, hache à oreilles et haches à pédoncule central ; en cuivre. 1/3 gr. nat.

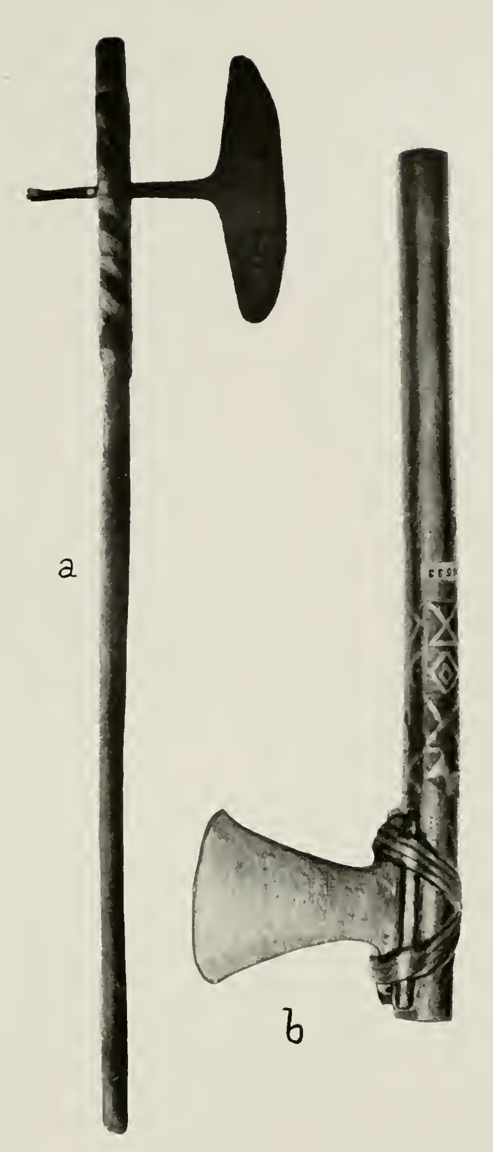


Fig. 15. — *a*. Hache en cuivre, à pédoncule central, emmanchée. Chiclayo (Chimú). — 3/11 gr. nat. — *b*. Modèle ancien, en cuivre, de hache à oreilles, emmanché. Haut-Pérou. Original à Madrid; moulage au Trocadéro. — 1/2 gr. nat.



Fig. 16. — San Fernando (Belen, Catamarca). Moule en terre cuite pour couler des haches à oreilles. — 1/2 gr. nat.



Fig. 17. — Lapaya. Timbale en bois laqué et reconstitution de son dessin. — 1/2 gr. nat.



Fig. 18. — Lapaya. Petites timbales en bois. — 2/5 gr. nat.



Fig. 19. — Lapaya. Hache de pierre. 1/2 gr. nat.



Fig. 20. — Lapaya. Coquille marine *Pecten purpuratus* Lmk.) trouvée dans les ruines. 1/2 gr. nat.



Fig. 21. — Lapaya. Vase aryballoïde. — 1/4 gr. nat.



Fig. 22. — Lapaya. Vase en terre cuite. — 1/3 gr. nat.



Fig. 23. — Lapaya. Vase en terre cuite. — 1/4 gr. nat.



Fig. 24. — Lapaya. Vase en terre cuite. — 1/4 gr. nat.





Fig. 25. — Lapaya. Plat en terre cuite. — 1/2 gr. nat.



Fig. 26. — Lapaya. Tasse en terre cuite. — 1/2 gr. nat.



Fig. 27. — Lapaya. Poteries. — 1/3 gr. nat.



Fig. 28. — Lapaya. Poteries. — 1/3 gr. nat.



Fig. 29. — Lapaya. Plat en terre cuite. — 1/2 gr. nat.

Fig. 30. — Lapaya. Écuelle de la *fig. 28 e*, présentée par le dos pour montrer les empreintes de vannerie du fond. — 1/2 gr. nat.

VALLÉE DE LERMA

LA VALLÉE DE LERMA.

J'ai pris comme point de départ de mon voyage la ville de Salta où je suis arrivé de Buenos-Aires par chemin de fer. Cette ville est située dans la partie boréale de la Vallée de Lerma, à 24° 46′ 20″ latitude Sud et 67° 44′ 33″ longitude Ouest de Paris, à environ 1,200^{m} d'altitude au-dessus du niveau de la mer.

La Vallée de Lerma a quelque 60^{km} de longueur du Nord au Sud et une largeur de 25^{km} dans sa partie la plus large. Elle est encaissée de tous côtés entre d'assez hautes montagnes, derniers contreforts orientaux de la Cordillère; à quatre ou cinq endroits seulement, ces montagnes sont traversées par d'étroits défilés permettant l'accès dans la vallée. Le plus large de ces défilés est la Puerta de San Bernardo de Díaz, par laquelle on entre dans la Quebrada de las Conchas ou de Guachipas. Cette quebrada se dirige vers le Sud et aboutit dans la Vallée Calchaquie près de Cafayate.

Le sol de la Vallée de Lerma, composé d'alluvions, est tout à fait plat, excepté dans les environs du village de Cerrillos, où quelques collines dressent leurs sommets d'une centaine de mètres de hauteur.

Plusieurs petites rivières et torrents descendent des montagnes dans la vallée où ils se réunissent et forment le Rio Pasaje ou Juramento, qui quitte la Vallée de Lerma par une gorge, traverse les plaines argentines et va se jeter dans le Rio Paraná sous le nom de Rio Salado. Les petites rivières creusent parfois d'assez profonds ravins dans l'alluvion, formant ainsi de hautes berges nommées dans la langue du pays des *barrancas*[1].

[1] Cette formation de fondrières est très particulière aux plaines d'alluvions de l'Amérique du Sud, et, en raison de ses caractères particuliers, il est difficile de lui appliquer un mot de la terminologie géographique ou géologique française. Pour ce motif, j'adopterai donc le nom du pays : *barranca*.

Partout s'allongent d'anciens lits de rivières, aujourd'hui à sec, renfermés entre des barrancas. On voit que les eaux ont souvent changé de cours, ce qui est très naturel étant données la surface plate et horizontale et la friabilité du sol.

Le tableau suivant donne une idée du climat de la Vallée de Lerma. Il est dressé d'après dix ans d'observations faites à Salta pour le Bureau central de météorologie de la République Argentine, et publiées par son directeur, M. W.-G. Davis (**114**, p. 211 et suiv.).

MOIS.	TEMPÉRATURE [1]			PRESSION BARO-MÉTRIQUE moyenne.	HUMIDITÉ ATMO-SPHÉRIQUE moyenne.	PLUIE MOYENNE.
	MOYENNE.	MAXIMUM.	MINIMUM.			
	degrés.	degrés.	degrés.	millim.		millim.
Janvier	22	43	10	660 58	78 1	144
Février	21 5	38	12	660 89	80 8	138
Mars	20	35	10	661 13	82 1	117 5
Avril	17	32	5	661 90	78 5	22 5
Mai	14	30	−4	661 96	76 5	9
Juin	10 5	29	−6	663 20	71 9	0 5
Juillet	11 5	28	−2	662 85	66 3	0
Août	14	33	−2	662 22	62 4	2
Septembre	17	35	1	662 23	62 2	7 5
Octobre	19	35	5	661 41	63 2	11 5
Novembre	21 5	38	8	660 29	66 8	47 5
Décembre	22 5	38	11	659 90	71	74
TOUTE L'ANNÉE	17 5	43	−6	661 55	71 7	574

[1] Les maxima et les minima sont ceux qui ont été enregistrés aux heures des observations, trois fois par jour. Ces chiffres ne représentent donc pas les vrais maxima et minima.

Ainsi la température, qui présente de grandes variations, est assez élevée, sans être excessivement chaude. Le climat est sec; la pluie peu abondante. Pendant les trois mois d'hiver : juin, juillet et août, elle est presque nulle, et ce n'est qu'en décembre, janvier, février et mars qu'il y a des pluies dont il faut tenir compte. Cependant il est probable, comme nous l'avons déjà remarqué en parlant de la région diaguite, que la pluie était jadis plus abondante.

La terre est très fertile, mais elle ne peut être cultivée sans irrigation artificielle, car la pluie n'est pas suffisante par elle-même pour la culture. Le territoire de la vallée est divisé entre un petit nombre de propriétaires. Leurs propriétés, relativement grandes, sont appelées des *haciendas*. On y cultive du maïs, du tabac, du blé, et surtout de la luzerne. Celle-ci sert à engraisser le bétail élevé dans les *estancias*[1] des montagnes, qui doit passer quelques mois dans les champs de luzerne de la vallée afin de pouvoir supporter le long voyage à travers les déserts du haut plateau et les chaînes neigeuses de la Cordillère avant d'être vendu au Chili, où la production de viande est presque nulle dans les provinces du Nord. Cette exportation du bétail, pratiquée sur une grande échelle, constitue l'une des principales ressources de la Vallée de Lerma. Les chevaux et mulets sont élevés aussi dans les haciendas depuis les premiers temps de la colonisation espagnole. Lozano (**220**, I, p. 181) dit que tous les ans on exportait de Salta au Pérou des milliers de mulets provenant des provinces de Tucuman et du Rio de la Plata. Ces mulets devaient rester un hiver dans la Vallée de Lerma ou aux environs de Jujuy pour être remis en bon état avant d'être envoyés sur le haut plateau aride du Pérou, où ils étaient soumis à de rudes travaux.

Dans les parties non cultivées du sol, la végétation est pauvre. Elle consiste en arbustes et en de rares graminées. Çà et là, il y a aussi une végétation arborescente composée d'arbres peu élevés et d'arbustes disséminés dans la plaine. La plupart de ces arbres sont des cæsalpinées, entre autres plusieurs espèces d'*Acacia* et de *Prosopis*. Les arbustes appartenant au genre *Celtis* sont communs, ainsi que le *churqui* (*Prosopis ferox, Griseb.*). Parmi les arbres non cultivés, le *cochucho* (*Zanthoxylum Coco*,

[1] Les *estancias* sont les propriétés où il n'y a pas de culture, mais qui servent exclusivement pour l'élevage à base de fourrage produit spontanément par le sol. En Salta, les *estancias* sont toujours situées dans les montagnes où la végétation spontanée est moins pauvre en herbes que dans la terre basse. Le mot *hacienda*, en français « grange », est en usage en Bolivie, en Jujuy et en Salta; en Catamarca et plus au Sud, on emploie plutôt le mot *finca*.

Gill.) est celui qui atteint la plus grande hauteur, quelquefois jusqu'à huit ou dix mètres.

La population actuelle de la Vallée de Lerma est composée pour la plus grande partie de métis dont la proportion de sang indien est de beaucoup supérieure à celle de sang blanc. Mais leur origine n'est pas du tout homogène. Ils descendent de métis immigrés de toutes les provinces de l'intérieur de la République Argentine, d'Indiens de la Puna et d'Indiens et métis boliviens. Ces descendants de tant d'éléments ethniques différents présentent naturellement des types très divers. L'espagnol est la seule langue parlée; le quichua est tout à fait oublié, sauf des personnes immigrées, par exemple les Boliviens, qui l'ont appris dans leur pays. La population de la Vallée de Lerma, calculée d'après le dernier recensement général de la République Argentine (37), en 1895, s'élève à 32,000 habitants environ dont 16,672 pour la ville de Salta. Parmi les personnes recensées, 1,280 sont nées en Bolivie, 542 dans la province de Catamarca, 503 dans celle de Tucuman et 496 dans celle de Jujuy. Je donne ces chiffres pour que l'on puisse se faire une idée de l'immigration actuelle, mais il faut se rappeler qu'une grande partie des habitants de la vallée, nés dans la province de Salta, sont des descendants d'immigrants d'autres régions. L'élément européen est si peu nombreux, qu'il ne mérite pas d'être pris en considération. Il n'y a de sang blanc en grande proportion que dans les veines de la classe dirigeante et propriétaire, laquelle conserve beaucoup des traits caractéristiques des anciens hidalgos espagnols.

L'hétérogénéité de cette population a sa cause dans le commerce actif de transit entre les provinces argentines et la Bolivie qui, depuis les premiers temps de la colonisation espagnole, a été exercé par la ville de Salta. Le chemin de fer nord-argentin, qui a maintenant Jujuy pour terminus, et celui qui unit Antofagasta sur le Pacifique avec le centre de la Bolivie, ont presque anéanti ce commerce; mais, avant la construction de ces lignes, Salta était l'entrepôt de toutes les marchandises

allant en Bolivie et de tous les produits qui en venaient. Plus de 50,000 mulets chargés étaient continuellement en route entre Salta et la Bolivie.

Don Pedro Sotelo Narvaez (**253**, p. 150) nous apprend que les Indiens de la Vallée Calchaquie et « de la Cordillère », c'est-à-dire de la Puna, à l'époque de la conquête, venaient fréquemment dans la Vallée de Lerma, sans doute pour y échanger leurs produits. Cette vallée en effet a dû être, à l'époque préhispanique déjà, un centre de commerce par suite de sa situation au milieu de tant de régions différentes. Les *quebradas,* seuls chemins de la région montagneuse, y aboutissent de tous côtés : au Sud, elle communique avec les Vallées Calchaquie et de Yocavil par les Quebradas de las Conchas et d'Escoipe; à l'Ouest, la Quebrada del Toro mène à la Puna; au Nord, le chemin de Caldera met la Vallée de Lerma en communication avec Jujuy et, par la Quebrada de Humahuaca, avec le haut plateau; enfin à l'Est, les quebradas de Mojotoro et du Rio Juramento donnent passage à la grande plaine argentine et au Chaco.

La Vallée de Lerma était d'abord placée dans la *jurisdiccion* de la ville de Nuestra Señora de Talavera ou Esteco. Mais Esteco était trop éloigné des sauvages de la Vallée de Lerma pour pouvoir les maintenir en paix, et, en 1582, le gouverneur de Tucuman, Don Hernando de Lerma, fonda la ville de Salta sous le nom de *Ciudad de Lerma en el Valle de Salta, provincia de Tucuman,* nom qui fut changé en celui de *San Felipe de Lerma en el Valle de Salta.* Maintenant c'est la ville qui s'appelle Salta, et la vallée, Lerma. Don Hernando de Lerma, un homme énergique, d'une volonté de fer, a beaucoup fait pour la conquête de ces régions et pour la soumission des Indiens. Lozano (**220**, IV, p. 357) l'attaque violemment et lui reproche d'avoir été tyran et despote, mais on voit bien que Lozano n'est pas impartial; la raison de ses attaques est sans doute que Lerma ne laissa pas les jésuites gouverner comme ils le voulaient. Suivant Lozano, Lerma avait d'abord l'intention de fonder sa nouvelle ville dans

la Vallée Calchaquie, où les Indiens avaient détruit la première ville fondée par les Espagnols, Córdoba de Calchaqui; mais il se décida pour l'emplacement actuel de Salta, parce que de là on pouvait combattre en même temps les Calchaquis et les Pulares du Sud et de l'Ouest, les Cochinocas et les Omaguacas du Nord, « qui faisaient continuellement la guerre aux Espagnols et qui étaient toujours en rebellion contre le service de Sa Majesté ». Salta eut, au début, beaucoup à souffrir des belliqueux Indiens qui l'entouraient de tous côtés.

ARCHÉOLOGIE DE LA VALLÉE DE LERMA.

EL CARMEN,

CIMETIÈRE PROBABLEMENT D'ORIGINE GUARANIE.

La Vallée de Lerma est très riche en restes préhispaniques dont l'hétérogénéité révèle l'origine de peuples et d'époques différents. J'ai pratiqué des fouilles principalement en deux endroits de la vallée : aux environs de Pucará[1] et d'El Carmen, à l'est de l'embouchure de la Quebrada del Toro, et sur les domaines de la hacienda de Carbajal, au pied des montagnes qui bornent la vallée au sud du village de Rosario de Lerma.

En 1901, lorsque je fis partie de la Mission Suédoise, mes amis, le Dr Justiniano L. Arias et M. Nícolas Arias Cornejo m'offrirent d'occuper, pour les préparatifs du voyage que cette mission entreprenait au haut plateau de la Puna, leur hacienda El Carmen. Cette propriété est située à environ 25km au sud-sud-ouest de la ville de Salta et à 5km à l'ouest de la ligne de chemin de fer de Salta à Zuviría, entre les stations de Cerrillos et de La Merced.

Pendant mon dernier séjour à Salta, j'ai joui de nouveau de l'hospitalité de MM. Arias et je passai une dizaine de jours à El Carmen où j'avais été attiré par de nombreux restes préhispaniques que l'on trouve aux environs. J'y ai fait des fouilles intéressantes et je commencerai par une trouvaille archéolo-

(1) Le mot quichua *pucará* signifie, comme on le sait, « forteresse ». Dans la région diaguite, comme également au Pérou et en Bolivie, il y a de nombreuses localités qui portent le nom de Pucará, et où il existe toujours des vestiges d'anciennes places fortes. Nous avons donné, page 105, une courte description de Pucará de Aconquija. J'ai fait, pendant mon voyage, des fouilles dans deux endroits portant le nom de Pucará, celui de la Vallée de Lerma, et un autre dans le département de Rinconada (Puna de Jujuy). Pour éviter une confusion, je les désignerai respectivement sous les noms de *Pucará de Lerma* et de *Pucará de Rinconada*.

gique de catégorie différente des autres, faite par un hasard la veille de mon départ pour le haut plateau. J'avais achevé mes préparatifs et je devais partir le lendemain, lorsque l'un des péons[1] métis de la hacienda m'apporta quelques grands fragments de poterie grossière. Il ajoutait qu'il y avait beaucoup de *vilques*[2] contenant des ossements et enterrés à moins de 1^{km} à l'ouest de l'habitation de la hacienda.

Je me rendis à l'endroit indiqué, et je vis les excavations faites par le métis qui, en voulant exhumer trois ou quatre des vases, avait naturellement tout cassé. Un ruisseau avait miné le bord du chemin et mis au jour ces urnes; son bord formait une *barranca;* les urnes se trouvaient à 0^m 50 de profondeur au-dessous du niveau actuel du sol.

Je commençai à fouiller, mais avec un médiocre résultat, car la poterie humide et ramollie par le temps tombait en morceaux au seul contact de l'air. De plus, je n'avais guère de temps, devant partir le lendemain, ma caravane étant prête et mon temps juste suffisant pour pouvoir remplir le programme de mon voyage. Si j'avais eu cinq ou six jours à ma disposition, peut-être eussé-je réussi, par des méthodes spéciales, à extraire quelques urnes entières.

Cependant j'ai pu examiner trois urnes, et je donne ici le croquis de l'une d'elles (*fig. 31*). Sa forme est, je le crois, reproduite fidèlement, moins les contours du couvercle qui recouvrait l'urne jusqu'à la moitié de sa hauteur environ, car il n'en restait que les bords; le fond avait été détruit par la pression de la terre. La ligne pointillée qui marque sur la figure cette partie du couvercle est donc conventionnelle.

Cette urne, comme toutes les autres, était d'une terre assez mal cuite, couleur rouge brique, et grossièrement modelée, sans décor d'aucune sorte. Elle était pourvue de deux grandes

[1] *Peon* est le nom que l'on donne aux travailleurs indigènes des *haciendas* et des *estancias*. Il sert aussi à désigner, en général, les ouvriers sans métier spécial.

[2] *Vilque* (*huirqui*) est un mot quichua dont se servent les indigènes et qui signifie « grand pot en terre cuite » ancien ou moderne.

anses latérales, horizontales, placées un peu au-dessous de sa mi-hauteur. Les parois avaient environ 0m 01 d'épaisseur. La *fig. 32* montre quelques fragments de la panse de l'urne (*a*), de son bord (*b*, *c*) et du bord du couvercle (*d*). Sur le grand fragment, on aperçoit très clairement les stries laissées par le racloir qui a servi à lisser la poterie. L'ouverture de l'urne était de 0m 80, et sa hauteur de 0m 55. Le fond était perforé au centre, le diamètre du trou était d'environ 0m 025.

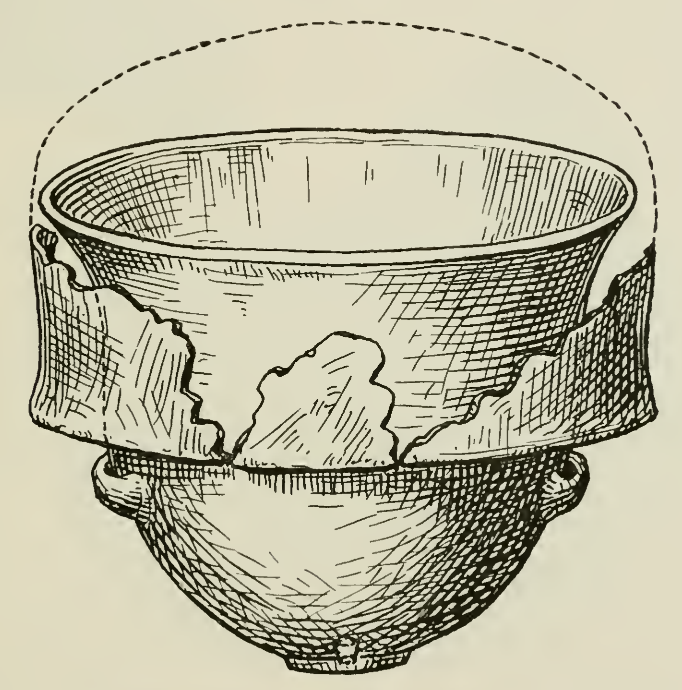


Fig. 31. — Urne funéraire du cimetière d'El Carmen. — 1/10 gr. nat.

L'urne était remplie de terre qui avait dû pénétrer quand le couvercle s'était brisé. En examinant cette terre, j'y trouvai les débris du crâne et de la plupart des os d'un squelette d'adulte. Bien que ces os fussent dans un état de décomposition presque complète, je pus constater qu'ils se trouvaient *in situ* et que le cadavre avait été placé entier dans l'urne, dans une position accroupie, les jambes et les bras repliés sur la poitrine, la tête inclinée en avant.

Deux autres urnes que j'ai exhumées étaient presque de la

IMPRIMERIE NATIONALE.

même forme et en tout point analogues à celles que je viens de décrire.

Les urnes du cimetière étaient placées très près les unes des autres, espacées d'environ 1 mètre. J'ai vu des débris d'une dizaine d'urnes sous le bord du chemin où j'effectuai mes fouilles; beaucoup d'urnes doivent avoir été emportées par le ruisseau, et, de l'autre côté du chemin, dans une excavation faite pour le réparer, j'ai également trouvé des fragments d'urnes, à une distance de 15^{m} des premières. Le cimetière continuait sûrement au-dessous du chemin, et, en calculant sa superficie, on peut estimer à une centaine le nombre d'urnes enterrées là.

Avec les urnes d'El Carmen, je n'ai trouvé d'autres objets qu'une curieuse pièce de poterie en forme de tonneau sans fond, de la même qualité de céramique que les urnes, et striée sur la surface comme l'urne que je viens de décrire. Cette pièce est représentée par la *fig. 33*. Elle a 0^{m} 16 de hauteur et 0^{m} 17 de diamètre maximum. Il n'est pas facile de formuler une théorie sur sa destination. A ma connaissance, c'est le premier objet en terre cuite de cette forme rencontré par l'archéologie de l'Amérique.

En deux autres localités de la Vallée de Lerma, il existe des cimetières d'urnes funéraires en tous points analogues à celui d'El Carmen. A Carbajal, j'ai entendu parler d'un grand nombre d'urnes de cette même catégorie, et à La Cañada, au pied des montagnes qui bornent la vallée à l'Est, on en avait découvert deux autres. Un de ces cimetières d'urnes paraît avoir existé là même où se trouve la principale place de la ville de Salta. Don Filiberto de Mena (**235**, p. 26) raconte qu'en 1791 on apercevait au ras du sol, sur cette place, à côté de l'ancienne église des jésuites, les goulots de quelques urnes que l'on disait être des « sépultures de *gentiles*[1] ». Cependant Mena n'en avait pas vu le contenu : pendant les trente-six ans qu'il vécut à Salta,

[1] *Gentiles :* nom que l'on donne, dans les provinces andines, aux Indiens païens qui y vivaient avant la conquête. On dit aussi *antiguos*.

Fig. 32. — Cimetière d'El Carmen. Fragments d'une urne funéraire et de son couvercle. 1/4 gr. nat.



Fig. 33. — Cimetière d'El Carmen. Cylindre en terre cuite. — 1/4 gr. nat.

« personne n'avait eu la curiosité de faire des excavations pour examiner ces sépultures ».

Le cimetière d'El Carmen fut pour moi une découverte très intéressante, car aucun autre cimetière de ce genre n'a été décrit de la région andine de l'Argentine, et la trouvaille en était d'autant plus notable que j'avais examiné, en 1901, des sépultures tout à fait analogues dans la Vallée de San Francisco, en Jujuy. La Mission Suédoise séjourna alors pendant trois semaines à San Pedro, situé dans cette vallée. Bien que nous fussions surtout occupés d'études ethnographiques sur les Indiens Matacos du Chaco qui, au nombre de 1,500 environ, travaillaient dans la récolte des grandes plantations de canne à sucre de ces parages, j'ai pu cependant employer quelques heures disponibles à examiner sommairement les urnes funéraires anciennes qu'on exhumait accidentellement pendant le labourage des terrains.

A Providencia, près de San Pedro, j'ai vu dans des localités différentes huit ou dix de ces urnes funéraires, semblables à celles d'El Carmen, faites de terre assez mal cuite, façonnées d'une manière grossière, sans aucun décor. Les parois avaient environ 0^{m} 01 d'épaisseur; les dimensions étaient d'environ 0^{m} 80 de hauteur sur 0^{m} 50 à 0^{m} 60 de diamètre. Le contenu était toujours un squelette d'adulte, mais en si mauvais état de conservation, en raison de l'humidité, que les os tombaient en poussière aussitôt qu'on les touchait. D'ailleurs les urnes elles-mêmes se séparaient en petits morceaux, une fois exposées à l'air. Chaque urne funéraire était toujours surmontée d'une autre urne renversée qui lui servait de couvercle, ayant peu près la même forme que celle qui contenait les restes humains. Le croquis de la *fig. 34* montre approximativement la forme de quelques-unes de ces urnes.

Elles se trouvaient toujours au nombre de deux ou de plusieurs ensemble, et parfois la grande quantité de morceaux de poterie épars dans leur voisinage démontrait que les tra-

vailleurs avaient brisé plusieurs urnes en ouvrant la tranchée. En quelques endroits, une dizaine d'urnes avaient été certainement inhumées ensemble. Ainsi qu'à El Carmen, on ne rencontrait jamais dans ces urnes, ou aux alentours, ni de la poterie décorée comme celle qui se trouve toujours dans les sépultures de la région diaguite, ni d'autres objets.

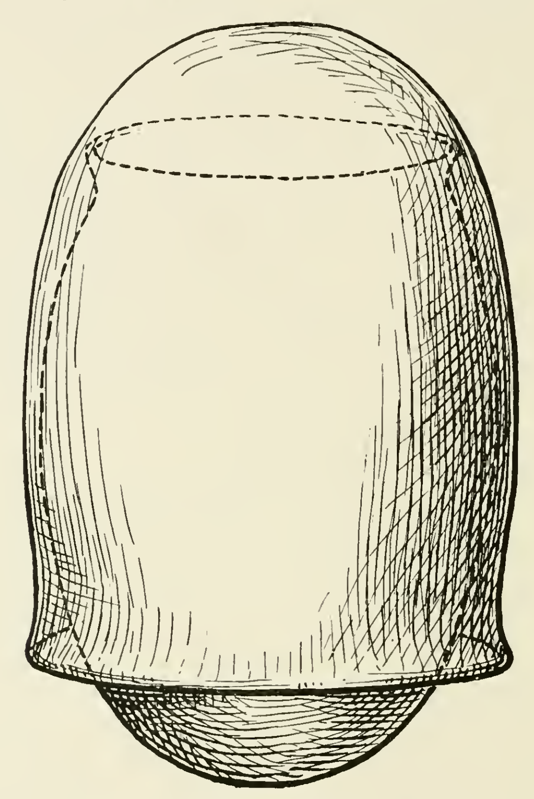


Fig. 34. — Urne funéraire de Providencia (San Pedro). — 1/10 gr. nat.

Ces cimetières de la Vallée de Lerma et de la Vallée de San Francisco se caractérisent par leurs sépultures. L'enterrement dans des urnes est exclusif. Ces urnes sont de facture grossière, sans aucun décor. Les cadavres y ont été introduits entiers, placés dans la position accroupie. Aucune poterie, aucun objet ne les accompagnent démontrant chez le peuple d'où proviennent les cimetières un quelconque développement des aptitudes artistiques. En région diaguite, les cimetières d'urnes

funéraires, cimetières d'enfants en bas âge ou cimetières d'adultes (tel celui de Chañar-Yaco), livrent des poteries, des objets de parure qui impliquent une relative culture artistique. Parfois, il est vrai, dans le domaine de l'archéologie diaguite, à El Bañado par exemple (voir page 154), des cimetières spéciaux d'enfants ont fourni quelques urnes grossières, au milieu des urnes décorées. Mais le fait s'explique parfaitement par le manque accidentel d'une céramique appropriée à l'usage funéraire, qui a obligé à employer momentanément des poteries vulgaires. Et d'une circonstance très exceptionnelle on ne peut, en aucune façon, conclure à une parenté ethnique entre les découvertes d'El Carmen et de Providencia, d'un côté, et celles du pays diaguite, de l'autre.

Si nous exceptons la région diaguite et quelques cas isolés d'enterrements d'enfants dans des urnes, de la Quebrada del Toro et de la Puna de Jujuy, ce mode de sépulture était tout à fait inconnu dans toute la région appartenant à la culture ando-péruvienne. La riche littérature archéologique de cette région explorée avec soin ne m'a présenté que deux renseignements relatifs à des cadavres ensevelis dans des vases, et l'un de ces cas seulement est assez bien défini pour pouvoir être pris en considération : M. Th. J. Hutchinson (**174**, I, p. 116) mentionne une urne d'environ deux pieds de hauteur, « contenant tous les os d'un être humain », qui fut exhumée à Ica. Quant à M. Bastian (**57**, II, p. 916), qui cite des « urnes avec os humains » de Cañete, au sud de Lima, il ne donne pas la source d'où il a tiré cette information. La nécropole d'Ancon, suivant MM. Reiss et Stübel (**308**, I, pl. 8, 9), n'a pas révélé de cadavres ou d'ossements ensevelis dans des urnes. Tout au plus, en quelques cas seulement, a-t-on trouvé des fragments ou fonds de grands vases placés au-dessus des momies, dans la même position que les pierres horizontales qui couvrent la tête des morts dans maints cimetières préhispaniques de toute la région andine. Nous avons déjà, page 162, analysé les passages de Zárate, Gomara, Arriaga et Villa Gómez, d'après les-

quels certains enfants, dans des cas tout à fait spéciaux, étaient conservés dans des vases, ceux-ci d'ailleurs n'étant pas enterrés. Mais de telles exceptions ne peuvent pas infirmer la règle générale que l'usage d'urnes comme cercueils n'appartient pas à la civilisation ando-péruvienne, et qu'il était en général inconnu à tout le domaine de cette civilisation. Nous pouvons donc considérer comme un fait établi que nos cimetière des Vallées de Lerma et de San Francisco ne proviennent pas d'un peuple de la race andine.

Il faut chercher l'origine de ces cimetières parmi les peuples de moindre culture qui avaient l'habitude d'enterrer leurs morts dans des urnes grossières. Ils sont nombreux dans toute la partie orientale de l'Amérique du Sud, à l'est de la Cordillère des Andes. Parmi eux nous notons deux variétés d'enterrements dans des urnes. Certaines tribus plaçaient, dès la mort, le cadavre entier dans le vase. Chez d'autres, le corps était d'abord déposé à même la terre, et, quand la putréfaction avait accompli son œuvre, les os étaient ramassés et définitivement déposés dans l'urne. En l'état actuel de nos connaissances ethnographiques sur le Brésil, le premier de ces modes funéraires peut être, en Amérique du Sud, presque exclusivement attribué aux peuples de la race tupi-guaranie, le second, à peu d'exceptions près, était pratiqué par d'autres, comme Nu-Aruacs, Caraïbes, Tapuyas.

Dans toutes les fractions de la grande race tupi-guaranie régnait ou règne encore la coutume d'employer des urnes en terre cuite comme cerceuils et, dans ces urnes, de placer, immédiatement après la mort, le cadavre entier, les jambes repliées, les genoux appuyés sur la poitrine, les bras croisés et également repliés sur la poitrine, le tout formant un paquet d'un volume aussi réduit que possible. Vu l'infériorité des Tupis dans l'art de la céramique, les urnes sont d'une facture grossière, sans décor ou avec une ornementation très simple. En général, les vases ne paraissent pas avoir été fabriqués

expressément pour servir de cercueils, mais l'on employa et l'on emploie encore à cette fin de grands pots faits pour contenir de la *chicha* ou de l'eau.

Pour commencer par les « Tupis orientaux », ceux qui à l'époque de la conquête étaient répandus sur toute la côte brésilienne, jusqu'à l'Amazone, l'un des premiers voyageurs européens, le célèbre cosmographe André Thevet (**345**, fol. 925), dit sur les Tupinambás du Cap Frío : « Ils le courbent (le mort) en un bloc et monceau, dans le lict où il est decedé : tout ainsi que les enfans sont au ventre de la mere, puis ainsi enveloppé, lié et garrotté de cordes de cotton, ils le mettent dans un grand vase de terre, qu'ils couvrent d'un plat aussi de terre. . . Ce fait ils le mettent dans une fosse ronde comme un puits, et profonde de la hauteur d'un homme ou environ, avec ung peu de feu et de farine, de peur, disent-ils, que le maling esprit n'en approche, et que si l'ame a faim qu'elle mange : puis après couvrent le tout de la terre qui a esté tirée de cette fosse. Si c'est un pere de famille, il est enterré dans la maison à l'endroit propre où il couchoit : et si c'est un enfant, il est mis hors et derriere la maison dont il estoit. Autres sont enterrez dans leurs jardins et autres lieux où les deffuncts auront prins plus de plaisir en leur vivant. » Les Tupis orientaux se répandaient avant la conquête, vers le Nord le long de la côte, jusque sur les îles formant le delta de l'Amazone. A Pacoval et à Os Camutins, sur l'île Marajó, ont été faites d'intéressantes découvertes de cimetières composés d'urnes funéraires, mais les opinions diffèrent sur la provenance de ces nécropoles. Martius (**231**, I, p. 178) et Brinton (**77**, p. 234) les considèrent comme des vestiges des anciens Tupis, tandis que, pour d'autres ethnologues, ces cimetières proviennent de tribus aruacs. Les urnes décrites sont d'ailleurs, en général, de dimensions trop petites pour avoir contenu des cadavres entiers d'adultes. Ainsi une urne figurée par le Dr Hamy (**160**, pl. LVI), de forme très semblable à notre urne d'El Carmen, n'a que 0^m^ 29 de hauteur et 0^m^ 43 de diamètre à l'ouverture. Elle

n'aurait pu contenir un adulte entier que si le cadavre avait dépassé le bord, sa partie supérieure étant abritée par un dôme formé par un autre vase en guise de couvercle. Suivant M. Hamy (*ibid.*, p. 112), « un troisième vase nous est aussi resté (à Paris), à la suite de l'Exposition de 1889. Cette grosse marmite (diamètre, $0^{m}30$) avait été sciée horizontalement, de façon à montrer les ossements d'un adulte vus en coupe dans la terre durcie ». D'autre part, M. C. F. Hartt (**162**, p. 22) a rencontré dans une urne de l'île Marajó des parties de corps humain avec les os encore articulés. Plusieurs urnes du delta de l'Amazone sont de dimensions suffisantes pour avoir contenu des cadavres entiers, et la région n'est pas assez explorée pour qu'on puisse distinguer entre les différentes catégories de sépultures qui probablement y existent. Il se pourrait bien que quelques-unes de ces sépultures provinssent des Tupis, et d'autres sépultures de races différentes.

En suivant la côte brésilienne vers le Sud, nous trouvons les provinces de São Paulo, de Santa Catharina et de Rio Grande do Sul, dans le territoire desquelles on a souvent découvert de grandes urnes contenant des squelettes; mais les premières de ces trouvailles et les renseignements y relatifs proviennent d'amateurs. M. Carl Nehring (**256**) rend compte à la Société d'anthropologie de Berlin de ses fouilles dans un grand cimetière d'urnes près de Piracicaba (São Paulo). Il y a exhumé quatre urnes : deux contenant des squelettes d'adultes, et deux des squelettes d'individus jeunes. Les premières étaient assez grandes pour contenir « trois *himpten* (environ 150 livres) de pommes de terre ». Les squelettes, suivant M. Nehring, paraissaient y avoir été ensevelis entiers. Les urnes étaient couvertes de deux à quatre pieds de terre. Elles étaient de diverses formes et, en général, placées avec l'ouverture en haut et pourvues d'un couvercle. Cependant quelques urnes occupaient une position renversée. Aux environs on ne trouvait « pas d'armes, pas de pointes de flèches, pas de haches, seulement beaucoup de fragments de poterie, la tête d'une statuette en terre cuite et

une pierre à aiguiser ». M. Th. Bischoff (62) dit avoir trouvé, également dans le São Paulo, des vases grossiers contenant des ossements, mais de dimensions trop petites pour avoir pu contenir des cadavres entiers. Les renseignements de M. Bischoff sont d'ailleurs assez obscurs. Il attribue ces urnes à une sorte d'Indiens qu'il appelle « Campos-Bugres », race qui, d'après lui, en aurait remplacé une nommée « Sambaquy-Bugres » (?). Un manuscrit posthume de M. Carlos Rath (307) sur les différents modes d'enterrement des sauvages du Brésil a aussi été publié dans les actes de la Société d'anthropologie de Berlin. M. Rath avait voyagé surtout en São Paulo et dans les provinces environnantes. Il dit avoir vu maintes fois des sépultures où les morts étaient enterrés dans des urnes, auxquelles on donne le nom d'*igaçabas* et qui ont environ 2 pieds à 3 pieds 1/2 de hauteur, la partie la plus large de la panse ayant 3 à 4 pieds de diamètre et l'ouverture 2 à 3 pieds. Les parois ont 1 pouce à 1 pouce 1/2 d'épaisseur, et l'extérieur de l'urne porte un décor simple qui consiste en des lignes et des carrés peints. Ces *igaçabas* sont généralement pourvues d'un couvercle. M. Rath a examiné soigneusement une *igaçaba* contenant un squelette bien conservé, en position accroupie, les bras et les jambes repliés sur la poitrine, les genoux ramenés aussi haut que possible. Pour maintenir le cadavre dans cette position, qui seule permet de l'introduire dans l'urne, on le lie avec des lianes. M. Rath paraît attribuer ces sépultures surtout à des tribus Tapuyas, mais sa terminologie ethnique est trop vague pour accepter ses classifications : il se rend coupable de contradictions, et sa note posthume, d'ailleurs, n'était peut-être pas destinée à être publiée dans la forme qu'il lui avait donnée. Enfin, de Rio Grande do Sul, M. P. A. Kunert (188) publie une autre note sur des urnes funéraires. Une urne de la Vallée de Forromecco « était si grande, que l'on y aurait bien pu enfoncer un individu corpulent en position accroupie ». Une autre urne avec couvercle, provenant de Lomba Grande, près de São Leopoldo, contenait, d'après ce qu'on avait raconté

à M. Kunert, des ossements en désordre. Le crâne était placé au-dessus de ces ossements, dans une écuelle spéciale. Il s'agit donc, dans ce cas, d'un second enterrement.

Ces renseignements sont en partie fort vagues; d'autre part, ils émanent de personnes qui n'ont fait que des observations locales dans la contrée qu'ils habitaient et qui se fondent aussi sur des données empruntées à des tierces personnes, de colons sans instruction suffisante pour apprécier les faits. Cependant il semble constaté que, dans le sud du Brésil, existaient les deux variétés de sépultures dans des urnes, outre plusieurs sortes d'enterrements directs de la terre. Cette diversité de modes funéraires est d'ailleurs très explicable par la grande variété de races indiennes qui ont habité les provinces méridionales du Brésil. Pour s'en convaincre, il n'y a qu'à jeter un coup d'œil sur les deux intéressantes cartes publiées par le Dr von Ihering (**181**), qui montrent la distribution ancienne et actuelle des Indiens dans ces provinces. Nous y trouvons nombre de tribus différentes des groupes des Tupis-Guaranis, des Tapuyas et d'autres encore. Mais de quels Indiens proviennent les urnes funéraires? M. von Ihering (**178**, p. 15, et **181**, p. 31) qui connaît si bien l'ethnographie du sud du Brésil, attribue nettement aux Tupi-Guaranis l'enterrement des *igaçabas*. Il dit que « les Guaranis et les Tupis enterraient en général leurs morts dans des urnes funéraires, en position assise ». On trouve ces urnes très nombreuses en Piratininga et en d'autres districts voisins de la ville de São Paulo, jadis habités par les Tupinaquins. Seulement, dans le cas où un guerrier mourait loin de chez soi, on l'enterrait provisoirement et l'on transportait plus tard les os du mort dans son village. Des Cayuás, Guaranis du Rio Paranapanema, le même auteur (**181**, p. 7) rapporte qu'ils employaient jadis des urnes comme cercueils pour leurs morts, mais qu'aujourd'hui ils les ensevelissent directement dans le sol de leurs cases, qui alors sont brûlées. Dans une publication antérieure, M. von Ihering (**177**, p. 78) avait déjà fait remarquer la différence entre les Gua-

ranis et les autres races d'Indiens : les premiers ensevelissent leurs morts dans des urnes, tandis que les « Crens » (Gês), par exemple, les enterrent simplement à même la terre. Le Musée de São Paulo possède deux de ces urnes décorées extérieurement avec des lignes rouges et noires sur fond blanc. Dans la collection de la Commission de géographie et de géologie de l'État de São Paulo se trouvent deux autres urnes, dont l'une a $0^{m}65$ de hauteur, $1^{m}02$ de diamètre maximum (panse) et $0^{m}40$ de diamètre à l'ouverture[1].

D'après M. von Ihering, les *igaçabas* sont recouvertes par d'autres vases plus petits, renversés. Il croit que les *igaçabas* n'ont pas, en général, été destinées exclusivement à un usage funéraire, mais qu'elles ont servi à l'origine pour y conserver le *cauim*[2] que les Tupis préparent et consomment en grande quantité.

Avec l'opinion de M. von Ihering, attribuant les *igaçabas* aux Tupis-Guaranis, concorde celle de M. Ehrenreich (**121**), qui, pendant une visite à São Paulo, en 1885, écrivait : « Je crois que ce sont les Tupis qui ont laissé les innombrables fragments de poterie, les urnes funéraires, les haches de pierre et les pipes, car nous trouvons ces objets partout où ce peuple a passé, depuis le Paraguay et le Brésil méridional jusqu'à l'Amazone. Ce ne sont pas, comme on le croit souvent ici, les Puris, qui au commencement du siècle présent se trouvaient à un degré très bas de civilisation. Aussi la céramique des Coroados est relativement très primitive. »

Passons aux Guaranis du Paraguay. Les missionnaires jésuites nous renseignent que ces Tupis enterraient dans des

(1) Cette urne, comme celles dont M. Rath donne les mesures, est suffisamment grande pour contenir le corps d'un adulte. Voir ce que nous avons dit à ce sujet, page 153. Même quand il s'agit d'urnes de $0^{m}50$ seulement de hauteur, elles ont pu servir pour des personnes adultes, car l'on peut parfaitement supposer que le cadavre dépassait quelquefois le bord de l'urne et que sa partie supérieure se trouvait alors dans le dôme formé par le vase qui servait de couvercle.

(2) Nom guarani de la chicha (*azua* en quichua), boisson alcoolique préparée avec du maïs fermenté à l'aide de la salive humaine. Le mot *chicha* est caraïbe.

urnes. Le P. Ruiz de Montoya (**318**, fol. 14), en décrivant au commencement du XVIIe siècle les « Rites des Guaranis », dit qu'ils « enterraient leurs morts dans de grands vases couvrant leur ouverture avec un plat..... Ces vases étaient enfoncés dans la terre jusqu'au goulot ». De son côté, le P. Martin Dobrizhoffer (**118**, I, p. 73) donne le même renseignement à propos des Indiens de Mbaeverá, sur le Rio Acaray, affluent de la rive droite de l'Alto Paraná, dans la partie orientale de l'actuelle République du Paraguay. Dobrizhoffer ajoute que ce mode de sépulture « était un rite des anciens Guaranis » : *Suorum cadavera ingentibus cantharis ex argilla fictis, et ad ignem excoctis claudunt Quaraniorum veterum ritu. Tres ejusmodi cantharos, sed inanes, hoc in itinere per sylvam deprehendimus.* Il ne peut y avoir de doute que ces Indiens fussent des Guaranis, car le nom de leur dieu était, selon Dobrizhoffer, Tupa. Les renseignements de ces jésuites sont corroborés par les récentes découvertes archéologiques de M. Ambrosetti (**12**) qui a exhumé de grandes urnes funéraires grossières sur les rives de l'Alto Paraná, autant sur le territoire du Paraguay que sur territoire argentin, en Misiones. J'ai vu moi-même, au Musée national de Buenos-Aires, quelques-unes de ces urnes qui présentent beaucoup d'analogie avec celles des Vallées de Lerma et de San Francisco. Le D^r von Ihering (**177**, p. 77) mentionne aussi le même mode d'enterrement chez les anciens habitants du Paraguay. L'un des amis de M. von Ihering avait eu l'occasion d'examiner, pendant la guerre du Paraguay aux environs de 1867, une de ces grandes urnes contenant un squelette entier et recouverte d'un autre pot renversé. M. J. Koslowsky (**187**, p. 8) mentionne des cimetières d'urnes analogues qu'il a examinés sur les bords du Rio Paraguay, beaucoup plus au Nord, dans les environs de Descalvados (Matto Grosso, au nord de la ville de Corumbá). Ces cimetières proviennent aussi, très vraisemblablement, de Guaranis.

Au sud du Paraguay, le long du Rio Paraná et sur les îles formées par son delta, habitaient jadis en plusieurs endroits

des tribus guaranies. Suivant Ruí Diaz de Guzman (**116**; l. III, c. XVIII; p. 149), ces Guaranis occupaient, à l'époque de la conquête, les îles entre Baradero et le Rio de las Palmas, dans le delta. A eux correspondent très vraisemblablement les urnes funéraires mentionnées par le Dr H. Burmeister (**84**, p. 196), trouvées dans les îles du delta du Rio Paraná. Selon M. Burmeister, ces urnes sont assez grandes pour contenir des cadavres d'adultes en position accroupie. Quelques-unes d'entre elles contenaient encore, lorsqu'elles furent déterrées, des squelettes entiers dans cette position, quoique complètement effrités. Une urne conservée entière avait environ 2 pieds de hauteur et autant de diamètre; ses parois avaient un demi-pouce d'épaisseur et l'extérieur était orné de quelques simples lignes gravées.

Les Guaranis qui, de nos jours, sont les plus proches voisins des Vallées de San Francisco et de Lerma sont les Chiriguanos, établis au nord du Rio Pilcomayo, sur les pentes du haut plateau bolivien vers le Chaco. Une partie des Chiriguanos habitait cette région longtemps avant la conquête, dès le temps de l'Inca Yupanqui, d'après Garcilaso (**140**; l. VII, c. XVII; fol. 183), mais une autre partie, suivant Ruí Díaz de Guzman (**116**, p. 20), paraît être immigrée du Paraguay en 1526. Les Chiriguanos enterrent encore aujourd'hui leurs morts comme jadis, dans de grands vases en terre cuite, grossiers et surmontés d'un autre vase renversé, formant couvercle, absolument comme dans nos cimetières d'El Carmen et de San Pedro. Le premier auteur qui mentionne cette coutume chez les Chiriguanos est probablement le P. Lozano (**219**, p. 59), suivant lequel ces Indiens « ensevelissent leurs morts dans de grands pots, dans lesquels ils sont assis; on couvre ces vases après y avoir mis quelques mangeailles ». Dans les *Lettres édifiantes* est insérée une lettre du père jésuite Ignace Chomé (**100**, p. 322), de 1735, qui écrit sur les Chiriguanos : « Quand quelqu'un de leur famille est décédé, ils le mettent dans un pot de terre proportionné à la grandeur du cadavre, et l'enterrent dans leurs propres cabanes. C'est pourquoi tout autour de chaque cabane on voit la terre élevée

en espèce de talus, selon le nombre de pots de terre qui y sont enterrés. » Don Francisco de Viedma (**369**, p. 181) dit des Chiriguanos habitant la région entre Santa Cruz de la Sierra et Parapiti : « Ils ont la coutume d'enterrer leurs morts dans leurs maisons, placés dans de grands pots, avec les objets qui leur avaient appartenu et avec des provisions de comestibles et de boisson. » D'Orbigny (**274**, II, p. 339) : « A la mort de l'un d'eux, on reploie ses membres, on place le corps dans un grand vase de terre avec tout ce qui lui a appartenu, on l'enterre dans sa propre maison. » H. A. Weddel (**374**, p. 311) : « Lorsque l'un d'eux vient à mourir, on place son cadavre dans un pot de chicha, avec ses armes, ses ornements, du maïs, une cruche d'eau et du bois pour faire du feu; on le recouvre ensuite avec un autre pot ou une dalle, et on le dépose dans le sol même de sa maison. » Fray Alejandro María Corrado (**105**, p. 52), du collège franciscain de Tarija, donne une description détaillée des enterrements des Chiriguanos. Selon lui, l'urne est d'abord placée dans la terre et le cadavre y est mis ensuite, habillé de ses plus beaux vêtements et orné de ses bijoux, la figure peinte comme pour une fête. Les Chiriguanos appellent les grands vases en terre cuite des *yambuis*, et un *yambui* renversé sert, d'après Corrado, de couvercle à celui qui contient le cadavre. M. Thouar (**348**, p. 52), qui a visité le cours supérieur du Rio Pilcomayo à la recherche des vestiges du massacre de Crevaux, décrit la cérémonie funéraire des Chiriguanos de la manière suivante : « Trente heures après la mort, le plus proche parent commence à creuser la fosse dans un coin de la case, près du mur. Il fait un trou d'un mètre de diamètre environ. Pendant ces préparatifs, la veuve fend par le milieu le grand vase en terre appelé *yambui* qui lui servait à préparer la *chicha*. On glisse la partie inférieure du *yambui* au fond de la fosse, puis le corps qu'on recouvre aussitôt de la partie supérieure. » Il doit y avoir une erreur dans le récit de cet auteur, car les vases des Chiriguanos pour préparer la *chicha* sont largement ouverts : ils n'ont pas de goulot et leurs bords ne sont que légèrement incurvés, de sorte que

l'orifice a un diamètre presque aussi grand que le diamètre maximum du vase. La partie supérieure ne peut donc servir à recouvrir le cadavre. Si quelquefois on fend les vases horizontalement pour y faire entrer le cadavre, on doit alors employer deux vases, et le cadavre doit être déposé dans l'un d'eux, tandis que le fond de l'autre forme couvercle. M. Domenico del Campana (**90**, p. 98), d'après des renseignements fournis par des franciscains italiens qui ont passé de longues années parmi les Chiriguanos, décrit très minutieusement les enterrements de ces Indiens et les cérémonies qui y sont célébrées. Selon lui, on agrandit d'abord l'orifice du *yambui*, on y met ensuite le cadavre; l'urne est descendue dans la fosse et recouverte par un autre *yambui* après y avoir déposé, au préalable, une écuelle pleine d'eau ou de *chicha*, de la braise afin que le défunt ne manque pas de feu dans l'autre vie, et quelquefois un perroquet vivant. Si le mort est un petit enfant, on met dans son urne une écuelle remplie du lait de sa mère. Enfin M. Erland Nordenskiöld (**258**, p. 456; **261**, p. 201; **268**, p. 18) a trouvé en 1902, près de Caiza, à l'issue du Rio Pilcomayo de la Cordillère, un cadavre de Chiriguano, encore en décomposition, enterré dans un grand vase de 1^{m}20 de hauteur, recouvert par un second vase. Le cadavre était placé dans l'urne en position accroupie. Il portait des vêtements européens qui doivent avoir été donnés à cet Indien par les Blancs. Autour de la tête, on voyait le bandeau frontal, de couleur rouge, que portent tous les Chiriguanos. Il y avait par-dessus cette urne funéraire 1^{m} de terre. D'après des renseignements recueillis sur place, ce Chiriguano avait été enterré en 1899.

Sur les « Tupis occidentaux », dont différentes tribus habitaient dès avant la conquête espagnole à proximité de la Cordillère, les renseignements quant à leurs habitudes funéraires nous manquent complètement. Cependant M. Bastian (**57**, II, p. 775) rapporte, malheureusement sans indiquer sa source d'information, que la plus septentrionale de ces tribus, les Omaguas, du territoire à l'est des Andes équatoriennes, « enter-

raient leurs morts dans leurs huttes, ensevelis dans des vases ». Ce renseignement est confirmé, mais aussi sans indication de provenance, par M. Hartt (**162**, p. 27), suivant lequel « les Omaguas enterraient dans des urnes le corps entier, sans le préparer d'une manière spéciale ».

Exceptionnellement, certains Tupi-Guaranis n'employaient les urnes que pour un second enterrement des os, après la décomposition de la chair. Mais les exemples connus proviennent de tribus de l'extrême nord de l'Amérique méridionale, considérées comme Tupis pour des raisons linguistiques. Ainsi les Oyampis et les Palicurs de l'Oyapoc. Les premiers ont été décrits par Crevaux (**111**, p. 144, 157), et une urne qu'il a rapportée est figurée par le Dr Hamy (**160**, pl. LVII). Sur les usages funéraires des Palicurs, le P. Fauque (**126**, p. 383) s'exprime ainsi : « J'entrai dans une Case haute que nous appelons Soura en langage Galibi : m'entretenant avec ceux qui l'habitoient, je fus tout-à-coup saisi d'une odeur cadaverique, et comme j'en témoignai ma surprise, on me dit qu'on venoit de déterrer les ossements d'un mort qu'on devoit transporter dans une autre Contrée, et l'on me montra en même temps une espèce d'Urne qui renfermoit ce dépôt. Je me ressouvins alors que j'avois vû ici, il y a trois ou quatre ans, deux Palicours, lesquels étoient venus chercher les Os d'un de leurs parens qui y étoit mort. Comme je ne pensai pas alors à les questionner sur cette pratique, je le fis en cette occasion, et ces sauvages me répondirent que l'usage de leur Nation étoit de transporter les ossements des Morts dans le lieu de leur naissance, qu'ils regardent comme unique et véritable patrie. » Il semble, d'après ce récit, que les Palicurs mentionnés pratiquaient le second enterrement dans une urne pour transporter le cadavre d'un individu mort loin de son pays; mais Fauque ne dit pas si cette mode funéraire leur était habituelle. Fauque laisse d'ailleurs comprendre que d'autres Indiens de la région, non Tupis, comme les Galibis, avaient la même coutume. Il n'est pas du tout invrai-

semblable que les Palicurs aussi bien que les Oyampis aient emprunté ce second enterrement des peuples voisins.

On a aussi, par exception, constaté l'enterrement direct dans des urnes, immédiatement après la mort, chez des Indiens qui n'appartiennent pas à la race tupie, tels les Goytacás du Rio Parahyba, au nord de Rio de Janeiro. Le P. Ayres de Cazal (**41**, II, p. 54) dit que ces Indiens « enterraient jadis leurs caciques dans de grands vases cylindriques en terre, nommés *cammucis* et dont on trouve parfois quelques-uns contenant des ossements ». Le prince de Wied-Neuwied (**376**, I, p. 131) donne le même renseignement. Le voyageur français J.-B. Debret (**115**, p. 20, pl. IV) donne une figure d'une urne funéraire dans laquelle on voit la momie, et il répète les renseignements d'Ayres de Cazal. Spix et von Martius (**333**, I, p. 383) visent probablement les mêmes Indiens en parlant des « Coroados du Rio Xipotó » qui habitaient aux environs des sources du Rio Doce, dans l'État de Minas Geraes, au sud-est d'Ouro Preto. Ces « Coroados » enterraient leurs morts « en position accroupie, ou dans de grands vases en terre cuite, ou directement dans la terre, ensevelis dans des tissus de coton ou d'autres fibres végétales ». D'après Ayres de Cazal et Debret, les Goytacás enterraient dans des urnes seulement les chefs, et, dans ce cas comme dans d'autres cas exceptionnels où des peuples non tupis pratiquent un mode funéraire qui est propre aux Tupis-Guaranis et général chez eux, il est parfaitement permis de supposer que cette coutume a été transmise aux premiers par les derniers. Nous connaissons les migrations des Tupis à l'époque de la conquête européenne. Le P. Cristóbal de Acuña (**3**, p. 166-167) nous a donné un exemple par celle des Tupinambás de la région de Pernambuco qu'il avait rencontrés, en 1639, sur une île à 28 lieues de l'embouchure du Rio Madeira dans l'Amazone, bien loin de leurs anciennes habitations. A l'époque de Spix et von Martius (**333**, III, p. 1061), au commencement du XIX[e] siècle, les Tupinambás existaient encore dans ces régions : au sud-ouest d'Obydos, près de l'embouchure du Rio

IMPRIMERIE NATIONALE.

Mauhé dans l'Amazone, et à Villa de Boim, près de l'embouchure du Tapajoz dans l'Amazone. D'autre part, nous savons comment les Tupis ont imposé leur langue à d'autres tribus, et il n'y aurait rien d'étonnant que leurs coutumes funéraires aient aussi été adoptées par des peuples avec lesquels ils étaient en contact.

Beaucoup d'autres voyageurs parlent d'urnes funéraires qu'ils ont trouvées dans diverses parties du Brésil, mais ils ne donnent pas d'indications d'après lesquelles on pourrait formuler des conclusions quant aux Indiens d'où proviennent ces sépultures. Pour citer l'un de ces auteurs, M. Keller-Leuzinger (**184**, p. 26) décrit des *igaçabas* contenant des squelettes entiers, en position accroupie, et qu'il a exhumées près de Manàos. M. Keller-Leuzinger donne une figure représentant une de ces trouvailles.

Nous ne devons pas passer sous silence la découverte d'urnes grossières contenant des squelettes entiers, dans l'île Aruba, l'une des Petites Antilles, située au large de la côte vénézuélienne, au nord de la presqu'île de Paraguaná. Le Dr C. Leemans (**208**, p. 15, pl. VIII, fig. 1) donne la description et deux figures de ces urnes. L'île d'Aruba était probablement, comme Curaçao et d'autres îles voisines, habitée d'abord par des Aruacs et postérieurement envahie par des Caraïbes; l'on pourrait tirer de ces faits la conséquence que les Caraïbes ou les Aruacs auraient répandu sur le continent sud-américain la coutume de l'enterrement direct dans des urnes. Mais la sépulture décrite par M. Leemans ne constitue qu'un fait isolé, puisque la plupart des urnes funéraires qui ont été exhumées aux Antilles ne contiennent que des os provenant d'un second enterrement. D'ailleurs, ni les Caraïbes, ni les Aruacs du Vénézuéla ne suivaient la coutume de l'enterrement direct dans les urnes, et, comme ce sont les Tupis qui la pratiquaient partout sur le continent, une telle conclusion n'est pas logique.

Je suis naturellement loin de prétendre que les renseignements consignés dans les pages précédentes constituent une

monographie sur les enterrements dans des urnes en Amérique du Sud; je crois simplement avoir prouvé que nos connaissances actuelles de l'ethnographie sud-américaine indiquent l'enterrement immédiat dans des vases en terre cuite comme caractéristique pour toutes les branches de la race tupi-guaranie et que, chez les peuples andins, les urnes n'étaient qu'exceptionnellement et dans des cas spéciaux employées comme cercueils. Pour appuyer encore plus la première de ces thèses, je me permettrai d'ajouter les opinions de quelques ethnologues éminents qui ont voyagé au Brésil et font autorité en ce qui concerne ce pays. Déjà d'Orbigny (**274**, II, p. 310) disait que, chez les Guaranis, « à la mort d'un homme, on le pare de ses vêtements, de ses peintures de fête; il est enterré dans un vase de terre ou dans un fossé de clayonnage au milieu même de sa maison ». Martius (**231**, I, p. 177) note que les « Tupis enterraient leurs morts en position verticale, assise ou accroupie. . ., ensevelis directement dans la terre ou bien renfermés dans des vases en terre cuite ». Ces urnes, nommées *igaçabas* ou *camotins*, ajoute-t-il, étaient fabriquées très simplement et sans ornementation, de terre rougeâtre, et on les enterrait à très peu de profondeur sans se soucier de leur conservation. Les deux auteurs admettent la concomitance de deux usages : sépultures directes dans la terre et enterrement dans des urnes; mais cette circonstance ne peut pas ôter au dernier des deux modes funéraires sa situation d'habitude carastéristique chez les Tupis-Guaranis. Nous le savons, en effet, des tribus qui jadis enterraient dans des urnes ont maintenant abandonné cette coutume et placent les cadavres directement dans la terre. D'un autre côté, les naturels n'avaient certainement pas toujours à leur disposition des vases de grandeur suffisante. Ils étaient, dans ce cas, forcés de s'en passer. Ainsi j'ai vu des Chiriguanos qui temporairement travaillaient comme ouvriers dans les plantations à la récolte de la canne à sucre, en Jujuy, enterrer les morts sans urnes, tandis qu'ils les employaient pour les sépultures dans leur pays, sur le Pilcomayo. Ehrenreich (**122**, p. 47) écrit : « Comme les anciens Tupis

avaient la coutume d'enterrer leurs morts dans des urnes grossières, de dimensions colossales, les trouvailles de ces urnes offrent des bonnes indications pour déterminer la distribution ancienne de cette race. » Enfin MM. Brinton (**77**, p. 234) et von Siemiradzki (**331**, p. 152) tiennent aussi l'enterrement dans des urnes comme caractéristique pour les Tupis.

En conclusion : les cimetières d'El Carmen et de Providencia n'appartiennent pas à la civilisation diaguite dite « calchaquie », ni à aucune autre civilisation andine. Ces cimetières sont des vestiges d'un peuple de culture notablement inférieure, lequel à une certaine époque occupait une partie des vallées interandines de la République Argentine et qui y était arrivé du Brésil. Ce peuple, pour les raisons exposées, doit avoir appartenu à la race tupi-guaranie. La partie de la grande plaine sud-américaine la plus proche des Vallées de Lerma et de San Francisco, le Grand Chaco, était au temps de la conquête habitée par des tribus guaycurues. C'est donc à une époque antérieure que les Guaranis avaient occupé les vallées en question [1].

[1] Sur les découvertes d'El Carmen et de Providencia, j'ai formulé dans une communication faite, en 1905, à la Société des Américanistes de Paris (**70**) les conclusions que je viens d'exposer. Cette publication a été l'objet d'une étude critique de la part de M. Félix-F. Outes (**277**), étude assez volumineuse où l'auteur s'efforce surtout de donner une bibliographie détaillée, d'ailleurs incomplète et en partie étrangère à la question en cause, c'est-à-dire les migrations précolombiennes indiquées par ces cimetières qui proviennent d'une culture à première vue totalement différente de la « civilisation calchaquie » et de toute l'ancienne culture andine.

Il me déplairait d'attarder ici le lecteur dans une polémique. Je crois du reste avoir suffisamment développé la matière dans ce présent chapitre. Cela n'était pas possible dans le temps nécessairement restreint d'une communication préliminaire. J'y ai donc considéré comme un principe établi, inutile à discuter et accepté d'ailleurs par tous les ethnographes qui se sont occupés du Brésil, le caractère essentiellement tupi-guarani de l'enterrement direct dans des urnes. L'argument principal opposé par M. Outes, c'est-à-dire les cas exceptionnels des Goytacás, des Oyampis et des Palicurs, ne peut modifier la règle générale. M. Outes remarque aussi que les Tupinambás, les Tupinaquins et les Mundurucús, d'après certains auteurs, ensevelissent les cadavres directement dans la terre. Nous avons vu que les Tupinambás de Thevet employaient des urnes comme cercueils, et de même, d'après von Ihering, les Tupinaquins de São Paulo. Si ces Indiens, dans certaines circonstances, se

Très probablement, on découvrira encore de nouvelles traces des Guaranis plus à l'intérieur de la région diaguite. M. Lafone-Quevedo m'a dit avoir vu, à Andalgalá (Catamarca), il y a quelques années, des débris de grandes urnes grossières sans aucun décor, contenant des squelettes d'adultes vêtus encore de lambeaux de vêtements. Ces urnes avaient été exhumées par un habitant d'Andalgalá, mais elles étaient complètement en morceaux lorsque M. Lafone les a vues. Il ne sait pas si elles avaient eu des couvercles ou non. Peut-être ces urnes provenaient-elles aussi d'un cimetière guarani. Quant à un cimetière découvert « dans la Cordilière » par M. Octavio Nicour,

voyaient forcés de se passer d'urnes, ce fait n'a aucune importance. Quant aux Mundurucús modernes, ils peuvent très bien, comme beaucoup d'autres Tupis, avoir abandonné leurs anciennes coutumes funéraires.

Enfin M. Outes ajoute un autre argument contre la théorie de la provenance tupi-guaranie des cimetières d'El Carmen et de Providencia : les découvertes de M. Ambrosetti à Pampa Grande que nous avons sommairement décrites page 146. M. Outes, lorsqu'il écrivit sa critique, n'avait jeté qu'un coup d'œil sur les collections de Pampa Grande, et il supposait que toutes les trouvailles faites dans ce cimetière appartiennent à la même époque. On y a trouvé de grandes urnes grossières contenant des cadavres d'adultes entiers et, d'autre part, des cadavres inhumés directement dans la terre, ayant auprès d'eux de la poterie du type commun de la région diaguite; enfin, une série d'urnes décorées, du type de celles de la Vallée de Yocavil et contenant des squelettes de petits enfants. De ces faits M. Outes déduit que les urnes grossières contenant des adultes, celles d'El Carmen et de Providencia y comprises, appartiendraient, comme les autres sépultures, à la culture diaguite. Mais M. Outes ignorait qu'on a constaté à Pampa Grande une superposition d'au moins deux cultures différentes et que, selon les faits observés par M. Ambrosetti (**30**, p. 194), les sépultures ne contenant que de la poterie grossière proviennent d'une époque différente, plus reculée, que les sépultures contenant des objets du style diaguite. L'argument de M. Outes est donc dénué de tout fondement, et il est fort vraisemblable que les grandes urnes funéraires grossières de Pampa Grande, comme celles des vallées de Lerma et de San Francisco, proviennent d'un peuple émigré du centre de l'Amérique du Sud et appartenant très probablement à la race tupi-guaranie.

Il faut convenir que les déductions de M. Outes ne suffisent même pas à diminuer la probabilité de l'origine tupi-guaranie des cimetières d'El Carmen et de Providencia. Au sujet de la brochure de M. Outes, M. Erland Nordenskiöld (**268**, p. 19) écrivait récemment : « L'hypothèse de Boman me semble d'un haut degré de probabilité, car la seule tribu habitant près de la Vallée de Salta et pratiquant ce mode de sépulture, sont les Chiriguanos, compris dans les Tupis. Si des tribus non tupies, dans des régions brésiliennes éloignées du nord de l'Argentine, avaient la même coutume funéraire, ce fait ne peut pas, d'après mon opinion, modifier l'exactitude des conclusions de Boman. »

dont les renseignements ont été publiés par le D[r] Ameghino (**32**, I, p. 515), ces renseignements sont trop vagues pour qu'on en tienne compte. La localisation même de ce cimetière fait défaut. Il s'agit peut-être d'un cimetière du type Chañar-Yaco.

M. Moreno (**244**, p. 12), en parlant de la région diaguite, s'exprime ainsi : « Il semble que l'habitude d'enterrer dans des urnes, à l'époque de la conquête, était en usage seulement pour les cadavres d'enfants en bas âge, en Catamarca. Il est très rare de trouver des adultes enterrés de cette manière, et, quand on en rencontre, les urnes sont de types plus primitifs et proviennent sans doute d'une époque antérieure. »

En ce qui concerne l'existence de ces cimetières guaranis dans les plaines à l'est des derniers contreforts des Andes, on n'a que des renseignements vagues. Dans le Chaco, à l'est et au nord-est de Jujuy, il est probable qu'il doit en exister, car les anciens Guaranis des vallées de Salta et de Jujuy ont traversé le Chaco pour se retirer dans les territoires qu'ils habitent actuellement. Dans le département d'Anta (province de Salta), qui fait partie du Chaco et qui est situé à l'est de la Sierra de la Lumbrera, il y a des cimetières du même genre que ceux de Providencia et d'El Carmen, c'est-à-dire des sépultures d'adultes dans des urnes grossières, sans décor, ayant pour couvercles d'autres urnes. Je tiens ces informations d'habitants de la ville de Salta qui possèdent des propriétés en Anta. M. Moreno (**244**, p. 11) a trouvé, plus au Sud, dans la province de Santiago del Estero, sur les bords du Rio Dulce, un cimetière avec des urnes grossières contenant des ossements humains. Ce cimetière est peut-être de la même catégorie que ceux dont nous nous occupons. M. Giovanni Pelleschi (**284**, p. 204) raconte aussi avoir vu, près de la ville de Santiago del Estero, un cimetière contenant un grand nombre d'urnes, mais de différentes dimensions. Ces urnes, dont quelques-unes étaient sans décor et d'une facture grossière, d'autres ornées de « lignes entrelacées » et de « dessins de lignes disposées géométriquement », contenaient des

ossements humains. M. Hutchinson (174, I, p. 116) a également vu un cimetière d'urnes à « Bracho » (Quebrachos?), en Santiago del Estero. Il mentionne « une urne contenant un corps humain ». Le Dr Juan A. Domínguez, de Buenos-Aires, m'a parlé d'un cimetière encore plus au Sud, à Ambargasta, sur la limite entre les provinces de Santiago del Estero et de Córdoba; il y avait là environ quarante grandes urnes qui apparaissaient à la surface du sol dont la couche supérieure avait été emportée par les eaux. Par curiosité, M. Domínguez fit exhumer deux ou trois de ces urnes grossières qui contenaient des os. Il est très probable qu'il s'agissait également d'un cimetière guarani. Des fouilles en Santiago del Estero donneraient sans doute des résultats intéressants.

PUCARÁ DE LERMA. — GROUPES DE TUMULUS.

La région située immédiatement à l'ouest de la hacienda El Carmen se nomme « Campo del Pucará » (Champ du Pucará). Tout à fait plate, cette partie de la vallée est partagée entre plusieurs haciendas qui toutes sont nommées « Pucará »; on ne les distingue entre elles que par le nom de leurs propriétaires. Le terrain à l'ouest des domaines d'El Carmen appartient à M. Félix Usandivaras; au sud de sa propriété se trouve la hacienda de M. Ricardo Isasmendi, et, au nord, celle du colonel Torena.

En 1901, MM. Arias, dont j'ai déjà parlé, attirèrent mon attention sur une curieuse « cité » de petits tumulus artificiels qui existait dans la propriété de M. Usandivaras. La Mission Suédoise se rendit à cet endroit et nous y trouvâmes le groupe de tumulus que je désigne ici par *A* (*fig. 36*) et qui est situé à 1^{km} à l'ouest du cimetière d'urnes funéraires que je viens de décrire. Nous exécutâmes quelques fouilles dans les tumulus et dans les environs, mais la date fixée pour notre départ ne nous permit pas d'en faire une étude soigneuse.

En 1903, j'ai découvert les groupes *B* et *C* (*fig. 37* et *38*),

situés sur le terrain de M. Torena, j'y fis des fouilles méthodiques et je dressai des plans des trois groupes[1].

Les tumulus, dont j'ai compté un total de 1,668, sont tous identiques, circulaires, régulièrement arrondis, mesurant actuellement de 0^m^40 à 0^m^50 de hauteur au-dessus du sol naturel.

Le diamètre de ceux du groupe *A* est de 2^m^60 à 2^m^70; celui des tumulus des groupes *B* et *C* un peu plus grand, de 2^m^80 à 2^m^90, quelquefois jusqu'à 3^m^. On voit que les faibles variations de diamètre des tumulus d'un même groupe ne sont pas volontaires, mais qu'elles ont été causées par des irrégularités dans l'exécution de la construction, les constructeurs ayant voulu les faire tous égaux.

Les tumulus sont entourés d'une ou deux rangées circulaires de pierres roulées, ayant toutes plus ou moins les mêmes dimensions, 15 × 10 × 10 à 20 × 15 × 15^cm^. Dans les environs immédiats il n'y a pas de pierres; elles ont été apportées d'un lit de rivière, d'au moins un kilomètre du groupe *A*, mais plus près des groupes *B* et *C*. Une partie de ce lit de rivière est signalée sur la *fig. 39*.

La *fig. 35* donne l'aspect général (*a*) et la coupe verticale (*d*) d'un des tumulus, ainsi que le plan d'un tumulus à un cercle de pierres (*b*) et celui d'un autre à deux cercles (*c*). Il faut avertir qu'il n'existe aucune relation entre les diamètres différents des tumulus et le nombre des cercles de pierres; les tumulus, qu'ils soient à un ou à deux cercles, ne sont pas placés d'une manière particulière les uns par rapport aux autres. Tout au contraire, les deux sortes sont distribuées irrégulièrement, ceux à un cercle étant plus communs que ceux à deux cercles.

Les tumulus des trois groupes sont disposés en rangées par-

[1] J'ai publié un travail préliminaire sur les tumulus de Pucará de Lerma (**69**). Une courte notice à ce sujet a aussi été donnée par M. de Créqui Montfort (**110**) dans son rapport officiel sur les résultats de la Mission, et les plans des groupes sont insérés dans une communication qu'il a faite au Congrès international des Américanistes, à Stuttgart, en 1904 (**109**).

faitement droites, avec des intervalles réguliers et toujours égaux, dans une direction comme dans l'autre. Les rangées se dirigent strictement du Nord au Sud et de l'Est à l'Ouest. La largeur des rues qui séparent, dans la direction de l'Est à l'Ouest, les tumulus du groupe *A*, est d'environ 5^{m}; celle des rues allant du Nord au Sud, de 5^{m} 50 avec de petites irrégularités par déplacement de quelques tumulus de la ligne droite,

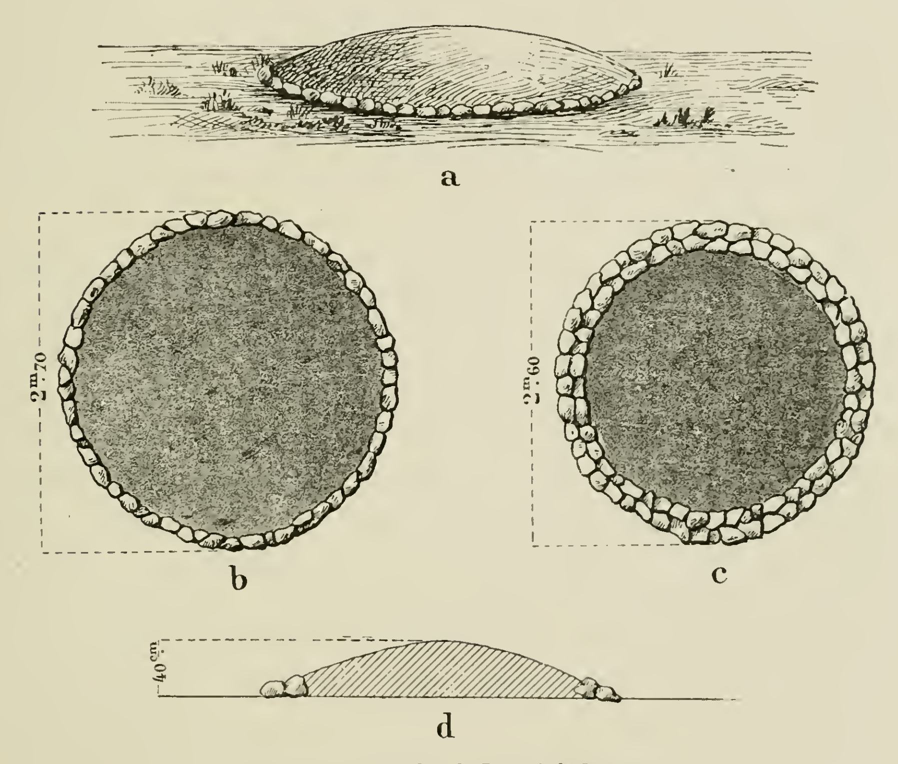


Fig. 35. — Tumulus de Pucará de Lerma.

a, Aspect général; *b*, *c*, Plans de deux tumulus; *d*, Coupe verticale d'un tumulus. Échelle : 1/60.

ces irrégularités ne dépassant guère 0^{m} 50. Dans les groupes *B* et *C*, les rues sont également régulières, mais plus étroites; elles ont 3^{m} de largeur seulement.

Le groupe *C* présente une particularité qu'on ne rencontre pas chez les autres : il est entouré d'un rempart en terre (*fig. 38 a*) qui est actuellement d'une élévation de 1^{m} et d'une largeur de 2^{m} environ. On doit supposer que ce rempart a été

beaucoup plus élevé, parce que les pluies ne peuvent que l'avoir réduit. Du côté *intérieur* du rempart, il y a un fossé (*fig. 38 b*) de 1^m50 de largeur; la terre extraite du fossé a été employée pour la construction du rempart. L'un et l'autre de ces ouvrages ne peuvent avoir été destinés à la défense des tumulus, parce que, dans ce cas, le fossé serait situé en dehors du rempart et non du côté intérieur. Il y a, parallèlement à l'une des rangées extérieures du groupe *C*, un soubassement de mur en *pirca* (*fig. 38 c*), lequel est actuellement rasé jusqu'à terre. Ce n'est qu'un mur droit, et les fouilles que j'y ai pratiquées m'ont convaincu qu'il ne faisait nullement partie de quelque enclos rectangulaire ou autre sorte de construction, comme on aurait pu le supposer.

Les trois groupes sont situés sur un sol dur et parfaitement plat. Pensant que les tumulus pouvaient être des sépultures, nous avons, pendant la visite de la Mission Suédoise, pratiqué des excavations dans deux ou trois d'entre eux, mais sans rien trouver. Dans mon voyage pour la Mission Française, j'ai fait des fouilles dans six tumulus pris au hasard, jusqu'à 1^m80 de profondeur, où j'ai atteint le niveau de l'eau, et deux excavations en forme de croix dans les intervalles situés entre les tumulus, toujours sans trouver ni squelettes, ni aucun vestige humain. Au contraire, mes fouilles démontrèrent toujours que la terre se trouvant au-dessous des tumulus n'avait jamais été remuée, et que ceux-ci étaient simplement superposés au sol, dont la terre est à première vue différente de celle des tumulus.

Généralement la terre de la surface est plus noire que celle qui se trouve à une certaine profondeur, car la première est toujours plus mélangée de débris organiques. Mais ici c'est le contraire : la terre des tumulus est plutôt rougeâtre, et celle du sol plus noire. Ce fait indique que les tumulus ont été formés avec de la terre prise à une certaine distance de l'endroit qu'ils occupent. M. le professeur Maquenne en a bien voulu examiner deux échantillons, l'un pris au-dessus du niveau du sol naturel, au milieu d'un tumulus et à 0^m20 de profondeur

au-dessous du sommet; l'autre dans le sol sous le même tumulus et à 0m 80 de profondeur. Le premier échantillon, celui du tumulus, contient plus de gros cailloux que celui du sol, mais les éléments constitutifs sont les mêmes, quoiqu'ils se présentent en des proportions différentes dans chacun des deux échantillons. Selon M. Maquenne, la terre des tumulus n'est ni plus ni moins propre pour la culture que celle du sol. Je dois à M. le professeur Lacroix une analyse minéralogique du sable, tamisé et lavé, des deux échantillons. Cette analyse a donné le même résultat : les deux sables sont composés de fragments des mêmes roches[1], mais le sable du tumulus est composé de grains beaucoup plus fins que celui du sol. On aurait attendu le contraire, car les éléments fins de la terre superficielle auraient pu être enlevés par la pluie au cours des siècles, ce qui ne pouvait être le cas pour la terre se trouvant à 0m 80 au-dessous du sol. Les analyses ne prouvent pas jusqu'à l'évidence l'origine diverse des deux sortes de terre, mais les différences sont néanmoins assez grandes pour être considérées comme un indice que la terre formant les tumulus a été apportée d'un autre endroit. L'identité des deux échantillons, quant à leurs éléments constitutifs, ne s'oppose pas à cette hypothèse, car le sol de grandes étendues de la vallée est homogène, l'alluvion étant formée de matériaux d'érosion provenant de montagnes d'une constitution géologique très homogène.

Un autre fait m'a convaincu que la terre formant les tumulus a été apportée de loin[2] : il n'y a pas, dans les environs, de creux

[1] Les éléments des sables, tous très roulés, comprennent : 1° quartz; 2° feldspaths acides (de roches granitiques? : orthose microcline, plagioclases acides); 3° quartzite formée uniquement de petits grains de quartz auxquels parfois se joignent des paillettes de muscovite dans les termes de passage aux roches suivantes; 4° phyllade-muscovite en fines paillettes, avec ou sans quartz.

[2] Ce fait rappelle ce que disent MM. Squier et Davis (**334**, p. 48) sur les *mounds* qui forment les « Enclos sacrés » de l'Amérique du Nord : *They are usually composed of earth taken up evenly from the surface, or from large pits in the neighborhood. Evident care appears in all cases to have been exercised, in procuring the material, to preserve the surface of the adjacent plane smooth, and as far as possible unbroken.*

d'où elle aurait pu être tirée. Le sol et les tumulus sont si bien conservés dans leur état originaire, que ce serait très facile d'apercevoir ces cavités s'il y en avait eu, d'autant plus que la végétation ne se compose que de rares graminées basses et de quelques petits arbustes épineux.

Je ferai, au sujet des plans des groupes de tumulus, les remarques suivantes :

Les tumulus sont, comme nous l'avons déjà dit, en général très bien conservés; la seule détérioration dont ils ont eu à souffrir est que leur élévation a sûrement été réduite un peu par la pluie et que quelquefois des parties de leurs bords de pierres ont été déplacées. Cependant il y a des exceptions. Au coin nord-ouest du groupe *A* (*fig. 36 a*) passe un chemin. Les cavaliers et les rares charrettes qui parcourent le pays ont détruit quelques-uns des tumulus qui se trouvaient en cet endroit. Au nord de la rangée qui, du point *e*, se dirige vers l'Est, il existe un champ cultivé et clos; il est possible que les tumulus se continuaient jadis dans ce champ. Du côté Est du même groupe (dans les environs des points *l* et *h*), plusieurs tumulus paraissent avoir disparu, tandis que, dans la même direction, à environ 200^{m} plus loin, on voit encore des traces de tumulus. De ce côté, il n'est pas possible de définir avec certitude où ils s'arrêtent.

Mais au contraire, dans plusieurs autres endroits où manquent des tumulus nécessaires pour achever la parfaite régularité des groupes, comme en *m, d, n, g* du groupe *A* (*fig. 36*), au coin nord-ouest du groupe *B* (*fig. 37*) et du côté sud du groupe *C* (*fig. 38*), le sol n'est pas touché, et l'on est convaincu que les tumulus qui y semblent manquer n'ont jamais existé.

Dans le groupe *A*, les deux tumulus isolés en *k*, les dix en *i*, lesquels semblent occuper un lieu qui devait rester libre pour compléter la grande rue entre *c-d* et *e-f*, le tumulus isolé en *h*, tous ces tumulus ne sont pas, comme on pourrait le croire, des restes de rangées détruites, mais véritablement des tumulus

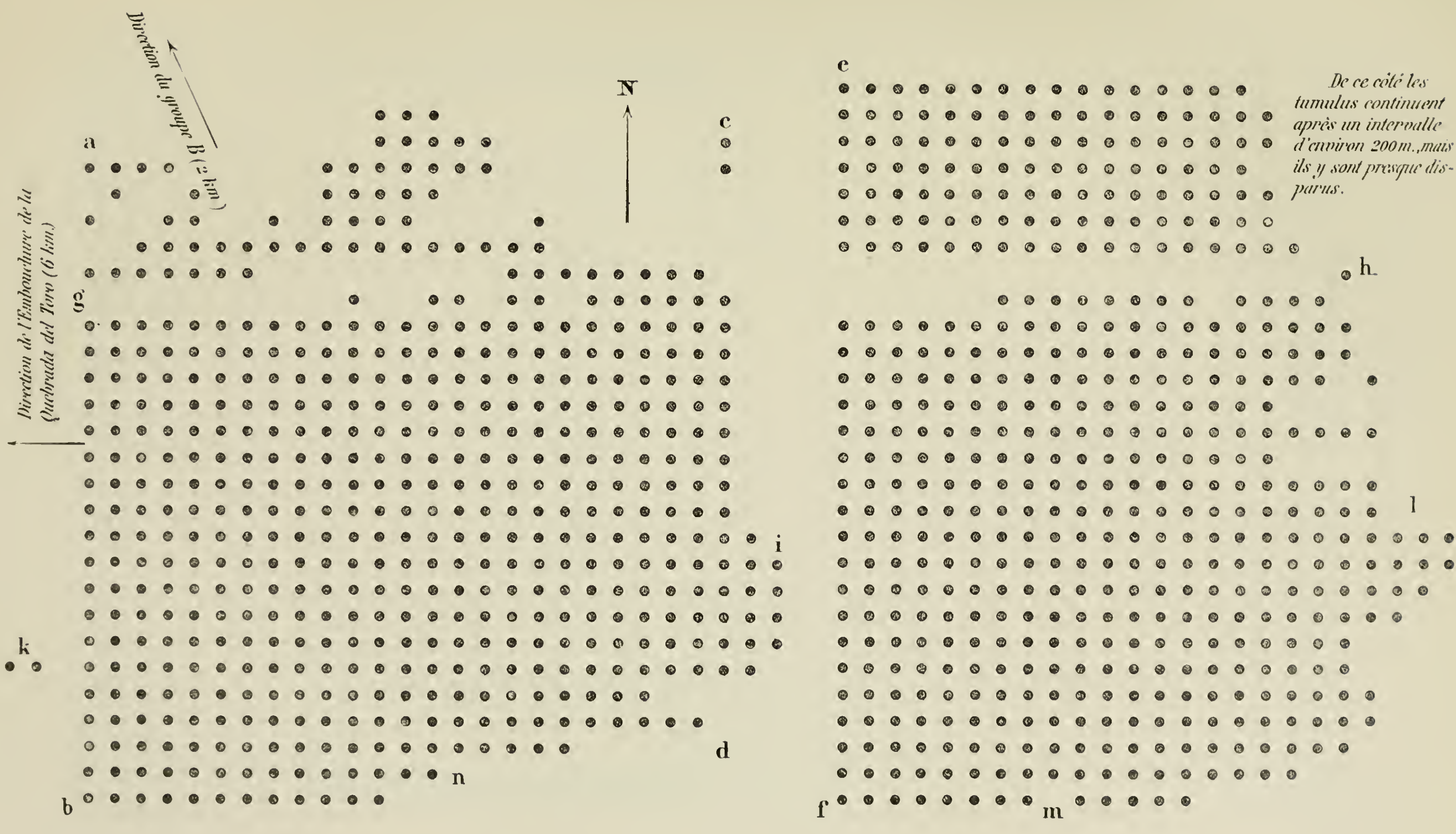


Fig. 36. — Tumulus de Pucará de Lerma. Plan du groupe A (1,047 tumulus conservés). — Échelle : 1/2.000.

isolés, placés hors du plan général, quoique dans la même direction et avec les mêmes intervalles que les autres.

Enfin, en étudiant ces groupes de tumulus, on arrive aux résultats suivants : 1° *Le plan de leur construction a été dressé avant*

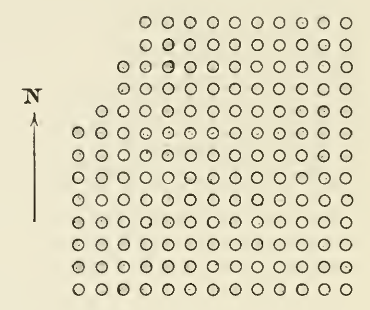


Fig. 37. — Tumulus de Pucará de Lerma. Plan du groupe B (158 tumulus). Échelle : 1/2.000.

de commencer les travaux et l'on a pris pour base certaines lignes droites, qui sont, dans le groupe *A* : *a-b*, *b-f-m* et *e-f*; 2° *La construction des tumulus ne paraît pas avoir été réalisée en une seule*

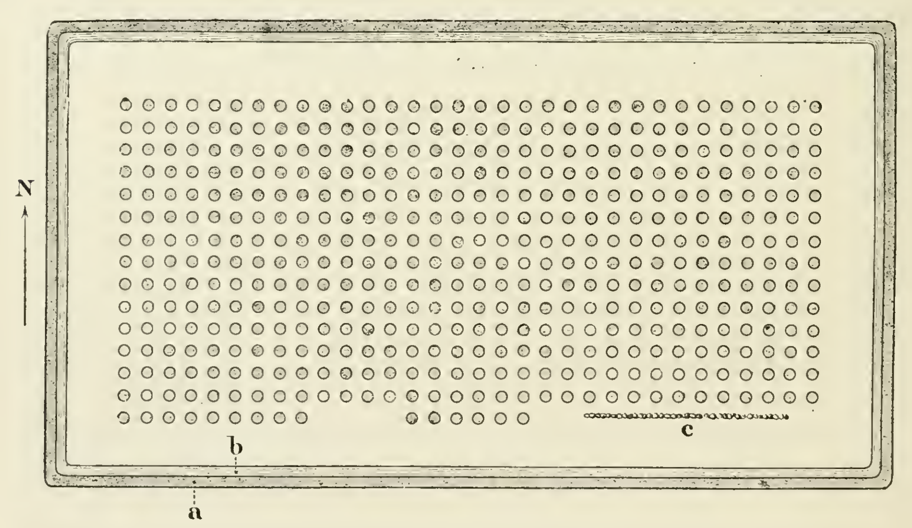


Fig. 38. — Tumulus de Pucará de Lerma. Plan du groupe C (463 tumulus). *a*, Rempart; *b*, Fossé; *c*, Mur. — Échelle : 1/2.000°.

fois, mais peu à peu, selon le besoin qu'on a pu avoir, par suite de certaines circonstances, d'ajouter de nouveaux tertres à ceux déjà existants; 3° En commençant, *on a voulu laisser des*

larges rues libres entre les différentes sections du groupe *A*, mais, par la suite, on s'est décidé à y placer certains tumulus, comme ceux situés en *i* et ceux qui sont placés dans la rue *g-h* (*fig. 36*).

Les trois groupes de tumulus sont situés à 6^{km}, plus ou moins, à l'est de l'embouchure dans la Vallée de Lerma de la Quebrada del Toro.

Le groupe *A* contient 1,047 tumulus, en dehors de ceux qui sont disparus; les groupes *B* et *C*, où tous les tumulus se sont bien conservés, en contiennent respectivement 158 et 463. Le groupe *B* est situé à 2^{km} environ de distance à l'ouest-nord-ouest du groupe *A*, le groupe *C* à 300^{m} à peu près au nord du groupe *B*, dont la dernière rangée de tumulus à l'est forme la continuation de la ligne du rempart du côté ouest du groupe *C*.

Le croquis *fig. 39* montre les environs des groupes *B* et *C*. A 100^{m} à l'est de ces groupes il existe les restes d'un camp retranché rectangulaire d'à peu près 600^{m} d'extension de l'Ouest à l'Est et 350^{m} du Nord au Sud. Ce camp est limité par des remparts en terre avec un fossé *extérieur,* en ligne droite, et assez bien conservés des côtés nord et est, tandis qu'il ne m'a pas été possible de suivre leur tracé du côté ouest, où ils ont probablement disparu par suite du passage d'un chemin moderne. Du côté sud, il n'y a pas de rempart, mais le camp est borné par le lit d'une rivière aujourd'hui à sec, dont les bords perpendiculaires ont de 2 à 3^{m} de hauteur. C'est peut-être ce lit de rivière qui a fourni les pierres qui bordent les tumulus. L'endroit paraît avoir été fréquemment habité aux temps préhispaniques, car on y trouve, sur le sol, beaucoup de fragments de poterie ancienne, presque tous d'une céramique grossière, sans décor, mais très rarement des fragments gravés, engobés avec de la plombagine, du type de la *fig. 53 b, c, d* de Golgota.

Presque au centre de ce camp retranché existe un grand tertre artificiel de 6^{m} de hauteur dont il est difficile maintenant

de mesurer les dimensions primitives, la terre des côtés s'étant éboulée et le tertre étant entièrement couvert de vieux arbres dont les racines ont contribué à en altérer la forme originaire. Il reste encore une surface supérieure plate de 13ᵐ de longueur (Nord-Sud), sur 6ᵐ de largeur (Est-Ouest); la terre éboulée comprise, le tertre couvre une superficie de 28ᵐ dans le premier sens sur 32ᵐ dans la dernière direction. Si l'on suppose que les flancs du tertre ont été, à l'origine, plus ou moins perpendiculaires, il aurait eu 20ᵐ de longueur sur 15ᵐ de largeur environ. La terre éboulée a mis à découvert, sur les

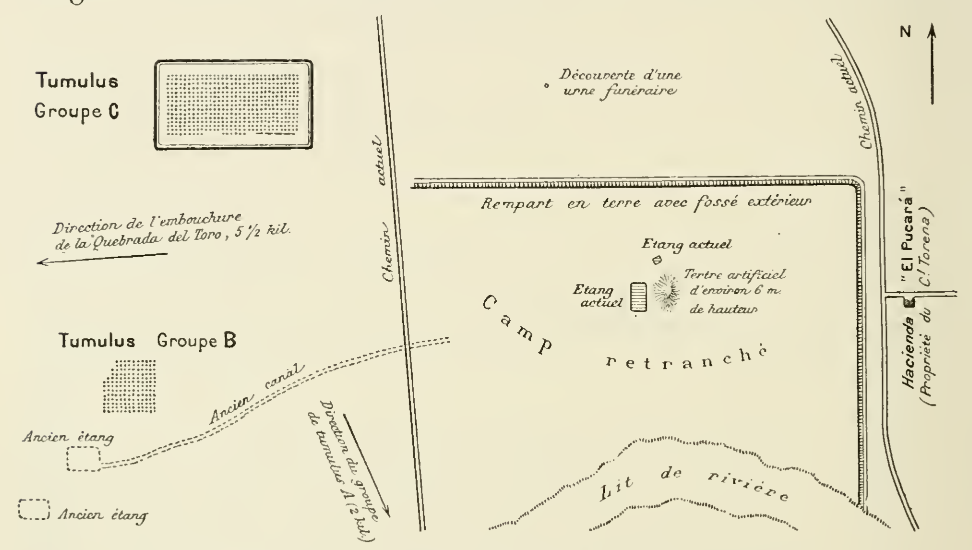


Fig. 39. — Tumulus de Pucará de Lerma. Environs des groupes B et C. Échelle : 1/10.000.

flancs, des murs qui paraissent avoir servi à consolider ce grand monticule artificiel. Partout où l'on fouille dans le tertre, particulièrement près de ces murs, on trouve des fragments de poterie ancienne en abondance, la plupart — comme sur le sol du camp retranché — d'une céramique grossière, quelques-uns gravés et même un fragment peint à la manière des urnes funéraires de la région diaguite. Ces fragments gravés ou peints sont cependant trop peu nombreux pour qu'on puisse s'aventurer à vouloir en tirer quelques conclusions en ce qui concerne le synchronisme du tertre avec d'autres ruines

ou antiquités de la Vallée de Lerma. Dans le tertre, j'ai trouvé d'assez nombreux os de lama et de huanaco, espèces qui n'existent pas actuellement dans cette vallée.

Sur le plan *fig. 39*, près du tertre artificiel, on voit deux étangs, l'un assez grand et l'autre plus petit; ce sont des étangs modernes construits par les propriétaires de l'hacienda comme réservoirs d'eau pour l'irrigation de leurs cultures.

Près des tumulus *B* il y a aussi les restes de deux étangs, l'un de $50^{m} \times 40^{m}$ et l'autre de $54^{m} \times 35^{m}$. On voit, de plus, les traces d'un canal se dirigeant de ces étangs vers le camp retranché, mais ces traces se perdent avant d'y arriver. Les habitants actuels de l'hacienda ne connaissent aucune tradition sur ces étangs et sur ce canal; ils attribuent leur construction aux *gentiles,* mais il est difficile de se prononcer sur leur âge.

En résumé, le tertre et probablement aussi le rempart et le fossé du camp retranché sont sans doute préhispaniques, et je crois qu'il faut les considérer comme contemporains des tumulus. Quant aux étangs et au canal, leur origine est douteuse; cependant il ne serait pas impossible que les constructeurs des tumulus, du tertre, du camp retranché, des étangs et du canal ne soient les mêmes. Le tertre et le fossé sont mentionnés dans la relation de Don Filiberto de Mena (**235**, p. 27), déjà citée, sur les monuments et les vestiges des habitants primitifs de la région de Salta et de Jujuy. Mena dit avoir vu, en 1760, « à un endroit nommé Pucará, à sept ou huit lieues de Salta », *un pequeño cerro que se reconoce sin esfuerzo ser obra del hombre, levantado con tierra y con un foso que lo rodea.* Mena suppose que ce tertre a servi de fortification aux Indiens païens (*los indios infieles*).

De quelles ruines et de quels débris préhispaniques de la Vallée de Lerma ou des régions voisines les tumulus sont-ils contemporains? Il est difficile de répondre à cette question. Dans les tumulus ou autour d'eux, on ne trouve aucun indice pour résoudre ce problème; les fragments de poterie du camp

IMPRIMERIE NATIONALE.

retranché et du tertre n'ont, en général, pas de décor et ne peuvent être considérés comme argument acceptable. Le seul indice serait l'urne funéraire *fig. 41* trouvée, comme on le voit sur le plan *fig. 39*, au nord du camp retranché. Cette urne ressemble assez à celles de Santa María et à certaines urnes de Pampa Grande; elle indiquerait que les tumulus appartiennent à la civilisation diaguite, mais le synchronisme de cette urne avec les tumulus est loin d'être sûr, et nous avons aux environs tant d'autres débris de différentes époques, qu'il serait osé de formuler une conclusion sur cette base.

Dans quel but ont été élevés ces nombreux tumulus, uniques comme forme, dimensions, disposition régulière, non seulement dans l'Amérique du Sud, mais, d'après mes connaissances, dans le monde entier. Il fallait un but important pour qu'on se soit donné la peine d'effectuer ce travail long et onéreux, même avec les moyens dont disposent les ingénieurs de nos jours.

Mes fouilles ont suffisamment démontré que ces tumulus ne sont pas des sépultures.

Ils ne représentent pas non plus des emplacements de huttes d'Indiens; outre leur petite dimension, l'absence absolue de morceaux de poterie, d'os ou d'autres débris humains prouve que cela n'est pas possible. D'ailleurs on voit clairement que les bordures de pierres ont été posées simplement pour limiter le tumulus et qu'elles n'ont jamais servi de soubassement à des constructions de quelque nature que ce soit.

Serait-ce des amas de terre végétale pour la culture? Il est certain que les habitants préhispaniques des Andes amassaient de la terre végétale en terrasses sur les flancs des montagnes, les *andenes*. Mais la construction de ces terrasses avait un motif qui n'existe pas dans la Vallée de Lerma : le défaut, dans les étroites vallées entre les montagnes, de terrain plat qui puisse être cultivé. J'ai aussi vu, dans la province de Catamarca, d'anciennes cultures sur terrain plat entourées de pierres ou de *pircas*, mais jamais surélevées sur le sol et n'ayant pas la forme et la disposition régulière des tumulus de Pucará. C'était sim-

plement des débris de vieux murs ou de vieux alignements, sans aucune symétrie, servant de clôture à un espace de terrain d'une forme et de dimensions quelconques qui avait été cultivé. M. ten Kate (**343**, fig. 22 et 24) donne deux figures de ces anciennes cultures.

En Europe, nous avons, en Bavière et en Wurtemberg, d'anciens amas de terre végétale, disposés d'une manière assez régulière. Ce sont les *hochäcker*, sur lesquels M. H. von Ranke (**306**) a écrit une monographie très complète. Les *hochäcker* sont des espèces de plates-bandes de terre végétale, longues de 170 à 300^m, quelquefois même de 1,200^m, larges de 8 à 10^m et d'une hauteur moyenne de 0^m 50 à 0^m 90. Ces longs amas de terre qui ont chacun toujours la même largeur sur toute leur étendue, sont droits ou presque droits, placés en groupes, quelquefois trente ou quarante ensemble, parallèles entre eux, mais sans aucun rapport en ce qui concerne la direction d'un groupe relativement à celle d'un autre. Pour former les *hochäcker*, on a enlevé la terre végétale des sillons qui les séparent au milieu, évidemment dans le but d'améliorer la fertilité du sol qui, dans ces régions, est fort maigre et n'a qu'une couche superficielle très mince de terre végétale. Les *hochäcker* se trouvent répandus dans la partie méridionale de la Bavière et du Wurtemberg, entre le Danube et les Alpes. M. von Ranke les attribue aux anciens Vindeliciens, peuple celtique qui habitait le pays avant sa conquête par les Romains.

J'ai mentionné les *hochäcker* parce que ce sont les anciennes cultures les plus propres à comparer à nos tumulus; mais, en faisant cette comparaison, j'arrive à l'impossibilité de considérer les tumulus comme lieux de culture. En effet, dans les *hochäcker* nous voyons, comme dans les *andenes*, des travaux pratiques qui ont été exécutés sans aucun autre point de vue que l'agriculture; tandis qu'on ne peut comprendre pourquoi les constructeurs des tumulus de Pucará se sont donné tant de peine pour obtenir une régularité géométrique et pourquoi ils ont transporté d'aussi loin l'énorme quantité de pierres

nécessaires pour former les bords des tumulus, si leur but était simplement la culture. Avec des amas de terre plus étendus, ils n'auraient eu besoin que d'une petite quantité de pierres pour les bords; en tous cas, des cultures plus grandes auraient été certainement beaucoup plus pratiques. D'autre part, l'analyse de M. Maquenne démontre que la terre des tumulus n'est pas meilleure pour la culture que celle du sol.

Enfin le sol de la Vallée de Lerma est trop fertile pour rendre nécessaire de tels amas de terre spéciale. Ce qui manque dans la région, ce n'est pas une épaisse couche de terre végétale, mais la pluie; or la forme et le relief des tumulus auraient rendu impossible l'emploi de l'eau par des canaux d'irrigation. D'ailleurs il n'existe pas de trace de ces canaux, et, si les tumulus avaient été des cultures, la seule manière de les irriguer eût été de les arroser à la main avec de l'eau apportée d'une grande distance. J'en conclus qu'il ne faut pas considérer les tumulus comme des terrains de culture.

Il ne nous reste pas d'autre hypothèse que de supposer que ces cités de tumulus ont dû servir dans de grandes cérémonies ou dans des assemblées d'Indiens; chaque tumulus devenait peut-être alors le siège ou l'autel d'un individu ou d'un chef de famille[1].

Cette interprétation, bien qu'elle puisse paraître assez aventureuse, n'est pas cependant tellement invraisemblable. Nous devons rappeler que les Indiens des régions andines avaient, et ont encore l'habitude d'organiser, dans toutes les occasions possibles, des fêtes avec des cérémonies. Dans l'ancien Pérou, chaque mois, chacun des événements périodiques comme les semailles, la moisson, etc., avaient leurs fêtes. Les Indiens de la Puna ont encore devant leurs huttes le *kuiri*, autel pour les cérémonies qui accompagnent l'apposition de la marque de

[1] M. Félix-F. Outes (**277**, p. 148) objecte contre cette hypothèse que l'on ne pourrait pas entendre les allocutions des orateurs de l'assemblée à 200 mètres de distance, comme ce serait le cas dans le groupe *A*. Naturellement, il n'y a aucune raison de supposer qu'on ait fait des discours dans ces assemblées, qui doivent avoir été *rituelles*, si elles ont existé.

propriété sur les lamas et les moutons : cet autel se compose d'un amas de pierres. Dans l'archéologie argentine, nous avons deux exemples de sièges ou d'autels situés en grand nombre dans un même endroit et dans une disposition plus ou moins géométrique. L'un de ces exemples consiste en un groupe de grandes pierres, disposées symétriquement dans une enceinte entourée de murs, à Loma Rica (Vallée de Yocavil); ces ruines figurent dans l'album publié par MM. Liberani et Hernández (**217**, pl. 12). L'autre exemple est donné par un grand nombre de monceaux de pierres que j'ai trouvés à Puerta de Tastil, dans la Quebrada del Toro, et qui sont décrits page 359 et indiqués sur le plan de ces ruines, *fig. 61 E*. Ces monceaux de pierres ne peuvent avoir eu aucune fin pratique; ils étaient alors probablement destinés à un but religieux ou à quelque cérémonie.

Si nous cherchons des analogies en dehors de l'Amérique, nous remarquons, chez plusieurs peuples, que les endroits où avaient lieu de grandes cérémonies étaient pourvus d'un grand nombre d'autels, un pour chaque famille ou clan. Ainsi les Maoris de la Polynésie avaient, il y a peu de temps encore, des autels nommés *marae,* destinés à y célébrer des repas sacrés de tortue et aussi, dans certaines îles, des sacrifices humains. Ces *marae* étaient des entassements de blocs de coraux renfermés entre des dalles de calcaire corallien, formant rectangle, et le tout couvert d'autres dalles de la même pierre. Les *marae* ont 1^{m} à 1^{m} 50 de largeur sur une longueur variable. M. L.-G. Seurat (**330**) a publié dernièrement un travail sur les *marae,* spécialement sur ceux de l'île Fakahina, de l'archipel des Tuamotu, qu'il a examinés, et il dit que, dans cette île et dans certaines autres, les *marae* sont tellement nombreux relativement aux habitants que contiennent et que pouvaient contenir ces îles, que chaque famille doit avoir eu son *marae* spécial. J'ai cité cet exemple pour démontrer que l'explication des tumulus comme autels pour les grandes fêtes n'est pas aussi invraisemblable qu'on pourrait le penser.

FOUILLES DANS LES ENVIRONS DE PUCARÁ DE LERMA ET D'EL CARMEN[1].

Comme nous l'avons vu, l'emplacement des tumulus et celui du cimetière d'urnes funéraires d'El Carmen sont à peu de distance l'un de l'autre. Aux environs, le sol livre partout des objets d'origine préhispanique. Les propriétaires, les régisseurs ou intendants, les péons des haciendas m'ont parlé de nombreuses trouvailles faites en labourant ou en creusant la terre. Il est regrettable que tous ces objets soient perdus pour la science : ou bien ils sont gardés pendant quelque temps dans les chaumières des paysans, comme curiosités, et ils finissent alors par se casser ou se perdre; ou bien les paysans en font cadeau à quelque personnage politique qui les égare. La Mission Suédoise acheta divers objets aux paysans, particulièrement de la poterie.

Nous avons fait des fouilles en 1901, dans un monticule de terre, à 500^{m} à l'est du groupe *A* des tumulus, près d'un moulin, et nous y avons exhumé un certain nombre d'objets, spécialement de la poterie du type de la région diaguite. Ces objets sont maintenant au Musée d'ethnographie de Stockholm.

Je décrirai ici les pièces les plus intéressantes découvertes dans mes dernières recherches, en 1903, aux environs de Pucará.

Urne funéraire (?). — La *fig. 41* montre une grande urne de terre cuite de 0^{m} 405 de hauteur et 0^{m} 400 de diamètre à l'ouverture. La panse n'est pas tout à fait circulaire; dans sa partie la plus large, elle a 0^{m} 275 de diamètre dans un sens et 0^{m} 260 dans l'autre. L'urne a deux paires d'anses de forme différente et elle est d'une poterie jaunâtre assez fine. Comme anses et comme forme, elle ressemble beaucoup à deux urnes

[1] Voir les planches XVII, XVIII, XIX, insérées après la page 310.

exhumées par M. Ambrosetti (**30**, p. 94, 100) à Pampa Grande et qui contenaient des ossements d'enfants. Elle a été trouvée à une cinquantaine de mètres au nord du rempart du camp retranché (voir *fig. 39*); elle n'était qu'à 10 centimètres de profondeur. Un essaim d'abeilles, d'une de ces espèces sud-américaines qui vivent dans la terre, y avait fait son nid. Les indigènes me dirent qu'ils avaient trouvé plusieurs urnes semblables dans le voisinage immédiat de celle-ci. Cette urne est d'une forme qui ressemble à celle des urnes funéraires d'enfants si caractéristiques de la région diaguite. Elle a probablement aussi contenu le cadavre d'un enfant dont le squelette a dû disparaître complètement sous l'action du temps. L'urne a été ornée de peintures comme celles de la région diaguite, mais le décor s'est effacé, excepté quelques faibles traces au bord supérieur, où l'on peut encore observer le nez, les grands « sourcils » en forme d'arc et les yeux du personnage qui apparaît presque constamment sur les urnes funéraires d'enfants de la région diaguite. Ces traces sont trop faibles pour apparaître sur la photographie.

Aryballe. — Le vase représenté de deux côtés par la *fig. 43* fut exhumé dans les champs de luzerne de la hacienda de M. Isasmendi, à 1^{km} environ au sud du groupe *A* des tumulus. Ce vase est d'une poterie jaune assez fine, sans engobe. Il a 0^{m}325 de hauteur, non compris une partie du goulot qui manque. La panse a 0^{m} 240 de diamètre maximum, sans les anses. L'un des côtés du vase est orné de lignes horizontales peintes en noir et composées de petits triangles, alternant avec d'autres lignes d'où pendent des dessins en forme de crochets. Au milieu, cette ornementation est interrompue par une rangée verticale de losanges triplés également peints en noir, renfermée entre deux lignes verticales. Immédiatement au-dessous de la naissance du goulot se trouve une cassure qui démontre qu'il y a eu, à cet endroit, un ornement saillant modelé sur la panse du vase. Il s'agit probablement d'une tête de puma, comme celle des

vases que nous allons énumérer. Le côté opposé du vase n'est pas peint, mais il a, comme décor, un serpent en relief très artistiquement modelé.

Ce vase est une trouvaille extrêmement intéressante, car c'est un type caractéristique pour toute la région où jadis dominaient les Incas, si carastéristique même qu'il se retrouve dans tous les pays ayant appartenu à l'empire incasique, mais jamais en dehors des limites de cet empire. On peut presque dire que la découverte d'un vase de ce genre constitue une preuve de l'influence péruvienne immédiate dans le pays où la trouvaille a été faite.

Ces poteries ont une ressemblance frappante avec certains vases antiques de l'Italie auxquels on donne le nom d'*aryballes*. Adrien de Longpérier, dans son catalogue de l'ancienne collection d'antiquités américaines au Louvre, aujourd'hui transférée au Musée d'ethnographie du Trocadéro, fut le premier à attirer l'attention sur cette ressemblance et à appliquer aux vases américains le nom d'aryballes. Longpérier (**218**, p. 111) dit, à propos d'une de ces poteries provenant d'Ollantaytambo : « Ce vase pourrait être facilement confondu avec ceux que l'on trouve à Corneto et dans quelques autres localités au nord de Rome. »

Le Dr Hamy (**160**, texte de la pl. XXXVII) donne des aryballes la définition suivante : « Col haut, s'élance en forme de long tuyau évasé; l'épaule est étroite, la panse peu dilatée; les anses épaisses et plates sont attachées très bas; deux petits anneaux évidés viennent de plus s'accrocher symétriquement de chaque côté, sur la bouche même du vase. On voit constamment saillir en haut relief, sur la face la plus ornée, au niveau de la base du col, une petite tête d'animal, d'un travail simplifié et généralement fort laide. La base a presque constamment la forme d'un cône large et court. » J'ajouterai à cette définition que les anses sont toujours verticales et que la petite tête en relief à la base du col est presque sans exception cette tête stylisée

de puma dont nous avons reproduit *fig. 2* un spécimen provenant d'Amaicha (Vallée de Yocavil), décrit page 119. Les têtes de puma des aryballes péruviens ne se distinguent de ce spécimen que par l'exécution plus nette et plus parfaite et par les contours plus rectilignes. Il est plus que probable que notre aryballe de Pucará a été pourvu d'une de ces têtes, dont deux lignes creusées verticalement indiquent les oreilles et une ligne horizontale la bouche. Presque tous les aryballes présentent cette tête de puma en relief; rarement la tête est plus arrondie, et alors les yeux sont formés par des dépressions circulaires; par exception la tête est remplacée par un simple bouton, analogue à celui du vase de Lapaya, *fig. 21*. Sur la panse, en général d'un côté seulement — celui de la tête en relief, — les aryballes présentent presque toujours un décor peint qui, à peu près constamment, consiste dans des ornements géométriques. Très fréquemment, dans les régions les plus différentes, cette ornementation peinte des aryballes est celle de notre spécimen de Pucará, c'est-à-dire une rangée verticale de losanges au milieu, et, des deux côtés, des lignes horizontales renfermant d'autres figures géométriques, comme de petits triangles, etc. Quelquefois cette dernière ornementation latérale est remplacée par une peinture en échiquier, d'autres fois par des figures pinnées, composées d'une ligne droite, perpendiculaire, de laquelle sortent, des deux côtés, d'autres lignes formant un angle de 45 degrés, dirigées vers le haut et souvent terminées par des cercles ou par des points. Ce dessin fait l'impression de la reproduction schématique d'une plante à nombreuses branches terminées en fleurs. Les figures curvilignes ou représentant des hommes ou des animaux sont rares sur les aryballes. La dimension des aryballes varie de 10 centimètres jusqu'à plus d'un mètre de hauteur, mais la plupart ont de 20 à 35 centimètres.

Étant donnée l'importance des *aryballes* comme caractéristiques de l'archéologie de l'ancien empire incasique, il con-

vient de présenter ici un aperçu de leur distribution géographique.

Commençons par le Nord, avec la République de l'Équateur. Dans ce pays, on a trouvé des aryballes dans tout l'Entre-Sierras, mais surtout au sud de Quito. MM. Stübel et Reiss (**340**, I, pl. 7, fig. 1, 3) reproduisent un aryballe de Quito, de 0m 25 de hauteur, et un autre d'Achupallas, de 0m 18 de hauteur. Les deux sont pourvus de la tête de puma stylisée en relief et d'ornements géométriques peints : losanges en bandes verticales. L'abbé González Suárez (**149** : atlas pl. XL, fig. 1, et texte p. 165) donne la figure d'un autre aryballe typique de la province d'Azuay. M. G. A. Dorsey (**119**, p. 258, pl. XLII) exhuma deux de ces vases dans une sépulture de l'île de La Plata. Il reproduit l'un, de forme typique, à ornementation géométrique peinte consistant en bandes verticales et en figures pinnées; tête de puma en relief, typique. Le Dr Seler (**326**, pl. 48, fig. 20) figure également un aryballe typique, d'Ibarra, au nord de Quito. Sur ce vase sont peintes, au milieu, plusieurs bandes verticales, contenant de petits losanges, et, des deux côtés de ces bandes, les ornements pinnés que nous avons mentionnés. M. Anatole Bamps (**50**; p. 113, 114, 117, 118, 124; pl. II fig. 1, III, IV fig. 4 et 6, VIII fig. 4 et 6, XV fig. 5) reproduit, en couleurs, sept aryballes de la République de l'Équateur. Le spécimen le plus grand provient de Quinjeo (province d'Azuay) et a 0m 61 de hauteur. Ce spécimen n'a pas de dessins peints, mais il est engobé en rouge jusque près de la naissance du goulot. La partie supérieure du vase est de couleur jaune. Cet aryballe est tout à fait typique quant à sa forme et pourvu d'une tête de puma en relief et de petits anneaux évidés de chaque côté de la bouche du vase. Un spécimen (pl. III) provenant de Chordeleg (Azuay), de 0m 385 de hauteur, présente un décor peint très analogue à celui de notre aryballe de Pucará de Lerma. Les autres aryballes que figure M. Bamps sont de petits spécimens, de 0m 14 à 0m 25 de hauteur. L'un provient de la province de Quito et quatre de la province d'Azuay. Tous sont des aryballes typi-

ques, avec des têtes de puma en relief et avec les petits anneaux évidés dont nous avons parlé. Deux de ces aryballes sont décorés, du côté de la tête de puma, avec des dessins géométriques (grecques et losanges), formant une bande horizontale. Trois spécimens n'ont pas de décor peint. Enfin M. Bamps (*ibid.*, pl. iv, fig. 2) figure aussi la moitié d'un grand aryballe cassé, lequel présente des ornements pinnés verticaux. M. Bamps décrit les aryballes sous les noms espagnols de *cántaro* ou *cántaro malta;* le grand spécimen de 0^m 61 de hauteur est dénommé *cántaro guallo.* Ce sont là probablement des noms que l'on donne à ces vases dans l'Équateur. Récemment, en 1906, le Dr Rivet a rapporté de l'Équateur de nombreux aryballes. Excepté un vase de Cañar, ils proviennent tous d'Azuay qui est, après Loja, la province andine la plus méridionale de la république. Cinq aryballes de la province d'Azuay ont de 0^m 18 à 0^m 20 de hauteur, trois autres de 0^m 13 à 0^m 15. Ces huit spécimens proviennent des localités suivantes : Incapirca, Intipata (près Azogues), Biblian, Sinincay (près Cuenca), Guatana (près Cuenca), Sigsig, Cumbe. Trois de ces vases portent des têtes de puma typiques, la bouche et les oreilles étant formées par des lignes creuses; sur trois spécimens, ces organes, ou du moins les yeux, sont désignés par des dépressions formant des points; sur un autre spécimen, ils ne sont pas du tout marqués. Seule, sur un de ces aryballes, la tête de puma est remplacée par un simple bouton. La plupart présentent les deux petits anneaux évidés au-dessous de la bouche du vase et dont parle M. Hamy dans sa définition des aryballes que nous venons de transcrire; dans l'aryballe de Biblian, ces anneaux sont remplacés par de petits boutons. L'ornementation peinte existe seulement du côté où se trouve la tête de puma, sauf un vase, d'un décor peint exceptionnel, et un autre qui n'a pas de décor peint. Les ornements peints consistent en figures géométriques : des grecques, des méandres, des losanges, des rectangles, etc. Sur l'aryballe de Cumbe, on voit les ornements pinnés dont nous avons fait mention. L'aryballe de Cañar a

$0^{m}17$ de hauteur; les yeux et la bouche de la tête de puma ne sont pas marqués; il n'y a pas d'ornementation peinte, mais le devant est engobé en rouge et la tête de puma peinte en blanc; les petits anneaux évasés existent. En dehors de ces vases, M. Rivet a rapporté cinq énormes aryballes, tous de la province d'Azuay (Caldera, Taday, Sajil, Zhumir, Rio Paute); les quatre premiers ont de $0^{m}80$ à $0^{m}90$ de hauteur, celui de Rio Paute, $1^{m}10$. Tous ont une tête de puma typique. Ornementation peinte (seulement sur le devant) : losanges, grecques, méandres, échiquier, etc. Le spécimen de Taday est orné de figures pinnées; celui du Rio Paute est simplement peint, la moitié supérieure du vase en blanc et la moitié inférieure en rouge. Le spécimen de Sajil présente sur le goulot exactement la même ornementation que notre vase aryballoïde de Lapaya, *fig. 21*. Le Musée du Trocadéro possède trois petits aryballes typiques, provenant de Guano, près de Riobamba, dans la province de Chimborazo. Ces pièces sont cataloguées sous les n°s 9761-9763 et appartiennent à la collection Günzbourg.

Au Pérou, c'est aussi surtout dans l'Entre-Sierras que nous trouvons les aryballes. Cependant nous connaissons quelques vases de cette catégorie, provenant de la terre basse, c'est-à-dire de la côte du Pacifique. Quelques-uns correspondent dans presque tous les détails aux aryballes typiques dont nous avons donné la description : ainsi, ceux qui sont catalogués au Musée du Trocadéro sous les n°s 29965, 29967 et 30047-30049, appartenant aux collections Quesnel et Wiener. Pourtant deux de ces pièces s'écartent du type général par une face humaine formée par des lignes en relief et appliquée d'un côté du goulot, les bras de ce même personnage étant également esquissés en relief sur la panse du vase. Mais la plupart des aryballes de la côte du Pérou présentent des différences plus remarquables encore avec le type général. Le Musée du Trocadéro en possède deux, n°s 7051 et 7053, provenant de Moche, près de Trujillo, et appartenant à la collection Drouillon.

L'un d'eux est plus globuleux que les aryballes en général, et l'autre est d'une forme fort modifiée. Deux autres aryballes du littoral péruvien, de la collection Lemoine, n°s 21044 et 21081, noirs, bien lustrés, sont de la forme typique et ont des têtes de puma typiques en relief, mais le décor peint de la panse est remplacé par une ornementation curviligne, gravée. M. Seler (**326**, pl. 15, fig. 14, et pl. 37, fig. 4) reproduit deux aryballes de la côte, appartenant au Musée d'ethnographie de Berlin. Le premier, provenant de Supe, au nord de Callao, a la panse décorée d'ornements horizontaux, peints, formant des méandres. Le second, en terre noire, provient de Lambayeque, au nord de Trujillo. Il présente la même face en relief sur le goulot et les mêmes bras esquissés sur la panse que les aryballes des collections Quesnel et Wiener que nous venons de mentionner. M. Seler (*ibid.*, pl. 36, fig. 9, 11) donne aussi deux aryballes noirs de Huaras, dans la Cordillère Maritime, assez irréguliers, avec des ornements gravés au lieu d'ornements peints. Une partie de cette ornementation consiste en figures d'oiseaux. Au contraire, un aryballe provenant de la côte de Huarmey, situé justement à l'ouest de Huaras, correspond au type général. Ce vase, de 0^m 40 de hauteur, est reproduit par MM. Stübel et Reiss (**340**, I, pl. 10, fig. 9). Les mêmes auteurs (*ibid.*, I, pl. 10, fig. 10) représentent un autre aryballe, provenant de « Pueblo Nuevo », de 0^m 21 de hauteur, sans tête de puma, mais orné d'un serpent en relief qui roule sa queue autour du goulot du vase. Des figures pinnées, de la sorte que nous avons décrite, y font partie de l'ornementation peinte. Il y a au Pérou plusieurs localités dénommées Pueblo Nuevo; il s'agit probablement de celle qui est située dans la province de Pacasmayo, au nord de Trujillo.

Les nombreux aryballes de l'ENTRE-SIERRAS DU PÉROU correspondent presque sans exception dans tous leurs détails à la description qu'on a lue plus haut. La plupart des spécimens ont été exhumés aux environs de Cuzco et du lac Titicaca. Le Dr Hamy (**160**, pl. XXXVII) reproduit un grand aryballe, de

0m 88 de hauteur, provenant d'une grotte funéraire de San Sebastian, près de Cuzco. Ce vase, pourvu de la tête de puma typique, est d'une fabrication très supérieure à celle de notre spécimen de Pucará de Lerma, mais l'ornementation peinte est presque identique dans l'un et dans l'autre. Un second aryballe, figuré dans l'ouvrage de M. Hamy (*ibid.*, pl. XXXVIII, fig. 112), provient de Sacsaïhuaman. Il a 0m 33 de hauteur et correspond tout à fait à la description des aryballes typiques, excepté la tête de puma, aux yeux ronds. En dehors de ces deux aryballes, le Musée du Trocadéro en possède plus de vingt autres provenant de l'Entre-Sierras du Pérou. Les spécimens les plus anciens ont été trouvés par Léonce Angrand à Yucay, à quatre lieues au nord-ouest de Cuzco, et donnés au Musée du Louvre. Longpérier (**218**, p. 94, 109-110) les a décrits sommairement. Une douzaine d'aryballes du haut pays, de 0m 10 à 0m 35 de hauteur, furent rapportés par M. Wiener. Un spécimen de Cuzco, nº 4038, provient de la collection Macedo. Enfin deux de Cumana, sur le Titicaca, nºs 36350 et 36351, de 0m 24 et de 0m 17 de hauteur, y furent trouvés par le comte de Sartiges. Tous ces spécimens correspondent au type général; le seul détail qui présente quelque variation remarquable est la tête de puma, remplacée parfois par un simple bouton. L'aryballe le plus notable du Musée du Trocadéro est un grand vase de la collection Sartiges, également trouvé à Cumana. Cet aryballe a 0m 62 de hauteur, non compris le col, qui est cassé. M. Léon Lejeal (**212**, p. 80 et suiv.) en donne une description détaillée et une bonne figure. La forme est celle des aryballes typiques, mais il y a deux têtes de puma au lieu d'une seule, et le décor est vraiment remarquable, composé de 29 coquilles imitées en relief sur la panse du vase. Ces coquilles sont des reproductions très fidèles d'un bivalve marin, *Spondylus pictorum*, *Chemtz.*, originaire de la côte du Pacifique dans la région équatoriale. Le grand aryballe de Cumana se distingue aussi par une richesse peu commune quant aux couleurs employées dans son ornementation. M. Seler (**326**; pl. 2, fig. 1, 2; pl. 3; pl. 5, fig. 4; pl. 6, fig. 11,

15; pl. 37, fig. 4, 7) reproduit huit aryballes de Cuzco, deux des environs de Puno (Nasacara et Ichu) et deux de Cajamarca, tous appartenant aux collections du Musée d'ethnographie de Berlin. Tous ont la forme typique des aryballes. Seulement l'ornementation peinte varie, mais deux spécimens de Cuzco et celui de Nasacara présentent une ornementation peinte presque identique à celle de l'aryballe de Pucará de Lerma; dans le décor d'un autre se trouvent ces figures pinnées que nous avons décrites. Un autre spécimen de Cuzco a son goulot pourvu d'une face humaine formée par des lignes en relief, semblable à celle de l'aryballe de Lambayeque, mentionné plus haut. Dans un aryballe, également de Cuzco, les ornements peints de la panse sont remplacés par des ornements gravés. Les deux spécimens de Cajamarca sont noirs, mais toujours de formes parfaitement typiques. Tous ces aryballes sont pourvus de la tête de puma caractéristique, à deux exceptions près, où elle est remplacée par des boutons. Au Musée national de Montevideo, j'ai aussi vu plusieurs aryballes typiques, provenant de Cuzco. Enfin, dans l'atlas de MM. Rivero et von Tschudi (**311**, pl. xxxvi), nous voyons un vase aryballoïde avec des figures peintes représentant des oiseaux, des insectes, etc. Ces peintures sont d'un style si différent de celui du décor des autres aryballes, qu'il n'est pas impossible qu'elles soient relativement modernes, appliquées récemment sur un aryballe ancien, comme c'est le cas d'un spécimen rapporté de la République de l'Équateur par le D[r] Rivet.

En Bolivie, c'est surtout dans la région du Titicaca qu'on a trouvé des aryballes. Déjà Castelnau (**94**, pl. xii) a donné la figure d'un de ces vases, avec la légende : « Vase conservé dans le Musée de La Paz (Bolivie) ». Il n'y a pas d'indication sur la localité, mais probablement ce spécimen provient de la Bolivie. C'est un aryballe parfaitement typique, dans lequel les figures pinnées font partie de l'ornementation peinte. Le Musée du Trocadéro possède deux aryballes de Copacabana, près de Tiahuanaco, n[os] 4025 et 4026, rapportés par M. Ber. Tous

deux ont environ 0m 35 de hauteur et sont de formes et décor typiques, mais le n° 4025 présente sur le col une face humaine esquissée au moyen de lignes en relief, comme les spécimens de Cuzco, Lambayeque, etc., décrits plus haut. Ce dernier aryballe a été figuré et décrit par M. Hamy (**160**, pl xxxviii, fig. 113). La Mission Française a rapporté un aryballe de Tiahuanaco, d'une céramique très fine, avec des ornements peints sur fond jaune, surtout en noir, mais comprenant aussi quelques lignes rouges. Ce vase a 0m 38 de hauteur, non compris le goulot qui manque. Il présente la tête de puma habituelle, en relief, et, du même côté, un décor peint en échiquier, interrompu au milieu par une rangée verticale de losanges, encadrée de lignes verticales rouges. A l'envers, il n'y a pas de décor. La partie méridionale de la Bolivie est archéologiquement presque inconnue; quand ce pays sera exploré, très probablement on y trouvera aussi des aryballes.

Passons à la République Argentine. De Surugá, localité de la Puna de Jujuy, mais dont je ne connais pas la situation précise, le Dr R. Lehmann-Nitsche (**210**, p. 45, pl. v B 13) décrit et figure un vase qui doit être classé comme aryballe, quoiqu'il soit d'une facture plus grossière que les aryballes péruviens, et l'ornementation peinte est différente, présentant cependant cela de commun avec la plupart de ces vases, que ce décor existe seulement d'un côté. La forme du vase et des anses est la même que celle des aryballes en général. La tête de puma est remplacée par un bouton. Le vase a 0m 22 de hauteur, non compris une partie du col qui manque. En avançant vers le Sud, vient ensuite notre spécimen de Pucará de Lerma, typique, mais d'une fabrication un peu plus grossière que celle des aryballes péruviens. Nous avons également décrit, page 237, *fig. 21-24*, plusieurs vases provenant de Lapaya, dans la Vallée Calchaquie, plus ou moins aryballoïdes, quoique présentant certaines modifications. Virchow (**372**, p. 375, pl. vii, fig. 1) décrit et reproduit un aryballe de 0m 40 de hauteur, « de la région calchaquie », sans indication plus précise de localité. Ce vase est

un aryballe parfaitement typique, dont l'ornementation peinte comprend des bandes verticales et aussi des figures pinnées. M. Ambrosetti (**28**, p. 21, pl. II, fig. 37) reproduit un fragment d'aryballe, d'Antofagasta de la Sierra, et dit avoir trouvé un autre de ces vases à Colomé (Molinos). M. de La Vaulx (**366**, p. 175) a trouvé un petit aryballoïde grossier, sans décor, à El Bañado, près de Quilmes, dans la Vallée de Yocavil. Ce vase porte au Musée du Trocadéro le n° 47 837. Jusqu'à la province de San Juan, on trouve des vases ressemblant aux aryballes, quoique modifiés. L'un de ces vases, à fond conique, mais plus globuleux que les aryballes en général et dépourvu de la tête de puma en relief, est figuré par M. D. S. Aguiar (**6**, p. 45).

Au Chili, on a aussi découvert des aryballes. M. J. T. Medina (**234**, fig. 211) en reproduit un spécimen exhumé à Freirina, localité qui a fourni tant d'objets de style péruvien. C'est un aryballe bien typique, dont le décor peint est presque identique à celui de l'aryballe décrit par M. Virchow.

Tous les vases que nous avons énumérés ont exactement la même forme et le décor est analogue, souvent identique, sur des spécimens exhumés dans des pays si éloignés l'un de l'autre comme la République Argentine et l'Équateur. On n'en saurait douter : les aryballes sont caractéristiques de l'archéologie de l'ancien empire des Incas, et les vases de ce genre qui ont été découverts dans la région diaguite constituent une nouvelle preuve en faveur de l'opinion que la culture diaguite faisait partie intégrante de la civilisation péruvienne.

Quant à la destination des vases auxquels nous avons appliqué le nom d'aryballes, une pièce conservée au Musée du Trocadéro nous fournit un renseignement précieux. C'est un groupe en argent catalogué sous le n° 4056 et trouvé par M. Wiener dans une grotte à Sacsaïhuaman. Wiener (**377**, p. 588) en donne une figure très réduite, et Hamy (**160**, pl. LIII, fig. 150), une belle phototypie en grandeur naturelle. Cette pièce porte comme étiquette : « Groupe en argent. Un Inca et deux serviteurs qui lui présentent à boire et à manger ». En effet, l'un des servi-

IMPRIMERIE NATIONALE.

leurs porte dans la main un arybaIle typique, tandis que l'autre, une femme, présente un plat qui devait contenir un mets. La présence de l'arybaIle dans ces circonstances semble bien démontrer que ces vases étaient simplement destinés à contenir des boissons. Ils doivent avoir fait partie de la vaisselle de luxe des gens riches, dans tous les différents pays où s'étendait l'empire incasique. Seulement les grands aryballes, d'environ 1^{m} de hauteur, ne peuvent pas avoir été employés pour le service courant; ces énormes vases servaient probablement à conserver les boissons et spécialement la *chicha*.

Autres objets. — Dans un autre endroit de la hacienda de M. Isasmendi se trouvaient les trois pièces représentées par la *fig. 45*. Leurs diamètres respectifs sont : *a*, $0^{m}135$; *b*, $0^{m}226$; *c*, $0^{m}161$. Elles sont d'une poterie rouge, lisse, bien cuite. Les cassures de l'écuelle *b* montrent une pâte fine, grisâtre, et l'on voit que la belle couleur rouge de la pièce a été obtenue en engobant la surface, avant la cuisson, avec une matière contenant probablement de l'ocre rouge. La tête de canard qui forme l'anse du plat *a* est bien modelée; les yeux et les narines sont assez prononcés.

L'objet *fig. 44 a,* en quartzite gris verdâtre assez dur, s'est rencontré non loin de ces poteries; c'est la moitié d'un instrument ayant servi à broyer du maïs ou d'autres grains sur une pierre plate. La longueur du fragment est de $0^{m}225$; celle de l'instrument entier devait être d'environ $0^{m}50$. La hauteur de la surface cassée est de $0^{m}110$, la largeur maximum $0^{m}097$. La coupe (*d*) de ce broyeur n'est pas tout à fait symétrique, ce qui devait faciliter son emploi, qui consistait à en faire alternativement monter et descendre les extrémités. On voit encore, dans les chaumières, broyer le maïs de la même façon, mais les Indiens actuels ne travaillent plus la pierre comme leurs ancêtres, ils se contentent d'une pierre roulée quelconque prise dans le ruisseau voisin; cependant ils se servent des broyeurs anciens lorsqu'ils en trouvent. L'instrument de la même espèce

acquis à Rinconada et reproduit *fig. 155* était en usage dans la hutte d'un Indien. Ces broyeurs de pierre existent dans les parties les plus différentes de l'Amérique du Sud. Le Musée du Trocadéro en possède un beau spécimen (n° 5102 du catalogue ayant presque la même forme et provenant du Rio Içà (Colombie).

La *fig. 44 b, c* représente deux poteries trouvées sur un autre point de la propriété de M. Isasmendi. La première est d'une terre cuite noirâtre; elle a 0^{m} 15 de longueur. Le diamètre intérieur du goulot est de 0^{m} 09. L'ornementation consiste en trois lignes en relief interrompues par des traits graves transversalement. Dans la Puna, les Indiens fabriquent encore en terre cuite des récipients de cette forme, mais plus grands; ils sont employés pour griller le maïs jusqu'à ce qu'il devienne parfaitement dur et sec. Ce *maiz tostado* est l'une des principales provisions de voyage des Indiens.

La *fig. 44 c* est une écuelle noire en terre cuite très bien lustrée, engobée de plombagine. Son diamètre maximum est de 0^{m} 158.

Près de ces dernières poteries a été trouvée une autre petite écuelle contenant un ciseau et un poinçon (?) en cuivre (*fig. 42 a* et *b*).

Le régisseur de la hacienda de M. Isasmendi m'a assuré que l'on découvrait fréquemment des ossements humains dans les champs, ce qui est très vraisemblable.

A quelques mètres de la maison d'habitation de la hacienda El Carmen, j'ai fouillé, en 1901, quelques tombes formées de murs circulaires en pierre sèche, de quelques décimètres de profondeur et d'un peu plus d'un mètre de diamètre. Chaque sépulture contenait un ou deux squelettes dans un état tel, qu'il n'était pas possible de retirer les os de la terre sans qu'ils tombassent en poussière.

CARBAJAL[1].

Quelque temps avant ma visite à cette hacienda, son propriétaire, que j'ai déjà nommé en décrivant la collection de Lapaya, avait fait des fouilles sur l'emplacement d'une vieille construction, à quelques centaines de mètres à l'est de sa maison. Il y avait remué 400 à 500 mètres cubes de terre pour chercher des trésors imaginaires.

Les murs en pierre de cette ruine, tracés en lignes trop droites pour être indiens, sont disposés de la même manière que ceux des haciendas du pays au temps de l'occupation espagnole : une grande cour entourée d'un mur; d'un côté, un bâtiment contenant neuf chambres dont cinq formant façade et quatre disposées en deux ailes, deux de chaque côté. Pour une personne habituée à voir des ruines préhispaniques, cette construction a un air tellement espagnol que je suis convaincu qu'elle n'est pas indienne.

Le croquis *fig. 40* montre la disposition des ruines et les tranchées de 2 mètres de profondeur, ouvertes par les chercheurs de trésors. Ceux-ci m'ont donné des renseignements précis sur les trouvailles faites, et j'ai pu, en continuant les fouilles, recueillir quelques objets.

Il est vraiment extraordinaire de rencontrer dans cette construction d'une apparence si espagnole un atelier d'objets en pierre sculptée, sans nul doute d'origine indienne.

A l'endroit marqué *A*, à plus d'un mètre de profondeur, on avait trouvé une trentaine de pierres de diverses dimensions, travaillées suivant une forme cylindrique, les bords arrondis comme le sont certains fromages. Une de ces pierres de dimensions moyennes, $0^{m}\,164$ de diamètre et $0^{m}\,090$ d'épaisseur au milieu, est représentée par la *fig. 46 e*. Il y en avait du double de cette grandeur et de plus petites. MM. Stübel et Reiss (**340**, I,

[1] Voir la planche XX, insérée après la page 310.

pl. 18, fig. 24) reproduisent une pierre de Tarapacá, de la même forme, en granit, mais de dimensions plus petites : 0m 13 de diamètre. J'en ai trouvé une semblable à Sayate (Puna de Jujuy), voir la *fig. 118 b.* M. von Ihering (**179**, p. 4, fig. 6) représente une autre pierre de la même forme, moderne, provenant de Itanahem (Rio Grande do Sul) et qui y était employée par les Indiens pour broyer du sel, du poivre et des drogues. D'après M. B. C. de Almeida Nogueira (**9**), le nom donné en guarani à ces pierres est *ita-yeré* « pierre tournante », ce qui démontre qu'elles étaient employées comme broyeurs. Il existe aussi des pierres de cette forme en Amérique du Nord. M. C. C. Abbott (**1**, p. 342) en figure une, du New-Jersey.

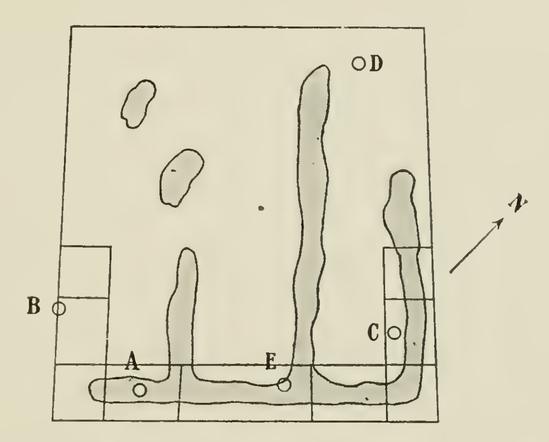


Fig. 40. — Plan de la ruine de Carbajal. — Échelle : 1/1.000. (Tranchées en gris.)

En *B*, contre les fondations du mur, à 0m 50 de profondeur, ont été trouvés une vingtaine de petits mortiers taillés, dont l'un est représenté *fig. 46 c*; il a 0m 10 de diamètre extérieur. Rivero et von Tschudi (**311**, atlas, pl. XXX) reproduisent une pièce péruvienne semblable, en « marbre jaspé ». Les objets en pierre de cette forme sont communs au Pérou et en Bolivie.

Les pierres en forme de « fromage » et les petits mortiers proviennent tous de la même roche : un calcaire zoné couleur blanc jaunâtre, translucide, compact, d'un assez joli aspect.

En *B*, il y avait beaucoup de morceaux de cette roche où l'on voyait encore les traits d'une taille commencée (*fig. 46 f*,

b, a). Tout ceci démontre donc que nous nous trouvons en présence de l'atelier d'un Indien peut-être au service des Espagnols, habitants de la maison au premier temps de l'arrivée des Européens dans la vallée.

La petite pierre à surface concave, *fig. 46 d*, a été trouvée au même endroit que les mortiers et provient de la même roche.

En *C* (*fig. 40*) se trouvait le grand mortier en grès rouge, *fig. 47*, de $0^m 48$ de longueur. C'est un bloc naturel où l'on a creusé une concavité qui présente une surface lisse et polie. Deux grands mortiers de la même sorte se trouvaient à côté de celui-ci.

Dans la cour, près du mur, au fond (*D* sur la *fig. 40*), les chercheurs de trésors avaient trouvé un squelette, ayant la position étendue, avec un vase en terre cuite auprès de lui, ce qui semble démontrer que c'était un Indien, car les Espagnols n'enterraient pas de vases avec leurs morts.

Mais la trouvaille la plus curieuse faite par le propriétaire de Carbajal dans ces ruines est un énorme dépôt de petits cailloux roulés qui se trouvait au point *E*, à $0^m 30$ ou $0^m 40$ au-dessous du sol. Ces petits cailloux, choisis avec soin comme ceux dont les enfants se servent pour jouer, étaient de toutes les couleurs, blancs, jaunes, roses, verts, bruns, la plupart en quartz, tous à peu près de la même grandeur : de 3 à 5^{cm} de diamètre. Mon hôte me fit voir huit grands sacs de ces cailloux qu'il avait recueillis et qui devaient bien peser ensemble $2,000^{kg}$ au moins. Il croyait que c'étaient des pierres précieuses et il avait l'intention de les emporter à Buenos-Aires, pensant en retirer un prix élevé. Il était si épris de ses cailloux, qu'il ne voulut pas m'en donner un seul, et, lorsque je lui dis que c'étaient des pierres très communes, il crut que je parlais ainsi pour le tromper.

Plusieurs années de travail avaient dû être nécessaires au collectionneur primitif pour réunir cette énorme quantité de cailloux, car les roches de presque toute la région sont des roches métamorphisées d'une couleur grisâtre; les filons de quartz sont rares et les rivières ne contiennent que très rare-

ment des cailloux quartzeux de jolies couleurs. Le but dans lequel cette collection avait été faite est une énigme. C'est la première fois que j'ai entendu parler d'un tel dépôt dans des ruines de l'Amérique du Sud.

On pourrait cependant, à ce sujet, citer un passage de Garcilaso (**140**; l. I, c. IX; fol. 9), suivant lequel certains habitants de l'empire incasique « adoraient les cailloux de diverses couleurs qu'il y avait dans les rivières et les ruisseaux » (*Así adoraban... guijarros y piedrecitas, las que en los rios y arroyos hallaban de diversos colores como el jaspe*).

TINTI.

A 7 kilomètres environ du sud-ouest du village actuel de Rosario de Lerma, et à peu près à la même distance au nord-ouest de l'habitation de la hacienda de Carbajal, se trouvent les ruines d'un village préhispanique, appelé Tinti par les indigènes.

Dans une plaine, fermée au sud par de hautes montagnes et au nord par des collines et des *barrancas* qui la séparent du reste de la Vallée de Lerma, on voit les emplacements de 150 habitations environ. Une petite rivière sillonne cette plaine : c'est elle qui a formé les barrancas. Il n'y a qu'un seul accès facile à la petite plaine de Tinti : du côté est. Dans toute autre direction, les montagnes, les collines et les barrancas facilitent la défense du village contre l'invasion d'un ennemi.

Les habitations de Tinti sont composées de chambres et de grands enclos que nous pouvons appeler des « cours ». Le plan *fig. 48* montre la disposition d'une de ces constructions dont chacune devait former la demeure d'une famille. On y voit deux grandes chambres, presque carrées, de $8^m \times 7^m$ et de $9^m \times 5^m$, accédant sur une cour plus ou moins rectangulaire de $25^m \times 16^m$. Ces chambres sont pourvues de portes vers la cour, mais celle-ci ne présente aucune ouverture communiquant avec l'extérieur. Un petit mur isolé forme une sorte de loge à côté de la chambre

située au coin ouest de la cour. Les murs qui entourent cette cour continuent vers le Nord-Ouest. Dans le plan, ils sont interrompus en *a* et en *b*, mais leur tracé continue beaucoup plus loin, et ils semblent avoir formé un autre grand enclos, qui arrivait jusqu'à l'habitation suivante, composée, comme celle qui nous occupe, d'une cour et de chambres.

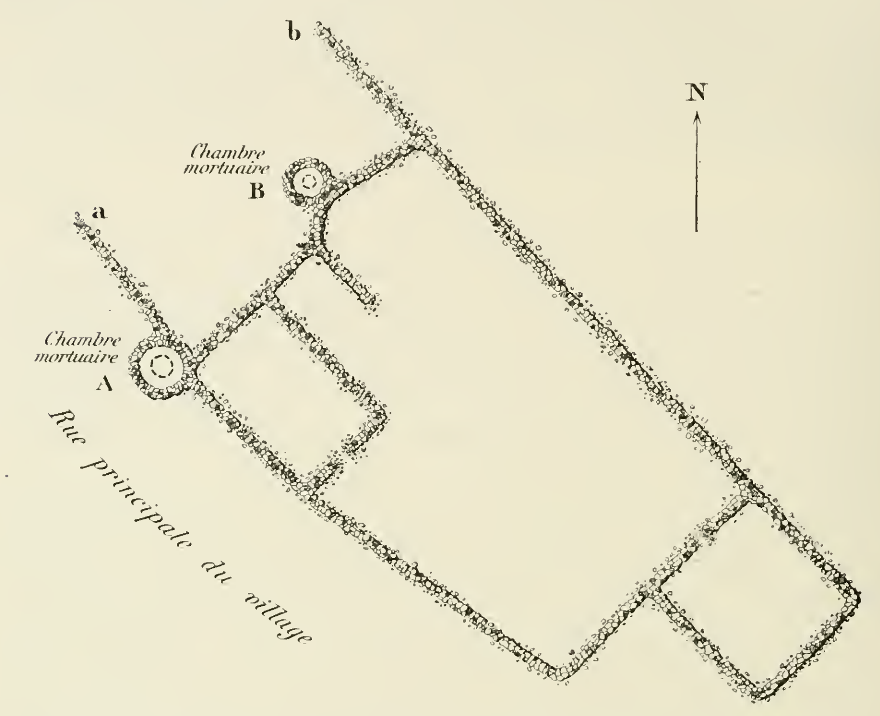


Fig. 48. — Tinti. Plan d'une habitation du village préhispanique. — Échelle : 1/400.

Les murs sont construits en pierre sèche. Leurs restes atteignent actuellement un peu plus de 0m50 de hauteur. Il est difficile de discerner leur largeur originelle, car on ne distingue pas les pierres écroulées de celles qui occupent encore leur place primitive. Cependant on peut deviner que la largeur a été de plus de 0m 50, mais de moins de 1m. Les fondations peu profondes ne dépassent pas 0m50. Les pierres employées dans la construction proviennent du lit de la rivière voisine.

Ces murs ne peuvent de toute façon avoir été très hauts. Le terrain ne contient pas de matériaux de même taille que celle

Fig. 41. — Pucará de Lerma. Urne funéraire. — 1/4 gr. nat.

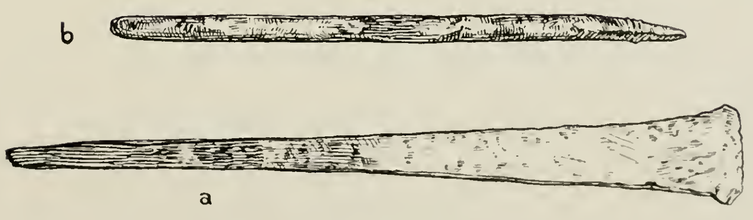


Fig. 42. — Pucará de Lerma. Ciseau et poinçon en cuivre. — 2/3 gr. nat.



Fig. 43. — Pucará de Lerma. Aryballe. — 1/4 gr. nat.

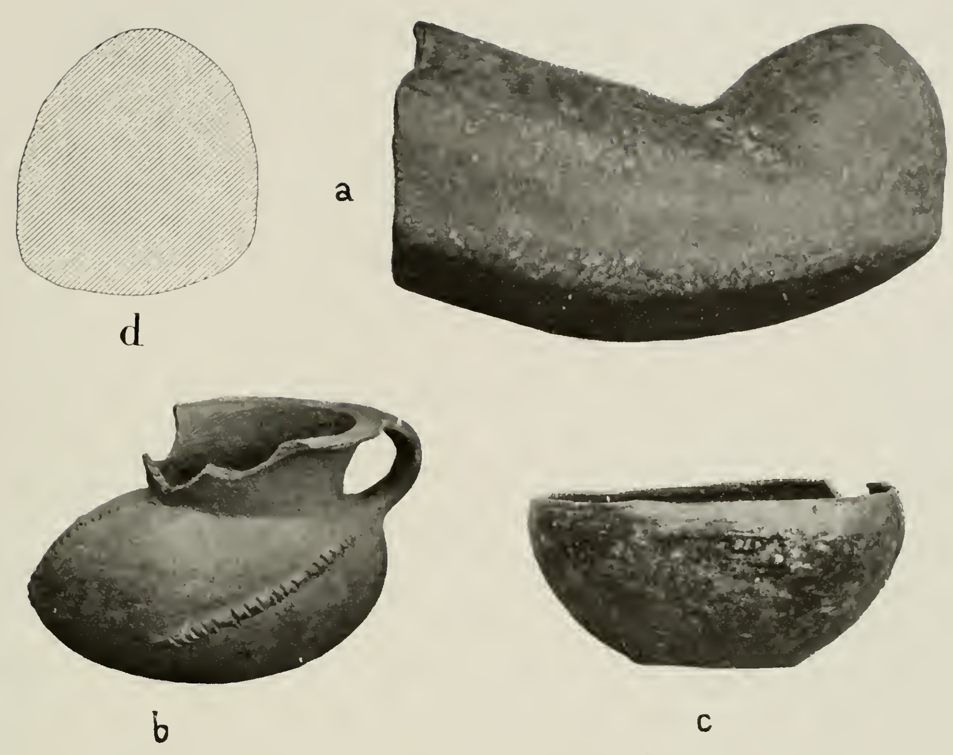


Fig. 44. — Pucará de Lerma. Broyeur en pierre et poteries (*d*, coupe du broyeur).
1/3 gr. nat.

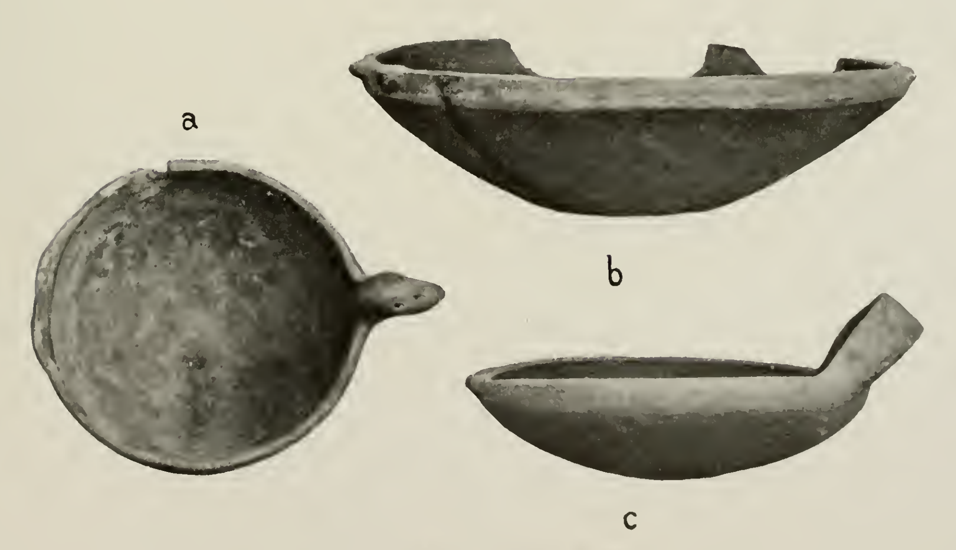


Fig. 45. — Pucará de Lerma. Poteries. — 1/3 gr. nat.



Fig. 46. — Carbajal. Petit mortier et autres pièces en calcaire zoné. Pierres à taille commencée, de la même roche. — 1/3 gr. nat.



Fig. 47. — Carbajal. Mortier en grès rouge. — 1/4 gr. nat.

des constructions, et les pierres écroulées ont dû, pour la plupart, rester près des murs auxquels elles appartenaient. Dans le voisinage n'existe aucune maison moderne pour l'édification de laquelle on pourrait avoir recueilli les pierres des ruines. Par conséquent, il est facile de calculer le nombre de pierres parsemées sur le sol aux environs de chaque construction. Or ce calcul donne comme résultat que les murs ne doivent avoir eu qu'environ un mètre de hauteur. On en arrive, par suite, à supposer que seule la partie inférieure des murs aurait été bâtie en pierre, tandis que la partie supérieure était construite en bois recouvert de chaume ou de peaux. La toiture devait être également faite de l'un ou l'autre de ces matériaux. L'examen des ruines préhispaniques de ces régions suggère, du reste, presque toujours des réflexions semblables.

A Tinti, ce qui attire surtout l'attention, ce sont les sépultures ou chambres mortuaires à demi souterraines, annexées à la plupart des habitations. Sur le plan *fig. 48* on voit deux de ces chambres, *A* et *B*, cylindriques, bâties en pierre sèche, avec plus de soin, semble-t-il, que les murs des habitations et de la cour. Le sol est pavé de pierres plates. Les murs sont revêtus intérieurement d'autres dalles en schiste, formant un autre cylindre, dans lequel se trouvent les cadavres. Ce cylindre est couvert d'une dalle également en schiste. La hauteur des cylindres intérieurs est de 0^{m} 70 environ; le diamètre intérieur de la chambre *A* est de 0^{m} 65, celui de la chambre *B* de 1^{m}. Les pierres plates qui servent de couvercles sont à quelques centimètres au-dessus du niveau du sol. La chambre *A* contenait un squelette, la chambre *B*, deux; mais ils étaient si mal conservés, qu'il m'a été impossible de les recueillir. Les cadavres avaient certainement été placés dans la position assise, étant données les dimensions des sépultures. De nombreux fragments de poterie grossière, avec quelques traits gravés comme seul décor, les accompagnaient. Cette poterie avait probablement été fracturée par la pression de la terre; je n'ai pu avoir entière qu'une petite écuelle, *fig. 49*. Elle est de 0^{m} 165 de diamètre

maximum, poterie grisâtre, un peu plus fine que les autres débris.

Le village de Tinti est traversé, de l'Est à l'Ouest, par une large rue courbe, bordée de chaque côté de constructions semblables à celle que je viens de décrire. Derrière ces deux rangées de maisons s'étendent encore beaucoup de ruines d'autres maisons situées à quelque distance l'une de l'autre, tandis que celles de la rue principale se touchent presque. Toutes ces constructions présentent les mêmes chambres, parfois trois ou quatre, groupées autour d'une cour plus ou moins trapézoïdale; presque toujours des chambres mortuaires cylindriques y sont annexées.



Fig. 49. — Tinti. Écuelle en terre cuite. — 1/3 gr. nat.

La petite rivière traversant Tinti descend des montagnes nommées Cumbres del Obispo. Elle forme dans ces montagnes la Quebrada de los Manzanos, dans laquelle se trouve un autre village préhispanique. Je n'ai pas eu l'occasion de le visiter, mais on m'a informé qu'il occupe des hauteurs inaccessibles de manière à former une place forte. Peut-être ce village a-t-il appartenu aussi aux anciens habitants de Tinti. Ceci nous donnerait un exemple de ces doubles résidences des Indiens andins: l'une fortifiée, sur les hauteurs; l'autre près des cultures, dans la vallée. Dans la région diaguite, on constate souvent ce cas qui est également mentionné par les historiens de l'ancien Pérou. Ainsi, suivant Cieza de Leon (**101**; c. XCIX, C; p. 442-443), les Collas avaient des villages avec des cultures dans la plaine, et des places fortes sur la montagne, où ils se retiraient en temps de guerre. Sur les Pacajes spécialement, Don Pedro de Mercado de Peñaloza (**236**, p. 62) donne des renseignements identiques.

RUINES PRÉHISPANIQUES

DANS D'AUTRES PARTIES DE LA VALLÉE DE LERMA.

De Salta, j'ai fait une excursion à un endroit nommé El Prado, situé au pied des montagnes, à environ 15^{km} au sud-ouest de la ville. On voyait là, sur une colline, de nombreux vestiges de murs en *pirca* dans un très mauvais état de conservation, et presque rasés. Quelquefois il était même presque impossible d'en restituer le tracé. Ces murs formaient des clôtures rectangulaires de 10 à 30^{m} de côté, alternant avec d'autres traces d'enclos circulaires ayant jusqu'à 10^{m} de diamètre. Les ruines d'El Prado présentent quelque analogie avec celles de Tinti, mais elles sont beaucoup moins bien conservées. Les fouilles que j'y pratiquai ne donnèrent aucun résultat.

A Silleta, au pied des montagnes, un peu au nord de l'embouchure de la Quebrada del Toro, on voit de nombreuses traces de *pircas*, mais très mal conservées. La population de cet endroit était certainement très nombreuse au temps préhispanique.

Sur le sommet de l'une des montagnes qui bornent la vallée, au nord-est de la ville de Salta, à une distance de 6 ou 7^{km} de celle-ci, il y a aussi des traces de murs en terrasses.

D'après des informations dignes de foi, il existe des ruines d'une grande étendue à Viñaco, à 8^{km} au sud de Zuviría, point terminus du chemin de fer de la Vallée de Lerma. Je n'ai pu visiter ces ruines, mais, d'après les descriptions qui m'en ont été faites, elles doivent provenir d'un village ancien assez considérable, à peu près dans le genre de Tinti.

A La Cañada, j'ai vu beaucoup de traces de *pircas* rasées.

Dans les montagnes, derrière Chicoana, est également situé un village ancien, sorte de place forte, d'après les descriptions données.

RÉSUMÉ.

Les vestiges préhispaniques de la Vallée de Lerma sont très hétérogènes. Ils proviennent sans doute de plusieurs époques et de plusieurs peuples différents. La plupart des objets exhumés dans les environs de Pucará et d'autres pièces que j'ai vues, provenant de Silleta et de Rosario de Lerma, dénotent la même origine que les antiquités appartenant à l'ancienne culture de la région diaguite. Mais aucune des ruines que j'ai examinées ne peut avec certitude être rapportée à cette culture. Tinti y appartient peut-être, mais la poterie rencontrée dans les deux tombeaux que j'y ai fouillés est inférieure à celle de la région diaguite, et, comme je n'y ai pas trouvé de pièces décorées, il est impossible d'en tirer des conclusions. Je n'ai pu visiter les ruines de Viñaco et de Chicoana, et je ne sais pas si elles peuvent être classées comme diaguites. Les ruines d'El Prado sont plus primitives et probablement plus anciennes que celles de Tinti et qu'également celles de la région diaguite en général. Quant aux tumulus de Pucará, il est impossible de les classer, car ils sont uniques dans l'archéologie sud-américaine et ne présentent pas de poteries ni d'objets quelconques qui permettent une comparaison avec d'autres antiquités de ces régions. Si l'urne *fig. 41,* exhumée près de ces tumulus, provenait de leurs constructeurs, les tumulus seraient diaguites, mais le rapport qui existe entre cette urne et les tumulus n'est pas du tout déterminé. Enfin les sépultures dans des urnes, d'El Carmen, de La Cañada et de Carbajal, sont, comme nous l'avons démontré, d'une origine tout à fait différente des autres vestiges de la vallée.

Suivant Don Pedro Sotelo Narvaez (**253**, p. 150), la Vallée de Lerma était, à l'époque de la conquête espagnole, habitée par 1,500 Indiens, dont la plupart étaient des « Lules, quoiqu'ils cultivassent la terre et eussent des troupeaux ». Narvaez (*ibid.*, p. 148, 149) applique en général le nom « Lules » à certaines tribus

nomades et sauvages (« *alárabes* ») des plaines de Santiago del Estero et de Tucuman. Nous devons par suite supposer que ses Lules de la Vallée de Lerma appartenaient à ces mêmes Lules nomades et s'étaient établis dans cette vallée, ayant adopté la culture et l'élevage. Selon le même auteur, des Indiens de la Vallée Calchaquie et de la « Cordillère », c'est-à-dire de la Puna, descendaient (*bajaban*) aussi dans la Vallée de Lerma, probablement pour échanger leurs produits contre ceux de cette vallée et contre d'autres provenant des plaines voisines. Les renseignements de Narvaez paraissent confirmés par un passage d'Oviedo y Valdez (**280**; l. XLVII, c. III; t. IV, p. 263), suivant lequel Almagro trouva, en 1536, tout le territoire dévasté, depuis Jujuy jusqu'aux limites « d'une autre province dite Chicoana », sans doute l'actuelle Vallée Calchaquie, comme nous le démontrerons plus loin, en traitant les itinéraires d'Almagro et de Matienzo. Selon Oviedo, des « Juris *alárabes* » avaient dévasté cette contrée, située entre Jujuy et la Vallée Calchaquie et qui ne pouvait être autre que la Vallée de Lerma[1]. Nous avons déjà signalé, pages 41 et 55, le sens que les différents auteurs anciens donnent aux noms « Juris » et « Lules » et l'ambiguïté de leurs définitions. Les Lules de Narvaez sont sans doute identiques aux Juris d'Oviedo, et ainsi les renseignements de ces auteurs nous apprennent que la Vallée de Lerma aux temps de la conquête était habitée par des Indiens sauvages et nomades des plaines qui, peu de temps auparavant, avaient chassé de cette vallée les habitants antérieurs, Indiens plus civilisés, lesquels ne peuvent être que les Diaguites qui y ont laissé de

[1] Oviedo ne s'exprime pas avec beaucoup d'exactitude. D'abord (page 263), il semble comprendre la « province de Chicoana » ou Vallée Calchaquie parmi les régions dévastées et dépeuplées par les invasions des « Juris »; mais plus loin (p. 264) il dit expressément que ce n'était que jusqu'à la frontière de cette province que le pays était dévasté et (p. 265) que les habitants de la « province de Chicoana » cultivaient beaucoup de maïs et avaient de nombreux troupeaux de lamas. Il est donc certain que la Vallée Calchaquie n'était pas comptée parmi les régions désolées par les Juris. L'ambiguïté d'Oviedo a induit en erreur le D[r] ten Kate (**343**, p. 5), qui semble croire que les ruines de la région diaguite en général se trouvaient déjà dans cet état quand les Espagnols y arrivèrent.

nombreux vestiges. Mais, avant les Diaguites, la vallée a été occupée par un autre peuple, d'un développement artistique beaucoup inférieur aux Diaguites, peuple qui enterrait ses morts dans des urnes grossières et qui était, je crois l'avoir démontré, un peuple tupi-guarani ou, en tous cas, un peuple immigré du centre du Brésil. Ces faits et la situation de la Vallée de Lerma qui l'indique naturellement comme centre de commerce entre tant de régions différentes nous donnent l'explication de l'hétérogénéité des vestiges archéologiques qu'on y trouve.

QUEBRADA DEL TORO

LA QUEBRADA DEL TORO.

La Quebrada del Toro est un long et étroit ravin qui conduit des Salinas Grandes, dans la partie sud du haut plateau de la Puna de Jujuy, à la Vallée de Lerma. Cette quebrada a une longueur de 150^{km} et une largeur variable de 100 à 1,000^{m}. Les montagnes qui servent de parois au ravin sont tantôt escarpées, presque perpendiculaires, tantôt arrondies par l'érosion, toujours tellement à pic qu'il est difficile d'y monter, excepté aux endroits où des torrents ont formé des ravins latéraux. La *fig.* 77 montre une des parties les plus larges de la Quebrada del Toro, immédiatement au sud de sa jonction avec la Quebrada de las Cuevas, à Puerta de Tastil. La vue *fig.* 76 est prise du même point, mais vers le Nord. On y voit la jonction même, avec l'embouchure de la Quebrada de las Cuevas à gauche et la continuation de la Quebrada del Toro à droite. Les montagnes de cette partie de la quebrada sont arrondies. Les photographies *fig.* 50 et 51 sont prises à un autre endroit, Golgota, où les montagnes sont presque à pic.

Les montagnes des deux côtés de la Quebrada del Toro, et aussi celles de la Quebrada de las Cuevas, sont composées d'un quartzite schistoïde très plissé dont les couches tordues démontrent la forte pression qu'elles ont dû subir, lorsque l'état actuel du relief du pays s'est formé. Du côté ouest de la Quebrada del Toro, de Golgota à Tastil, le quartzite est en partie couvert de couches puissantes d'un grès ferrugineux tendre, se rapprochant presque de ce que l'on appelle du grès psammite.

Le col, au pied du Nevado del Chañi, où commence la Quebrada del Toro, nommé l'Abra del Palomar, est situé à 3,600^{m} d'altitude, et Rio Blanco, embouchure de la quebrada dans la Vallée de Lerma, à 1,450^{m}. Les eaux venant du Chañi et d'autres montagnes environnantes se réunissent d'abord dans

IMPRIMERIE NATIONALE.

un grand marais (*ciénega*), à Tres Cruces, et vont de là dans trois petits lacs, les Lagunas del Toro, à 3,334^{m} d'altitude. Les eaux s'infiltrent ensuite et passent sous terre jusqu'à un endroit appelé Ojo de Agua, non loin des ruines préhispaniques de Morohuasi. Là commence le Rio del Toro qui coule au fond de la quebrada jusqu'à la Vallée de Lerma où il se jette dans le Rio Arias, affluent du Rio Pasaje ou Juramento qui, sous le nom de Rio Salado, traverse les plaines et rejoint le Rio Paraná. Le Rio del Toro n'est qu'un torrent presque à sec; seulement, à l'époque des crues, la rivière franchit les bords, recouvre une bonne partie de la quebrada et empêche le passage des voyageurs, quelquefois pendant plusieurs jours.

La végétation spontanée du sol est composée de quelques arbustes, de plantes aquatiques, et même, en quelques endroits, de petits gazons près de l'eau. C'est à peine si un troupeau d'ânes ou de lamas y trouve de quoi brouter pendant une halte. Les pentes des montagnes ont une végétation très pauvre : des touffes de graminées au milieu des pierres et de broméliacées grisâtres qui adhèrent comme des lichens aux rochers. On ne voit pas d'arbres au nord de Golgota, excepté quelques saules cultivés (*Salix Humboldtiana, Willd.*). Les arbres entourant la maison de Golgota, *fig. 50,* sont des saules de cette espèce. Les derniers se trouvent à Candelaria, au nord de Puerta de Tastil. Dans les quebradas latérales de la partie inférieure de la Quebrada del Toro, la végétation suffrutescente est un peu plus prospère; par exemple, dans la Quebrada de las Cuevas, entre Puerta de Tastil et Tastil, il y a d'assez nombreux arbustes et quelques arbres ayant jusqu'à 3 ou 4^{m} de hauteur. Dans la Quebrada de las Capillas, il y a même des *viscotes* (*Acacia Visco, Griseb.*), arbres de 8^{m} de hauteur et dont le tronc a 60^{cm} de diamètre. Ces arbres donnent un assez bon bois de construction; plus en amont de la Quebrada del Toro, le seul bois de construction est celui des hauts cactus-cierges (probablement *Cereus Pasacana*, [*Rümpl.*] *Web.*). On cultive, notamment entre Golgota et Tambo, de la luzerne qui est

vendue pour les mulets qui passent. L'irrigation artificielle est nécessaire à cette culture. A Las Cuevas, dans la partie supérieure de la quebrada du même nom, sont aussi des cultures de luzerne assez importantes. M. Domingo Torino, propriétaire de la Quebrada del Toro, depuis Golgota presque jusqu'à Puerta de Tastil, et d'une autre partie, à Candelaria, a démontré ce que l'on peut faire dans ces ravins stériles, si l'on sait bien ménager l'eau d'irrigation et si l'on emploie des méthodes rationnelles pour la culture. Ses champs de luzerne sont superbes et il y élève même des moutons Rambouillet et Lincoln. Je suis très reconnaissant à M. Torino de l'aimable hospitalité dont j'ai été l'objet de sa part les deux fois que j'ai passé par la Quebrada del Toro.

Les habitants actuels des Quebradas del Toro et de las Cuevas, y compris ceux des montagnes de chaque côté de ces quebradas, sont au nombre de 1,800 environ, si l'on se base sur le recensement de 1895 (37). Cependant ce chiffre me semble exagéré. La plus grande partie est composée d'Indiens; il y a très peu de métis. Beaucoup de ces Indiens sont d'origine bolivienne, d'autres de la Puna de Jujuy; on n'y trouve presque pas de métis des vallées interandines. Une partie des habitants sont les péons des propriétaires des cultures de luzerne, d'autres ont eux-mêmes de petits champs de cette plante fourragère. Ceux des montagnes élèvent de petits troupeaux de moutons, des ânes et même quelques mulets. On ne voit plus de lamas; ils ont été remplacés par les moutons et par les ânes. Les Indiens savent tous l'espagnol, mais ils parlent souvent le quichua entre eux.

La Quebrada del Toro est l'une des deux routes praticables entre la République Argentine et la Bolivie; l'autre est la Quebrada de Humahuaca. En laissant ces ravins, on traverse la Puna de Jujuy du Sud au Nord jusqu'à la frontière bolivienne. Presque tout le commerce emprunte actuellement la dernière route. Dans la Quebrada del Toro, tout le trafic se réduit à présent à l'exportation du borate de chaux des Salinas Grandes,

au transport du sel de ces salines à Salta et à l'exportation du bétail de la Vallée de Lerma à San Pedro de Atacama, où il est vendu aux nombreux établissements miniers et aux *salitreras* (gisements de nitrate de soude) des provinces chiliennes d'Antofagasta et de Tarapacá. Si l'on y ajoute les courriers, les soldats du gouvernement du Territoire des Andes et quelques voyageurs isolés, c'est tout ce que l'on peut rencontrer sur cette route.

L'exportation du borate, commencée il y a quelques années, se fait au moyen de charrettes, tirées chacune par six mulets. Le chemin est à peine carrossable. Pendant la plus grande partie du trajet, les charrettes avancent lentement dans le sable du lit de la rivière, mais elles arrivent quand même.

Le transport du bétail au Chili est une entreprise hardie dans laquelle les conducteurs s'exposent à perdre la vie, et les propriétaires leur bétail. Celui-ci est envoyé par troupeaux d'environ soixante bœufs chacun. Les animaux sont ferrés pour pouvoir marcher dans les montagnes. Ils avancent à une faible allure, de 15 à 20^{km} par jour, et derrière eux marchent les trois ou quatre gauchos conducteurs. Ils laissent, à Puerta de Tastil, la Quebrada del Toro et prennent celle de las Cuevas allant sur le haut plateau par la Cuesta de Muñaño, passent par la Quebrada de Chorillos la haute chaîne qui sépare la Puna de Jujuy de la Puna de Atacama, traversent tout ce territoire absolument dépourvu de fourrage et arrivent enfin au pied de la Grande Cordillère. Là est le passage difficile. En général, le troupeau y est décimé par le « vent blanc », la redoutable tempête de neige de la Cordillère. Les bœufs et les hommes meurent de froid, et leurs cadavres restent intacts pendant plusieurs années conservés par la neige et par la sécheresse de l'atmosphère. Lorsque j'ai remonté la dernière fois la quebrada, j'ai rencontré un métis conducteur de bœufs qui revenait de la Cordillère où il avait perdu tout son troupeau et aussi tous les doigts d'une main; il craignait également d'avoir la gangrène dans une jambe. Deux de ses compagnons étaient morts de froid, un

troisième avait réussi à arriver à San Pedro de Atacama après avoir erré dans les montagnes plusieurs jours. Le métis apportait aussi des nouvelles de deux autres troupeaux de bœufs qui avaient voulu traverser la Grande Cordillère avant lui. Deux des conducteurs avaient péri, l'un des troupeaux était totalement perdu et la moitié seulement de l'autre était arrivée à Atacama.

Sur l'extraction et le transport du sel des salines, je reviendrai plus loin.

Je n'ai trouvé, dans les documents et les chroniques de la première époque de la conquête, aucun renseignement sur la Quebrada del Toro, ni sur les Indiens y habitant à l'arrivée des Espagnols. Ceux-ci paraissent avoir suivi, en général, le chemin de Humahuaca ou de l'Acay. Peut-être les nombreux Indiens de la Quebrada del Toro, par leurs villages si stratégiquement situés dont je décrirai ensuite les ruines, barraient-ils si bien le chemin que les Espagnols n'osaient pas le prendre.

ARCHÉOLOGIE DE LA QUEBRADA DEL TORO

ET DE LA QUEBRADA DE LAS CUEVAS.

GOLGOTA.

En quittant la Vallée de Lerma, c'est à Golgota[1] qu'on trouve les premiers vestiges préhispaniques de la Quebrada del Toro. Du côté sud de la maison du propriétaire, M. Torino, les crues des eaux provenant d'une petite quebrada latérale ont profondément raviné le sol et formé un véritable dédale de *barrancas*. La *fig. 50* montre la maison de M. Torino et l'entrée de ce ravin vues de la Quebrada del Toro; la *fig. 51* représente la *barranca* principale, prise du Nord.

Dans cette barranca, on voit apparaître çà et là des ossements humains. Chaque année, la crue emporte de nouveaux morceaux de terrain mettant au jour de nouveaux squelettes. Le cimetière en a certainement contenu plusieurs centaines. Trois crânes que j'ai rapportés de ce cimetière sont décrits par le Dr Chervin (**99**, t. III), sous les n°s 9 à 11.

Les cadavres ont tous été inhumés dans la position accroupie, les jambes et les bras repliés sur la poitrine. Ils sont à $0^m 50$ ou $0^m 70$ au-dessous de la surface du sol; presque immédiatement au-dessus du cadavre, on trouve une pierre plate d'environ $0^m 40 \times 0^m 40$ ou $0^m 50$. A l'origine, les cadavres ont dû être enterrés dans une position verticale, la pierre placée horizontalement sur la tête. J'ai rencontré plusieurs squelettes dans cette position, mais beaucoup d'autres étaient déplacés par la pression et les mouvements de la terre, par le glissement

[1] Cette hacienda porte le nom de Golgota, parce qu'une ancienne propriétaire, je ne sais pourquoi, avait trouvé que l'une des montagnes des environs ressemblait au Golgotha où Jésus-Christ subit son supplice. Elle y fit ériger trois croix en commémoration du Calvaire.

de la *barranca* et par l'action de l'eau. Cependant le tibia est toujours sur le fémur, le radius et le cubitus sur l'humérus, en paquet sur la poitrine, ce qui démontre que les jambes et les bras ont constamment été repliés sur le corps.

Nous retrouvons chez beaucoup de peuples sud-américains, anciens et modernes, l'habitude de placer une pierre ou un autre objet plus ou moins plat dans la sépulture, au-dessus de la tête des cadavres, pour les protéger en quelque sorte, semble-t-il, de la pression de la terre. Les sépultures de Calama, décrites plus loin, en donnent un exemple, et les cimetières des environs de Tiahuanaco, décrits par M. de Créqui Montfort (**109**, p. 542), en fournissent un autre. Dans certaines sépultures d'Ancon, selon MM. Reiss et Stübel (**308**, I, pl. 9 et 10, fig. 8), les pierres sont remplacées par de grands fragments de poterie ou par un clayonnage. Dans les *Singularitez de la France antarctique* de Thevet (**345**, p. 218), une curieuse gravure sur bois représente l'enterrement d'un Indien. Le corps est déjà placé dans la fosse que d'autres Indiens sont en train de remplir avec de la terre. On tient, au-dessus de la tête du cadavre, une écuelle renversée qui, dans ce cas, doit remplacer les pierres, etc., dont nous avons parlé. La même gravure est répétée dans la *Cosmographie* de Thevet (**346**, fol. 926).

Quelquefois trois ou quatre morts étaient enterrés ensemble, d'autres fois la sépulture n'en contenait qu'un seul. Les distances entre les différentes sépultures sont très variables, de 1^{m} à 10^{m}. Le nombre des cadavres enterrés dans le cimetière de Golgota doit être très grand, car M. Torino me racontait que les avalanches d'eau, depuis son enfance, enlevaient chaque année plusieurs squelettes.

Les sépultures renfermaient peu de poteries ou d'autres objets; même les petites écuelles en terre cuite se rencontraient rarement. La *fig.* 52 en représente une, de $0^{m}10$ de diamètre, d'une poterie noirâtre. L'intérieur et l'extérieur de cette pièce, jusqu'à $0^{m}025$ du bord, sont bien lustrés et engobés avec de la plombagine avant la cuisson; le fond n'est pas engobé. Sur



Fig. 50. — Golgota. Hacienda et cimetière préhispanique; vue prise de la Quebrada del Toro.



Fig. 51. — Golgota. Vue de la *barranca* contenant les sépultures préhispaniques.



Fig. 52. — Golgota. Écuelle en terre cuite. — 1/2 gr. nat.

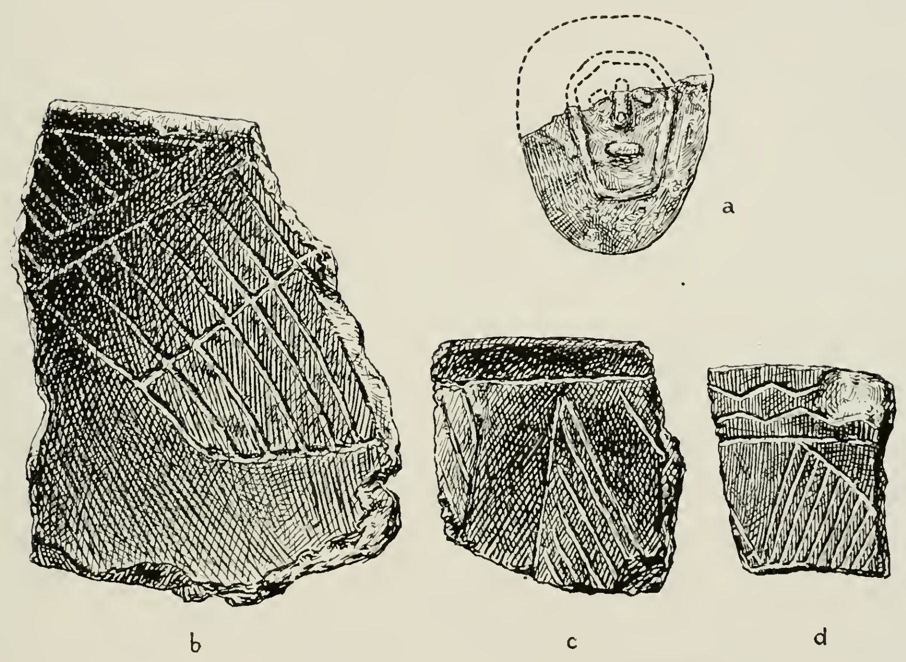


Fig. 53. — Golgota. Plaque en or et fragments de poterie gravée. — 2/3 gr. nat.

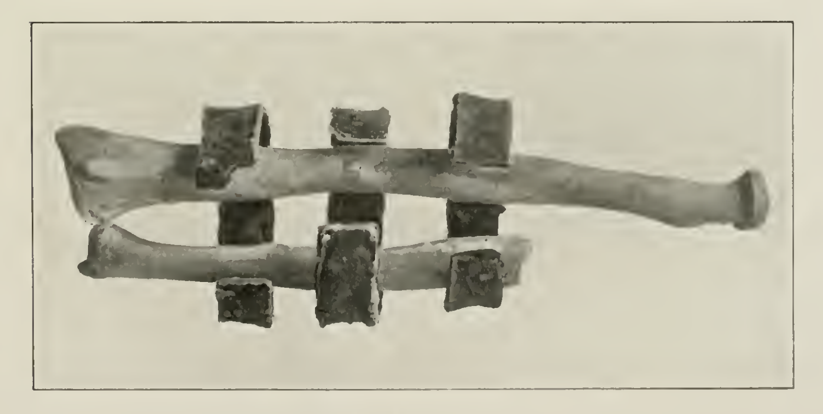


Fig. 54. — Golgota. Bracelets en cuivre. — 1/2 gr. nat.

les parties lustrées, on reconnaît très bien les petites raies produites par l'outil qui a servi pour fixer l'engobe; ces raies manquent sur la partie non lustrée.

Des fragments d'une poterie grossière, sans décor, d'environ un centimètre d'épaisseur, étaient assez communs. Dans trois endroits, j'ai trouvé enterrés de grands vases grossiers. Ce n'était pas des urnes funéraires, puisqu'ils ne contenaient pas d'ossements. Les fragments de céramique décorée étaient très rares. La *fig. 53, b, c, d* en montre trois, qui sont d'une poterie grise brillante et leur ornementation appartient à l'un des types les plus communs dans la région diaguite. Le fragment *b* ne porte aucun décor à l'extérieur, mais, sur la face concave, on voit une combinaison de lignes droites ainsi que l'indique le dessin.

Auprès de plusieurs squelettes, on rencontrait des perles et des pendeloques en turquoise. Ces pièces d'enfilage gisaient presque toujours près du cou des cadavres. Elles doivent certainement avoir formé des colliers. Les perles sont taillées en forme de disque, un peu irrégulières, polies et perforées au centre. Leur diamètre varie de $0^{m}01$ à $0^{m}002$; leur épaisseur, dans le sens de l'axe du cylindre, est de $0^{m}004$ à $0^{m}005$. Les pendeloques sont triangulaires ou ovoïdes. Sur la *fig. 129, n°s 1, 2, 3,* sont représentées trois séries de perles, de différentes sépultures, et, au bout de la série *n° 2,* on voit aussi une pendeloque.

Un squelette était particulièrement remarquable pour ses ornements. La pierre plate qui recouvrait la tête était de dimensions extraordinaires : $0^{m}58 \times 0^{m}35 \times 0^{m}18$. Auprès des vertèbres cervicales se rencontraient les perles et la pendeloque désignées sous le *n° 2.* Derrière l'occiput étaient amoncelées les petites perles de la série *n° 3* qui constituaient peut-être une parure pour les cheveux. Le bras gauche était entouré de trois bracelets de cuivre, ovales, ouverts d'un côté, de $0^{m}063$ de diamètre maximum, $0^{m}055$ de diamètre minimum, $0^{m}016$ de largeur et $0^{m}003$ d'épaisseur. Sur la *fig. 54* on voit ces bra-

celets placés autour du cubitus et du radius, comme ils ont été rencontrés. La bande de métal qui forme le bracelet est légèrement courbe dans le sens de sa largeur, présentant la concavité vers l'extérieur. La longueur du radius est de $0^{m}205$, ce qui donne, d'après la méthode de Manouvrier, une taille d'environ $1^{m}50$. Probablement ce squelette est celui d'une femme adulte, assez robuste.

Des bracelets identiques à ceux que nous venons de décrire ont été trouvés à Tarija (Bolivie) par M. Adrien de Mortillet, membre de la Mission.

Un autre squelette, orné aussi d'un collier en perles de turquoise, avait près de lui la petite plaque d'or *fig. 53 a*, en travail repoussé, représentant une figure humaine avec ses contours, le nez, les yeux et la bouche formés de lignes droites. Cette plaque avait été brisée et son dernier propriétaire y avait percé un trou, sur le nez de l'effigie, de façon à la porter encore au moyen d'un fil.

Enfin j'ai trouvé également des pendeloques en os, sans décor, avec un trou pour pouvoir les suspendre.

Ces trouvailles ne constituent pas un butin bien considérable, si l'on songe que j'ai fouillé environ une quinzaine de tombes, Il est vrai que l'état dans lequel se trouvaient les squelettes prouvait que des objets en bois ne pouvaient pas s'être conservés, ce qui n'a d'ailleurs rien d'étonnant vu l'altitude relativement faible de Golgota : $2,354^{m}$. Ce qui est plus surprenant, c'est la rareté de la poterie, alors que dans les cimetières préhispaniques de ces régions, chaque mort a toujours auprès de lui au moins un vase rempli d'aliments pour son voyage dans l'autre vie.

Près du cimetière, on voyait les traces de plusieurs murs en *pirca* descendant de la montagne vers le cimetière. Peut-être étaient-ce les divisions des différentes sections de celui-ci? Plus haut, dans la petite quebrada latérale, il y avait aussi des vestiges d'enclos rectangulaires. Mais, bien que j'aie examiné attentivement les environs, je n'ai pas trouvé de ruines d'un

village préhispanique assez important pour expliquer la présence de ce grand cimetière. Peut-être ce village était-il situé à l'endroit où sont actuellement la maison de M. Torino et ses champs de luzerne. On trouve, en effet, dans ces champs, beaucoup de fragments de poterie ancienne qui proviennent probablement des demeures des anciens habitants de Golgota.

MOROHUASI[1].

En continuant, à partir de Golgota, le voyage par la Quebrada del Toro, nous trouvons, 5km plus au Nord, à Lampazar, sur une *barranca* de quelques mètres de hauteur, des restes de *pircas,* mais en si mauvais état qu'il est difficile de reconnaître leur forme et leur tracé primitif.

A 15km encore plus au Nord, à Puerta de Tastil, se réunissent, ainsi que je l'ai déjà dit, la Quebrada del Toro et la Quebrada de las Cuevas, cette dernière orientée Nord-Ouest. A la jonction je fus assez heureux pour découvrir d'importantes ruines préhispaniques, mais je laisse pour le moment leur description de côté et je poursuis mon voyage. A Candelaria, à l'ouest de la route, il y a aussi des ruines, mais de peu d'importance, d'après la description qui m'en a été faite.

A 25km de Puerta de Tastil, nous arrivons à Morohuasi, but de mon voyage vers le Nord. J'avais déjà visité cet endroit en 1901 et nous avions alors exécuté, dans le cimetière de ce vaste village préhispanique, des fouilles étendues. Les belles collections qui en furent le résultat se trouvent au Musée d'ethnographie de Stockholm. J'espère qu'elles seront publiées tôt ou tard. Le comte E. von Rosen (**316**, p. 10 11) a donné quelques renseignements sommaires sur ces fouilles. Il appelle cet endroit Ojo de Agua, du nom de deux cases d'Indiens qui y existent actuellement[2]. Je préfère la dénomination de Morohuasi, car les Indiens nomment encore ainsi les ruines; la

[1] Voir les planches XXIII-XXVII, insérées après la page 378. — [2] On nomme *ojo de agua* tous les endroits où l'eau jaillit de la terre, formant une source ou un ruisseau.

montagne sur le flanc de laquelle elles sont situées porte ce même nom, et la rivière qui passe par là pour se jeter dans le Rio del Toro s'appelle l'Arroyo Morohuasi.

J'avais peu d'espoir de réunir des collections dans ce cimetière que nous avions presque épuisé en 1901; le but de ma visite à Morohuasi était principalement de dresser un plan des ruines. Le croquis que j'en ai fait est donné par la *fig.* 55[1].

Comme on le voit, le Cerro Morohuasi, qui a environ 500m de hauteur au-dessus du niveau de la Quebrada del Toro, détache un contrefort parallèlement à son massif et qui se termine près de la quebrada, après une bifurcation. La montagne et son contrefort renferment une petite vallée d'environ 100m de largeur sur 600 à 700m de longueur. Le fond de cette vallée est presque plat, mais avec une assez forte inclinaison de l'Est à l'Ouest. Les flancs du contrefort ont subi une forte érosion; il est presque en dos d'âne et sa surface supérieure plate n'atteint pas 10m de largeur. Cependant il est interrompu par de petits plateaux. A sa bifurcation, le contrefort se divise en deux branches; celle du Nord descend graduellement par gradins. La branche Sud a toujours la même hauteur et aboutit à une petite montagne très à pic et beaucoup plus haute que le contrefort en général. Du côté sud de celui-ci se trouve le lit sablonneux de l'Arroyo Morohuasi, la plupart du temps à sec. Ce n'est qu'à l'époque des crues que les eaux des montagnes y passent pour aller se jeter dans le Rio del Toro. Le flanc du contrefort, vers l'Arroyo Morohuasi, est complètement à pic.

Ruines. — La plus grande partie des ruines de Morohuasi consistent en des enclos en pierre, presque carrés, de 8 à 10m sur 6 à 8m. Mais les murs, en pierre sèche, sont tombés;

[1] Ce plan, comme les autres plans de ruines qui figurent dans le présent travail, a été dressé simplement à l'aide de la boussole et d'une chaine d'arpenteur. Le temps dont je pouvais disposer ne suffisant pas pour lever des plans absolument exacts, je me suis borné à fixer la forme et la distribution générales des ruines ainsi que la topographie de leurs environs.

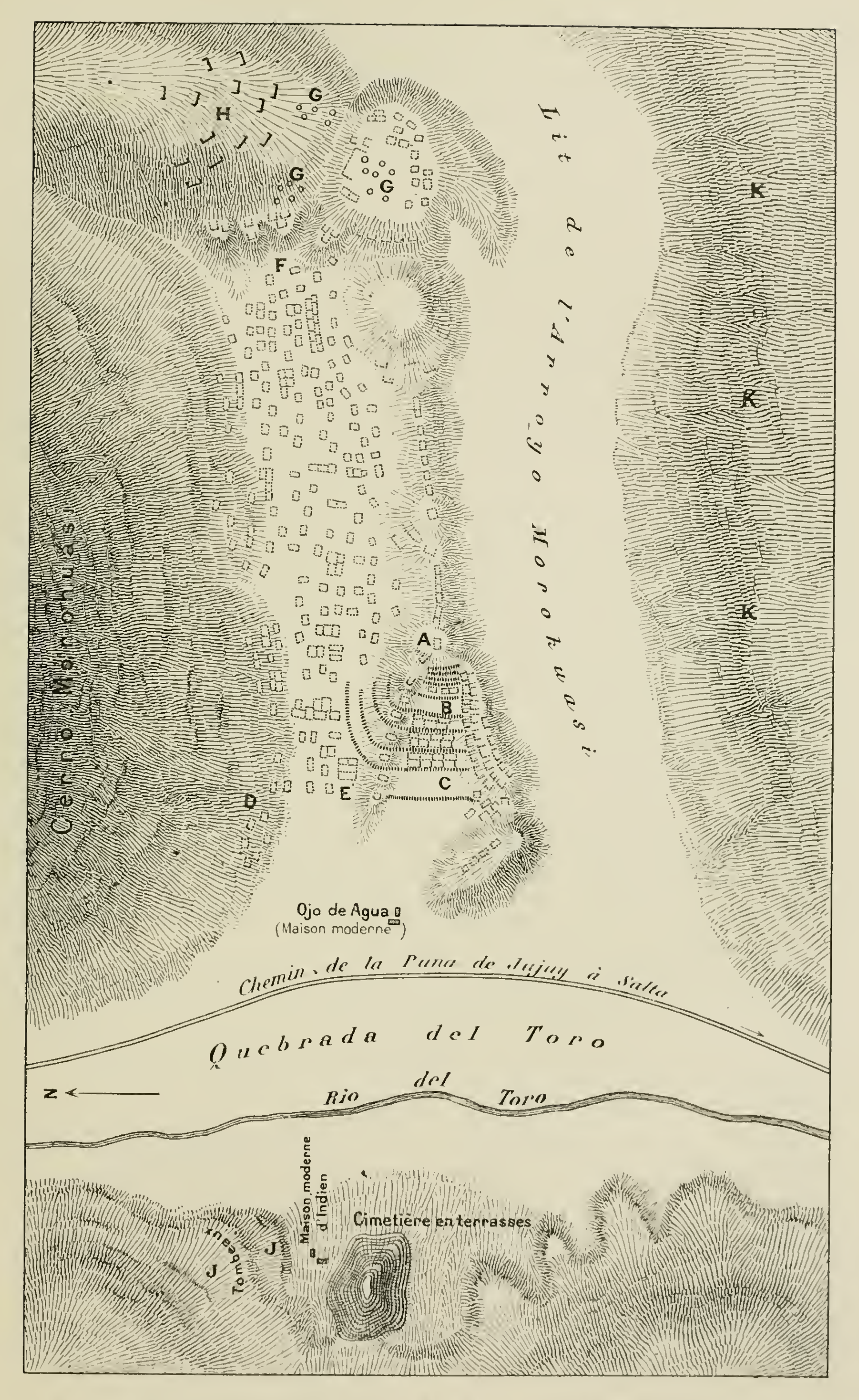


Fig. 55. — Plan du village préhispanique de Morohuasi. — Échelle approximative : 1/5.000.

on ne voit que leurs traces, qui démontrent la forme des constructions. Les photographies *fig. 68* et *fig. 69*, prises par le comte von Rosen, donnent une idée de ces restes de murs, qui, seulement dans des cas très rares, ont une hauteur de $0^{m}50$. Comme à Tinti, les murs n'ont jamais dû être très hauts. Ces enclos carrés, d'une si grande superficie, n'ont pu être recouverts entièrement par une toiture, étant donnés les matériaux dont disposaient les Indiens et qui consistaient en poutres formées du bois de *Cereus Pasacana*. Lorsqu'on fouille le sol des enclos, on trouve de grandes quantités de débris de ce bois. Peut-être les enclos n'étaient-ils pas recouverts et servaient-ils de cour; les Indiens auraient alors habité une hutte en *adobes* ou en bois de *Cereus* couverte de peaux ou de chaume et construite dans cette cour. Il faut cependant rappeler que l'on connaît aussi des maisons de grandes dimensions de certains Indiens de la région andine de la République Argentine. Ainsi, Don Gerónimo Luis de Cabrera (**88**, p. 141) décrit les habitations des Indiens de Córdoba comme étant « basses, enfouies à moitié au-dessous du sol, de manière qu'on y entrait comme dans une cave; ce mode de construction est motivé par le froid et par le manque de bois. » Cabrera avait trouvé des maisons très grandes, « où l'on pouvait faire entrer dix hommes avec leurs chevaux ». Dans chaque maison habitaient quatre ou cinq Indiens avec leurs familles.

Les enclos se rencontrent surtout dans la petite vallée décrite plus haut (*E-F*). Certains, situés au milieu, ont de plus grandes dimensions que les autres; d'autres forment des terrasses, au pied du Cerro Morohuasi (de *D* à l'Est).

Sur la crête du contrefort (de *A* vers le Nord) on voit une rangée presque continue d'enclos, et sur les petits plateaux il en existe d'autres. A la bifurcation du contrefort, les Indiens ont fait des terrasses (*B-C*) si solidement construites avec de la pierre, que les eaux n'ont pu les détruire. Ces terrasses sont entièrement occupées par des enclos. Le flanc de la branche sud du contrefort (la pente au sud de *B-C*) possède également

des terrasses avec des enclos. Enfin, sur la montagne qui termine cette branche vers la quebrada, il y en a quelques-uns.

Le nombre total des enclos carrés est d'environ 300. J'ai pratiqué des fouilles dans plusieurs d'entre eux, par exemple aux endroits marqués par les lettres *A*, *B*, *C*, *D*, *E*, *F*. Toutes les fouilles donnèrent une couche très épaisse, de 0m 50 à 1m, de débris : bois pourri de *Cereus,* charbon, cendres, laine de lama, fragments de fil et de cordes en laine de lama, quelques os de lama et beaucoup de huanaco[1]; un grand nombre des os longs avaient été fendus pour en extraire la moelle. Il y avait également des os de *Lagidium* et d'oiseaux. Les fragments de calebasses étaient assez communs.

Enfin j'ai trouvé, dans le sol des enclos, une grande quantité de fragments de poterie grossière, rouge, épaisse, et aussi de la poterie plus fine, lisse, engobée avec de la plombagine. Les objets recueillis entiers étaient, en général, de petites écuelles ressemblant à celles de la *fig.* 71. L'art de décorer la céramique avec des ornements peints paraît avoir été peu pratiqué par les anciens habitants de Morohuasi, car les fragments de poterie peinte sont extrêmement rares.

Parmi les outils dont des fragments ont été mis à découvert dans la couche de débris des enclos de Morohuasi, il faut mentionner des tronçons de hampes de flèches comme celles dont nous traiterons plus loin en décrivant le cimetière du même village, ensuite des « couteaux » semblables à ceux de la *fig.* 74 *c* et *e*, des crochets en bois identiques à ceux de la

(1) Grâce à la collaboration de M. Émile Visto, préparateur au laboratoire d'anatomie comparée du Muséum d'histoire naturelle, j'ai pu comparer tous les os d'animaux exhumés pendant mon voyage dans les ruines et dans les sépultures de la Quebrada del Toro et de la Puna de Jujuy, avec les collections du Muséum. La plupart de ces os proviennent des différentes espèces d'*Auchenia*. Le huanaco était partout plus fréquent que le lama. Les os de vigogne étaient rares, circonstance curieuse en ce qu'aujourd'hui, au contraire, le huanaco est peu fréquent, tandis que la vigogne est commune dans la Puna. Je n'ai pas trouvé d'os pouvant être attribués à l'alpaca.

Il y avait jadis deux races différentes de lamas. L'une était plus robuste et plus élevée de taille que les lamas actuels. Au contraire, la race la plus commune était plus petite et plus faible que ces derniers. Le squelette de huanaco ancien est identique au squelette actuel.

fig. 75 d-f, k-n, des ciseaux et des poinçons de cuivre. Pendant mon voyage de 1901, j'avais trouvé, dans l'un des enclos, un poinçon à section carrée comme celui de Tastil, représenté par la *fig. 67 a,* mais beaucoup plus long et pourvu d'un manche en bois recouvrant, dans le sens longitudinal, la moitié de l'instrument. Un autre enclos offrit le manche en bois d'un ciseau. M. von Rosen (**316**, p. 11, et pl. IX, 5) reproduit un ciseau de Morohuasi, emmanché de la même manière. Ces faits prouvent que ces instruments, communs dans toute la région andopéruvienne, étaient en effet une sorte de ciseaux, emmanchés comme tels. Cependant on connaît aussi des pièces de la même forme, emmanchées et employés comme une sorte de haches. En effet, M. E. H. Giglioli (**145**) figure un de ces « ciseaux », de 0^{m} 135 de longueur, provenant de Trujillo, et appliqué perpendiculairement, comme la hache *fig. 15 a,* sur un manche de 0^{m} 51 de longueur.

Dans l'enclos marqué *D* sur le plan a été trouvé, à 0^{m} 50 de profondeur, le grand vase grossier *fig. 73 a,* de 0^{m} 60 de hauteur, qui contenait des grains de maïs assez bien conservés.

A un seul endroit des ruines j'ai rencontré des os humains: dans l'enclos *F,* j'ai mis au jour un crâne d'homme et la plupart des os du squelette, mais brisés et disséminés.

Les débris contenus dans le sol des enclos prouvent que ceux-ci ont servi d'habitations. La ressemblance des fragments d'outils de la couche de débris avec ceux qui ont été exhumés dans le cimetière de l'autre côté de la Quebrada del Toro démontre que ce cimetière appartenait aux anciens habitants du village.

Le mortier *fig. 71 e* provient des ruines de Morohuasi. Il est fait d'une pierre roulée naturelle; son creux forme une ellipse régulière dont l'axe majeur est de 0^{m} 095 et l'axe mineur de 0^{m} 070 ; la profondeur du creux est de 0^{m} 020, et son fond plat.

Partout, sur le sol, on rencontre des pointes de flèches en obsidienne noire; la *fig. 112, n°s 10 à 15,* en montre six; la der-

nière, par exception, est taillée en quartz (cachelong) blanc. Ces pointes de flèches, comme celles de la Quebrada del Toro en général, n'ont pas de pédoncule, tandis que celles du haut plateau sont presque toujours pédonculées. Les flèches sont minces, taillées avec un très grand soin; leur base est concave, formant des ailerons; leurs bords sont légèrement arqués. Les pointes en obsidienne sont tellement nombreuses à Mosohuasi, qu'on peut en ramasser des centaines en quelques heures; on trouve aussi beaucoup d'éclats d'obsidienne, restes de la fabrication des flèches.

Je ne sais d'où peut provenir cette obsidienne; je n'en ai jamais trouvé de gisements; s'il y en a, ils doivent être très rares, ou très éloignés de ma route, car pendant tout mon voyage j'ai vainement interrogé les Indiens et d'autres personnes capables de donner des explications à ce sujet.

Tous les enclos rectangulaires se ressemblent quant à leur forme et à la structure des murs, mais, sur les plateaux de la partie est du village, il y a un autre genre de constructions : des enclos circulaires d'environ 4^{m} de diamètre. Leurs murs, sans portes, actuellement conservés jusqu'à 0^{m} 50, parfois jusqu'à 1^{m} de hauteur, sont bâtis d'une manière beaucoup plus solide et avec plus de soin que ceux des enclos rectangulaires. Ces enclos circulaires forment trois groupes qui portent la lettre *G* sur le plan. Le premier contient sept enclos, les autres, chacun cinq. Je n'ai pas eu le temps de faire des fouilles à l'intérieur de ces enclos et il est difficile d'expliquer leur destination; peut-être servaient-ils pour des cérémonies, ou bien encore comme magasins. Analogues à ces constructions semblent être les « tourelles cylindriques » de Fuerte Quemado, en Santa María, mentionnées par M. Lafone-Quevedo (**189**, p. 1, 2, 6). Ces constructions circulaires sont également dépourvues de portes. En ce qui concerne les diverses formes de constructions, on trouve au Pérou des villages préhispaniques présentant des analogies avec celui de Morohuasi : ainsi les ruines de Sausa (Jauja), suivant un plan inédit, dressé par

Léonce Angrand et conservé à la Bibliothèque nationale[1]. Cette ancienne ville péruvienne est composée d'un grand nombre de petites maisons carrées, groupées en terrasses. Mais, du côté Sud, séparées du reste de la ville par un ravin, il y a une cinquantaine de constructions circulaires disposées sur trois rangées et ayant, d'après une annotation d'Angrand, « sept pas de diamètre, trois pas de distance de l'une à l'autre et dix pieds de hauteur ». M. Wiener (**377**, p. 142) publie aussi un plan des ruines de Sausa. Ce plan est plus rudimentaire que celui d'Angrand; on y voit cependant les constructions circulaires séparées des maisons carrées. Le P. Cobo (**103**, IV, p. 166) rapporte que les Indiens du haut plateau du Pérou, surtout ceux du Collao, avaient des maisons circulaires aussi bien que des maisons rectangulaires à deux versants. Pourtant il ne me semble pas que les constructions circulaires de Morohuasi aient été des habitations communes. Il me paraît difficile d'expliquer de cette manière la présence d'un petit nombre d'enclos circulaires parmi autant de grands enclos rectangulaires.

Sur la pente de la montagne *H*, il y a une troisième sorte de constructions faites également avec plus de soin que les enclos rectangulaires. Sur cette pente, d'une inclinaison assez forte, on a élevé des murs verticaux de quelque 6 mètres de longueur, reliés à la pente au moyen de murs, de sorte que le tout, vu d'en haut, forme un ⊔. Ces murs ont actuellement jusqu'à 1^{m} de hauteur environ.

Le village de Morohuasi est inaccessible de presque tous les côtés. Seule, dans la petite vallée renfermée entre le Cerre Morohuasi et son contrefort, une entrée est possible par la Quebrada del Toro. Du côté de l'Arroyo Morohuasi, toute tentative d'escalade est impraticable; même de la petite vallée, où

[1] Ce plan forme le folio 30 d'un album contenant de jolis dessins au crayon représentant des villes, des églises, des ruines, des paysages, des scènes de la vie populaire, etc., de l'Amérique du Sud et de Cuba. Cet album est catalogué à la Bibliothèque nationale : *P. Angrand Est. 8*, et porte le titre : *Lima 1838. – Viaje à la Sierra 1838. – Viaje de Lima á Cuba 1839. – Havana y Santiago de Cuba 1839-1841 y 1842. – Album n° 9. 81 feuillets.*

la plupart des enclos sont situés, une ascension à la crête du contrefort est difficile.

Les collines et les montagnes autour de Morohuasi ne portent pas de ruines. La population ne doit pas s'être étendue au delà de l'endroit que nous avons décrit. La colline marquée *K, K, K* sur le plan fait cependant exception ; on y trouve çà et là de rares vestiges de murs en *pirca*.

Cimetière. — Le cimetière de l'ancien village de Morohuasi est, comme nous l'avons dit, situé en face des ruines, de l'autre côté de la Quebrada del Toro.

Ce cimetière est formé d'une colline en terre grasse d'alluvion d'environ 15^{m} de hauteur et une cinquantaine de mètres de diamètre. La colline a été arrangée en terrasses ou gradins consolidés et soutenus de distance en distance par de petits murs en *pirca*. Les sépultures se trouvent sur ces gradins, à peu de distance l'une de l'autre, environ un mètre en général. M. ten Kate (**343**, p. 15, fig. 17, 18) décrit un cimetière de Loma Rica (Vallée de Yocavil) disposé d'une manière analogue, sur un monticule conique, sans gradins, mais avec les sépultures placées en rangées concentriques autour du monticule.

En dehors du cimetière, quelques sépultures isolées existent sur des échelons formés par la montagne voisine, marqués *J, J* sur le plan.

Les morts sont enterrés dans la position habituelle : accroupis, les jambes et les bras repliés sur la poitrine. Les squelettes étaient en si mauvais état, que je n'ai pu recueillir un seul crâne entier. Chose curieuse : beaucoup d'objets en bois étaient au contraire bien conservés.

Voici la description de quelques objets du mobilier funéraire que j'ai mis à jour :

Avec chaque cadavre se trouvaient au moins une ou deux écuelles en terre cuite. Ces écuelles ont dû contenir des aliments. La *fig. 71 a, b, d, f* montre quatre d'entre elles; les deux premières ont été engobées avant la cuisson avec de l'ocre rouge

mélangé probablement de terre grasse. L'écuelle *d* est noire, engobée avec de la plombagine. Le contenu de cette écuelle a été examiné par le Dr A.-T. de Rochebrune qui a constaté la présence d'une terre imprégnée de matière organique très grasse.

La *fig. 70* représente la seule écuelle décorée d'ornements peints : ce sont des losanges et des triangles, quadrillés au moyen de lignes noires. Seule la surface extérieure a été engobée avant la cuisson avec de l'ocre rouge. Le décor, fort rudimentaire, est semblable à celui des fragments de poterie de Tastil, *fig. 85,* et aussi à l'ornementation de la grande écuelle de Pucará de Rinconada, *fig. 141.*

Dans le cimetière de Morohuasi on trouve très peu d'objets en cuivre; la *fig. 56 a, b, c* représente deux ciseaux, de 0m 167 et 0m 046 de longueur respectivement, et une plaque rectangulaire avec trou de suspension.

Du cimetière de Morohuasi proviennent les objets en bois dont voici la description :

Un instrument en forme de couteau, reproduit de deux côtés *fig. 74 e* et *e'*. Il a 0m 54 de longueur; sa lame 0m 073 de largeur maximum et 0m 017 d'épaisseur maximum. Le manche, très lourd, a la forme d'un cône tronqué de 0m 074 de diamètre maximum. Cet instrument est très pointu, d'un bois très dur, mais la lame n'est pas affilée. M. E. Seler (**327**) donne à ces instruments le nom de *handpflug* (« charrue de main »), mot qui ne me paraît pas juste, même si l'on admet qu'il s'agit d'outils de culture. Si ces « couteaux » ne sont pas des outils d'agriculture, ils pourraient avoir été employés comme armes à pointe, mais non comme armes tranchantes. M. Ambrosetti (**23**, p. 49) prétend que ce serait des boomerangs, ce qui est impossible. La forme et le manche lourd s'opposent à ce que l'instrument ait été employé de cette manière. D'ailleurs, l'on n'a qu'à jeter un coup d'œil sur une figure quelconque de boomerangs employés par les Zuñis, par les Hopis ou par les Wolpis, dans leurs « chasses sacrées », par exemple sur celles données par M. James Stevenson (**336**; nos 2051 et 2054, fig. 548 et 549),

citées par M. Ambrosetti, ou sur celle de M. John G. Bourke (**72**, p. 361), pour se convaincre que nos « couteaux » n'ont rien de commun avec ces boomerangs. Ceux de l'Australie ne leur ressemblent pas non plus. Ces « couteaux » sont assez communs dans la Quebrada del Toro et dans la Puna de Jujuy. J'ai rapporté des instruments de cette catégorie de Lapaya, de Morohuasi, de

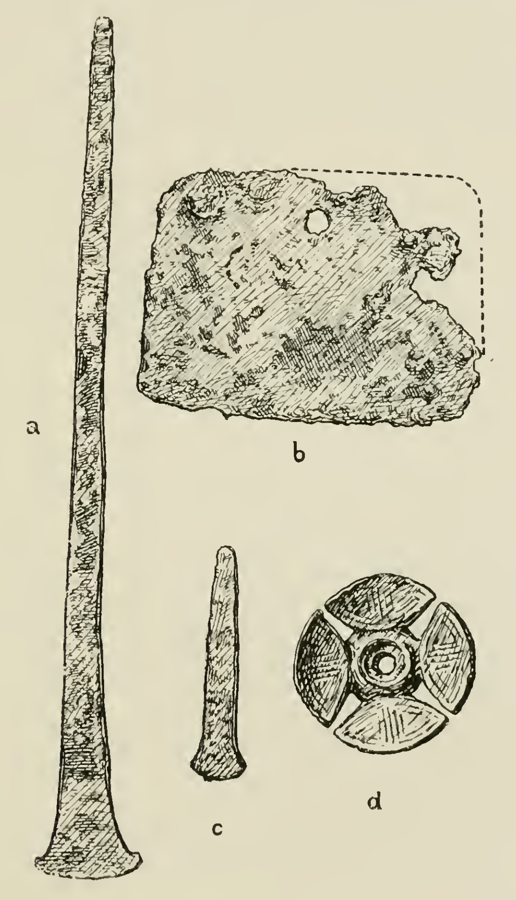


Fig. 56. — Morohuasi. Ciseaux et plaque en cuivre. *d*, Objet en bois. — 2/3 gr. nat.

Tastil, de Sayate et de Pucará de Rinconada. M. Ameghino (**32**, I, p. 520, fig. 317) représente un de ces « couteaux », d'Incahuasi, près de Salta. M. Sénéchal de la Grange en a trouvé d'autres à Calama.

La *fig. 74 d* représente un autre outil en bois, de section carrée, employé peut-être pour faire des trous dans la terre.

Le long bois plat, *fig. 74 a*, a 0m 875 de longueur, 0m 037 de largeur maximum et 0m 01 d'épaisseur maximum. Les bords sont arrondis. M. Lehmann-Nitsche (**210**, p. 44, pl. v B 6) décrit une pièce analogue, de la Puna de Jujuy. Il croit que ce serait là un outil pour tisser, ce qui est probable en effet, car deux pièces exactement de la même forme, rencontrées auprès d'une momie d'Ancon, faisaient partie d'une trousse complète d'outils à tisser. Cette momie, avec tous les objets qui l'accompagnaient dans le tombeau, est figurée par MM. Reiss et Stübel (**308**, I, pl. 23).

La *fig. 56 d* représente un petit objet en bois sculpté; il ressemble à celui de Tastil, *fig. 75 i*.

L'écuelle *fig. 75 a* est taillée d'une seule pièce de bois blanc. La petite timbale ou étui *fig. 75 b* est très habilement sculptée.

Les sépultures renfermaient fréquemment des faisceaux de hampes de flèches en bois de *chilca,* arbuste à tiges droites et à bois très léger, qui pousse sur les bords des rivières et des ruisseaux des vallées interandines et que je crois correspondre à la synanthérée *Baccharis salicifolia, Pers.* Pendant mes dernières fouilles à Morohuasi, je n'ai pas rencontré de flèches conservant leurs pointes, mais, au cours des fouilles de 1901, j'ai recueilli quelques spécimens avec des pointes en obsidienne, encore en place, identiques à celles qui sont si communes dans les ruines et que l'on trouve aussi dans les tombes du cimetière. Plusieurs sépultures offraient aussi des arcs, mais toujours cassés. La *fig. 57* reproduit les coupes transversales de deux de ces arcs.

Les crochets représentés par la *fig. 75 k, l, m, n* sont très communs dans tous les cimetières préhispaniques de la Quebrada del Toro, de la Puna de Jujuy et dans les cimetières de Calama et de Chiuchiu. Auprès de la plupart des cadavres on rencontre un, deux ou trois de ces crochets. Plusieurs archéologues les ont pris pour des « mors de lama », ce qui est tout à fait impossible, car le lama n'a jamais été monté par les

Indiens, ni conduit avec des brides. Je reviendrai sur cette question à propos des grottes funéraires de Sayate, où j'ai trouvé un grand nombre de ces crochets. Ceux de Morohuasi ont respectivement 0^m^10, 0^m^11, 0^m^07 et 0^m^055 d'ouverture entre les extrémités de leurs deux branches. Dans les trois premiers, les fibres du bois suivent la pièce dans toute son étendue, ce qui démontre que les pièces, droites à l'origine, ont été courbées artificiellement par la pression, peut-être en les trempant dans de l'eau pour les rendre plus flexibles. Le crochet *n* est fait de la fourche naturelle d'un arbre, façonnée au moyen d'un instrument tranchant.

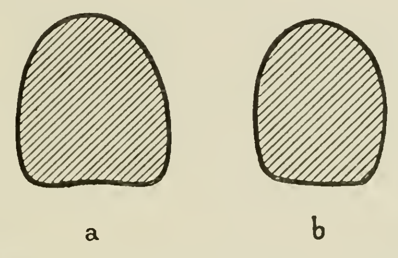


Fig. 57. — Morohuasi. — Deux arcs en coupe. — Grandeur naturelle.

Dans l'une des sépultures, j'ai rencontré une quantité considérable de bois de *queñoa* (*Polylepis tomentella, Wedd.*), l'arbre qui, de tous les arbres de ces régions, pousse à l'altitude la plus élevée au-dessus du niveau de la mer. Un morceau de ce bois est représenté *fig. 71 c*. Le *Polylepis* est actuellement très rare dans les montagnes des environs de la Quebrada del Toro.

Les calebasses, généralement coupées par la moitié pour servir d'écuelles, sont très communes dans les sépultures de Morohuasi [1].

[1] M. Jules Poisson, assistant au Muséum, a bien voulu soumettre à un examen anatomique de nombreux échantillons de calebasses que j'ai trouvées dans les ruines et les sépultures de la Quebrada del Toro, ainsi que d'autres échantillons de la Puna de Jujuy et de Calama. De cet examen il résulte que toutes ces calebasses proviennent de la même espèce, et qu'il s'agit certainement d'une *cucurbitacée*, mais il a été impossible de déterminer laquelle. Selon M. Poisson, «le tissu des parties périphériques du fruit est formé de cellules relativement grandes, à parois minces et ponctuées légèrement; elles sont allongées dans le sens perpendiculaire de la surface, et plus raccourcies vers la portion épidermique».

On y rencontre aussi des morceaux de pâte d'ocre rouge qui doit avoir servi pour peindre la poterie et peut-être aussi le corps humain.

Dans plusieurs sépultures, il y avait des os de lama et de huanaco, le plus souvent brisés ou fendus par la main de l'homme. On trouvait aussi des os entiers, surtout des métacarpiens et des métatarsiens. Ces os proviennent peut-être de la viande déposée dans les tombeaux comme aliment pour le mort.

La découverte la plus intéressante que j'ai faite dans le cimetière de Morohuasi a été celle de petits enfants enterrés dans des urnes, comme dans la région diaguite, surtout en Santa María, etc. Mais j'ai déjà fait remarquer la différence entre ces sépultures dans l'une et l'autre région. Dans la région diaguite, les urnes sont pourvues de riches peintures symboliques et généralement réunies dans des cimetières spéciaux, où il n'y a pas d'adultes. A Morohuasi, au contraire, les enfants sont enterrés dans des vases grossiers quelconques, sans décor, déposés dans le cimetière général parmi les cadavres d'adultes.

La *fig. 72* représente une des urnes du cimetière de Morohuasi, contenant le squelette d'un fœtus à terme. Cette urne a les dimensions suivantes : hauteur, $0^{m}41$; diamètre de l'ouverture, $0^{m}255$; diamètre minimum intérieur du goulot, $0^{m}165$; diamètre maximum de la panse, $0^{m}270$. L'urne est engobée extérieurement et intérieurement avant la cuisson, avec une terre grasse, de couleur brune violacée, qui lui donne un aspect assez brillant. A côté de l'urne était enterré un adulte qui avait auprès de lui l'écuelle en terre cuite *fig. 71 a* et celle en bois *fig. 75 a*, une noix (*Juglans australis, Griseb.*), des hampes de flèches, des crochets en bois, un morceau d'ocre rouge.

La *fig. 73 b* donne une autre urne funéraire trouvée non loin de la précédente; une écuelle renversée couvrait l'ouverture de cette urne. L'urne et l'écuelle, grossières, en terre cuite

rouge, sans engobe, étaient en si mauvais état qu'elles tombaient en morceaux. Je n'ai pu en conserver que les contours montrés par le dessin, mais j'ai recueilli des parties du squelette d'un fœtus à terme et une petite écuelle en terre cuite (*fig. 71 f*) qui se trouvait également dans l'urne. La hauteur de l'urne est de 0m 45, le diamètre de l'ouverture, 0m 15, le diamètre maximum de la panse, 0m 40. La petite écuelle, qui était contenue dans l'urne, a 0m 13 de diamètre maximum.

J'ai exhumé deux autres urnes funéraires d'enfants dans le cimetière de Morohuasi; l'une est presque semblable à celle de la *fig. 72* et contenait un squelette de fœtus un mois avant terme. Cette urne était renversée, l'ouverture se trouvait en bas et quelques-uns des os étaient tombés en dehors, ce qui démontre que l'urne avait été déplacée après la transformation en squelette du cadavre qu'elle contenait. L'autre urne, en poterie grossière, contenait le squelette d'un enfant de 26 mois, à en juger par la dentition.

Je dois faire observer que les enfants d'un âge plus avancé étaient enterrés sans urnes comme les adultes. J'ai rapporté le squelette d'un enfant de trois ans et demi environ qui était enterré dans la position accroupie, comme tous les cadavres en général.

CHAUSSÉES PRÉHISPANIQUES
DE MOROHUASI À INCAHUASI ET À PAYOGASTA.
PÉTROGLYPHES.
LA PARTIE NORD DE LA QUEBRADA DEL TORO. — CHAÑI.

Chaussées préhispaniques. — Morohuasi est le point de départ de deux de ces admirables routes préhispaniques semblables à celles que les Incas du Pérou faisaient construire pour entretenir les communications entre leur capitale et les provinces de leur empire, et dont Cieza de Leon (**102**, c. xv, p. 51 et suiv.) nous a donné une bonne description. Naturellement, je ne veux

pas affirmer que les chemins de Morohuasi aient été construits par ordre des Incas, mais les Indiens les appellent encore *caminos del Inca*.

De Morohuasi j'ai pu suivre, pendant une dizaine de kilomètres, l'une de ces voies qui se dirige vers le Sud-Est. Elle est construite sur les flancs des collines, en général à mi-hauteur au-dessus des petites vallées qui les séparent. Ce qui est vraiment admirable, c'est l'art qu'avaient les Indiens préhispaniques de toujours trouver le chemin le plus court en même temps que la rampe la plus douce.

La route est large d'environ 3^m. Elle n'est pas dallée comme la chaussée incasique de Cuzco à Quito, mais elle est très solidement construite avec des pierres naturelles, sans aucun mortier et presque sans interstices entre les pierres. C'est grâce à la patience et à l'habileté des Indiens à choisir les pierres et à les joindre que cette chaussée s'est conservée pendant des siècles sans que personne ait songé à l'entretenir. Le chemin, dont le talus extérieur a une hauteur de 0^m50 à 1^m, se trouve, dans la partie que j'ai parcourue, dans un état de conservation tel qu'il suffirait d'étendre un peu de gravier sur la surface pour le rendre praticable à des voitures d'une largeur de 2^m entre les roues. Seuls les ponts sont écroulés. Les Indiens suivent encore aujourd'hui cette ancienne chaussée dans leurs voyages.

Une coupe schématique de cette chaussée est donnée *fig. 58*.

Le Gouvernement argentin a fait, ces derniers temps, construire à grands frais des chemins pour le passage des charettes à travers ces territoires montagneux et sillonnés de profonds ravins; les torrents, à l'époque des crues, y rendent toute circulation impossible et arrêtent pendant des semaines même les voyageurs à cheval. Mais, bien qu'il y ait des ingénieurs compétents, la construction de chemins carrossables est très difficile dans ces pays. Souvent la première grande crue en emporte des parties considérables; certaines routes mêmes doivent être reconstruites chaque année et sont toujours détruites à la fonte des neiges du printemps suivant par les torrents d'eau qui des-

cendent des montagnes. Si nous comparons les travaux des Indiens précolombiens avec les ouvrages modernes, nous devons reconnaître que les premiers sont supérieurs en solidité aux derniers; en effet, il n'y a que les ponts de la chaussée préhispanique qui soient démolis.

D'après mon guide, qui connaissait très bien le pays, la chaussée de Morohuasi va jusqu'à Incahuasi près de la Vallée de Lerma, en passant par Pascha, où l'on voit les ruines d'un village préhispanique. A Incahuasi, il y a aussi des ruines très importantes; malheureusement je n'ai pas eu l'occasion de les visiter; on y a trouvé des objets très intéressants concernant l'industrie préhispanique.

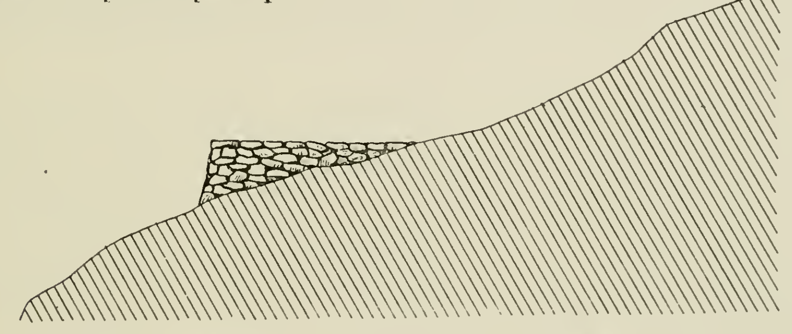


Fig. 58. — Coupe verticale de la route préhispanique de Morohuasi à Incahuasi. Échelle : 1/100.

Je n'ai pas vu la seconde chaussée, mais mon guide en qui j'ai pleine confiance m'assurait que cette route, semblable à celle que nous venons de décrire, part de Morohuasi dans la direction du Sud-Ouest, en traversant les montagnes jusqu'au village préhispanique de Tastil, pour continuer, par les pentes du Nevado del Acay jusqu'à Payogasta, où elle aboutit à la Vallée Calchaquie. A Capillas où passe ce chemin se trouvent les ruines d'un village préhispanique assez important. Plusieurs Indiens de la région m'ont confirmé l'existence de cette chaussée, et je n'ai pas hésité à la faire figurer sur ma carte archéologique.

D'ailleurs cette route paraît avoir été, longtemps encore après la conquête, le chemin employé de préférence par les

Indiens se rendant de la Vallée Calchaquie au Pérou. Suivant Lozano (**220**, v, p. 159), ce devait être par ce chemin que le célèbre aventurier Bohórquez envoya un messager demander à l'*Audiencia de los Charcas* grâce pour les délits de rébellion qu'il avait commis dans la Vallée Calchaquie. Ce messager devait passer *por el despoblado del Acay, Tambo del Toro y Casabindo;* le *Tambo del Toro* est probablement l'endroit appelé encore aujourd'hui El Tambo, situé à 2^{km} au sud de Morohuasi.

Pétroglyphes de la Quebrada del Rosal. — A environ 3^{km} de Morohuasi, à un endroit où la chaussée préhispanique de Morohuasi à Incahuasi traverse un ravin large et profond, nommé Quebrada del Rosal, j'ai découvert deux pétroglyphes (*fig. 59* et *60*).

Les lignes formant ces inscriptions rupestres ont peut-être un demi-centimètre de profondeur aux endroits où les pierres ont moins souffert de l'érosion. La coupe de ces traits forme un arc de cercle. Tous les pétroglyphes que j'ai relevés dans la Quebrada del Toro, dans la Puna et dans la Quebrada de Humahuaca présentent ces mêmes caractères, ce qui est aussi le cas de la plupart des pétroglyphes de la région diaguite.

Quant au procédé employé pour tracer les lignes dans la pierre, il me semble tout à fait impossible qu'elles aient été gravées avec un instrument analogue à nos burins.

M. Ambrosetti (**18**, p. 69-70) suppose que la plupart des pétroglyphes de la région diaguite ont été faits avec un instrument de percussion, c'est-à-dire qu'on a frappé le rocher continuellement avec une pierre jusqu'à creuser les lignes. Exceptionnellement, certains pétroglyphes à lignes très profondes seraient gravés au moyen de ciseaux en cuivre, ce qui ne me paraît pas vraisemblable. Pour moi, certains pétroglyphes indiquent que le procédé par percussion, nommé *pecking* par M. Garrick Mallery (**228**, p 218), a été employé, mais pas seul, car on n'aurait pu, de cette manière, produire des lignes à courbes si régulières, et le creux n'aurait pas pris non plus la forme

d'arc régulier qu'il a. Mon collègue M. G. Courty (106, p. 2 et 107, p. 4) décrit et figure un outil dont il a exhumé de nombreux spécimens au pied du pétroglyphe de Gillevoisin, dans le département de Seine-et-Oise. Ce sont des fragments de grès grossièrement taillés en biseau et fort usés par un long frottement sur l'arête biseautée. M. Courty suppose que c'est avec ces morceaux de grès qu'on a gravé les lignes de ce pétroglyphe, ce qui est très probable. On aurait frotté pendant longtemps avec ces pierres pour produire enfin les lignes voulues, peut-être en faisant agir les pierres biseautées sur du sable fin mouillé. C'est le procédé que Mallery (*ibid.*) mentionne sous le nom de *rubbing*, et, suivant son opinion, un grand nombre d'inscriptions rupestres des États-Unis, comme celles d'Owens Valley (Californie), de Conowingo (Maryland) et de Machiasport (Maine), ont été tracées ou au moins achevées de cette manière. Il me semble très probable que les pétroglyphes de la région andine de l'Argentine ont été gravés d'après cette même méthode et qu'on y a aussi employé le *pecking*, mais seulement comme procédé auxiliaire, pour produire des figures à surface étendue comme celles décrites plus loin, de Rodero, pour corriger les angles et peut-être aussi pour commencer le travail. En tout cas, on voit clairement que le *pecking* n'a jamais été employé seul pour les pétroglyphes que j'ai étudiés. Pour s'en convaincre, il n'y a qu'à les comparer avec les pétroglyphes exclusivement *pecked*, comme ceux de l'Afrique du Sud, dont des spécimens rapportés par le Rév. F. Christol existent au Musée d'ethnographie du Trocadéro. Ces pétroglyphes ont leurs figures, de surface assez étendue, percutées sans profondeur, tandis que les anciens habitants de la Puna et de la région diaguite, au contraire, formaient leurs figures et leurs signes rupestres surtout avec des traits assez profonds.

Le pétroglyphe *fig. 59* consiste en un grand bloc roulé, de granit amphibolique altéré, fractionné en deux parties; il a eu à l'origine 3^m^ 50 de longueur, 1^m^ 50 d'épaisseur et 1^m^ 20 de hauteur. Ce bloc se trouve à mi-côte, près de la chaussée qui,

à cet endroit, descend de la colline vers le fond du ravin. L'eau a miné l'une des extrémités du bloc en la laissant suspendue

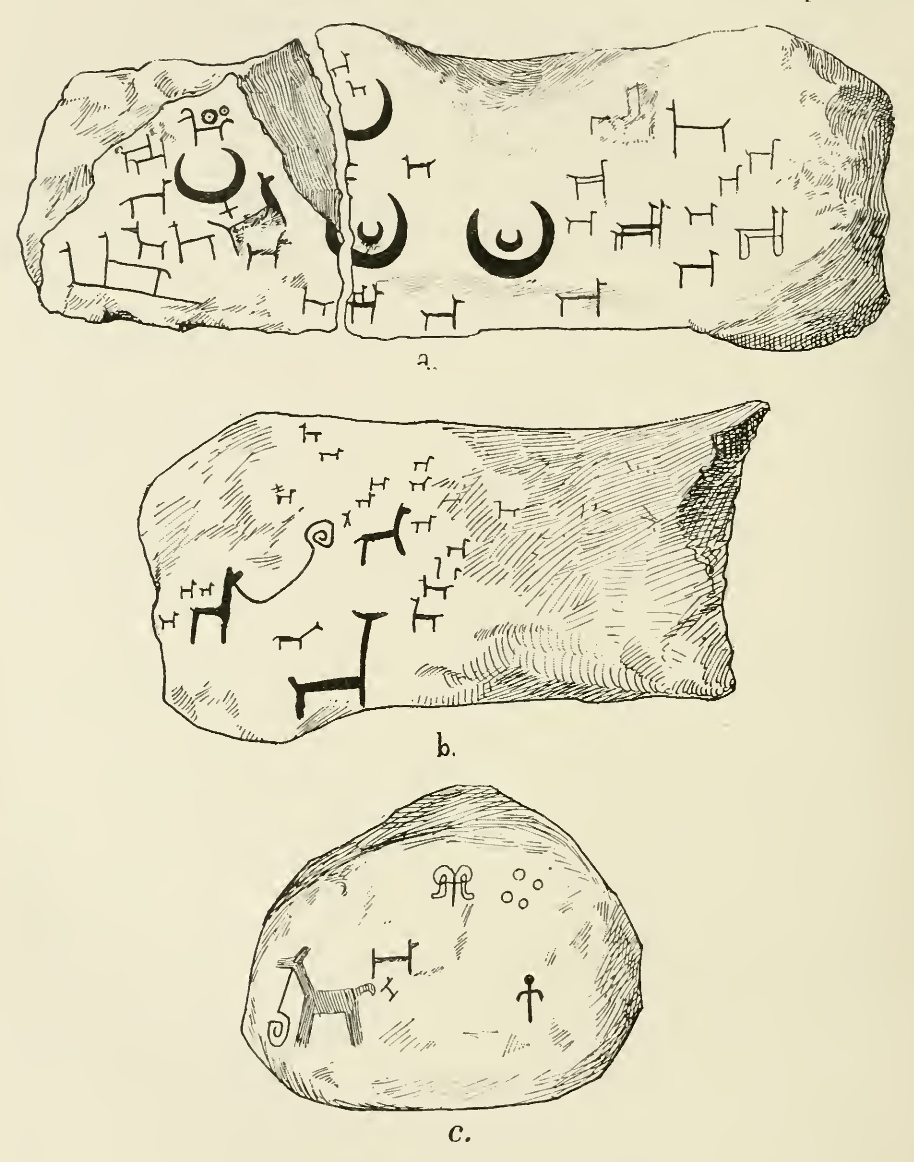


Fig. 59. — Quebrada del Rosal. Pétroglyphe.
a, côté est du bloc; *b*, côté ouest d'une partie du bloc; *c*, extrémité sud du bloc.
1/30 gr. nat.

dans le vide. La pierre effritée s'est alors divisée en deux parties par suite de son propre poids, et la partie se trouvant sans support a glissé quelques mètres plus bas. La *fig. 59 a* représente

tout le bloc vu d'un côté; l'autre côté du morceau le plus grand — celui qui se voit à droite en *a* — est reproduit *fig. 59 b; c* est l'extrémité de la partie figurant à gauche en *a*, c'est-à-dire de la partie qui a glissé.

Toute la pierre est couverte d'inscriptions, mais sur le dessus elles sont tellement effacées, qu'il est impossible de rien distinguer, de même que sur les autres parties du bloc qui ne sont pas reproduites. Les inscriptions représentent des lamas

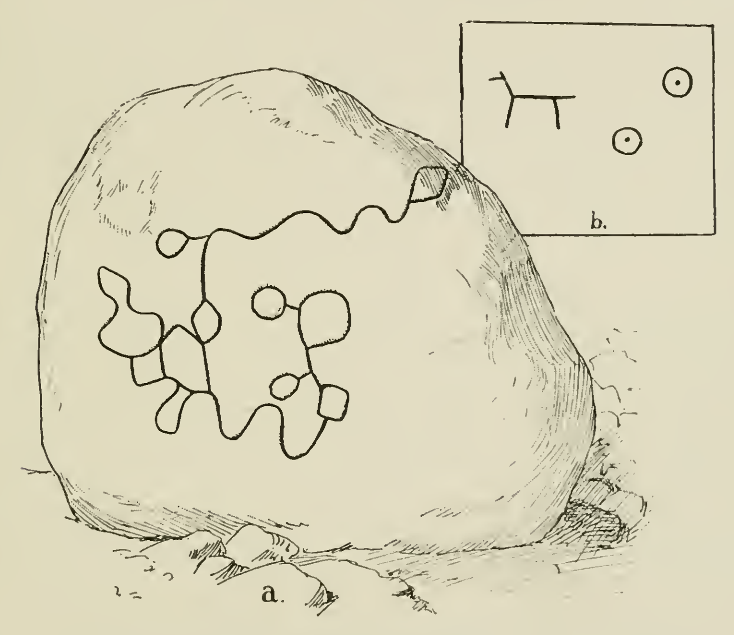


Fig. 60. — Quebrada del Rosal. Pétroglyphe. — 1/20 gr. nat.

de toute grandeur, des croissants, des cercles avec ou sans point central, et une figure rudimentaire d'homme. Les lamas sont tracés au moyen de traits droits, manière très caractéristique des anciens habitants de ces régions de dessiner leur principal animal domestique. Cependant la direction des lignes représentant le cou, la tête, les oreilles et la queue varie dans les différentes figures : on a certainement voulu représenter ainsi l'animal dans diverses attitudes. Les lamas qui portent au cou une corde terminée par une boucle en spirale sont remarquables. Pour les croissants et pour trois lamas présentant des

surfaces si considérables qu'elles ne peuvent plus être considérées comme des traits, le *pecking* doit avoir été le procédé principalement employé.

Le deuxième pétroglyphe (*fig. 60*) se trouve au fond de la Quebrada del Rosal. C'est aussi un bloc roulé du même granit altéré que le premier, mais de dimensions plus réduites : environ 1 m 20 dans tous les sens. D'un côté de ce bloc, on voit des lignes courbes, irrégulièrement ondulées, parfois formant des espaces fermés. Ces lignes courbes irrégulières sont très caractéristiques pour les pétroglyphes de la région diaguite, comme nous l'avons déjà dit page 176. Sur l'autre côté de la pierre, les inscriptions sont presque effacées; les seules figures que j'aie pu distinguer représentent un lama et des cercles avec point central, donnés en *b* de la même figure.

Le nord de la Quebrada del Toro. — En 1901, j'ai suivi trois fois la Quebrada del Toro, de Morohuasi au Nord, jusqu'à El Moreno, sur le haut plateau. Je n'ai pas vu de ruines préhispaniques, et, s'il y en a, elles doivent être de peu d'importance. D'après des renseignements dignes de foi, il existe des pétroglyphes représentant des lamas et des hommes dans une petite quebrada latérale nommée Pancho Arias, à l'ouest du premier des trois lacs qui portent le nom de Lagunas del Toro. Il y aurait aussi cinq autres pétroglyphes au nord du deuxième de ces lacs, du côté est de la Quebrada.

Presque immédiatement avant d'arriver à l'Abra del Palomar, col qui, de la Quebrada del Toro, donne accès sur le haut plateau, on voit les ruines d'un village assez grand qui doit, sans aucun doute, être un ancien village espagnol abandonné; la construction des maisons le démontre clairement. L'endroit porte le nom de Pueblo Viejo et est situé à 3,600 m au-dessus du niveau de la mer.

Chañi. — A propos des antiquités de la Quebrada del Toro, je dois mentionner une découverte que firent deux de mes col-

lègues de la Mission Suédoise, le Dr Rob. E. Fries et M. Gustaf von Hofstén. Ils entreprirent les premiers l'ascension du Nevado del Chañi[1], le plus haut des pics de ces régions, 6,100m au-dessus du niveau de la mer. Au sommet même de ce pic, ils découvrirent deux constructions *en pirca*, en forme de ⊔, c'est-à-dire des murs en rectangle avec un côté ouvert. Dans l'intérieur de ces constructions, MM. Fries et von Hofstén trouvèrent des fragments de poterie ancienne dont l'un avec ornement peint, une perle en turquoise polie et perforée, et un dépôt de bois de *Cereus Pasacana* et d'une espèce de *tola*. La première de ces deux espèces fournit le seul bois de construction existant sur le haut plateau, et la seconde est un des rares arbustes pouvant servir de combustible. L'une et l'autre ne poussent pas à une altitude supérieure à 4,000m; elles ont donc été apportées du pied du Chañi à son sommet.

Quel pouvait être le but de cette station à 6,100m d'altitude, où la respiration est très difficile et où les Indiens de nos jours ne peuvent accéder? Peut-être était-ce un lieu consacré à des cérémonies religieuses, peut-être une station de signaux.

Cette découverte a été décrite par M. Erland Nordenskiöld (**260**) et par moi-même (**68**).

Sur le versant nord-ouest du Chañi, mes collègues trouvèrent deux villages en ruines, à différentes altitudes; d'après leur description, j'incline à croire que ce sont simplement des ruines d'habitations de mineurs espagnols. A titre de curiosité, j'ajouterai que ces mêmes voyageurs ont rencontré, près de l'un de ces villages, une pièce de monnaie française à l'effigie de Louis XIV, qui probablement avait été perdue par l'un de ces mineurs.

[1] Le nom «Chañi» n'était pas connu des missionnaires jésuites au commencement du XVIIIe siècle, car la carte de Lozano (**219**) indique ce pic seulement sous la dénomination de «Cerro grande». Sur la carte de d'Anville (**36**) il n'est pas indiqué.

PUERTA DE TASTIL[1].

Revenons à la jonction des Quebradas del Toro et de las Cuevas.

Les eaux y ont formé, à une époque géologique antérieure, un énorme dépôt de matériaux d'érosion consistant surtout en terre et menues pierres; ce dépôt formait alors le fond de la vallée. A une époque postérieure, les rivières provenant des deux quebradas ont creusé leur lit, jusqu'à une profondeur de 50^m, dans le terrain formé par ce dépôt; seule une langue de terre en forme de plateau triangulaire reste entre les deux ravins.

Sur la partie extrême de ce plateau sont situées, comme on le voit sur le plan *fig. 61*, les ruines des demeures des Indiens; ceux-ci, avant la conquête espagnole, ont commandé de cette position stratégique le passage des deux quebradas. Ils ne pouvaient choisir une position plus avantageuse, pour établir leur forteresse.

La photographie *fig. 76*, prise du Sud, montre le plateau au milieu où sont situées les ruines; à droite, on voit la continuation de la Quebrada del Toro vers le Nord; à gauche, l'entrée de la Quebrada de las Cuevas. La *fig. 77* est une vue de la Quebrada del Toro vers le Sud, prise d'une petite hacienda qui se trouve près de la jonction des deux quebradas.

L'ascension des flancs du plateau où est situé le village préhispanique est très difficile : ils sont presque à pic et la terre s'éboule sous les pieds. Les jours de vent, l'ascension est impossible, au dire des Indiens qui habitent la petite hacienda située à quelques centaines de mètres au sud des ruines. Comme j'ai eu l'occasion de le constater moi-même, l'accès n'en est possible, quoique assez difficile cependant, que d'un seul côté et cela seulement par un temps calme. Cet accès se trouve à l'endroit portant la lettre *G* sur le plan.

[1] Voir les planches XXVII-XXIX, insérées après la page 378.

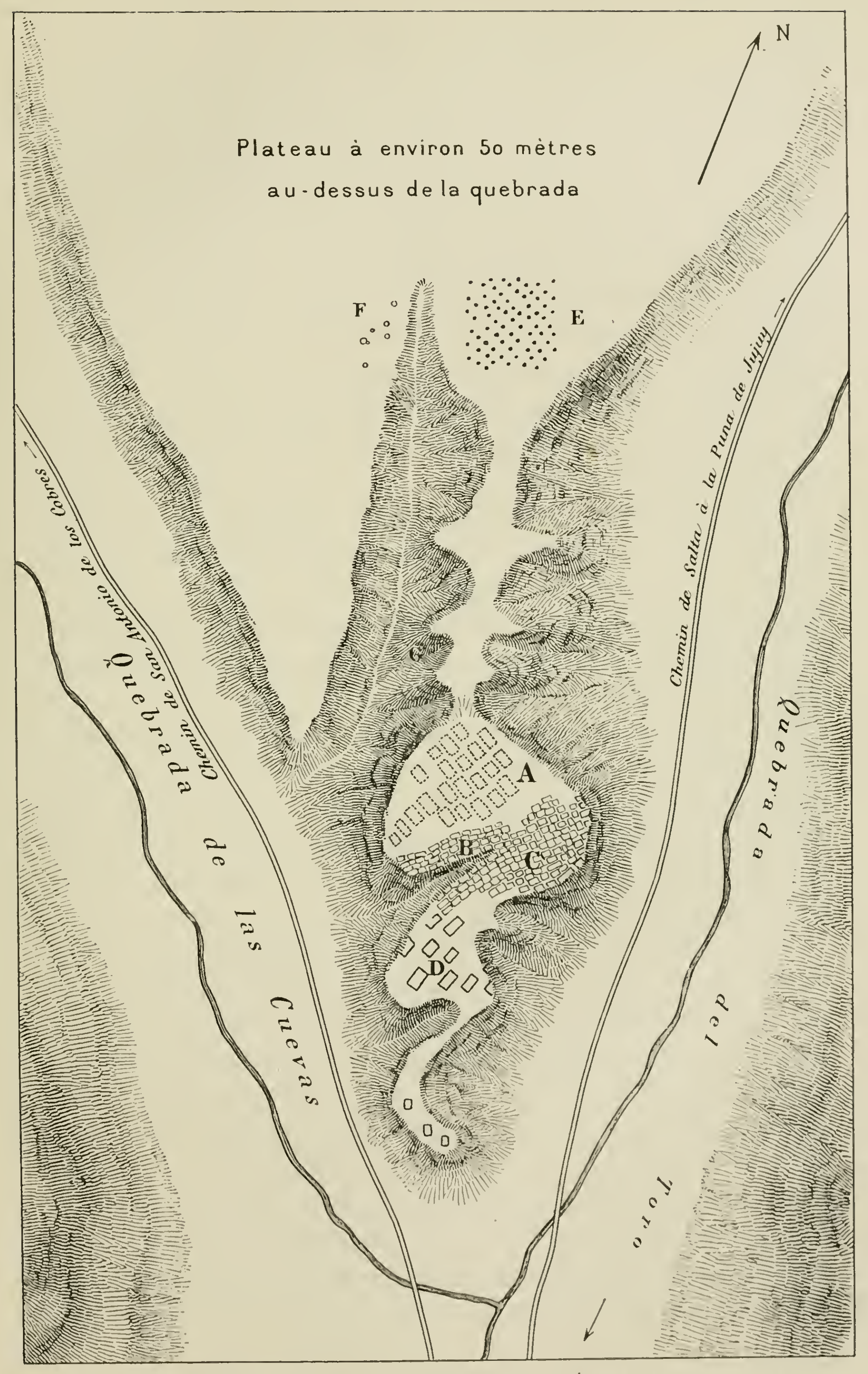


Fig. 61. — Plan du village préhispanique de Puerta de Tastil. — Échelle approximative : 1/5.000.

Sur le plateau j'ai trouvé des enclos rectangulaires en *pirca*, comme à Morohuasi, mais mieux conservés. Les enclos en *B* et *C* étaient certainement des habitations. Leurs dimensions sont en général $6^m \times 5^m$, mais il y en a exceptionnellement de plus longs; j'ai mesuré un enclos ayant $17^m \times 6^m$, un autre de $11^m \times 5^m$, un troisième de $8^m \times 8^m$. Ces enclos sont séparés par de petites ruelles, mais il y en a aussi qui sont séparés seulement par un mur commun. Le terrain s'incline des deux côtés vers le ravin qui sépare les groupes *B* et *C* et les rangées d'enclos de ces groupes forment une sorte de gradins. Les enclos en *D* sont plus grands que ceux en *B* et *C* et plus séparés les uns des autres.

Les murs de ces enclos sont mieux construits que ceux de Morohuasi. Les pierres brutes qui les forment ne sont pas très grandes et sont très bien encastrées les unes dans les autres. Souvent le mur est double, l'intervalle entre les deux parois étant rempli de terre. Les murs sont généralement conservés jusqu'à 0^m 50 de hauteur, quelquefois plus encore.

Les enclos en *A* sont beaucoup plus grands que ceux que nous venons de décrire; j'en ai mesuré de $15^m \times 10^m$, de $12^m \times 8^m$ et le plus petit était de $10^m \times 6^m$. Les murs aussi sont différents, de construction beaucoup plus sommaire. Ces enclos ne doivent pas avoir servi d'habitation. Peut-être étaient-ils destinés à renfermer les lamas.

Le nombre actuel des enclos de la première catégorie est d'environ 150, mais on voit que les crues et les eaux de pluie ont emporté une grande partie du plateau, et tous les ans encore de grands morceaux des flancs s'écroulent et sont entraînés. Sur les bords du plateau, il y avait partout des enclos qui ne subsistent plus aujourd'hui que partiellement, leurs murs étant en partie tombés au fond du ravin. Les eaux du petit ravin entre *B* et *C* ont aussi englouti beaucoup d'enclos. À la pointe sud du plateau, il ne reste qu'une étroite langue de terre isolée déjà par une crevasse, de sorte qu'il est impossible d'arriver jusqu'au bout.

Sur le sol j'ai trouvé beaucoup de fragments de poterie, grossière, mais, chose étonnante, il n'y avait pas de pointes de flèches, tandis que le sol des ruines des deux villages voisins, Morohuasi et Tastil, en est couvert. A Puerta de Tastil, après beaucoup de recherches, j'ai rencontré seulement deux petits éclats d'obsidienne. Cette absence de pointes de flèches est difficile à expliquer, mais, dans un ancien village de la Puna, Pucará de Rinconada, j'ai observé la même chose. Dans ces ruines, situées aussi sur un plateau inaccessible, je n'ai pas trouvé non plus de pointes, tandis qu'il y avait de nombreuses flèches à pointe en silex dans les sépultures. Le cimetière de Puerta de Tastil reste encore à découvrir, et peut-être trouverait-on là des flèches, comme dans les grottes funéraires de Pucará de Rinconada.

Je n'ai pas eu beaucoup de temps à ma disposition pour fouiller les enclos; dans l'un d'eux cependant, appartenant au groupe *C*, j'ai exhumé la petite écuelle *fig. 79 b*, et d'autres poteries grossières de différentes formes et dimensions, mais complètement détériorées et cassées. La pierre ronde *fig. 79 c* provient du même endroit. Ces pierres sont assez communes dans les couches de débris de Morohuasi et de Puerta de Tastil; elles doivent problablement avoir été employées comme *boleadoras*, enfermées peut-être dans de la peau. Enfin, comme pièce intéressante, cette fouille a donné une urne identique, comme forme, dimensions et engobe, à l'urne funéraire de Morohuasi, *fig. 72*. Ces deux urnes sont tellement ressemblantes, que l'on est presque tenté de croire qu'elles ont été faites par la même main et cuites dans la même fournée. Cette découverte prouve à l'évidence que Morohuasi et Puerta de Tastil étaient contemporains.

Dans le sol de l'un des enclos du groupe *B*, dont une partie avait déjà été enlevée par les eaux, se trouvaient : le petit plat *fig. 62*, le bois de cerf (*Cervus chilensis*, *Gay*, ou *Cervus antisiensis*, *D'Orb.* [?]) *fig. 78 f*, des fragments de poterie, de

bois travaillé et de calebasses. L'un des fragments de poterie portait des empreintes textiles bien marquées, de la catégorie qui correspond au premier groupe de la classification de M. Holmes (**167**), publiée dans son excellent ouvrage sur les empreintes textiles de la poterie des Etats-Unis. Au même endroit, j'ai trouvé un fragment de vannerie d'un travail très

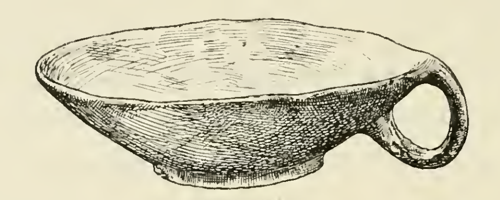


Fig. 62. — Puerta de Tastil. Poterie. — 1/3 gr. nat.

délicat, formée de tiges minces, cylindriques, lisses[1], unies par les fibres d'une autre plante (*fig. 63*). La *fig. 75 c* reproduit un autre fragment de vannerie, provenant aussi d'un enclos de Puerta de Tastil, confectionnée de la même manière, mais

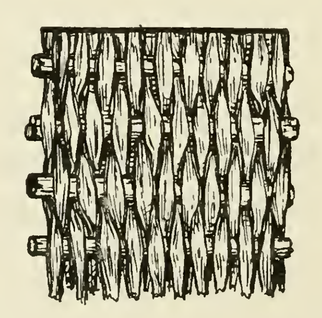


Fig. 63. — Puerta de Tastil. Vannerie. — Grandeur naturelle.

beaucoup moins régulière. Dans un autre enclos j'ai exhumé un crochet de bois, identique à ceux qui ont été décrits au sujet de Morohuasi.

Dans les enclos fouillés, il y avait beaucoup d'os de huanacos et de lamas; ceux des premiers s'y trouvaient en plus grande quantité.

[1] D'une monocotylédone, suivant M. Wittmack.

Au nord des ruines du village (en *E* sur le plan), il y a de soixante-dix à quatre-vingts monceaux de pierres distribués sur une surface presque carrée d'environ 80^{m} de côté. Ces amas de pierres, qu'on pourrait appeler *cairns* suivant la terminologie archéologique européenne, ne sont pas rangés en lignes régulières, mais distribués plus ou moins en quinconce. Chaque monceau, couvrant un espace presque régulièrement circulaire de 2^{m} à 2^{m} 80 de diamètre, est formé de pierres brutes, roulées, amoncelées sans ordre. J'ai effectué des fouilles au-dessous de trois de ces *cairns* jusqu'à 1^{m} 30 de profondeur, mais je n'ai rien trouvé qui pût expliquer leur raison d'être : la terre, au-dessous d'eux, semblait n'avoir jamais été remuée. Sans prétendre que ce soit là le but de ces amas de pierres, je ne peux que les comparer aux *kuiris* que les Indiens actuels du haut plateau élèvent derrière leurs maisons et dont je parlerai plus loin. Ceux-ci, en effet, ont chacun leur *kuiri* derrière leur hutte, mais il ne serait pas impossible que les anciens habitants de Puerta de Tastil eussent eu les leurs situés tous ensemble à quelque distance du village. Peut-être serait-on disposé à considérer ces *cairns* comme ayant été formés avec des pierres provenant du nettoyage d'un champ destiné à l'agriculture, mais cela me paraît invraisemblable, car le sol ne révèle aucune trace de culture et ne semble même pas avoir été remué; d'ailleurs, en cas de culture, on aurait emporté les pierres plus loin au lieu de les déposer sur une grande étendue de terrain utile. Enfin, d'autre part, une irrigation artificielle de ce terrain par des canaux eût été impossible.

M. José H. Figueira (132) donne une description de *cairns* analogues, situés sur le Cerro Tupambaé, dans la République de l'Uruguay. Sur un plateau que forme cette montagne il y a, d'après M. Figueira, environ deux cents monceaux de pierres, de forme circulaire ou elliptique, de 2 à 3^{m} de diamètre sur 1^{m} à 0^{m} 50 de hauteur, placés immédiatement sur la roche qui forme la montagne ou sur un sol qui n'a pas été remué. Ces monceaux sont disposés régulièrement en plusieurs rangées.

Dans les monceaux se trouvaient quelques pierres sphéroïdes, probablement des pierres de *boleadoras* qui devaient se trouver là accidentellement. M. Figueira suppose que ces *cairns* seraient d'anciennes sépultures, où les cadavres auraient été placés sur le sol, puis couverts avec un monceau de pierres; mais je ne vois pas sur quoi s'appuie cette hypothèse, puisque, suivant l'auteur même, on n'y a rencontré aucun fragment d'ossements; or les squelettes ne pourraient pas s'être totalement anéantis.

A l'ouest des *cairns* de Puerta de Tastil, de l'autre côté d'un ravin profond qui divise l'extrémité du plateau en deux, il existe six constructions circulaires qui portent sur le plan la lettre *F*; la *fig. 64* en donne les détails.

Ces enclos circulaires sont composés de murs en *pirca* peu solides, presque sans fondement, de 0m 60 d'épaisseur et actuellement d'environ 0m 50 de hauteur. Ils n'ont jamais dû être beaucoup plus hauts, et probablement n'ont jamais eu de toiture : ce sont des enclos et non des maisons ou des huttes. Enfin, comme la plupart des constructions de ces régions, ils n'ont pas d'ouverture servant d'entrée. Les cercles nos I, II, V et VI ont 2m 20 de diamètre intérieur, le no III, 1m 90, et le no IV, 1m 70. Le no I est pourvu d'une sorte d'antichambre, également presque circulaire et de 1m de diamètre.

J'ai fouillé entièrement tous les cercles jusqu'à 0m 60 ou 0m 80 de profondeur. Je suis sûr de n'y avoir rien laissé, car j'ai toujours continué les fouilles plus bas que les derniers objets trouvés, là où le sol était encore intact. Je donnerai ici la description de ce que contenaient les cercles.

No I. Au sud-ouest, sous le mur, se trouvait le squelette d'un enfant âgé de trois ans et demi à quatre ans, assis, les bras et les jambes repliés sur la poitrine, assez détérioré par la pression de la terre. Auprès de cet enfant, il y avait un faisceau de hampes de flèches et quatre écuelles en terre cuite dont l'une est représentée *fig. 79 e*. Dans cette écuelle était placée une autre écuelle plus petite. Près de l'enfant se trou-

vait aussi le tube en os, probablement un étui, reproduit *fig. 78 g*. Ce tube a été fait en sciant les deux articulations de l'humérus d'un lama et en grattant l'intérieur pour rendre la cavité plus grande. Le tube provient d'un lama extrêmement grand et robuste; il serait difficile de trouver de nos jours un

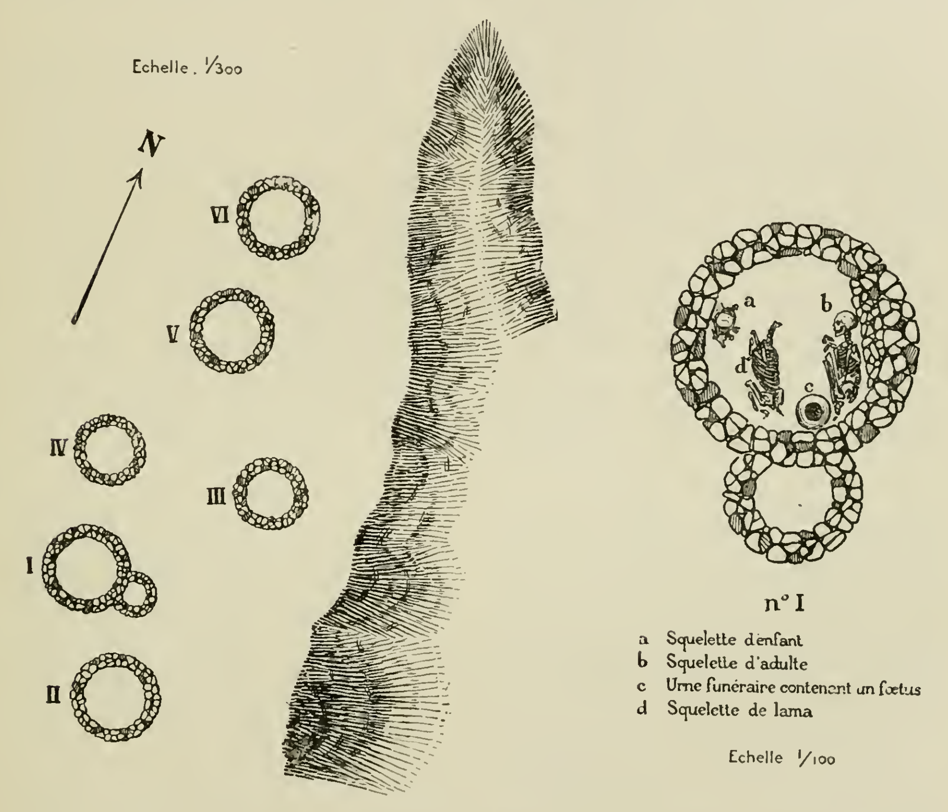


Fig. 64. — Puerta de Tastil. Constructions circulaires. (Voir *F* sur le plan général des ruines.)

de ces animaux d'une taille aussi forte. Le tube présente, à l'extrémité la plus étroite, une incision destinée à attacher le morceau d'étoffe ou de peau qui servait à le fermer. L'enfant avait aussi avec lui l'astragale d'un lama très jeune[1] et un crâne de *Lagidium peruvianum*.

[1] Dans les sépultures, j'ai souvent trouvé des astragales de lama isolés, sans être accompagnés d'autres os de cet animal. Je me suis souvent demandé si ce fait n'indiquerait pas l'origine préhispanique d'un jeu d'osselets nommé *taba*, très répandu parmi les gauchos et les autres métis de la République Argentine comme

Dans ce même cercle, le n° I, au nord-est, il y a une sorte de pavé à environ 0m 30 au-dessous du sol actuel. Ce pavé forme un segment dans le cercle. Auprès, était un squelette d'adulte en position accroupie, étendu sur le côté et dont le crâne est décrit par le Dr Chervin (99, t. III) sous le n° 12. Près du crâne était le petit tube en os, *fig. 78 e*.

Au pied du squelette, j'ai trouvé une urne funéraire, complètement écrasée par la pression de la terre, contenant le squelette d'un fœtus à terme. A côté de l'urne, on voyait le tube *fig. 78 h*, fait d'un humérus de lama comme celui décrit plus haut, dont il se distingue seulement par la grandeur et la fente d'incision qui manque. Près de l'urne étaient déposées deux écuelles dont l'une est représentée *fig. 79 a*.

Devant la partie du mur qui sépare le cercle n° I de son «antichambre» se trouvait un squelette de lama adulte, mais sans tête. Le sol de l'«antichambre» ne contenait rien.

parmi les Indiens de la Bolivie. Ce jeu consiste à jeter un astragale de bœuf à une certaine distance. On gagne le coup si l'os tombe en présentant le côté concave, mais on perd si le côté convexe paraît. Les métis ont une grande passion pour ce jeu; ils y perdent jusqu'au cheval, jusqu'à la selle et jusqu'aux éperons, et, on le sait, la plus grande humiliation pour un gaucho est d'être obligé d'aller à pied. Même les membres de l'aristocratie des provinces argentines sont passionnés pour la *taba*. On voit des personnes occupant les positions les plus hautes de la contrée mettre des sommes considérables sur un coup de *taba* et quelquefois se ruiner à ce jeu. On racontait, à propos d'un gouverneur de la province de Córdoba, il y a quelques années, qu'il avait un astragale imité en or et incrusté de diamants; avec cette *taba*, l'enjeu minimum était, pour chaque coup, de mille piastres or (5,000 francs).

Le nom *taba* est employé dans la République Argentine et pour le jeu et pour l'os. Il y a un mot espagnol *taba* qui signifie astragale, mais, d'autre part, le jeu s'appelle en Bolivie *tahua* («quatre» en quichua). L'on ne saurait dire duquel de ces deux mots provient le nom du jeu. Chose curieuse, les Indiens Papagos (Pimas), de l'Arizone, ont un jeu identique, suivant M. Stewart Culin (*Games of the North American Indians*, p. 148, in *24th Annual Report of the Bureau of American Ethnology*, Washington, 1907). Ce jeu, dénommé *tanwan* par les Papagos, se joue avec un astragale de bison, d'après les mêmes règles que la *taba* de l'Argentine et de la Bolivie, seulement avec cette différence que, quand on tire dans ces derniers pays, l'os est placé dans la main ouverte, tandis que les Papagos le prennent entre le pouce et l'index, tournant le revers de la main en haut.

Le jeu est connu en Espagne, mais il serait intéressant de vérifier s'il a été introduit de l'Amérique du Sud, ou si ce sont au contraire les Espagnols qui l'ont introduit en Amérique.

N° II. Dans ce cercle il y avait un squelette d'adulte étendu le long du mur, du côté est. Un autre squelette, celui d'un enfant de 12 à 15 ans, se trouvait sous le mur, du côté sud, avec beaucoup de fragments d'outils en bois. Près du mur, du côté ouest, étaient deux écuelles, une grande et une petite.

N°s III et IV. Le sol ne contenait absolument rien, ni os, ni objets d'industrie humaine. J'ai fouillé ces cercles comme les précédents jusqu'à 0^m 60 de profondeur.

N° V. Beaucoup d'os de huanaco; une côte avait été dépouillée de la chair au moyen d'un instrument tranchant dont on voyait encore très bien les marques. Il n'y avait pas d'os humains, mais des hampes de flèches, le petit tube *fig. 78 c*, faite avec la partie centrale du fémur d'un jeune lama ou d'une vigogne, et trois morceaux d'une pâte verte contenant, en forte proportion, du carbonate de cuivre. Enfin, le petit sac *fig. 75 j*, fait avec la peau de la patte ou de la queue d'un animal, cousue dans sa partie inférieure, et contenant une poudre blanche.

N° VI. Un squelette humain très détérioré, sous le mur, du côté est.

Le résultat de mes fouilles dans les six constructions circulaires de Puerta de Tastil est très remarquable. Ce sont les seules constructions de ce genre qui existent près des ruines de ce village et elles doivent sans doute avoir joué un rôle important dans la vie des anciens habitants. Sur les six cercles, trois contenaient des squelettes humains, un des restes de repas et des objets d'industrie humaine, les trois derniers étaient vides. Les cercles ne constituent pas le cimetière général du village; cette hypothèse tombe d'elle-même. Seraient-ce des tombeaux de chefs ou des endroits pour célébrer des cérémonies religieuses? peut-être des sacrifices humains?

Dans les environs immédiats de Puerta de Tastil, on ne trouve pas de ruines; la population devait avoir été concentrée dans le village même. Il n'y a qu'une seule exception, ce sont les ruines d'une dizaine d'enclos rectangulaires en *pirca* situés

à moins d'un kilomètre au Sud, sur un petit plateau bornant la Quebrada del Toro à l'Est.

La position stratégique de Puerta de Tastil est, comme nous l'avons vu, excellente ; mais une question s'impose : c'est la provision d'eau nécessaire au village. Sur le petit plateau où celui-ci est situé, il n'y a pas d'eau ; ce plateau se prolonge vers le Nord et ce n'est qu'à un kilomètre des *cairns* qu'il est interrompu par de hautes montagnes. Tout ce plateau est complètement plat, sa végétation se borne à de rares graminées et à de petits arbustes disséminés. Les sources et les cours d'eau manquent absolument ; la constitution géologique du sol et la conformation de la surface les rendent impossibles. Il n'existe même pas de dépression où l'eau de pluie puisse séjourner pendant quelques temps. Les habitants du village ont donc dû apporter leur provision d'eau de l'une des rivières qui coulent dans les quebradas. Les nombreux fragments de grands vases en poterie grossière que l'on trouve partout sur le sol du village et dans la couche de débris doivent provenir en grande partie de récipients d'eau.

Je n'ai pas trouvé de restes d'ancienne culture dans les environs de Puerta de Tastil.

Pétroglyphes. — Dans une petite quebrada qui, à l'Ouest, se réunit à la Quebrada del Toro, à 2^{km} environ au sud de Puerta de Tastil, il y a des pétroglyphes, d'après les renseignements qui m'ont été donnés.

Dans la Quebrada de las Cuevas, à 10^{km} de Puerta de Tastil, à mi-chemin entre cet endroit et Tastil, j'ai trouvé un pétroglyphe que j'ai dessiné, mais malheureusement mon dessin s'est égaré et je dois me borner à le décrire ici. Cette pierre est un bloc roulé de grès dur, d'environ $1^{m}50$ de longueur, d'une surface assez lisse. Elle se trouve à côté du chemin, à un endroit où la quebrada très étroite forme une gorge. Le bloc est couvert de dessins à contours gravés, représentés, *fig. 65*. Ces dessins reproduisent très exactement la forme des *usutas*

ou sandales en peau que portent les Indiens actuels de ces régions et qui ont été également portées par les Indiens précolombiens de toute la région andine, d'après ce que nous voyons sur les cadavres des tombeaux. Les *usutas* gravées sur le bloc sont de toutes grandeurs, depuis les dimensions d'un pied d'enfant jusqu'à celles d'un pied d'adulte. Le pied droit et le pied gauche sont représentés tous deux, mais les marques des *usutas* ne sont pas disposées par paires, ni dans aucune direction précise; elles s'entre-croisent de toutes façons et souvent une *usuta* est placée au-dessus du dessin d'une ou de plusieurs autres. L'âge reculé de ces dessins est démontré par les



Fig. 65. — Forme des empreintes d'*usutas* gravées sur le pétroglyphe près de Puerta de Tastil.

effets de la pluie sur la pierre. A quelques endroits, en effet, l'eau a effacé certaines parties des traits gravés, ce qui n'a pu se produire qu'après un grand laps de temps, étant donnée la dureté de la roche.

En Patagonie, on connaît des pétroglyphes représentant des empreintes de pieds humains, mais nus, laissant voir les orteils. M. Carlos Bruch (79) nous donne la description et de très bonnes figures d'un de ces pétroglyphes qu'il a découvert à Vaca Mala, près du lac Nahuel Huapi.

Je ne connais pas d'autres dessins publiés de pétroglyphes de l'Amérique méridionale représentant des empreintes de pieds humains; mais les chroniqueurs jésuites en citent un bon nombre à l'appui de la légende guaranie de Pay Zumé, l'« homme blanc voyageur », dans lequel les jésuites veulent voir

l'apôtre saint Thomas, qui aurait laissé l'empreinte de ses pieds en beaucoup d'endroits au cours d'un voyage qu'il aurait fait longtemps avant la découverte de l'Amérique, pour prêcher aux Indiens la foi de Jésus-Christ! Le P. Ruiz de Montoya (**318**, fol. 30-32) mentionne des « empreintes de pieds de l'apôtre saint Thomas » sur un rocher de la plage de San Vicente (Brésil), sur un autre tout près de la ville d'Assomption-du-Paraguay et sur un troisième à deux lieues du village de San Antonio, dans la province de Chachapoyas (Pérou septentrional). Le P. Ruiz dit avoir vu ce dernier rocher, une grande pierre horizontale sur laquelle se trouvaient les empreintes de deux pieds, « de quatorze points (*puntos*) de longueur chacun », et, devant eux, deux « concavités », sans doute des cupules. Ruiz décrit un quatrième pétroglyphe de Calango (près de Cañete, au sud de Lima); c'est une pierre horizontale « avec des empreintes de pieds d'un homme de grande taille » et autour desquelles se voient « des caractères d'une langue qui devait être de l'hébreu ou du grec » : par conséquent, un pétroglyphe composé d'empreintes de pieds gravées et de signes. Calancha (**89**, t. II, l. III; p. 325-328) donne une curieuse figure, en forme d'écu, de la pierre de Calango. C'est probablement la première reproduction qui ait été faite d'un pétroglyphe américain. On y voit une empreinte de pied et des signes en forme de H, X, Y, etc. Calancha dit avoir remis des copies de l'inscription à tous les couvents augustins du Pérou, pour obtenir une interprétation des signes; mais il semble que les frères augustins ne savaient ni le grec, ni l'hébreu, car ils déclarèrent que « c'étaient bien des lettres hébraïques et grecques, et un frère qui connaissait ces langues ne put pas les interpréter, quelques lettres étant presque effacées et d'autres confuses ». Techo (**341**, l. VI, c. IV; p. 156) cite, d'après le P. Orlandini, un autre pétroglyphe avec des empreintes de pieds, près de Guaira, dans l'État actuel de Paraná (Brésil). Lozano (**220**, I, p. 441-445, 453-456, 461), en dehors des pétroglyphes mentionnés par Ruiz et par Techo, en énumère d'autres, représentant aussi des empreintes de

pieds, aux endroits suivants : Itoco (« province de Muso, Nouvelle Grenade »), Ubaque (près de Bogotá), Pueblo Hondo (près de Grita, province de Mérida, Colombie), Itapuá (à deux lieues de Bahia) et dans un autre endroit de la Baie de Todos os Santos. M. Jiménez de la Espada (**183**), d'après des documents inédits, ajoute à cette liste encore d'autres rochers à empreintes de pieds (Frias, près de Piura du Pérou) et de l'Équateur (Gonzanamá, dans la province de Loja; Callo, dans la province de Latacunga; Ambato). Les empreintes sur les rochers baignés par la mer des côtes brésiliennes pourraient être des formations naturelles, mais celles de la Cordillère sont certainement des pétroglyphes.

En Europe, les pierres avec des empreintes de pieds gravées ne sont pas rares. En France, elles sont assez communes. M. Louis Schaudel (**324**), en décrivant le « Rocher aux pieds » de Lans-le-Villard, en donne une liste. Dans certains pays de l'Asie (Java, Ceylan, etc.), il y a, dans plusieurs localités, des empreintes gravées de ce genre attribuées par la religion à Bouddha. Dans l'Afrique du Nord, on trouve aussi cette catégorie de pétroglyphes.

TASTIL [1].

La Quebrada de las Cuevas est plus étroite que la Quebrada del Toro. Elle forme souvent de véritables gorges à parois perpendiculaires. Au fond coule une petite rivière, le Rio de las Cuevas, qui apporte les eaux du versant nord-est du Nevado del Acay.

J'ai souvent entendu appliquer à la Quebrada de las Cuevas le nom de Quebrada del Tastil, mais à tort, car ce dernier nom appartient à une quebrada latérale, par laquelle l'Arroyo del Tastil, affluent du Rio de las Cuevas, vient se jeter à droite dans ce dernier.

[1] Voir les planches XXVI, XXVII, XXIX-XXXII, insérées après la page 378.

A cet endroit, la Quebrada de las Cuevas s'élargit jusqu'à atteindre environ 400^{m}. C'est là que se trouve le village préhispanique de Tastil; il occupe, comme on le voit sur le plan *fig. 66*, une position semblable à celle des ruines de Puerta de Tastil. L'ancien village de Tastil est une énorme agglomération d'enclos rectangulaires en *pirca*, qui s'étendent par la partie extrême des montagnes séparant la Quebrada de las Cuevas de celle de Tastil. Sept collines rocheuses, de la hauteur d'une centaine de mètres, très escarpées du côté des quebradas, forment au centre une sorte de plateau concave, mais assez plat pour avoir permis la construction des enclos. Ceux-ci, comme on le voit par la *fig. 80* et par la coupe *A-B*, *fig. 81*, sont disposés sur le plan incliné en terrasses irrégulières, c'est-à-dire chaque rangée d'enclos étant un peu plus haute que la suivante.

L'ascension du plateau n'est possible que par les points *K*, *L* et *M*, entre les différentes collines, du côté de la Quebrada de las Cuevas, et même ces accès sont assez difficiles. En face de la maison indiquée sur le plan comme « maison moderne d'Indien », on peut monter aussi, mais plus difficilement encore. Les pentes du côté de l'Arroyo de Tastil sont tout à fait à pic, même dans l'angle qui, sur le plan, porte la lettre *J*.

Les collines ne sont pas, comme presque toutes les montagnes autour des quebradas que nous avons parcourues, composées de quartzites schistoïdes plissés : elles forment un îlot de granit[1] entre les grands massifs de schiste. Des pierres du même granit ont servi à élever les murs du village.

Toute la dépression entre les sept collines est couverte d'enclos; l'agglomération d'enclos couvre également les sommets et descend sur les flancs des collines *G*, *H*, *I*, au Sud. Les collines du Nord sont plus escarpées que celles du Sud; néanmoins les enclos s'étagent sur leurs flancs aussi haut que possible.

Les enclos ne sont pas isolés l'un de l'autre, comme c'est

[1] Ce granit a été déterminé par M. Lacroix comme « granit normal à biotite, le granitite des pétrographes allemands ».

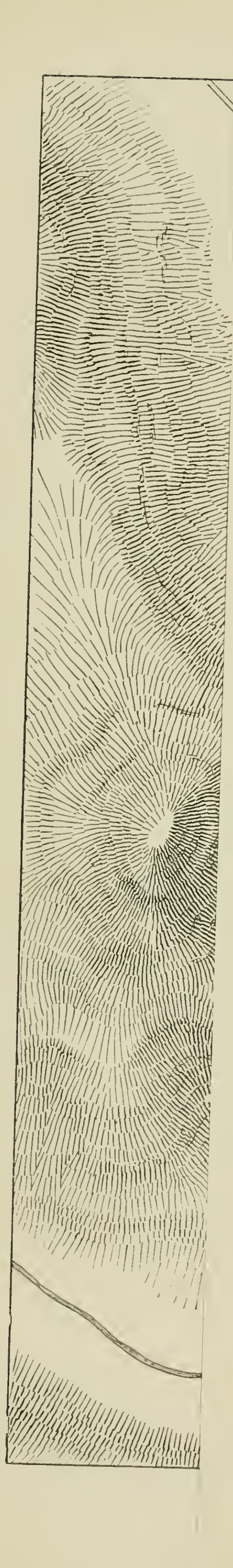




Fig. 66. — Plan du village préhispanique de Tastil et de ses environs. — Echelle approximative : 1/10.000.

généralement le cas à Morohuasi et à Puerta de Tastil; ils ne sont séparés que par un mur commun. Les murs atteignent encore 1^{m} de hauteur, souvent davantage; leur épaisseur est de $0^{m}50$ à $0^{m}60$.

Les dimensions intérieures de la plupart des enclos sont $10^{m} \times 4$ ou 5^{m}. Cependant il y en a aussi qui ont d'autres dimensions, par exemple : $6^{m} \times 5^{m}$, $8^{m} \times 4^{m}$, etc. Exceptionnellement, on rencontre des enclos d'une longueur extraordinaire, jusqu'à 25^{m} sur 5 à 6^{m} de largeur. Ces enclos longs se trouvent particulièrement sur le versant sud des collines *H* et *I*, tandis que les petits enclos de $6^{m} \times 5^{m}$ sont plus communs sur les sommets des collines.

J'ai évalué à 800 environ le nombre total des enclos, et j'estime la surface occupée par les ruines à environ 200,000 mètres carrés.

La *fig. 80* donne une idée de l'aspect de cette mer de *pircas*. La vue est prise du centre du village, vers les collines *G, H, I*; sur la colline du milieu, on voit un gigantesque *Cereus*.

Les enclos sont, en général, rangés de telle sorte que leur transversale la plus courte suive la pente du sol, les murs plus longs restant par conséquent horizontaux; le sol de chaque enclos est aplani de façon à être horizontal, quand le terrain a permis de le faire[1]. La différence de niveau d'un enclos à

[1] La terre des enclos contient une quantité considérable de salpêtre qui est recueilli par l'un des Indiens du voisinage pour en fabriquer de la poudre. Il met la terre dans un récipient dont le fond est remplacé par une sorte de tamis ou filtre. Au-dessus il verse de l'eau qui dissout le salpêtre et passe dans un récipient inférieur. Cette eau une fois bouillie, la terre et d'autres impuretés se déposent au fond de ce récipient. On la passe alors dans un troisième récipient où on la laisse pendant une nuit. Le matin suivant, on trouve le salpêtre cristallisé au fond. Cinq livres de ce salpêtre, mélangées avec une livre de charbon de bois quelconque et une livre de soufre, ce dernier acheté à la ville, donnent une poudre qui n'est pas bonne pour charger des fusils, mais qui est employée pour faire des tirs en l'honneur des saints aux fêtes religieuses, où l'on en fait une grande consommation. Nous reproduisons, *fig. 106 a*, un mortier servant pour ces tirs. Cette fabrication primitive de poudre est également répandue dans certains endroits de la Puna, où la terre contient du salpêtre. La méthode doit être très ancienne et a été introduite probablement par les premiers Espagnols.

IMPRIMERIE NATIONALE.

l'autre varie suivant l'inclinaison du terrain. La moyenne de cette différence peut être estimée à $0^{m}20$ ou $0^{m}30$.

J'ai représenté dans la *fig. 81* une petite partie de l'agglomération d'enclos au 1/400, c'est-à-dire à une échelle suffisante pour montrer les détails, ce qu'il n'était pas possible de faire sur le plan.

Dans chaque enclos, on observe des cercles en pierres d'environ 2^{m} de diamètre. Ces cercles ne sont pas des murs, ce ne sont que de simples alignements circulaires de pierres brutes du même granit que les murs. Généralement il y a deux ou trois rangées de pierres superposées; seule la rangée supérieure est visible au-dessus de la terre. Ce sont des cercles funéraires, indiquant des sépultures; à l'intérieur on trouve toujours, en effet, des cadavres enterrés. Il y a dans presque tous les enclos un de ces cercles, le plus souvent dans un coin de l'enclos. Il est très rare de trouver le cercle au milieu de celui-ci et plus encore de trouver deux cercles funéraires dans un même enclos. Dans deux ou trois cas, le cercle remplissait tout l'enclos, lequel n'avait alors pas beaucoup plus de $2^{m} \times 2^{m}$ de surface.

Outre les cercles, on trouve aussi de grands mortiers en pierre brute, ressemblant à celui de Carbajal, *fig. 47*. Enfin, dans la plupart des enclos, il y avait des pierres en forme de dalles plates, plus ou moins rectangulaires, fichées verticalement dans le sol. Il est difficile d'expliquer le but de ces petits « menhirs ». Ils ne sont pas faits du granit commun des constructions, mais d'un quartzite vert noirâtre, très dur et à grain très fin, qui ne fait pas partie des collines sur lesquelles sont situées les ruines. D'après mon guide, cette sorte de roche existe de l'autre côté de la petite Quebrada de Tastil, et c'est de là probablement que les dalles ont été apportées. Les « menhirs » avaient de $0^{m}40$ jusqu'à 1^{m} de longueur; leur largeur était de $0^{m}30$ à $0^{m}20$, rarement plus.

Le village de Tastil est traversé par un système de rues surélevées sur le sol en forme de chemin de ronde, construites en

pierre sèche, comme les murs des enclos. Ces rues ont de 1^{m} à $1^{m}50$ au-dessus du sol, quelquefois un peu plus; leur largeur est de 1^{m} à $1^{m}50$. Sur la *fig. 81* on voit une de ces rues qui passe entre deux rangées d'enclos; sa coupe verticale est également donnée. Sur le plan, je n'ai pu faire figurer que les rues principales *D D D* qui conduisent de l'entrée *M-F* aux différentes collines. Ces rues ont beaucoup de ramifications qui n'ont pas été notées sur le plan. Cependant il faut remarquer que tous les enclos ne donnent pas sur une rue : pour entrer dans la plus grande partie d'entre eux, il faut traverser plusieurs enclos voisins. Dans l'*Entre-Sierras* du Pérou, il existe des villages préhispaniques ayant des rues surélevées comme celles de Tastil.

En *E* et *F*, il y a des sortes de grandes places entourées de clôtures en pierre faites avec moins de soin que les murs des enclos. La place *E* a $34^{m} \times 22^{m}$; celle en *F*, $35^{m} \times 20^{m}$.

A l'Est, la ville est défendue par un long mur construit avec de très grands blocs de pierre, pour la plupart tombés à terre actuellement.

Le sol est plein de fragments de poterie grossière, de pointes de flèches et d'éclats de la roche qui a servi à la fabrication de ces dernières. Dans les environs de la place *E*, particulièrement, et entre cette place et le mur de défense, les flèches étaient très nombreuses. La *fig. 112, n°s 1 à 9,* reproduit neuf de ces pointes. J'en ai recueilli, sur le sol des ruines, environ quatre-vingts en une heure, toutes en silex vert de la même couleur et qualité, provenant toujours, selon toute apparence, du même gisement. Cependant deux pointes en obsidienne noire font exception. L'une est représentée par le *n° 6* de la figure. Ces deux pointes sont tout à fait semblables à celles de Morohuasi. Il y avait aussi, comme dans presque tous les endroits où l'on trouve des flèches, quelques rares pointes en quartz laiteux ou hyalin et en calcédoine.

Les pointes de flèches de Tastil sont à ailerons prolongés;

à de rares exceptions près, comme la pointe *n° 8*, elles n'ont pas de pédoncule non plus que celles de Morohuasi. Elles diffèrent de celles-ci seulement parce qu'elles sont en général un peu plus grandes, à bords plus droits, et d'une taille moins achevée, ce qui dépend peut-être de la matière plus difficile à travailler que l'obsidienne.

Les flèches ont certainement été fabriquées à Tastil même, ce qui est démontré par les nombreux éclats de silex vert, déchets de la taille, qu'on trouve sur le sol; j'ai ramassé aussi quelques éclats d'obsidienne et de quartz blanc.



Fig. 67. — Tastil. Poinçon et ciseaux en cuivre (*a-c*). Pendeloque en argent (*f*). Pendeloques en pierre (*g*, *h*). — 2/3 gr. nat.

La différence de la matière employée pour la fabrication des flèches, obsidienne à Morohuasi et silex vert à Tastil, démontrent que ces deux villages, bien que très voisins et sans aucun doute contemporains, avaient chacun leur industrie propre en ce qui concerne les flèches.

Sur le sol de Tastil, j'ai recueilli encore les deux petites pendeloques *fig. 67 g, h*, taillées, en quartzite verdâtre, et quelques fragments très oxydés de cuivre. L'analyse de l'un de ces fragments, partie d'un disque fondu, est donnée sur le tableau inséré à la fin du présent ouvrage (analyse n° 31).

J'ai effectué des fouilles dans quinze des enclos du village; elles ont démontré que ces enclos avaient en effet servi d'habitations et que les cercles en pierre marquaient des sépultures.

Le sol des enclos présentait toujours une couche de débris

de 0^m10 à 0^m30 d'épaisseur, contenant des os fendus ou brisés, la plupart de huanaco, quelques-uns de lama, de vigogne et de *Lagidium,* du charbon, des cendres, du fil et des fragments de tissus en laine de lama, des morceaux de poterie grossière, des restes de bois de *Cereus.*

Les seuls objets entiers de cette couche dignes d'être mentionnés sont : le vase *fig. 82,* en poterie grossière, le poinçon en cuivre *fig. 67 a,* et la pendeloque en argent *fig. 67 f.* La seule perle de turquoise que j'aie trouvée à Tastil fut rencontrée au milieu d'un enclos. Il est à remarquer que toutes mes fouilles n'ont donné que cette seule perle, alors que celles-ci sont si communes à Morohuasi et surtout à Golgota.

Les cercles examinés contenaient tous des squelettes, la plupart dans un très mauvais état de conservation. Ils avaient été, comme ils le sont en général dans toute la région, enterrés accroupis, les jambes et les bras repliés sur le corps. Mais, à Tastil, il n'y avait pas de cadavres placés dans une position verticale; ils étaient posés horizontalement, en général à une profondeur de 0^m50 au-dessous de la surface du sol. Les cadavres se trouvaient presque toujours près du mur de l'enclos; il y avait rarement des squelettes dans la partie du cercle funéraire opposée au mur. Chaque cercle funéraire contenait de un à quatre squelettes.

Les crânes décrits par le Dr Chervin (99, t. III), sous les n°s 13 et 14, proviennent de Tastil.

Deux cercles, dont l'un au centre du village, sont remarquables; ce dernier contenait un squelette d'adulte et les squelettes d'un enfant d'un an environ, d'un enfant plus âgé et d'un fœtus à terme, le seul fœtus que j'aie trouvé hors d'une urne funéraire. L'autre cercle funéraire, près du sommet de la colline *G,* servait de sépulture à un enfant de quatre à cinq ans, enterré au pied du mur, à 0^m80 de profondeur, avec les deux vases *fig. 83,* une petite écuelle en poterie grossière, la fusaïole(?) en bois *fig. 75 i,* une autre fusaïole en bois, plusieurs

outils également en bois, dont il ne restait que des fragments, des morceaux d'une pâte de carbonate de cuivre, enfin beaucoup d'os de huanaco provenant sans doute de la viande qu'on avait déposée comme aliment auprès de l'enfant.

Les deux vases de ce tombeau (*fig. 83*) méritent d'être mentionnés tout spécialement, car ils étaient parmi les mieux décorés de tous ceux que j'ai trouvés dans les Quebradas del Toro et de las Cuevas. Ils portent des ornements peints dont la grecque est le motif principal. Le vase à droite sur la figure est peint en trois couleurs : les grecques en brun violacé, le fond en gris clair, et les espaces entre les grecques et les lignes ondulées en jaune orangé. Le vase à gauche a des grecques et des triangles peints en brun violacé, le fond est gris clair; le goulot a été engobé intérieurement et extérieurement avec une pâte à l'ocre rouge, ainsi que tout l'extérieur du vase. Le vase de gauche a $0^{m}12$ de hauteur et $0^{m}215$ de diamètre maximum; celui de droite, $0^{m}15$ et $0^{m}155$. Les vases de mêmes forme et dimensions et presque toujours décorés avec des grecques peintes sont communs dans la région diaguite.

Un autre cercle, au centre du village, contenait quatre squelettes d'adulte avec deux petites écuelles pour tout mobilier funéraire; un autre, sur la pente sud de la colline *G* : trois adultes, un enfant de trois ans à trois ans et demi et un second enfant plus jeune.

Les objets enterrés le plus communément auprès des cadavres étaient des petites écuelles en poterie grossière, dont la *fig. 79 d* donne un exemple.

J'ai exhumé aussi beaucoup d'outils en bois ressemblant à ceux de Morohuasi; nous citerons parmi eux : des « couteaux » (*fig. 74 b, c*) et des petits crochets *fig. 75 d-f*. Le couteau *b* devait avoir, lorsqu'il était entier, environ $0^{m}38$ de longueur; le couteau *c*, $0^{m}50$. La distance entre les pointes extrêmes des crochets figurés est de $0^{m}95$ (*d*), $0^{m}90$ (*e*), $0^{m}55$ (*f*). Pour le crochet *f*, on a employé une fourche d'arbre naturelle, comme pour le crochet *fig. 75 n* de Morohuasi.

La *fig. 75 h* représente le fragment d'un racloir en bois qui a peut-être servi à travailler la poterie. En *g* de la même figure, on voit un autre petit outil en bois de l'emploi duquel je ne puis me faire aucune idée.

Les tubes en os n'étaient pas rares; celui de la *fig. 78 d*, de 0m098 de longueur, est fait d'un humérus d'oiseau.

La *fig. 67 b-e* montre quatre petits ciseaux en cuivre trouvés dans différentes fouilles.

Les couleurs les plus fréquemment employées par les anciens habitants de Tastil étaient l'ocre rouge et le carbonate de cuivre; la *fig. 78 a-b* représente deux morceaux d'une pâte ocreuse rouge. Le carbonate de cuivre se trouvait en général aussi à l'état de pâte; cependant, à un endroit, j'ai trouvé cette couleur métallique en poudre dans une petite calebasse.

Auprès des cadavres des cercles funéraires de Tastil, il y avait beaucoup de calebasses coupées par la moitié et servant de récipients. La *fig. 84* en montre deux spécimens gravés d'ornements géométriques assez compliqués. C'est de la pyrogravure comme celle que pratiquent encore aujourd'hui beaucoup de peuples sauvages. Les traces des pointes incandescentes employées pour la gravure se voient nettement sur la figure.

L'art de décorer la poterie d'ornements peints n'était pas plus avancé à Tastil qu'à Morohuasi. Si nous en exceptons les deux vases *fig. 83*, qui peut-être sont importées d'ailleurs, les seules peintures sur poterie que j'ai trouvées sont du modèle *fig. 85*, décor que nous avons déjà rencontré à Morohuasi et dont un exemplaire est donné *fig. 70*. Les ornements quadrillés sont peints sur une poterie engobée avant la cuisson avec de l'ocre rouge.

Les enclos de Tastil sont des habitations; la couche de débris couvrant leur sol met ce fait en évidence. Mais, comme dans les deux autres villages préhispaniques de la Quebrada del Toro, il est difficile de savoir de quelle sorte de toiture ces demeures humaines étaient recouvertes. Sur le sol, on ne voit pas assez

de pierres écroulées pour admettre que les murs aient eu une hauteur supérieure à 1m50. A Tastil, nous nous trouvons en outre en présence d'un fait extraordinaire que j'ai déjà signalé : la plupart des enclos n'ont pas d'issue sur les rues; il faut quelquefois traverser un grand nombre d'enclos pour atteindre une rue. Les murs n'ont pas de portes : ils sont assez bien conservés pour que je puisse assurer qu'ils n'en ont jamais eu. Pour passer d'un enclos à l'autre, peut-être les anciens habitants de Tastil ont-ils employé le système d'escaliers en bois comme les Pueblos de l'Amérique du Nord. Pour arriver aux enclos éloignés des rues, ils ont dû marcher sur les murs.

Cette curieuse façon de construire les habitations se tenant entre elles dans une agglomération compacte, sans espaces libres, a pu être en partie motivée par l'exiguïté du terrain disponible sur le plateau dont nous avons plus haut signalé les avantages stratégiques. On voit en effet, sur le plateau de Tastil, chaque parcelle de terrain utilisable occupée par les enclos. Il y a là une différence avec Puerta de Tastil et surtout avec Morohuasi, où l'on a laissé des intervalles libres entre les enclos.

Dans les ruines de la région diaguite, nous trouvons des analogies partielles avec celles de Tastil, mais nulle part une analogie complète. Ainsi les ruines de Quilmes présentent une agglomération également grande et compacte. M. Lafone-Quevedo (**189**, p. 2-3) compare les habitations de Quilmes aux alvéoles d'un rayon d'abeilles; mais M. Ambrosetti (**18**), dans une description plus détaillée, démontre qu'il y existe des différences assez notables entre une habitation et l'autre. Si des ruines peuvent être comparées aux cellules en cire des abeilles, ce seraient certainement celles de Tastil, où l'uniformité est parfaite, et où la dimension constitue la seule variation d'une habitation à l'autre. Les sépultures dans les maisons sont connues pour plusieurs ruines diaguites, par exemple pour celles de Quilmes, et, suivant MM. Liberani et Hernández (**217**), Burmeister (**86**), Ameghino (**32**, I, p. 536), pour celles de Loma Rica, mais seulement par exception, tandis qu'à Tastil il n'y a presque

pas une seule « maison » qui n'ait son cercle funéraire. Dans le Désert d'Atacama nous trouvons, à « Lasana » (Caspana?), un village préhispanique où les sépultures dans les habitations paraissent être aussi communes qu'à Tastil. Selon M. W. Bollaert (**66**, p. 173) « on y marche littéralement sur des crânes et des ossements, qui remplissent tous les coins des constructions ». En ce qui concerne l'absence absolue de portes entre les enclos de Tastil, nous rencontrons souvent, dans les ruines de la région diaguite, des constructions sans portes, mais cependant les différentes chambres d'un même logement ayant appartenu probablement à une famille communiquent parfois entre elles. M. Moreno (**244**, p. 18) fait cette observation au sujet des ruines diaguites en général. Quant au système des rues, qui laisse la plupart des enclos sans accès direct, le même fait s'observe dans certaine ruines diaguites, et M. Bollaert (*ibid.*) dit à propos de Caspana qu'il y fallait souvent, pour arriver de la rue à certaines maisons, en traverser dix ou quinze autres. Cependant ces maisons avaient des portes. Enfin on retrouve, dans les villages préhispaniques de la région diaguite, des « places » entourées de murs, comme celles qui portent les lettres *E* et *F* sur le plan de Tastil. Les ruines de Guasamayo, dont un plan a été publié par le Dr ten Kate (**342**, p 341), nous en donnent un exemple.

Une description que fait Cieza de Leon (**101**, c. XCIX, p. 442) des anciens villages du Collao s'applique parfaitement aux ruines de Tastil : « Les villages des indigènes sont très rapprochés et les maisons en sont *collées les unes aux autres*, pas très grandes, bâties en pierre avec le toit de chaume qu'ils emploient tous au lieu de tuiles. Jadis toute cette région était très peuplée par les Collas, et il y avait de grands villages tout près les uns des autres[1] ».

[1] Le texte espagnol dit : *Los pueblos tienen los naturales juntos, pegadas las casas unas con otras, no muy grandes, todas hechas de piedra, y por cobertura paja, de la que todos en lugar de teja suelen usar. Y fué antiguamente muy poblada esta region por los Collas y adonde hubo grandes pueblos todos juntos.*

Cieza nous apprend que la toiture des Collas était en chaume; c'était probablement aussi le cas pour Tastil.

L'ancien village de Tastil a eu une population très nombreuse. Si nous supposons une famille de quatre individus seulement ayant habité chacun des 800 enclos, ce calcul nous donne au moins 3,000 habitants. Actuellement, aux environs de Tastil, il n'y a qu'une cinquantaine d'Indiens qui y mènent une existence misérable en cultivant un peu de maïs et en gardant quelques maigres troupeaux de moutons et quelques ânes. Tout le district ne pourrait pas nourrir un nombre beaucoup plus grand d'habitants. Or on se demande nécessairement de quoi vivaient les 3,000 habitants de l'ancien village. Peut-être étaient-ils agriculteurs, bien que je n'aie pas vu de traces d'ancienne culture. Peut-être, à cette époque, le climat était-il meilleur et permettait-il une culture intense. Les Indiens de Tastil ne possédaient pas beaucoup de lamas, ainsi que cela est démontré par la couche de débris qui contient beaucoup plus d'os de huanaco que de lama. La présence de ces os de huanaco en aussi grande quantité nous montre que ces Indiens vivaient en grande partie de la chasse. Une autre industrie pourrait également les avoir aidés : le commerce de sel des *salinas* de la Puna, où l'extraction s'est effectuée sur une grande échelle à l'époque préhispanique. Il est possible que les Indiens de Tastil allaient chercher ce sel aux Salinas Grandes et le portaient sur le dos de leurs lamas dans les vallées, pour l'échanger contre du maïs, comme le font encore aujourd'hui les Indiens de ces régions. Cependant l'archéologie de Tastil n'a pas donné beaucoup d'objets de provenance étrangère attestant que ses habitants aient exercé un commerce extérieur florissant et actif.

En dehors du plateau où est situé l'ancien village, il n'y a presque pas de ruines. Les seuls restes de *pircas* que j'aie vus sont ceux qui portent la lettre *A* sur le plan et qui sont situés sur les montagnes de la Quebrada de las Cuevas.



Fig. 68. — Morohuasi. Restes de murs des enclos préhispaniques.



Fig. 69. — Morohuasi. Restes de murs des enclos préhispaniques.



Fig. 70. — Morohuasi. Écuelle à décor peint. — 1/2 gr. nat.

a b

c d

e f

Fig. 71. — Morohuasi. Poteries, mortier en pierre et bois de *queñoa*. — 1/3 gr. nat.



Fig. 72. — Morohuasi. Urne funéraire d'enfant. — 1/4 gr. nat.

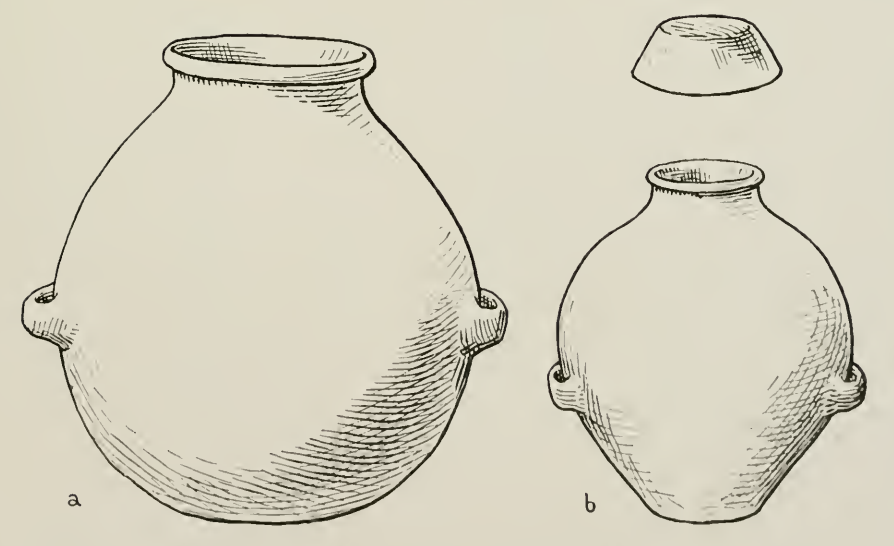


Fig. 73. — Morohuasi. *a*, Grand vase en terre cuite, du village préhispanique; *b*, Urne funéraire d'enfant, du cimetière. — 1/10 gr. nat.



Fig. 74. — Outils en bois de Morohuasi (*a, d, e*) et de Tastil (*b, c*). — 1/5 gr. nat.

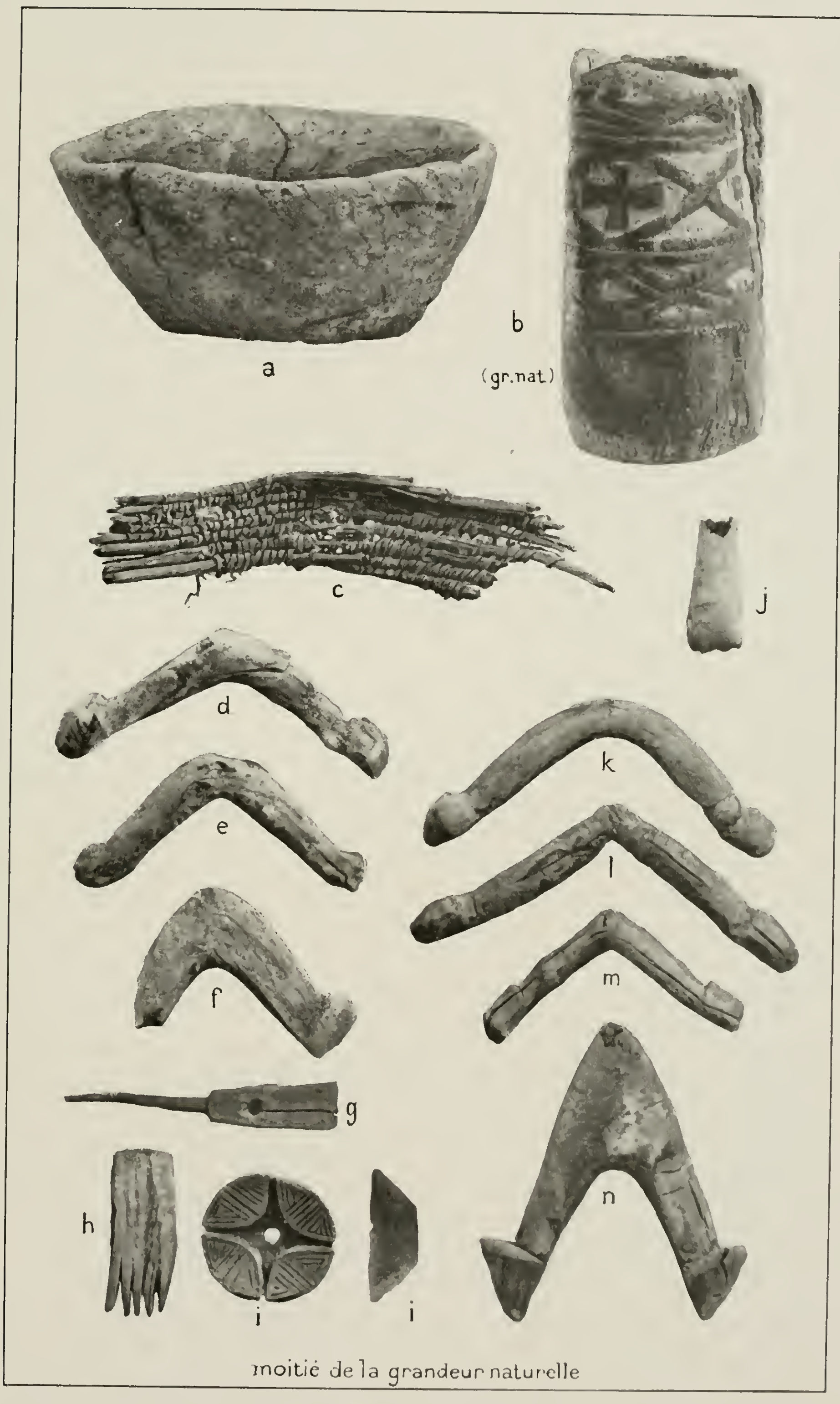


Fig. 75. — Outils en bois de Morohuasi (*a*, *b*, *k-n*) et de Tastil (*d-i*). Vannerie et petit sac en peau de Puerta de Tastil (*c*, *j*).



Fig. 76. — Puerta de Tastil. Plateau où est situé le village préhispanique.



Fig. 77. — Puerta de Tastil. Vue sur la Quebrada del Toro vers le Sud.



Fig. 78. — Puerta de Tastil (*c*, *e-h*) et Tastil (*a*, *b*, *d*). Tubes en os de lama ; bois de cerf ; ocre rouge. — 1/3 gr. nat.



Fig. 79. — Poteries de Puerta de Tastil (*a*, *b*, *e*) et de Tastil (*d*). Pierre ronde de Puerta de Tastil (*c*). — 1/3 gr. nat.



Fig. 80. — Tastil. Partie de l'agglomération d'enclos du village préhispanique.

A

B

Rue

Cercles funéraires

Murs en « pirca »

Mortiers

A

B

Coupe suivant A-B

Fig. 81. — Ruines de Tastil. Plan d'une partie de l'agglomération d'enclos. — Échelle : 1/400.

Fig. 82. — Tastil. Vase en terre cuite. — 1/3 gr. nat.



Fig. 83. — Tastil. Vases peints en trois couleurs. — 1/3 gr. nat.

a

b

Fig. 84. — Tastil. Calebasses pyrogravées. — 5/6 gr. nat.

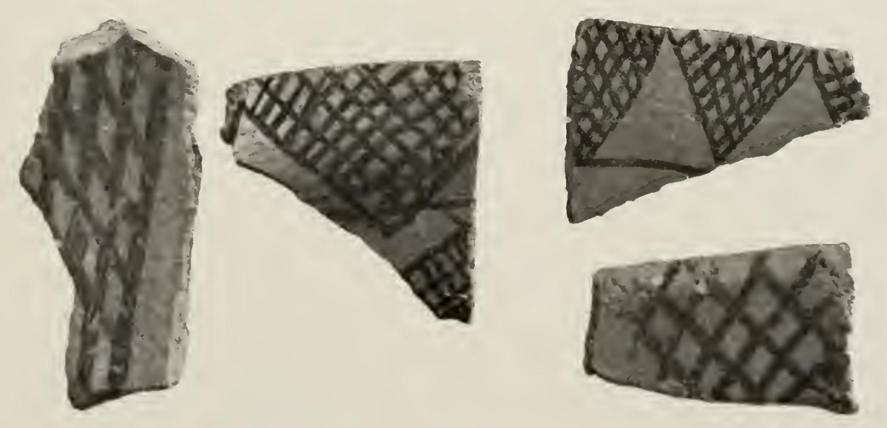


Fig. 85. — Tastil. Fragments de poterie à décor peint. — 2/3 gr. nat.

Sur la colline *B*, il y aurait, m'a-t-on dit, quelques *pircas*. Sur la pente marquée *C* existent, d'après les Indiens du pays, plusieurs pétroglyphes représentant principalement des lamas. Sur cette même pente passe la route préhispanique qui, comme nous l'avons vu plus haut, mène de Morohuasi, par Tastil et Capillas, à Payogasta, dans la Vallée Calchaquie.

Pétroglyphe d'Incahuasi. — En poursuivant mon chemin vers le Nord-Ouest, par la Quebrada de las Cuevas, je n'ai pas rencontré d'autres ruines préhispaniques avant Cuesta de

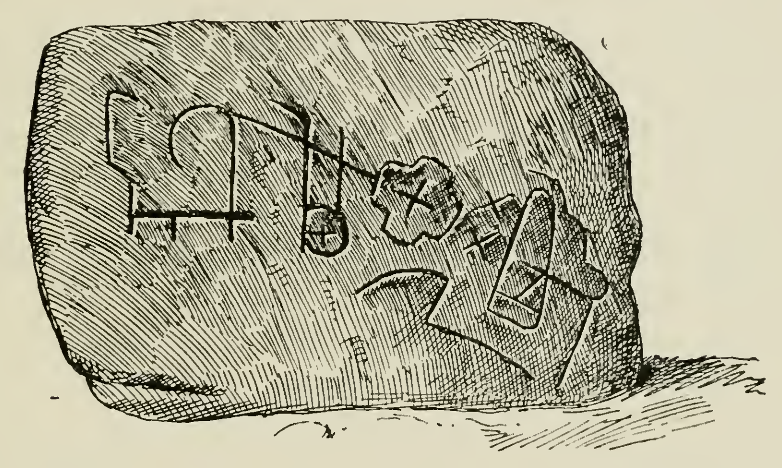


Fig. 86. — Incahuasi (Acay). Pétroglyphe. — 1/10 gr. nat.

Muñaño, défilé très escarpé qui donne accès au haut plateau de la Puna. Au pied de ce défilé et également au pied du Cerro Bola, montagne qui fait partie du Nevado del Acay, se trouve un assez grand village préhispanique en ruines, très mal conservées d'ailleurs. Les indigènes donnent à ces ruines le nom d'Incahuasi. Le peu de temps dont je disposais ne m'a permis que d'y jeter un coup d'œil. Les ruines ressemblent à celles de Morohuasi.

A côté du chemin actuel, en face de Incahuasi, j'ai trouvé le pétroglyphe *fig. 86*. Le dessin de ce pétroglyphe est d'un type différent de toutes les autres inscriptions rupestres que j'ai vues dans les régions parcourues pendant mon voyage. Ce

dessin est composé de figures presque géométriques qui forment une bande diagonale sur un côté du bloc de quartzite où se trouve le pétroglyphe. Quatre croix, dont l'une entourée d'un encadrement également en forme de croix, font partie de l'inscription.

La croix encadrée de cette façon est un ornement très simple qui fait partie de l'art décoratif de beaucoup de peuples primitifs. Nous la trouvons sur des pétroglyphes de la région diaguite, comme ceux de San Lucas (département de San Carlos, Vallée Calchaquie) et de Cerro Negro (Tinogasta en Catamarca), reproduites par M. Quiroga, (**303**, p. 211, 218). Dans le décor des urnes funéraires de Santa María, ce signe est fréquent. La croix encadrée de cette manière existe sur des pétroglyphes de toute l'Amérique. M. Mallery (**228**, p. 48, 686) figure deux de ces pétroglyphes, de San Francisco Mountain, dans l'Arizone, et d'Ometepec, en Guatemala.

D'après les Indiens habitant Incahuasi, il y a d'autres pétroglyphes aux environs.

RÉSUMÉ.

Les trois villages préhispaniques que j'ai examinés dans la Quebrada del Toro ont, sans doute, chacun leurs particularités. Il y a des variantes dans la construction. A Morohuasi, les habitations sont en général isolées l'une de l'autre, à Puerta de Tastil elles sont aussi séparées par des ruelles, mais à Tastil elles forment une agglomération compacte sans autre séparation que les murs toujours communs d'une habitation avec l'habitation voisine. Beaucoup de murs à Puerta de Tastil sont doubles, ce qu'on ne trouve pas dans les deux autres villages. Ces différences de construction sont peut-être motivées par la topographie locale. Les modes d'enterrer les morts présentent aussi des différences. A Tastil, les cadavres sont constamment ensevelis dans le sol des habitations. A Morohuasi, le sol du village n'offre pas d'ossements humains; tous les morts ont été

enterrés dans un cimetière spécial, à une certaine distance des ruines. Enfin, à Puerta de Tastil, je n'ai pas découvert de cimetière, qui pourtant doit exister, car les sépultures des constructions circulaires décrites plus haut étaient certainement exceptionnelles. Mais, malgré ces variantes, les villages sont certainement contemporains entre eux, car les objets trouvés dans les fouilles démontrent une identité parfaite d'industrie des trois villages.

J'incline à croire que ces villages datent approximativement de l'époque de la conquête espagnole, puisque la Quebrada del Toro[1] était certainement peuplée à cette époque, et il n'y existe pas de vestiges d'habitants autochtones postérieurs à ceux que nous avons décrits. Il est très possible que les villages aient continué à être habités un certain temps après la conquête.

A quelle nation appartenaient les anciens habitants de la Quebrada del Toro? Comme je l'ai déjà dit, les historiens et les documents des archives ne nous fournissent pas de renseignements à ce sujet, du moins à ma connaissance[2]. Si ces Indiens appartenaient à quelqu'un des peuples voisins, ce serait aux Pulares, les Diaguites du nord de la Vallée Calchaquie, aux Atacamas de la Puna de Jujuy ou aux « Lules » de la Vallée de Lerma. Parmi les objets rencontrés au cours de mes fouilles dans la Quebrada del Toro, plusieurs sont analogues à des objets trouvés dans les sépultures de la région diaguite ou de la Puna, ou, plus souvent encore, communs aux trois

[1] Au commencement du XVIIIe siècle, le nom « Quebrada del Toro » ne semble pas avoir été en usage parmi les Espagnols, car, sur les cartes de d'Anville (**36**) et de Lozano (**219**), toutes deux de 1733, la rivière qui y passe est dénommée « Rio Quebrada », sans qu'il soit ajouté « del Toro ». La quebrada, selon toute probabilité, a pris son nom des trois « Lagunas del Toro », mais il est douteux que leur nom « Toro » soit l'équivalent espagnol du mot français « taureau » ou qu'il s'agisse du mot atacameño *toro* = anus. Le village Toro, dans le nord de la Puna de Atacama, prend très probablement son nom de ce dernier mot.

[2] Je ne connais pas, il est vrai, l'ouvrage de M. Manuel Zorreguieta : *Apuntes históricos de la Provincia de Salta*; Salta, 1876. Peut-être y trouvera-t-on quelques renseignements sur les Indiens de la Quebrada del Toro.

régions. Ces analogies ne sont pourtant pas assez importantes pour permettre de classer les anciens habitants de la Quebrada ni parmi les Diaguites, ni parmi les Atacamas. Au contraire, l'habileté industrielle et artistique des Indiens préhispaniques de la Quebrada del Toro démontre un degré de développement très inférieur à celui des Diaguites en général. En ce qui concerne les Atacamas, il y a autant de différences que d'analogies ethnographiques, et l'on peut alléguer beaucoup d'autres raisons contre de prétendues affinités de ce côté, surtout des raisons géographiques. Des « Lules » des chroniqueurs il n'y a pas à parler, car ils étaient des nomades, et les Indiens de la Quebrada étaient bien sédentaires. Comme conclusion, nous n'avons pas d'éléments pour résoudre la question de l'affinité ethnique des anciens habitants de la Quebrada del Toro.

TABLE DES FIGURES.

IMPRIMERIE NATIONALE.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE TOME PREMIER.

La bibliographie sera insérée à la fin du tome II.



GETTY CENTER LIBRARY
3 3125 00033 4751

